LES LEÇONS DE LA SAGESSE SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES...

Louis : de 1679-1752
Bonnaire

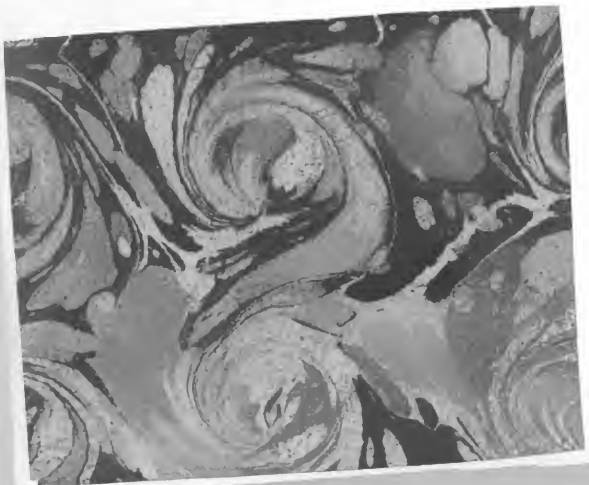
Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
1 D
5

12 " 3 vol

LECONS
DE LA
SAGESSE

TOME II



Digitized by Google

Digitized by Google

35

LES LEÇONS DE LA SAGESSE.

TOME TROISIE'ME.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

LES LEÇONS DE LA SAGESSE SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES.

TROISIE'ME PARTIE;

Qui traite des diverſes utilités, que nous pouvons retirer des Défauts des autres pour notre propre perfection.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë St Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Digitized by Google

BIBLIOTECA REALE
ROMA
VITTORIO EMANUELE

TABLE

Des ſujets qui ſont traités dans cette troiſiéme Partie.

I. LEÇON. *VAins raiſonnemens, & plaintes injuſtes des hommes ſur le mélange des bons & des méchans. Notre impatience eſt ſur ce ſujet l'unique cauſe de nos mépriſes. Vuës générales ſur les utilités qui peuvent nous revenir des défauts des autres, pour la connoiſſance du vice, & pour l'exercice de la vertu.* page 1

II. LEÇON. *Nous aimons à nous diſſimuler nos foibleſſes; mais nous ne ſaurions les méconnoître dans les foibleſſes des autres. Nous portons dans notre fond tous les principes de leur défaillance. Les fautes des meilleurs eſprits, les chûtes des ames les moins imparfaites, ſont celles, qui doivent nous effraïer le plus. On aprend à ſe défier de ſon amour pour le bien, quand on ſe ſait capable de tout le mal qu'on voit faire.* 18

III. LEÇON. *Les vertus pures ſont rares. Plus elles ſont parfaites, moins elles ſont d'imitateurs. Les mauvais exemples deviennent ſouvent plus utiles que les bons. Le vice ſe fait fuir par l'horreur qu'il inſpire. Horreur néceſſaire aux foibles, mais efficace pour les contenir. Ils ſeroient moins reglés, s'ils voïoient moins de déréglemens. Il ſuffit quelquefois de contrefaire certains défauts, pour les faire éviter.* 33

IV. LEÇON. *Les peines que les préjugés ou les mauvaiſes habitudes des autres nous cauſent, doivent nous inſpirer encore plus d'attention ſur nous-même, que ce que nous ſouffrons de leurs imperfections naturelles. Il eſt plus aiſé de remarquer ces défauts ſinguliers; & moins*

Digitized by Google

pénible de s'en défendre, ou de s'en corriger. 48

V. Leçon. *Les impatiences sur le refus des respects qu'on se croit dûs, dont nous sommes ou les témoins, ou les victimes; les fureurs où le faux honneur se porte pour se venger, nous apprennent à réfléchir sur le principe de ces mouvemens. Le désir de la gloire ne nous est donné, que pour aspirer à celle dont Dieu couronne la justice: c'est sur l'abus que le monde fait de ce désir qu'il nous jugera, si nous négligeons d'en bien user.* 63

VI. Leçon. *Les mauvais jugemens ne nous rendent malheureux, que pour nous rendre plus équitables, par les tristes situations où leur injustice nous jette. Dieu nous rapelle à ce qu'il nous interdit, par ce que nous en souffrons. Ceux qui pensent mal de nous, doivent nous inspirer la crainte utile d'en trop bien penser nous-même.* 81

VII. Leçon. *Les torts qu'on nous fait du côté de l'intérêt, ne doivent servir qu'à modérer nos attachemens. Les biens qu'on nous enleve, nous avertissent de tourner nos affections vers ceux qui ne peuvent nous être enlevés. La cupidité, qui nous dépouille au mépris de la justice, nous fait voir combien il est pernicieux de se livrer à l'impatience de ses désirs.* 96

VIII. Leçon. *L'injustice du monde, dans la distribution de ses récompenses, nous rapelle au mépris que nous en devons faire. Le vrai mérite peut se dédommager de son oubli par mille réflexions utiles. Les postes éminens sont à craindre pour ceux-même qui ne les ont pas désirés. Il est toujours plus heureux de s'en voir exclu, que d'être forcé de les remplir.* 113

IX. Leçon. *Nos attachemens les plus légitimes cessent de l'être par l'excès. Les déplaisirs que nous recevons des personnes qui nous sont*

Digitized by Google

cheres, nous avertiſſent de corriger le déréglement de nos affections, ou de le prévenir. Un parfait retour de leur part, nous ſeroit plus dangereux que leur plus odieuſe ingratitude. Nous les aimerions trop, ſi nous en étions plus aimés. 128

X. LEÇON. *La charité toujours réſervée, toujours humble, toujours diſcrete; la difficulté de corriger utilement; la fauſſe tendreſſe, la fauſſe amitié, l'indifférence, le reſpect, la crainte, la lâcheté, l'intérêt, la politeſſe, & notre propre négligence, nous laiſſent ignorer des vérités que la haine, la colere & les autres paſſions nous révelent. Les méchans nous ſervent, tandis que les bons nous nuiſent.* 143

XI. LEÇON. *Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui nous reprennent, fuſſent irréprehenſibles. Mais le vice ſeroit rarement reproché, s'il ne l'étoit que par ceux, qui n'en ont point. Nous ne ſommes pas innocens pour être accuſés par des coupables. L'eſſentiel pour nous, c'eſt de ne pas ignorer la vérité. Qu'importe de quelle bouche Dieu ſe ſerve pour nous la révéler? C'eſt la ſeule utilité qu'il faut conſidérer dans un reméde néceſſaire.* 160

XII. LEÇON. *Toutes les réſolutions que l'impatience fait prendre, contre des reproches bien fondés, ſont injuſtes, & font voir qu'on les mérite. On combat en quelque ſorte contre Dieu, quand on combat contre la vérité que les paſſions découvrent. Toute vérité vient de lui. On ne fait point de tort aux coupables, de les avertir qu'ils le ſont. Il ne leur ſuffit pas d'affecter de ſe taire. Le ſeul parti qui reſte à celui qui ſe voit convaincu d'un défaut, c'eſt de s'en corriger.* 177

XIII. LEÇON. *L'excès eſt moins à craindre pour nous dans les reproches qu'on nous fait, que dans les éloges qu'on nous donne. On nous*

Digitized by Google

offenſe plus, quand on nous attribuë le bien; que quand on nous impute le mal que nous n'avons pas fait. L'homme péche contre ſon ame, quand il s'impatiente d'un jugement injuſte. C'eſt dans ſon propre cœur qu'il doit chercher ſa gloire & ſon repos. 191

XIV. LEÇON. *Plus on a de ſujets de ſe plaindre des jugemens des hommes, plus on a de raiſons de mépriſer ces jugemens. L'impoſſibilité de les réunir tous, fait voir qu'il n'eſt ni bon, ni ſage, ni juſte, d'en faire la regle de ſa conduite. Par-là, Dieu nous avertit de nous en faire une indépendante de leurs opinions. S'ils ont à nous mépriſer, que ce ſoit injuſtement: une eſtime univerſelle ſeroit plus dangereuſe qu'un mépris univerſel.* 205

XV. LEÇON. *Nous prenons le change ſur tous les maux du monde. Nous ne murmurons que de ceux qui ne ſont pas de vrais maux. Le péché des autres ne nous nuit, qu'autant qu'il nous porte à pécher nous-même. Les vices ſéduiſans ſont plus dangereux, que les vices incommodes. Notre impatience ſur les défauts des hommes, ne naît que de l'oubli de cette maxime ſi ſenſée: Que perſonne ne peut être offenſé que par lui-même.* 221

XVI. LEÇON. *Nous avons dans nos propres fragilités mille raiſons de fuir le commerce du ſiécle; & c'eſt par les vices des autres, que Dieu nous en inſpire le déſir. Il n'eſt pas poſſible de ſe ſéparer abſolument de toute ſociété; mais on trouve des momens pour ſe rendre à ſoi-même, quand on ne ſe prête aux autres que par néceſſité. Rien ne nous doit paroître plus utile & plus doux, que d'être ſouvent ſeuls. Que le penchant ne nous ſéduiſe point: il n'y a jamais de devoir de s'expoſer à ſa perte.* 236

XVII. LEÇON. *Les répugnances de nos penchans affoibliſſent en nous l'amour des vertus. Il*

Digitized by Google

eſt utile que l'épreuve le réveille, que les difficultés le raniment, que les privations l'épurent. La douceur ſe forme dans les outrages, le détachement dans les pertes, l'humilité dans les humiliations. Nous devenons ſouvent plus vertueux par la contradiction des vices qui nous exercent. 255

XVIII. LEÇON. *Chaque homme éprouve communément dans ſes mœurs, la deſtinée de toute la ſociété des fidéles. De tout tems la paix lui devint funeſte. Les tentations ne nous rendent pas foibles; elles ne font que découvrir ce que nous ſommes. On néglige les diſpoſitions, dont on n'a pas occaſion de faire uſage. Les ſaints ſe trouvent malheureux, quand ils ne ſont point éprouvés. C'eſt par bonté que Dieu permet que leur vie ſoit remplie de troubles; & notre plus grande peine devroit toujours être de n'en avoir point à ſouffrir.* 272

XIX. LEÇON. *Les difficultés ſont les occaſions & les ſujets du mérite de la vertu. La raiſon conſpire avec la foi dans cette maxime, qu'un ſentiment de grandeur juſtifie d'ailleurs dans tous les cœurs. La gloire du juſte, c'eſt d'être bon parmi les méchans, & d'être fidéle à Dieu dans le bien, malgré la réſiſtance du mal.* 285

XX. LEÇON. *La ſenſibilité même que les épreuves cauſent, en prouve la néceſſité. Il n'eſt que trop facile de ſe ſéduire ſur les progrès qu'on croit avoir faits. Il eſt bon que l'occaſion nous avertiſſe ſouvent, que nous ſommes toujours foibles. Cette expérience humilie; l'humiliation ranime la vertu, ou ſupplée par ſon propre mérite, à ce qui lui manque.* 302

XXI. LEÇON. *C'eſt la vanité qui décourage dans les épreuves. L'humble ne s'étonne point d'être foible. Dieu le laiſſe ſentir à ſes ſaints, pour leur ôter toute confiance en leurs propres forces. Il y a des dégrés dans la juſtice. Il faut*

Digitized by Google

ſavoir ſe ſupporter ſoi-même dans ſes imperfections. On commence d'être vertueux, dès que les vices déplaiſent. Ceux que nous avons vaincus, nous convainquent de pareſſe à combattre les autres. Les fragilités que nous n'aimons point, ne nous ſont point imputées. C'eſt une fauſſe idée de perfection, de ſe la figurer ſans violence. 314

XXII. LEÇON. *Il y a tant de bizarrerie dans les penſées de l'homme, que tandis qu'il ſe plaint des rigueurs de Dieu, il voudroit faire plus qu'il ne lui commande. Le prix de nos ſouffrances conſiſte dans notre obéiſſance à ſes ordres. Le genre du martyre peut changer; mais le mérite en eſt le même. Notre mépriſe à ce ſujet vient du défaut de notre foi. Regardons toutes nos peines comme nous venant de Dieu, ſoit qu'il les ordonne, ou ne faſſe que les permettre; & ſouvenons-nous qu'elles lui ſont plus agréables, à proportion qu'elles ſont moins de notre choix.* 332

XXIII. LEÇON. *On eſt peu propre à ſouffrir le martyre, quand on n'a pas la charité: ſans elle, le martyre même ſouffert eſt inutile. Elle ſeule fait le prix des bonnes œuvres, & l'expiation des mauvaiſes. On s'en impoſe aiſément ſur le défaut de cette diſpoſition toujours néceſſaire. Il faut aimer, pour obtenir le pardon des péchés; & le mérite de l'amour, eſt plus grand, à proportion qu'il coûte plus. Les fautes commiſes contre la charité, doivent être réparées par la charité même. Rien de plus doux, que cette compenſation; rien de plus injuſte, que les murmures qu'elle excite.* 350

XXIV. LEÇON. *De toutes les plaintes de l'impatience, la plus injurieuſe à la Providence, c'eſt de penſer qu'on ne mérite pas ce qu'on ſouffre de la part des hommes. Ceux à l'égard deſquels on ſe croit le moins coupable, ſont ſou-*

Digitized by Google

vent ceux à l'égard desquels on l'eſt le plus. Ce qui peut être injuſte en eux, ne l'eſt jamais en Dieu, qui ſe ſert de leur malice pour punir des fautes oubliées ou cachées. C'eſt miſéricorde en lui de les punir ſans les révéler. Ses châtimens ſont toujours moindres que nos péchés. 364

XXV. LEÇON. *La plainte la plus ſpécieuſe des gens de bien, c'eſt de ſe voir inquiétés dans le bien même, par une ſuite infaillible de leur mélange avec les méchans. Mais cette plainte ne vient que de notre mépriſe ſur la nature des maux que le monde peut nous faire. Nous les faiſons plus grands qu'ils ne ſont; & nous les craignons, plus que nous n'avons ſujet de les craindre. La fidélité des premiers Chrétiens condamne en ce point l'infidélité des derniers. C'eſt une préférence qu'ils font de la créature au Créateur. Craignez Dieu ſincérement, & vous ne craindrez que lui.* 378

XXVI. LEÇON. *Les fautes commiſes contre nous, doivent nous affliger pour ceux qui les commettent. L'intérêt nous fait ſouvent méconnoître ce devoir, qu'une charité déſintéreſſée ne méconnoît point. Il eſt d'autant plus juſte de compâtir à ceux qui péchent, qu'on doit craindre d'en être l'occaſion. Quelques innocens que nous en ſoyons, plaignons leur malheur, ſans nous irriter des peines qu'ils nous cauſent. Ne ſouhaitons point leur perte; ne nous en réjouiſſons point. Il ne ſera permis de haïr les pécheurs, que quand ils ne pourront plus changer. Juſques-là, nous devons les aimer, & ſouhaiter qu'ils deviennent meilleurs.* 398

XXVII. LEÇON. *Il y a de la peine à vivre avec les méchans, quand même ils ne cherchent point à nous en faire : mais cette peine doit moins affliger, que conſoler les bons. Elle leur répond du fond de leur cœur. C'eſt l'amour de la vertu qui les inquiéte dans la ſociété du vice.*

Digitized by Google

On ne se tranquilise sur les mauvaises mœurs, que quand on commence à les imiter. Il y a pourtant une haine des pécheurs dont il faut se défier. C'est celle qui naît de l'envie de leur bonheur. Le caractere des Saints est de les haïr, parce qu'ils sont injustes. 416

XXVIII. LEÇON. *Le désir de la vie future doit être le fruit des peines de la vie présente. Ce désir est nécessaire à notre justice, & ne naîtroit point dans un cœur content du monde. Rien n'est plus propre à nous en détacher, que les défauts des hommes. Les incommodités du vice, suppléent à ce que l'amour de la vertu devroit faire. Il n'y a que ceux qui tiennent à la créature, qui se plaignent de ces désagrémens. Ceux qui aiment Dieu le bénissent de tout. Ce qui les réduit à ne désirer que lui, c'est ce qui fait leur mérite & leur espérance.* 428

XXIX. LEÇON. *Les utilités, que nous retirons des défauts des autres, ne nous empêchent point d'en ressentir les peines. On ne peut s'en consoler, que par la pensée des joïes de l'avenir. Représentons-nous-les en la maniere que nous le pouvons; & ne craignons point de nous en faire des images trop touchantes. On ne souffrira là de maux d'aucune espece. Il n'y aura point de vrais biens qu'on ne possede. Tous les sujets, qui divisent les hommes, seront anéantis. Les Elus seront tous réunis en Dieu, qui rendra leur paix inaltérable. Ils s'aimeront, avec d'autant plus de sensibilité, qu'ils se connoîtront mieux, & ne pourront plus se haïr.* 447

XXX. LEÇON. *Conclusion de tout cet Ouvrage. Maximes à recueillir de ses différentes parties. Priere, pour demander la grace d'y conformer ses sentimens & sa conduite.* 468

Fin de la Table de la troisiéme Partie.

Digitized by Google

LES LEÇONS DE LA SAGESSE SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES.

TROISIE'ME PARTIE.

I. LEÇON.

Vains raiſonnemens, & plaintes injuſtes des hommes ſur le mélange des bons & des méchans. Notre impatience eſt ſur ce ſujet l'unique cauſe de nos mépriſes. Vuës générales ſur les utilités qui peuvent nous revenir des défauts des autres, pour la connoiſſance du vice, & pour l'exercice de la vertu.

DANS les deux premieres parties de ces leçons, j'ai conſidéré les défauts des hommes du côté des déſagrémens qu'ils nous cauſent. J'ai réüni les réfléxions

Digitized by Google

condamner celui qui les a faits. Nous accuſons en ſecret ſa ſageſſe ; nous murmurons de ſa tolérance ; nous croïons qu'il n'a pas aſſez pris de ſoin de ſa gloire & de notre ſalut. N'eût-il pas été plus digne de lui de ne ſouffrir que des juſtes ſur la terre ? Ne le ſervirions-nous pas avec moins d'infidélité, ſans la contradiction des pécheurs ? Ne pouvoit-il pas les empêcher de venir au monde, ou les en retirer dès qu'ils ſe déreglent ? Pourquoi laiſſe-t'il multiplier ceux qui nous troublent ? N'eſt-il pas aſſez puiſſant pour changer en un inſtant leurs mauvaiſes volontés, & pour les rendre bonnes ?

Voici donc le vaſe d'argile, qui diſpute avec le potier ſur la forme qu'il a du lui donner. L'homme inſenſé, l'homme ému par des ſenſibilités déraiſonnables, ſe croira plus ſage & meilleur, que celui qui l'a fait. Voilà, dis-je, notre orgueilleuſe témérité, voilà notre aveugle préſomption, qui ſe précipite dans les profondeurs de la ſcience de Dieu. Nous voulons pénétrer ſes jugemens impénétrables, & comprendre ſes voïes incompréhenſibles. Nous n'entendons rien au myſtere de la longue patience & des richeſſes de ſa bonté. Nous dirigeons ſes œuvres au gré de nos foibles conjectures:

& s'il nous eût admis dans ſes conſeils, il n'eſt rien que nous euſſions moins aprouvé, que le mélange du bien & du mal.

Mais d'où vient ce mélange? Eſt-ce à Dieu qu'on peut l'attribuer? Seroit-il rien de plus étrange dans le renverſement de nos penſées, que de reconnoître un être ſouverain, qui d'un mot a créé cet univers, qui le gouverne avec une providence toujours au-deſſus de nos foibles prévoïances, & d'oſer ſoupçonner qu'il y ait quelque partie de ſon ouvrage, qui ſe démente, ou qu'il ne ſache pas les conduire toutes à des fins, également dignes de ce qu'il eſt? La ſeule idée que ſa créature nous donne de ſes perfections infinies, ne nous répond-elle pas aſſez qu'il a tout fait avec méſure, avec nombre, avec poids; qu'il ſait tout ranger d'un bout à l'autre; qu'il diſpoſe de tout utilement, & que comme il n'a rien fait, qu'il n'ait voulu faire, il uſe bien de tout ce qu'il a fait; & qu'enfin ſa ſageſſe n'eſt point vaincuë par la malice.

Allons droit au but. La bonté n'eſt-elle pas eſſentielle à l'auteur de tout? Porte-t'il dans ſon fond, quelque principe du mal? N'en eſt-il pas incapable?

Qu'a-t'il fait ? Eſt-ce un mal d'avoir créé l'homme libre, & de l'avoir mis dans la main de ſon conſeil ? J'aimerois autant qu'on demandât, ſi c'eſt un mal d'avoir créé l'homme pour un bonheur éternel, & de l'avoir rendu capable de mériter ce bonheur : car c'eſt à cette double vérité, que toute l'analyſe de notre liberté ſe réduit. La ſageſſe & la bonté de Dieu pour nous, s'y réüniſſent. Nous déſirons en effet d'être éternellement heureux : c'eſt pour cette fin, que nous avons été faits. Mais le bonheur où nous aſpirons, ne doit nous être accordé, qu'à titre de récompenſe. Toute récompenſe ſupoſe des mérites ; & les mérites ſupoſent la liberté. Celle dont nous jouiſſons eſt donc un don de Dieu, digne de toute notre reconnoiſſance.

L'homme peut en abuſer, il en abuſe ſouvent. Mais dès-là-même qu'il eſt libre, n'eſt-il pas ſeul coupable de cet abus ? Pouvons-nous en douter ? Quand nous faiſons le mal, ne ſentons-nous pas que nous pourrions ne le pas faire ? Ne nous reprochons-nous pas de l'avoir fait ? Ne nous en repentons-nous pas ? Or nos repentirs ne ſauroient avoir pour objet, ce qui n'étoit pas en notre pouvoir. Nous ne craignons point d'être punis,

de n'avoir pas volé comme les oiſeaux. Dieu ne nous a point donné d'ailes. Les remords qui ſuivent les fautes que nous commettons, ne viennent donc, que d'une ſecrete conviction, qu'il dépendoit de nous de ne les pas commettre.

Ce mélange de bien & de mal, qui nous cauſe tant de ſoulevement, n'eſt donc après tout, que notre propre ouvrage. Toutes les plaintes que nous en faiſons, ſe rétorquent contre nous-même. Nous y contribuons par nos infidélités, & ſur tout par nos impatiences. Nous ne voulons rien ſouffrir; notre ſenſibilité nous aveugle. Tout ce qui nous nuit, ne s'offre à nous que ſous une face odieuſe. Tout ce qui nous incommode nous déſeſpere. Le malheur de vivre avec des perſonnes déréglées, eſt-il donc un malheur ſans conſolation, ſans reſſource, ſans utilités, qui puiſſent nous en dédommager? Ne voïons-nous pas qu'au milieu des traverſes du monde, les bons s'inſtruiſent, s'exercent, vainquent, triomphent, arrivent à la gloire? La mort même ne procure-t'elle pas des couronnes à ceux qui la ſouffrent pour la juſtice? Ces vûës ne ſuffiſent-elles pas pour juſtifier la ſageſſe, & les bontés de Dieu ſur eux? Eſt-ce toujours par colere, qu'il

nous laiſſe en bute aux contradictions ? Ne pouvons-nous pas en retirer pour notre ſanctification, les plus précieux avantages ? Les plus méchans enfin, ne peuvent-ils pas contribuer à nous rendre meilleurs ? Les bonnes volontés ne ſont-elles pas quelquefois affermies par les mauvaiſes ?

Ce ſont ces uſages qui demandent ici toutes nos attentions. C'eſt à nous d'être fidéles à profiter de tout. Travaillons à devenir plus parfaits, s'il ſe peut, par la ſociété du vice, que par notre foible amour pour la vertu.

Le peu de progrès que nous y faiſons, vient du peu du ſoin que nous prenons de nous connoître. L'ignorance des maux fait négliger les remedes. Nous vivons dans une ſécurité qui nous perd. Les tentations nous ſurprennent ſans vigilance. Nous tombons par foibleſſe, parce que nous préſumons de nos forces. Nous oublions que ſi nous ſuccombons plus rarement, c'eſt moins notre fermeté que le défaut d'occaſion qui paroit nous ſoutenir. Il eſt donc utile que les chûtes des autres nous avertiſſent de notre fragilité, par les déſagrémens, que nous en recevons. Rien ne nous rappelle plus ſenſiblement les fautes que nous ſommes

Digitized by Google

capables de commettre, que celles qui nous font ſouffrir.

Si nous avons quelque goût pour le bien, ce goût nous y porte ſi foiblement, qu'il a comme beſoin d'être fortifié par l'horreur du mal que nous voïons faire. Souvent nous ſerions tout prêts de pécher, ſi nous n'étions bleſſés par l'exemple de ceux qui péchent. Le dirai-je ? Il y auroit peut-être encore moins de ſaints dans le monde, s'il y avoit moins de grands pécheurs. On les craint, on les fuit ; ou la néceſſité de vivre avec eux, ne ſert qu'à redoubler l'averſion de leurs déréglemens, qu'elle force à voir de plus près. On rougit d'eux, on rougit pour eux & pour ſoi-même, quand on ſe ſent quelque diſpoſition ſecrete à les imiter. On ſe corrige de ce qui déplaît en eux, lorſqu'on le faiſoit avant eux, & il déplaît d'autant plus qu'il eſt plus à charge.

Quand les fautes viennent moins du penchant de la nature, que des fauſſes idées de ceux qui les commettent ; elles frappent par ce qu'elles ont de ſingulier ; elles étonnent par la bizarrerie de leur injuſtice ; elles avertiſſent de réfléchir ſur les opinions dont on a pû ſe laiſſer prévenir ſoi-même ; elles vous font voir combien l'homme eſt facile à ſe ſéduire,

Digitized by Google

à ſe laiſſer entêter des avantages les plus frivoles, & les plus chimériques ; à violer la juſtice, à troubler l'ordre, à vouloir primer & dominer par tout, à chercher ſa grandeur hors de lui-même, à ſe croire tout permis en faveur de l'orgueïl qui l'aveugle. Vous reconnoîtrez par l'épreuve que vous en ferez, combien de vices on ajoute à ſa fragilité naturelle : & vous apprendrez de quelle importance il eſt de ſe former de bonne heure ſur des maximes ſaines, ou de revenir ſur celles dont on s'eſt fait des regles ſans les avoir aprofondies. Les plaintes des mauvaiſes habitudes, les tourmens qu'elles ſouffrent, ou qu'elles font ſouffrir, vous en montreront tout le danger.

L'indignation de la vanité qui ſe croit toujours offenſée, ſes dépits ſur le refus des reſpects qu'elle ſe croit dus, vous feront rentrer juſqu'au fond de votre cœur ; & vous jugerez, à la force de la paſſion, que nous avons tous pour la gloire, que ſon uſage n'eſt pas de nous faire courrir après cette fumée qui s'évanouit, & qui ne remplit point nos déſirs. Vous concevrez l'envie d'une gloire plus ſolide ; vous vous animerez à la mériter : & cet attrait invincible que vous ſentez pour elle, vous fera craindre l'op-

probre éternel qui ſera la plus rude peine du vice.

La ſenſibilité que la ſeule idée du mépris vous cauſe, aux mauvais jugemens qu'on fait de vous, vous rendra plus fidéle vous-même, à ne point juger. C'eſt notre penchant qui nous confirme alors dans l'amour de notre devoir. L'intérêt qui vous fait ſentir l'injuſtice, ne doit point vous inſpirer de penſée plus raiſonnable, que celle de ne pas vous la permettre, ou de craindre peut-être, que votre conſcience ne vous trompe, & qu'on ne vous juge pas ſi injuſtement, que vous vous l'imaginez.

Tous les torts qu'on peut nous faire dans les intérêts du tems, ne ſont jamais pour nous de juſtes ſujets de plaintes. Les pertes en ce genre ſont des gains. La douleur qu'elles nous cauſent, les regrets que nous leur donnons, ne nous permettent plus de douter de la force & de l'injuſtice de nos attachemens. Des objets qui nous ſont enlevés malgré nous, nous font une leçon du mépris qu'ils méritent; & la cupidité qui viole les droits les plus ſacrés pour nous dépoüiller d'un bien trompeur & périſſable, inſpire à notre foi de tout ſacrifier pour les vrais biens. Le peu de compte que le monde

Digitized by Google

nous tient de nos talens ou de nos ſervices, les diſtinctions qu'il refuſe à la vertu, la réduiſent à ne plus déſirer ce qu'au fond elle ne doit que craindre.

Dans nos affections les plus légitimes, nous allons aiſément juſqu'à l'excès, & nous nous en défions rarement. Il arrive qu'elles ſont mal placées. Ceux que nous aimons le plus, ſont ſouvent ceux qui répondent le plus mal à nos empreſſemens. Dieu le permet peut-être par pitié pour nous : & les mécontentemens que nous recevons des perſonnes qui nous ſont chéres, nous apprennent ou que nous les aimons trop, ou nous défendent de la tentation de les trop aimer. Ce ſont quelquefois les paſſions qui nous découvrent des vérités, que nous ignorerions ſans elles. Mais les mauvais motifs de ceux qui nous révélent nos défauts, ne ſauroient les rendre innocens : ils ne nous laiſſent que la reſſource de nous en corriger. Si les reproches ſont injuſtes, ils n'ont pas de quoi troubler notre paix. L'impoſſibilité de contenter tous les eſprits, devient une nouvelle raiſon de nous faire une conduite indépendante des jugemens humains. Quand nous ſerons ce que nous devons être, il nous importe peu qu'on penſe de nous bien ou mal.

Digitized by Google

Le péché ne nous nuit, que quand nous le commettons. Rien ne nous eſt terrible, que le danger de le commettre: & dans cette penſée, les vices incommodes nous doivent moins déplaire, que les vices contagieux. Les uns & les autres ont pour nous cet avantage commun, qu'ils nous conduiſent à n'uſer du monde, que pour le commerce néceſſaire, à nous ſouvenir que le tems nous eſt donné premierement pour nous-même, à ménager nos momens, à chercher la ſolitude pour nous y livrer, autant que nous le pourrons, au ſoin des beſoins infinis de notre ame.

Une entiere ſéparation, n'eſt dans l'ordre commun, ni poſſible, ni ſage, ni permiſe. Nous ſommes hommes, & nous tenons aux hommes par nos néceſſités & par nos devoirs. En vain l'impatience voudroit-elle prévenir les ordres du pere de famille, pour arracher l'yvraie du milieu du froment? Leurs racines ſont ſi mêlées, qu'on ne pourroit ſéparer les mauvaiſes, ſans ébranler les bonnes. Nous avons fait voir ailleurs, que la piété même la mieux affermie, ne ſeroit pas à l'épreuve de ces ſéparations, que le dépit ſuggére en certains momens. Il faut que les méchans & les bons ſoïent confon-

dus jusqu'au tems de la récompense & du châtiment. Telle est la destinée du champ du monde, qu'il ne nous est pas donné de changer.

Mais telle est dans cette destinée, la disposition d'une sage œconomie qui sait bien user de tout, qu'il semble qu'elle a rendu le vice comme nécessaire à la vertu; c'est par lui qu'elle se forme, qu'elle s'exerce, qu'elle se ranime : c'est au milieu des agitations qu'elle s'affermit. Le repos pourroit lui devenir funeste; il lui faut des combats, pour avoir la gloire de vaincre; les difficultés qu'elle est obligée de surmonter, font son mérite & sa mesure. Plus elle ressent ses peines, plus elle a de sujet de se croire imparfaite, & de se défier de ses progrès : mais ce qui l'humilie, ne doit pas l'abbattre. Dieu ne lui laisse des épreuves à soutenir, que pour prévenir sa négligence, & pour rallumer sa ferveur. Elle trouve dans des sacrifices nécessaires, de quoi satisfaire son zèle sur ce qu'elle voudroit faire pour lui plaire, sur ce qu'elle devroit souffrir pour expier ses taches, ou pour compenser ce qui manque à la perfection de ses œuvres. Il se présente mille objets à l'exercice de sa charité, qui donne du mérite à tout, & sans laquelle il n'est point de

Digitized by Google

vrai mérite. Ce n'eſt pas toujours pour des fautes marquées, que l'homme eſt exercé par les fautes des autres : mais ce qu'il endure injuſtement d'un côté, lui rappelle ce qu'il mérite d'ailleurs ; & ſes maux apparens, n'ont ſouvent qu'une proportion très-inégale à ſes péchés ſecrets.

Si c'eſt le bien-même qui vous expoſe à la perſécution du monde, vous devez en un ſens vous en réjouir plus que vous en étonner. Ce monde eſt toujours moins redoutable par ſes rigueurs, que par ſes careſſes. Ce qu'il peut contre les juſtes, n'eſt rien dans leur eſtime. Ce ſeroit d'ailleurs ne pas connoître Dieu, de le craindre moins que les hommes. Notre ſort eſt entre ſes mains ; il ne nous arrive point de maux, qu'il ne permette. Lui ſeul a droit d'exiger de nous une fidélité que rien ne ſoit capable d'ébranler. Ses récompenſes ſont toujours infiniment au-deſſus de ce qu'il exige de nous : & nous devons mettre notre ſageſſe à lui plaire, aux dépens de tout.

Une penſée pourtant, mais une ſeule penſée, veut que nous nous affligions dans les perſécutions : c'eſt celle d'être perſécutés par nos freres. Ils péchent contre eux-même, en péchant contre nous. Le deſir de leur ſalut eſt un ſentiment,

Digitized by Google

que leurs mauvais traitemens ne doivent jamais nous ôter. Nous ne pouvons même, ſans manquer à ce que l'humanité nous demande, être inſenſibles à leur malheur, quand leurs excès ſe tournent contre eux-mêmes : & ſoit qu'ils ſe rendent malheureux dans le tems, ou qu'ils ſoïent menacés de l'être éternellement pour les maux qu'ils ont voulu nous faire, c'eſt toujours pour nous le ſujet d'une juſte douleur d'en être l'occaſion, quoique innocente. Que ſi nous ne ſommes pas ſans quelque peine d'avoir à vivre au milieu d'eux, lors même qu'ils ne nous nuiſent point, cette peine porte avec elle ſa conſolation. Nous ne la reſſentons qu'à proportion que nous avançons dans la piété. L'injuſtice ne déplaît qu'à celui qui commence d'être juſte.

A la vûë de tous ces avantages, conclurons-nous que nous ſommes réellement heureux de ce qu'il y a beaucoup de méchans ou d'imparfaits parmi nous ? Non. Mais c'eſt une eſpece de bonheur pour nous d'être malheureux en ce monde. Il pourroit être funeſte à ceux, qui ſont faits pour une autre vie, d'avoir moins de ſujets d'être mécontens de celle-ci. Toutes leurs eſpérances con-

Digitized by Google

ſiſtent dans leurs deſirs. Ils ne peuvent ſe rendre dignes des biens éternels, que par leur détachement des biens préſens. C'eſt la ſource de leurs mérites, parce que c'eſt le principe de leur amour pour les devoirs que Dieu leur impoſe. Nous ſouffrons donc ici-bas: mais il nous eſt utile d'y ſouffrir. Nous ſouffrons: mais notre conſolation, ſi nous avons de la foi, c'eſt que nous ne ſouffrirons pas toujours. Celui qui nous aſſujettit à ces dures loix, eſt celui-là même qui nous apelle à la gloire. Les maux auront leur durée, qui ſera toujours courte, en les comparant avec le repos qui doit les ſuivre. C'eſt dans cette comparaiſon qu'il nous eſt donné de trouver des conſolations ſolides: & quoique leurs douceurs ne ſoïent pas ſans amertumes, elles ſont du moins au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de touchant dans les plaiſirs de la vie.

Donnez à ces réfléxions leur juſte étenduë; reprenez-les l'une après l'autre, ſelon l'ordre des nouvelles leçons, dont elles vont être les ſujets. Vous conviendrez que s'il ſe pouvoit faire qu'aucune créature ne nous nuiſit; aucune ne nous nuit en effet, de maniere que nous n'en puiſſions tirer une utilité plus précieuſe & plus déſirable. Vous conviendrez

conviendrez que, quoique Dieu prévît tous les maux, qui ſont arrivés des biens qu'il a créés, il n'étoit point indigne de ſa profonde ſageſſe ; qu'il n'étoit point contraire à ſa bonté de permettre des maux, dont on peut bien uſer. Le péché qu'il laiſſe regner ſur la terre, eſt une abondante matiere d'exercice pour la vertu des juſtes ; d'expiation pour leurs fragilités ; de triomphe pour leur fidélité perſévérante.

Préparez-vous maintenant à le bénir dans cette lecture, comme le Dieu de toute grace. Il en a de toutes les formes pour ceux, qui lui ſont fidéles. Il leur aprend à faire ſervir leurs peines à leur ſalut. Et que pouvons-nous ne pas regarder comme des effets de ſa miſéricorde ſur nous, ſi, par leurs utilités, nos afflictions même peuvent être miſes en quelque ſorte au rang de ſes bienfaits ? Elles ne ſont pas ſans eſpérance ; il peut les terminer quand il lui plaît ; il peut nous en délivrer avec la même facilité, qu'il pourroit nous écraſer d'un ſeul coup, s'il nous affligeoit pour nous perdre. Souvenez-vous donc que tout ce qu'il vous laiſſe ſouffrir des hommes, n'eſt qu'une épreuve ; que le moïen de la rendre courte, c'eſt de la ſoutenir

avec patience, & d'en retirer pour votre perfection tous les avantages, que l'œconomie de ſa providence vous y prépare.

II. LEÇON.

Nous aimons à nous diſſimuler nos foibleſſes ; mais nous ne ſaurions les méconnoître dans les foibleſſes des autres. Nous portons dans notre fond tous les principes de leur défaillance. Les fautes des meilleurs eſprits, les chûtes des ames les moins imparfaites, ſont celles, qui doivent nous effraïer le plus. On aprend à ſe défier de ſon amour pour le bien, quand on ſe ſait capable de tout le mal qu'on voit faire.

NOUS trouvons au-dedans de nous ſi peu de reſſources pour la vertu, que notre ſalut dépend en quelque ſorte de notre déſeſpoir. La nature eſt ſujette à des fragilités infinies. Chaque homme porte en ſoi le principe de tous les maux, qui ſe commettent dans le monde. S'il néglige de ſe bien connoître, s'il ceſſe de veiller ſur ſes mauvais penchans, il n'eſt point de fautes qu'il ne

ſoit capable de faire ; point de déſordres, dont il ne puiſſe s'aprocher par des dégrés inſenſibles. L'étude de ſon cœur eſt donc ſa premiere affaire. Mais nous n'aimons point à nous voir auſſi corrompus que nous ſommes. Cette étude nous humilie, parce qu'elle nous dégrade à nos propres ïeux. Un ſentiment ſecret de notre excellence nous détourne d'une application, qui nous découvriroit chaque jour quelque nouveau trait de difformité, propre à nous inſpirer du mépris de ce que nous ſommes. Nous voulons nous eſtimer à quelque prix que ce ſoit. Nous nous cachons l'injuſtice de nos affections ; & lors même que nous ne pouvons la méconnoître, elle ne nous déplaît pas aſſez. Nous ne nous condamnons qu'à regret ; & nous ne donnons jamais à nos imperfections toute la malignité qui les caractériſe. Il faut que quelqu'autre témoignage dépoſe contre nous, & nous force à rabattre du prix auquel nous nous ſommes mis. Les inſtructions, & les reproches des défauts que d'autres remarquent en nous, ne nous les font pas aſſez ſentir. Ils ſont ſuſpects à notre amour-propre. Il les récuſe.

Mais dès que vous vivez dans le commerce des méchans ou des imparfaits,

vous trouvez en eux des témoins irréprochables des fragilités humaines, & de l'injuſtice des paſſions. C'eſt l'épreuve qui diſſipe vos illuſions ; & vous reconnoiſſez d'autant plus ſûrement combien le vice eſt haïſſable, que vous le ſentez, & que vous en ſouffrez. Commencez donc à changer de langage. Apprenez à ſubſtituer les actions de graces aux murmures. Vous vous plaigniez des diſpoſitions de la Providence. Elle vous a liés par des engagemens peut-être irrévocables, avec les perſonnes les plus remplies d'imperfections & de vices. Mais rendez-lui gloire. Sans ce ſecours peut-être, quel progrès auriez-vous fait vers la perfection que Dieu demande de vous ? Vous n'auriez eu peut-être dans vos propres foibleſſes, ni ſentiment de défiance, ni ſoin de vous obſerver, ni vûës d'avancement, ni ferveur de piété, ni précautions contre les chûtes. Il a fallu comme vous montrer hors de vous-même toute votre corruption. Il a fallu, par cette vûë, vous inſpirer la crainte de vous corrompre de plus en plus, & l'envie de vous réformer.

A tout moment vous êtes témoins des excès les plus déraiſonnables. Vous ne voïez que travers d'eſprit, que mau-

vais cœurs, que traits de malignité, que noirceur de procédés. Vous vous affligez du malheur de votre deſtinée. Vous ne vous conſolez point d'avoir devant les ïeux des objets ſi déſagréables, & ſi dignes de mépris. Mais oubliez les inquiétudes qu'ils vous cauſent, pour n'être déſormais attentif qu'aux inſtructions qu'ils vous donnent. Conſidérez dans cette image toutes les infirmités, dont vous êtes comme revêtu vous-même. Humiliez-vous. Tremblez. Obſervez-vous de plus près. Affermiſſez-vous dans la réſolution de ne vous laiſſer rien échaper de tout ce qui vous déplaît ſi fort.

Que le vice eſt laid en effet, quand on l'aperçoit dans les autres! Mettez-vous à la place de ceux, qui ſont autour de vous. Imaginez-vous que vous n'êtes que le témoin de vos propres actions. Que vous vous trouveriez imparfait ſans doute, ſi vous pouviez vous conſidérer par des regards étrangers! Les ïeux qui voïent tout, ne ſe voïent point eux-même. Il leur faut des miroirs, qui leur repréſentent leurs propres maladies, dont ils n'auroient qu'un ſentiment confus. C'eſt là qu'ils découvrent leurs taïes, leur jauniſſe, leurs rougeurs.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Mais l'œil n'eſt pas le ſeul en nous à qui ce ſecours ſoit néceſſaire. Notre ame ſemble née dans la même impuiſſance ; elle qui voit ſi clair dans les défauts des autres, & ſi confuſément dans les ſiens. Profitez donc de la reſſource que votre ſituation vous offre dans ces ames déréglées, dont la ſociété vous déplaît.

Nous ne ſommes en effet toujours que trop clairvoïans ſur les imperfections, qui nous ſont incommodes ou déſagréables. L'impatience les groſſit dans notre imagination. Ce qui n'eſt qu'une paille dans une perſonne qui trouble notre repos, devient une poutre aux regards de notre amour-propre. Il n'eſt pas même néceſſaire que ce ſentiment nous ouvre les ïeux. Sans autre intérêt que celui d'une ſecrete envie de nous relever par la comparaiſon des moins parfaits, nous nous apercevons des moindres difformités qui les défigurent. Uſez encore de toute votre pénétration ; que rien ne vous échape. Examinez juſqu'aux moindres taches de la vie de ceux, qui vous ſont inſuportables. Mais que ce ne ſoit plus pour augmenter vos déplaiſirs & vos ſoulevemens. Que le but de vos obſervations ſoit de ne rien ignorer de ce qui peut vous être utile. Avez-vous tout

vû ? Avez-vous bien tout conſidéré ? Paſſez des actions aux motifs, qui doivent les produire. Donnez à chaque conduite l'eſprit qui lui convient. Les hommes n'agiſſent pas au hazard. Il y a des reſſorts ſecrets, qui remuent les machines, dont vous voïez les mouvemens apparens. Aprofondiſſez les penchans de la nature. Pénétrez les intentions qui dirigent une vie déréglée ; & rentrez enſuite dans vous-même. Vous y retrouverez tout ce que vous aurez préſumé des autres.

Non, quelque répugnance que nous aïons à nous reconnoître coupables, vous ne pourrez vous déſavoüer, que les ſentimens que vous aurez prêtés aux plus déréglés, ne vous ſoïent auſſi propres qu'à eux. Ne laiſſez rien de confus dans vos penſées, ſur un ſujet qui vous touche de ſi près. Raiſonnez ſur vos jugemens ; & remontez juſqu'à leurs principes. Ce n'eſt que parce que vous découvrez certaines diſpoſitions dans les ſecrets replis de votre cœur, que vous ſuppoſez qu'il y en a de ſemblables dans tous les cœurs. Tous ces vices, qui ſe produiſent au-dehors ſous tant de formes différentes, ne ſont que ce même amour-propre, dont nous ſommes tous

animés, qui se diversifie selon les objets qui le frapent, & selon les intérêts qu'il y prend. Il veut regner dans le monde. Il veut que tout conspire à le contenter. Il ne cherche qu'à se contenter lui-même ; & ne connoît point les loix de la justice, qui prescrivent l'amour de l'utilité commune. Il est tel en vous, que vous le soupçonnez dans les autres ; ou vous ne le soupçonnez tel en eux, que parce qu'il est tel en vous. De quelles attentions n'avez-vous donc pas besoin pour arrêter son déréglement ; pour démasquer tous les déguisemens, sous lesquels il se cache ; pour ne lui rien permettre de ce qui vous offense dans ceux, qui le laissent agir contre vous. Que de considérations doivent vous effraïer, & redoubler votre vigilance, selon le caractere des personnes qui péchent, selon la nature des objets qui causent leurs tentations, selon les occasions qu'elles ont de s'échaper.

Quand on réfléchit en général sur les désordres communs du monde, on en gémit ; mais on n'en est point surpris. Faut-il s'étonner si des hommes, qui semblent avoir oublié qu'ils ont une ame, & qui n'agissent que par les impressions des sens, ne sachent pas se modérer ; qu'ils

qu'ils ne ſongent point à ſe former ſur des regles qu'ils ne connoiſſent point, ou qu'ils négligent de méditer. Ce ſont des animaux, qui n'ont que leur brutalité pour guide. Ce n'eſt pas dans les déſordres du petit peuple, dans les emportemens des halles & des marchés, qu'il faut étudier tout ce que peut notre dépravation. Leurs groſſieretés, leurs coleres, leur dureté, ne découvrent pas toute la force des mauvais penchans. Ils ne paroiſſent forts dans ces ames vulgaires, que parce qu'ils n'y ſont pas combattus.

Conſiderez-les dans les eſprits les plus cultivés; dans ceux, dont les mœurs ont été formées avec les plus grands ſoins; dans ceux, qui ont des talens ſupérieurs, & de grandes lumieres; dans ceux enfin, qui connoiſſent leurs devoirs, & qui les violent. C'eſt la chûte des grands & des forts, qui doit effraïer les petits & les foibles. Quoi! ſi malgré les principes de l'éducation la plus ſage; ſi malgré la politeſſe, dont on a reçu les leçons; ſi malgré les plus excellentes qualités acquiſes ou naturelles, on peut donner encore dans le ridicule, dans les extravagances, dans les petiteſſes, dans les fauſſes délicateſſes, dans la vanité, dans des

excès de colere & d'impatience ; qui pourra ſe croire hors d'atteinte à ces ſurpriſes ? Qui peut ſe promettre de ne point s'égarer, avec des paſſions qui égarent les plus capables de diriger leurs voïes ? Leurs écarts nous révoltent ; ils nous offenſent : mais ils ſont bien plus faits pour nous inſtruire, & pour nous allarmer.

Ce n'eſt rien encore. Joignez à leurs fautes celles des perſonnes, qui font une profeſſion particuliere de la piété ; qui paroiſſent comme environnées de tous les ſecours de la religion ; qui ſont ſoutenuës par les lectures ſaintes, par les méditations, par les exhortations, par des promeſſes & des vœux. Rien ſans doute ne doit paroître plus ſurprenant, que de leur trouver, avec toutes ces avances, tant d'imperfections. Rien n'eſt égal en effet à leur propre ſurpriſe, quand elles s'aperçoivent du peu de fruit de leurs ſoins les plus aſſidus. Rien n'afflige plus ceux qui ont travaillé longtems ſur leur cœur, que d'y trouver encore tant de paſſions toujours prêtes à ſe réveiller. Sa corruption, qui ne demande qu'à ſe répandre, eſt un torrent, qui rompt les digues les plus fortes. Dès qu'on ceſſe un moment de ſe réfor-

Digitized by Google

mer, on se déregle. L'amour-propre est une racine qui ne meurt point ; les rejettons qu'on a retranchés repoussent. Plus on s'applique à se détacher de soi-même, & des objets du dehors, plus on découvre de nouveaux liens par lesquels on y tient.

On trouve des sujets de fraïeurs jusques dans les progrès qu'on a déja faits. Plus on réfléchit sur les combats qu'on a soutenus avec tant de peine, plus on est allarmé de ceux qui restent à soutenir. Il faut être toujours en garde contre ses propres desirs ; toujours attentif à étouffer de nouveau des sensibilités, qu'on croïoit pour jamais amorties. La vertu la plus long-tems exercée, s'affoiblit & dégénere. Tout change, malgré les plus fortes résolutions d'être constant. Tout ce qui nous a remué, peut nous remuer encore. La présomption de fermeté ne sert qu'à préparer à de plus dangereux ébranlemens. Compter sur la foi des sermens qu'on s'est fait, de n'être plus infidéle, c'est compter sur un appui, qu'on a souvent vû manquer. De nouvelles circonstances, un nouvel intérêt, un nouveau foible, qu'on ne se connoissoit point, exposent à de nouvelles chûtes. Rien n'est stable sous le

ſoleil ; & l'homme ſur-tout eſt l'inſtabilité même. Triſte aveu, que ceux qui ſe ſont le mieux obſervés, ſont obligés de ſe faire ! Aveu, qui ne doit vous humilier, que pour vous aprendre à veiller encore plus, ſi vous avez vous-même quelque amour pour la perfection !

Mais combien la leçon devient-elle plus efficace, ſi c'eſt dans les autres que vous remarquez les mêmes fragilités, & peut-être de plus grandes ? Vous devez craindre de ne pas vous connoître encore aſſez, quand vous obſervez en eux des défauts qu'ils méconnoiſſent, ou dont ils ne ſe corrigent point après le plus long travail. Or en qui de ceux, avec qui vous êtes un peu lié, n'en obſervez-vous pas ? En qui la vertu ne ſe reſſent-elle plus des premieres inclinations de la jeuneſſe, ou de ces foibleſſes nées d'un amour-propre trop écouté ? Voïez-vous quelqu'un s'oublier aſſez, pour n'être plus touché de ſes propres agrémens; pour ne pas conſerver quelque air de la fierté de ſon mérite ou de ſa naiſſance ; pour n'aimer pas à parler de ſoi, à s'attirer des attentions ; pour n'être plus flatté par un éloge, ſenſible à des paroles de mépris, trop ému par

par la joïe, trop abbatu par la triſteſſe, trop leger dans ſes ſoupçons, trop précipité dans ſes jugemens, trop allarmé de ceux des autres, trop piqué d'une médiſance, trop occupé d'un reſſentiment? N'entrevoïez-vous pas, ſous les dehors les plus réguliers, des jalouſies, des antipathies, des préventions injuſtes, des humeurs incommodes, des caprices qui dérangent tout, des entêtemens incapables de céder?

Il ſeroit inutile de pouſſer plus loin ces obſervations. L'expérience de chaque jour vous fera voir combien on a de peine à ſe déſabuſer pleinement d'une erreur qui plaît; comment les penchans particuliers ramenent de tems en tems aux objets des premiers attachemens; comment le déréglement des affections ſubſiſte toujours avec la plus ſévere réforme. Chaque perſonne, dont vous avez quelque choſe à ſouffrir, eſt un livre ouvert, où vous liſez ce que vous avez à craindre de vous-même. Les peintures des défauts ne font ſouvent que réjoüir; mais quand on rit du ridicule des hommes, on rit ſouvent à ſes propres dépens. Il ne me faut point de fous pour me divertir, diſoit un Philoſophe; quand je voudrai

rire de quelqu'un, je n'ai qu'à tourner les ïeux ſur moi-même. Nous avons des foibleſſes ſemblables à celles qui nous choquent, ou nous ne ſommes pas loin de les avoir. Que celui qui ſe croit ferme, prenne donc garde de ne pas tomber. C'eſt l'avis le plus néceſſaire à la foibleſſe humaine.

Recevez-le de celle, dont vous éprouvez les déſagrémens de la part du prochain. Reconnoiſſez, qu'à quelque dégré de juſtice que vous ſoïez élevé, vous n'en êtes quelquefois que plus près de votre chûte. Votre ſûreté dépend de votre défiance. Les tentations qui peuvent nous renverſer ſont infinies, & tirent de notre propre fond toute leur force; mais enfin nos chûtes ne ſont cauſées que par le défaut de vigilance. On tombe, parce qu'on ceſſe de prendre des précautions contre ſoi-même. On ſe trouve trop foible, parce qu'on ſe croïoit aſſez fort, ou qu'on avoit oublié ſa fragilité. Ce ſeroit à la foi ſeule, ce ſeroit du moins aux inſtructions que vous avez reçuës, à vous retracer ſans ceſſe la vôtre, à vous inſpirer des attentions continuelles pour la défendre. Si la crainte de vous perdre ne vous ſortoit point de l'eſprit, elle vous feroit prévoir toutes les attaques

que vous pouvez avoir à ſoutenir dans votre état ; tenir vos ïeux ouverts ſur tous les dangers de votre ſituation ; réfléchir aſſiduëment ſur le caractere des objets, & des perſonnes qui vous environnent ; examiner où tendent vos premiers penchans. Vous ſauriez vous rapeller de vous-même les occaſions de vos chûtes paſſées ; y chercher des remedes pour l'avenir ; travailler inceſſamment à réprimer les paſſions qui vous tentent ; affoiblir l'amour-propre qui les produit ; vous bien convaincre de leur injuſtice ; ne point vous raſſurer ſur les périls qui vous menacent ; ne point vous diſſimuler la prodigieuſe facilité que vous avez à vous échaper ; vous ſouvenir qu'on ſuccombe après les réſiſtances les plus longues ; & ne point compter ſur vos expériences. Mais au défaut de vos propres réfléxions, vous êtes inſtruit, par les peines que vous reſſentez, malgré vous, des défauts qui vous frapent au-dehors. Ceux qui pêchent contre vous, ou devant vous, ſemblent faits pour vous inſpirer cette heureuſe crainte, & ce tremblement avec lequel vous devez opérer votre ſalut.

Ainſi la ſageſſe de Dieu commence-t'elle à ſe juſtifier à vos ïeux. A prendre

ſa conduite d'un certain côté, c'eſt pour le juſte qu'il laiſſe vivre le pécheur. Il le met à portée de ſe comparer avec lui ; d'apercevoir ſans ceſſe en lui les raiſons qu'il a de ſe défier de tous ſes mouvemens ; de trembler ſur toutes ſes œuvres. A chaque inſtant vous êtes averti de vous tenir en garde contre des fautes, dont vous n'êtes pas incapable. Ceux qui paroiſſent les mieux affermis, tombent. Ceux, que de plus longs travaux, que plus de ſecours, que la reconnoiſſance de plus de graces devroit attacher plus fortement à leurs devoirs, ſe démentent dans l'occaſion. Si vous ne donnez pas dans les mêmes infidélités ; ſi votre fragilité vous entraîne plus rarement ; ne vous en croïez pas plus inacceſſible aux dangers de ſuccomber. Vous n'avez pas été pétri d'un limon plus pur que les autres. Songez donc qu'un homme ne fait point de péchés, qu'un autre homme ne puiſſe faire ; que vous n'avez point de plus dangereux ennemi que vous-même. Songez que c'eſt votre propre cœur, qui peut vous trahir ; que c'eſt de l'inſtabilité d'une volonté, qui n'eſt pas plus inconſtante que la vôtre ; que c'eſt des ſaillies de l'humeur, & de la vivacité du tempéramment ; que c'eſt

enfin d'un fond pareil à celui que vous vous ſentez, que ſortent ces excès, qui cauſent vos déplaiſirs, ou qui troublent votre tranquilité. Plaignez-vous encore après cela : mais ne vous plaignez plus que de vous ſeul, ſi les ſujets de plaintes que vous croïez avoir ne vous rendent pas meilleur, ou plus vigilant.

III. LEÇON.

Les vertus pures ſont rares. Plus elles ſont parfaites, moins elles ſont d'imitateurs. Les mauvais exemples deviennent ſouvent plus utiles que les bons. Le vice ſe fait fuir par l'horreur qu'il inſpire. Horreur néceſſaire aux foibles, mais efficace pour les contenir. Ils ſeroient moins reglés, s'ils voïoient moins de déréglemens. Il ſuffit quelquefois de contrefaire certains défauts, pour les faire éviter.

A Conſidérer le monde corrompu comme il eſt, il ſemble d'abord que rien ne ſoit plus utile aux foibles, que d'y rencontrer encore un petit nombre d'ames fidelles, qui peuvent leur ſervir de guides au milieu de tant de

voïes égarées ; & il faut l'avoüer, dans l'oppoſition que nous nous ſentons pour le bien ; dans les préjugés, qui nous le font paroître impratiquable ; dans l'ignorance même des vrais devoirs, il eſt avantageux d'avoir devant ſoi des modeles, qui nous inſtruiſent, qui nous déſabuſent, qui nous encouragent. Leur douceur ſur-tout, leur humilité, leur déſintéreſſement pour les pécheurs, ou pour les imparfaits, les frapent quelquefois, les touchent, les engagent. On marche alors comme par un mouvement étranger ; on ſe laiſſe entraîner ; on eſt ſoutenu par ceux, dont on eſt environné. On fait ce qu'on voit faire ; & on oublie la peine, pour ne s'appliquer qu'à l'obligation, dont on rougiroit de ſe diſpenſer, tandis que d'autres s'y rendent avec empreſſement. Que j'ai donc de joie, diſoit ſaint Ambroiſe, quand je vois vivre long-tems des hommes ſages & vertueux ; des vierges chaſtes ; des veuves modeſtes & réglées, dont la ſeule vûë fait naître l'envie de les imiter. La vertu ſe fait aimer pour elle-même.

Mais les vies des plus juſtes ne ſont gueres aſſez pures, pour faire ces heureuſes impreſſions. un mélange d'imper-

fections en offuſque preſque toujours l'éclat. Les vertus communes ne frapent pas aſſez, & ſe font regarder avec indifférence. Celles qui donnent dans des conduites ſingulieres, effraïent ſouvent au lieu d'attirer. On s'accoutume à les conſidérer comme des prodiges, plutôt que comme des modeles. On rougit des humiliations des pénitens. On frémit à la ſeule penſée des rigueurs qu'ils exercent ſur eux-même ; & par toutes ces conſidérations, les bons exemples ſont quelquefois auſſi peu preſſans, qu'ils ſont rares. Les mauvais deviennent plus utiles à pluſieurs. Et quoiqu'il en ſoit, dans le malheur de n'avoir pas toujours des gens raiſonnables, qui nous montrent ce que nous devons faire, nous aprenons du moins ce que nous devons éviter de ceux, qui ne le ſont pas.

Avec le penchant, qui nous entraîne vers le mal, la diſpoſition la plus néceſſaire pour nous le faire éviter ſûrement, c'eſt cette juſte horreur, qui fait fuir à la vûë du péché, comme à la vûë du ſerpent. Ce ſeroit peu pour nous d'avoir dans l'eſprit l'idée de ſon injuſtice. Nous agiſſons plus par ſentiment, que par lumiere. Il faut, comme un poids qui nous entraîne ; & tout autre motif, que la hai-

ne du vice ne nous en éloigne pas conſtamment. Il eſt vrai que cette haine peut ſe fortifier par de fréquens retours ſur les paſſions les plus dominantes. On ne ſauroit que les trouver odieuſes, quand on ſe les repréſente ſouvent & vivement par les traits, qui les caractériſent aux ïeux de la raiſon ſaine; par l'injure qu'elles font à Dieu; par le déſordre qu'elles mettent dans les affections de l'ame; par toutes les funeſtes ſuites qu'elles entraînent après elles; & ſurtout par le but fatal de la perte éternelle où elles aboutiſſent. Mais, il faut l'avoüer auſſi, les troubles qu'elles produiſent dans la ſociété; la ſeule vûë de leurs excès dans ceux, qui s'y laiſſent dominer, imprime bien plus ſenſiblement cette averſion ſi néceſſaire pour s'en défendre.

On a beau s'appliquer aux devoirs qu'elles combattent; ſe retracer les grandes vérités qui les condamnent; renouveller les réſolutions de ne leur point donner d'entrée dans ſon cœur: les bons deſirs s'affoibliſſent par la violence du penchant; les lumieres s'obſcurciſſent par la confuſion, que les maximes du monde jettent dans l'eſprit; l'attention ſe perd au milieu de ſes diſſipations. On

Digitized by Google

veille ſur ſoi-même avec trop peu d'intérêt, pour être prêt à toutes les tentations qu'il faudroit prévoir. Un objet, qui frape les ſens, va bien plus ſûrement & plus promptement réveiller l'ame; & cet objet, c'eſt celui que la Providence vous rend ſi ſouvent préſent, quand elle vous laiſſe vivre, converſer, traiter avec des perſonnes ſujettes aux imperfections les plus capables de vous effraïer en vous contriſtant. Leurs écarts, leurs vivacités, leurs emportemens ſubits, leurs mauvais traitemens imprévus ſont comme des éclairs, qui vous font frémir; qui vous avertiſſent de vous renfermer dans vous-même, & de veiller ſur tous vos mouvemens. Plus leurs défauts ſont marqués, plus ils ſont énormes, plus ils vous deviennent haïſſables.

Qu'on ne ſe plaigne donc plus d'avoir ſi peu de ſecours pour la vertu. Avec celui du vice, il ſemble qu'il ne devroit être difficile à perſonne d'être vertueux. Qui eſt-ce qui ne ſent point le ridicule, ou l'injuſtice de ceux qui ne le ſont pas? Qui eſt-ce qui ne les hait pas d'une haine naturelle, du moins pour l'intérêt de ſon propre repos? N'eſt-ce pas cette averſion, qui cauſe de tout tems le di-

Digitized by Google

vorce des ſaints avec le monde ; qui leur fait fuir ſon commerce, & chercher la retraite ? Oüi ; c'eſt l'horreur du vice, qui redouble en eux l'amour de la vertu. Plus ils voïent faire de mal, plus ils s'affermiſſent dans l'envie de faire le bien. La multitude des pécheurs leur fait craindre de le devenir. Ils regardent l'iniquité, qui devient chaque jour plus abondante, comme un déluge qui va couvrir toute la face de la terre. A ce ſpectacle, on entend les juſtes s'écrier : Sauvez-nous, Seigneur ; il n'eſt plus de ſaints dans le monde ; plus d'hommes fidéles & ſinceres ; toutes leurs inclinations ſe ſont corrompuës : il n'en eſt plus qui faſſe le bien ; il n'en eſt pas un ſeul. Ils voudroient qu'il leur fût donné d'avoir des aîles de colombe, & de s'envoler dans quelque deſert, pour ne plus voir l'injuſtice, la violence, la fraude, les conteſtations, & la diſcorde regner dans les villes. A chaque inſtant leurs fraïeurs ſe renouvellent ; ils ſéchent à la vûë des prévaricateurs ; ils s'excitent par l'averſion des injuſtes, à l'amour de leurs devoirs. Ils diſent aux méchans de s'éloigner d'eux, pour leur laiſſer obſerver les commandemens de leur Dieu. Ils le conjurent de les péné-

trer de plus en plus de ſa crainte, & du zèle de ſa loi. Voilà les biens qu'ils retirent de la ſociété des pécheurs. Il ſemble que ce ſeroit une perte pour eux d'en être délivrés, & que Dieu les exauce plus utilement, en leur laiſſant devant les ïeux des objets qui les animent à la fuite du mal, par la conſidération du mal même.

Mais pour revenir à vous; n'éprouvez-vous rien de ces mouvemens ſalutaires, au milieu de vos impatiences & des ſoulevemens de l'amour-propre? Si vous avez quelques ſentimens d'humanité, de bonté, de probité; ſi vous commencez d'aimer un peu la juſtice, ne vous en aplaudiſſez-vous pas dans les traitemens injuſtes qu'on vous fait? Repaſſez ſur tous les déſagrémens que vous eſſuïez de la part de ceux, avec qui vous avez des relations d'affaires, d'intérêts, de commerce. Ne vous vient-il pas quelquefois dans la penſée, que vous ſeriez bien fâché de faire ce qu'on vous fait, d'être auſſi brutal, auſſi dur, auſſi violent; que vous ne voudriez pas avoir auſſi peu d'équité, de bonne foi, de droiture? N'êtes-vous pas plus effraïé de certaines exactions, qu'affligé des pertes que vous y faites? Ne dites-vous

pas que vous aimez mieux n'être pas si riche, & n'avoir rien à vous reprocher des gains illégitimes qu'on fait sur vous; que vous n'enviez point des emplois, dont il semble que la premiere fonction soit de maltraiter ses freres, de les tourmenter, de les ruiner par des extorsions criantes, d'oublier enfin qu'on est homme avec les hommes?

C'est ce sentiment, qui forme parmi nous un préjugé contre certaines professions, qui, quoique légitimes dans le droit humain, sont plus exposées aux tentations de le violer. C'est ce qui fait regarder ceux qui les exercent, comme odieux dans la société, quoiqu'ils puissent être de très-honnêtes-gens. Ne vous livrez point à ces préventions confuses. Je vous ai fait voir dans un autre endroit, combien elles sont injustes: mais abandonnez-vous à l'aversion de l'injustice par-tout où vous la voïez. C'est une utilité qui peut vous dédommager des peines qu'elles vous cause. Il est toujours heureux de devenir meilleur aux dépens de son bonheur même. Si vous avez moins de repos dans la vie, vous aurez des espérances, qui vaudront mieux que ce repos, dont vous reconnoîtrez les dangers dans la suite.

Ce

Ce qu'il vous importe de bien considérer maintenant pour votre consolation, c'est que les grands désordres sont les plus propres à vous contenir dans les bornes du devoir. Plus ils portent loin la licence, plus ils la font haïr. Le premier mouvement dans ceux qui les voïent, n'est-ce pas de fuir des hommes, qui ne gardent dans leurs déréglemens, ni mesures, ni bienséances ; qui font gloire d'être mauvais ; qui font profession de mépriser toute modération, tout honneur ; qui se livrent impudemment à toutes les passions les plus brutales, & les plus honteuses ; qui ne se contentent pas de faire le mal, mais qui prétendent le justifier, l'autoriser, le persuader ? Ne sont-ils pas regardés comme des pestes publiques ? L'aversion pour eux n'est-elle pas presque générale ? Ils ne sont soufferts que de ceux, qui leur ressemblent ; ils ne sont admis que dans les lieux de leurs débauches ; ils font des leçons de vertu, tandis qu'ils semblent n'en faire que du vice. Plus ils sont ouvertement déclarés, moins ils font de progrès dans le monde. Leur présence seule allarme, & tient en garde contre leurs séductions. Quelle impression feroit leur exemple ? On le déteste. Quels

ſuccès auroient leurs invitations ? On ne les entend qu'avec horreur. Plus ils déclament contre la piété, plus ils la rendent aimable. On ſe retire vers la loi de Dieu, dont ils voudroient inſpirer le mépris. On ſeroit moins touché peut-être des exhortations les plus pathétiques, que de leurs blaſphêmes, pour s'éloigner de leur excès. On ne balance pas avec eux ſur le parti qu'on doit prendre. On les évite.

Mais ſi votre malheur vous lie par quelques nœuds de devoir ou d'engagement avec des gens de ce caractere, ne haïſſez-vous pas le vice d'une haine d'autant plus parfaite, que le vicieux vous touche de plus près ! Un homme qui devient par ſa diſſolution, par ſes intempérances, & par ſes diſſipations, le fléau d'une famille, y produit quelquefois des biens, que le meilleur exemple n'y produiroit pas. Une femme réduite à vivre avec un tel époux, en devient plus attentive à ſes obligations, plus occupée de l'éducation de ſes enfans, plus retirée, plus aſſiduë à la priere, plus fervente dans tous les exercices de la religion. Les enfans craignent de donner dans le mépris où leurs peres tombent. Les freres travaillent à ſe ren-

Digitized by Google

dre plus aimables, à proportion que leurs freres ſont devenus plus odieux. Une ſœur conſerve ſa ſageſſe à la vûë des diſgraces de ſa ſœur. Les diſſipateurs font des leçons d'œconomie ; les avares, des leçons de déſintéreſſement & de libéralité ; les ivrognes, des leçons de tempérance ; les emportés, des leçons de modération. Chaque vice apprend à le combattre ; parce qu'il apprend à le déteſter. Il affermit ceux, qui ſe ſentiroient quelque penchant pour lui dans l'amour de la vertu contraire. Il arrête dès les premiers pas le penchant même le plus déclaré.

Quand on voit la honte & le décri où ceux, qui ſont déja ce qu'on ſeroit tenté d'être, tombent, on réfléchit ſur ſoi-même ; on eſt retenu par le frein de l'honneur, & par les triſtes ſuites d'une faute, dont on auroit aimé le plaiſir. Le ſort d'une intrigue découverte, le mauvais ſuccès d'une inclination déréglée, retient plus que l'amour de la continence. On voit mieux le travers de la conduite dans les autres, qu'on ne le verroit en ſoi. On rougit pour ceux qui donnent dans des écarts, dont on ſe ſent capable. On éprouve pour eux tous les mouvemens qu'ils devroient éprouver.

On se guérit de l'envie de les imiter par la peine qu'on en auroit à leur place. On voit leurs péchés comme ils les verront, quand les passions seront rallenties. On prévient leur repentir par ses craintes. N'est-ce pas en effet le sort de ceux, qui ne sont pas encore obstinés dans le mal, d'être les premiers à se condamner dans des momens de retour? C'est alors qu'ils aprennent à ne pas les suivre dans leur égarement, & qu'ils en font quelquefois des instructions animées, & d'autant plus touchantes, qu'elles partent d'un fond d'expérience. On ne les attend pas même toujours pour se corriger. Les fautes qu'on faisoit, viennent à déplaire en les voïant faire à d'autres. On les trouve si déraisonnables, sur-tout quand on en souffre, qu'on se résout à ne plus faire ce qu'on ne voudroit pas qu'ils fissent.

Voulez-vous comprendre toute la force du mauvais exemple, pour nous ramener dans les bonnes voïes? Ajoutez à ces premieres réflexions, que pour corriger les hommes des défauts extérieurs, il suffit quelquefois de les contrefaire. Il y en a pour qui ce stratagême réüssit mieux, que tous les préceptes. Il est ordinaire à ceux, qui sont

chargés de l'éducation de la jeuneſſe, de s'en ſervir. Les maîtres de la piété les plus ſages ne l'ont pas négligé, pour épargner aux foibles la honte ou l'amertume des corrections. Ils repréſentoient devant leurs éleves ce qu'ils faiſoient eux-mêmes, pour les empêcher de le faire. Ainſi le monde entier n'eſt-il que comme une ſcêne continuelle, où les méchans corrigent les autres de leurs mauvaiſes mœurs. Ce fut peut-être le premier but de ceux, qui nous ont donné des ſpectacles; & s'ils s'étoient contenus dans ces bornes, il y auroit moins à ſe récrier contre leur uſage. L'abus eſt de faire des leçons du vice, au lieu d'en faire de la vertu: mais la vûë des défauts, dont on ſouffre, n'eſt point ſujette à cet inconvénient. La repréſentation devient d'autant plus efficace, qu'elle n'eſt point imaginaire. Ce ne ſont point des fictions outrées, où les caracteres ne ſont pas quelquefois aſſez reſſemblans, où perſonne ne ſe reconnoît, où les acteurs ne ſont rien moins que ce qu'ils paroiſſent: & ſi pourtant la fiction même ne laiſſe pas ſouvent de fraper aſſez, pour donner une juſte averſion des vices qu'elle imite; combien la réalité doit-elle être plus puiſſante?

Vous ne doutez point du déſordre de ces procédés, qui font ſur vous des impreſſions ſi triſtes. Vous voilà donc averti par votre propre ſenſibilité, de vous les interdire ou d'y renoncer. Vous abuſez de votre raiſon ; vous n'entendez point vos intérêts, ſi vous laiſſez ces inſtructions infructueuſes ; ſi les défauts des hommes ne font que vous jetter dans une impatience déſeſpérée. Si vous aviez dans l'eſprit quelque projet de perfection ; ſi vous déſiriez ſincérement de vous élever à ce que les vertus ont de plus ſublime, vous trouveriez un ſecours toujours préſent dans les imperfections de ceux, dont la ſociété vous eſt devenuë néceſſaire ; vous vous feriez une application continuelle de leurs fautes, pour juger des vôtres ; & vous en jugeriez plus ſainement, à proportion que vous déploreriez plus ſincérement, & votre malheur où vous leur reſſemblez, & le leur où vous ne leur reſſemblez pas. Vous voudriez qu'ils fuſſent éloignés de vous, parce que vous les trouvez incommodes. Il y en a que vous évitez par la ſeule honte de les voir, & de paroître les aprouver. Changez de vûë. Ne fuïez les uns, que pour ne pas les imiter. Ne conſiderez les au-

tres, que comme des maîtres qui vous enſeignent ce que vous ne devez pas être, par la peine que vous reſſentez de ce qu'ils ſont. Aïez, vous dit un pieux Auteur, une attention particuliere à vous abſtenir de ce qui vous déplaît le plus dans les autres, ou bien à le détruire en vous. Si vous remarquez quelque choſe de repréhenſible en eux, évitez de le faire; ou ſi vous le faiſiez, travaillez promptement à vous en corriger. C'eſt ainſi que la ſageſſe, qui vient d'en-haut, doit vous exercer à tirer le bien du mal: c'eſt ainſi que vous trouverez avec les imparfaits, l'avantage de devenir plus parfait.

Imit. l. 1. c. 25.

Digitized by Google

IV. LEÇON.

Les peines que les préjugés ou les mauvaises habitudes des autres nous causent, doivent nous inspirer encore plus d'attention sur nous-même, que ce que nous souffrons de leurs imperfections naturelles. Il est plus aisé de remarquer ces défauts singuliers, & moins pénible de s'en défendre, ou de s'en corriger.

QUOIQUE la source des défauts naturels soit la même dans tous les hommes, il y a du plus ou du moins dans le penchant qui détermine l'amour-propre à certains objets, plutôt qu'à d'autres. Les humeurs, qui forment le tempéramment, ne sont pas également dominantes; & le caractere des esprits est différent, selon qu'elles dominent plus ou moins. Il arrive delà que comme il est plus difficile aux uns de ne pas donner dans certains vices, il est moins dangereux à d'autres de les imiter. Ainsi la leçon, que l'exemple leur en fait, est quelquefois moins nécessaire, quoique toujours utile. Ceux qui n'étoient pas nés avares, prodigues, voluptueux, menteurs,

Digitized by Google

teurs, dissimulés, peuvent le devenir jusqu'à quelque degré, par le malheur de leur engagement, ou par le travers d'une mauvaise imitation. Mais les défauts qui viennent des préjugés ou des habitudes, nous instruisent d'autant plus utilement, qu'ils ont un principe plus libre, & qu'ils dépendent uniquement d'un manque d'attention dans l'esprit, ou d'une imprudence de choix, dont personne n'est incapable.

Chaque faute qui se commet contre nous en ce genre, est donc un nouveau précepte de nous connoître nous-même, & de nous observer pour ne pas donner dans les mêmes méprises. Ces sortes de fautes se font ordinairement remarquer par leur singularité. Quand nous avons l'esprit droit, il y a certaines notions communes, qui nous font juger de la regle des actions des hommes. Nous savons ce qu'ils doivent faire, & nous voïons tout d'un coup s'ils s'écartent de la route ordinaire que tous les autres tiennent. Ce n'est pas que nous ne pussions juger de même de ce qui vient du fond de la nature, où nous trouvons des principes immuables du bien & du mal; mais ces jugemens sont rarement assez désintéressés. Le penchant

que nous avons au déréglement peut nous le faire méconnoître, ou nous empêcher de le condamner auſſi ſévérement que nous ferions, ſi nous ne l'aimions pas. Nous ne ſommes ſûrement avertis de ſon injuſtice, que par l'incommodité que nous en recevons; au lieu qu'une conduite irréguliere, qui naît d'une fauſſe prévention, ſe déclare à la ſimple vûë.

Voici donc un nouveau moïen qu'on vous offre, de vous épargner beaucoup d'imperfections, que vous pourriez ajouter à la dépravation, qui naît de votre fond. L'objet de cette étude eſt immenſe dans ſa diverſité. Que de bizarres idées les hommes ſe font de ce qu'ils croïent être, ou de ce qu'on leur doit! Qui pourroit compter en combien de manieres ils ſe rendent incommodes à ceux, qui ſont obligés de les ſouffrir. C'eſt à vous d'entrer dans ce détail, & de réfléchir ſur le malheureux partage qui vous en eſt échu, pour en tirer tous les avantages que votre ſituation peut vous procurer. Quelque féconde que la nature ſoit en défauts, il ſemble que ces défauts ſoient comme offuſqués par ceux, qui ne doivent leur naiſſance qu'à l'éducation, qu'aux mauvais choix de la vie,

Digitized by Google

qu'à la force des habitudes. Les plus fâcheux des hommes se montrent rarement tels qu'ils sont nés : ils vous étonnent par leurs manieres, par les prétentions qu'ils se sont faites, par les sensibilités dans lesquelles ils se sont nourris. Vous cherchez d'où tout ce mauvais leur vient. Quand on nous néglige dans nos premieres années ; quand nous nous négligeons nous-même, après que nous sommes devenus maîtres de notre destinée, tout nous change, & nous rend si différens de ce que nous devrions être, que quelque difficiles à supporter que nous naissions, on n'auroit presque point d'autre souhait à faire, que de vivre parmi nous avec les seuls défauts que nous avons apportés au monde. C'est ce que nous ajoutons à ces premiers vices, qui nous rend insuportables.

Mais ce que je demande de vous maintenant, c'est que vous considériez le mal en lui-même. Reprenez toute la suite des préjugés par où la premiere partie commence, pour y voir en combien de manieres l'homme s'éloigne de la perfection, qui devroit être son unique affaire. Ne les envisagez plus ces préjugés, par ce que vous pouvez en souffrir si vous les avez, ou par ce que

vous en ſouffrez de la part de ceux qui les ont. Ne vous appliquez qu'à l'intérêt preſſant, de prévenir en vous le vice, ou de vous en corriger; moins pour devenir plus heureux dans le monde, que pour y devenir meilleur. Laiſſez-là les impatiences; & ne prenez vos peines les plus rudes, que comme des inſtructions ſalutaires.

Ici c'eſt une oppoſition de caractere qui ſe déclare contre vous. C'eſt une perſonne à qui vous devenez odieux ſans ſujet; qui hait en vous juſqu'à vos bonnes qualités; qui s'offenſe du bien que vous lui faites; qui ne vous païe que d'ingratitude; qui refuſe avec dédain les ſervices que vous vous empreſſez de lui rendre, ou qui ne les reçoit qu'avec des répugnances offenſantes; qui déſeſpere vos attentions pour elle; qui ſe trouve bleſſée de l'affection trop ſincere que vous lui montrez; qui vous haïroit moins, ſi vous l'aimiez moins; qui vous fait des crimes de vos moindres foibleſſes; qui ſeroit charmée d'avoir de plus juſtes reproches à vous faire; qui voudroit peut-être recevoir de vous de vrais mécontentemens, pour avoir plus de droit de paroître mécontente; qui déteſte les nœuds qui vous uniſſent;

qui regrette d'avoir beſoin de vous ; ou d'être obligée de pourvoir aux vôtres ; qui ne vous rend qu'avec dépit, les ſoins indiſpenſables qu'elle vous doit ; qui regarde comme perdus les ſecours qu'elle vous donne ; qui ne concourt que contre ſon cœur, aux obligations que vous partagez avec elle ; qui mépriſe enfin vos leçons ou vos avis, parce qu'ils viennent de vous. Quel caractere ! Mais eſt-il incroïable ? & votre malheur ne vous en a-t'il point encore fait rencontrer de plus odieux ?

Là, ce ſont des jalouſies & des envies furieuſes, dont vous êtes l'innocent objet. On cherche à vous rabaiſſer en toutes ſortes d'occaſions, à vous humilier, à vous décrier, à faire diſparoître les avantages qui vous diſtinguent. Vous n'avez rien de bon, rien d'eſtimable, dont on ne vous faſſe une eſpece de crime. On ne peut ſouffrir la juſtice que les cœurs déſintéreſſés vous rendent, qu'on vous tienne quelque compte de vos dons naturels, ou de vos perfections acquiſes, qu'on récompenſe vos travaux, qu'on vous dédommage de vos longues veilles par des marques d'eſtime ou de faveur, qu'on vous païe de vos ſervices les plus importans. Il ne faut pas que vous

ſoïez remarquable, à quelque titre que ce ſoit. On s'afflige à votre ſujet, de ce qui devroit réjoüir. Vous devenez la victime de votre propre mérite, ou des bontés que d'autres ont pour vous. On cherche par tout à vous ſupplanter, à vous détruire. On revele le mal qu'on ſait de vous; on vous calomnie peut-être; que ſai-je? On veut ternir une réputation qui fait ombrage. Vous perdez des amis à qui vous n'avez point fait d'autre mal, que de valoir mieux qu'eux. Vous êtes en butte à vos proches même. On vous fuit, on vous hait, parce que vous êtes trop aimable, & que vous paroiſſez trop aimé. Vous déplaiſez, parce que vous êtes heureux; on ſe dégoûte de vous, à cauſe de vos ſuccès.

Affreuſes images de la dépravation du cœur humain: mais images utiles pour la découvrir toute entiere. Vous y voïez combien il y regne d'oppoſition pour la premiere, & pour la plus juſte des loix du monde; par combien de penchans & d'intérêts la charité s'y trouve combattuë; combien les hommes ont peu d'avance pour cette unanimité d'affections, à laquelle le deſſein de Dieu les conduit par tous les motifs qu'il a mis en eux,

Digitized by Google

d'un amour réciproque. Vos attentions les plus assiduës sur vos mouvemens les plus secrets, vos recherches les plus scrupuleuses, ne vous en apprendroient pas tant à ce sujet, qu'une antipathie, qu'une jalousie dont vous ne sauriez guérir quelqu'un qui vous est sans cesse présent. Plus vous êtes blessé de l'opiniâtre bizarrerie de ces vices, plus vous êtes averti d'en prévenir en vous jusqu'aux plus legeres atteintes. Un défaut de charité si marqué, vous est un engagement à perfectionner la vôtre, à vous détacher de plus en plus de vous-même, pour en venir à ce désintéressement qui doit nous faire aimer le prochain par devoir & sans égard pour ses bonnes ou pour ses mauvaises qualités. Toute la vie peut-être, vous aurez devant les ïeux cet objet, qui vous y convie par son déchainement contre vous. Chaque foiblesse volontaire que vous découvrirez dans les personnes qui vous seront les plus étroitement unies, deviendra pour vous comme un antidote propre à vous en préserver, ou comme un remede capable de vous en guérir. Vous vous convaincrez de son injustice, par des réfléxions de pratique, & par des preuves de sentiment.

L'un, vous expose à mille sortes de

tourmens, par un excès de paſſion pour lui-même, dont vous ne voïez point les raiſons : c'eſt pour lui comme un microſcope, qui le repréſente à ſes ïeux cent fois plus grand qu'il n'eſt. Voilà ſa meſure ; il penſe, il agit ſelon cette idée monſtrueuſe ; il croit à chaque moment que vous lui faites des injuſtices, que vous ne l'eſtimez pas aſſez, que vous ne portez pas aſſez loin le dévoüement à le ſervir. Il eſt ſi content de lui-même, qu'il eſt comme impoſſible qu'il ſoit jamais content de vous. Il vous rabaiſſe autant qu'il s'éléve ; il vous traite avec indifférence, avec froideur, avec mépris ; il ne ſent, ni ce que vous valez, ni ce qu'il vous doit. Il ſe croit digne de tout ; il préſume de tout ; il vous fait voir enfin tout le danger qu'il y a de ne pas ſe connoître, & vous rappelle à cette étude ſi néceſſaire pour vivre avec juſtice parmi les hommes, & avec humilité devant Dieu. Vous apprenez de ſon expérience, combien il eſt ordinaire de ſe croire quelque choſe, quoiqu'on ne ſoit rien ; combien il eſt facile à notre orgueil de perdre de vuë ces grandes vérités, qui nous obligent à nous mettre devant celui qui nous a fait, au rang des choſes même qui ne ſont pas ; à nous contenir

Digitized by Google

dans les bornes de notre néant, à ne nous glorifier de rien, parce que nous n'avons rien, que nous n'aïons reçû ; à penſer toujours ſi modeſtement de nous-même, que nous ne voïons perſonne dans le monde, qui ne ſoit au-deſſus de nous ; à nous prévenir mutuellement par toutes ſortes de reſpects & de déférences.

Un autre peut-être, vous montre encore mieux le penchant que nous avons à nous entêter des qualités les plus vaines ; vous le voïez plein de l'idée d'un mérite ſuperficiel, de quelques talens fragiles, de quelques perfections auſſi inutiles aux uſages de la ſociété, que funeſtes à ſon propre repos : c'eſt par-là-même qu'il trouble le vôtre : c'eſt par-là qu'il ſouffre, & qu'il fait ſouffrir tous ceux qui l'approchent ; qu'il prétend à des diſtinctions qui ne lui ſont pas dueës, qu'il aſpire à ce qui ne lui convient pas, qu'il renverſe en quelque ſorte tout l'ordre du monde, dont la tranquilité ne peut ſubſiſter ſans l'arrangement qui met chaque choſe à ſa place. A quelle autre école pourriez-vous mieux apprendre à ne pas vous donner plus de prix, que vous n'en avez ? Vous verrez dans ceux qui ſe laiſſent ébloüir par l'éclat de leur naiſſance, & de leur fortune, le déſeſ-

Digitized by Google

poir de l'orgueïl de l'homme dans ſon aviliſſement,& l'aveuglement inſenſé qui lui fait chercher ſa gloire hors de lui-même. Vous les verrez ſe livrer à cet ébloüiſſement,qui la leur fait voir dans des avantages imaginaires, dans des prérogatives frivoles, dans un ombre qui s'enfuit, dans une fumée qui ſe diſſipe, dans une vapeur qui diſparoît, dans des fantômes & dans des chiméres,qui n'ont rien de réel, que l'illuſion qu'elles leur font. Vous vous étonnerez comment notre cœur à pû perdre le ſentiment de ſa véritable grandeur, juſqu'à ſe laiſſer prendre à ces vanités.

Mais le comble de l'aveuglement dans les riches & dans les grands, & l'inſtruction la plus importante qu'ils vous donnent,ce ſont les injuſtices qui naiſſent d'une vanité ſi mal fondée : c'eſt la hauteur & la fierté qu'elle leur inſpire ; ce ſont les préférences qu'ils ſe donnent ſur les mérites les plus réels ; les reſpects qu'ils exigent de ceux qui valent mieux qu'eux ; les indignes traitemens qu'ils leur font eſſuïer;les violences & les exactions qu'ils ſe croïent en droit d'exercer ſur eux ; les emportemens & les excès de leur impatience, quand on leur refuſe des égards & des ſervices qu'on ne leur doit pas.

Digitized by Google

Quel préjugé contre vous-même, ſi votre condition vous expoſe à donner dans leurs mépriſes? Quel ſoin de réfléchir ſur le néant de toutes les diſtinctions humaines, ſur l'enſorcellement qu'elles produiſent dans les eſprits toutes vaines qu'elles ſont, ſur les principes de l'égalité, que la nature à miſe entre tous les enfans du même pere? Quel avertiſſement de vous examiner à la lumiere de Dieu, pour vous réduire à ce que vous êtes à ſes yeux, pour découvrir à quelle grandeur vous devez aſpirer, & combien vous en êtes éloigné, ſi vous vous croïez grand ſans être vertueux.

Vous verrez dans les préjugés de l'enfance, & dans l'empire des habitudes, le peu d'uſage ou l'abus qu'on fait de cette raiſon, qui ne nous eſt donnée, que pour être la regle de nos ſentimens & de notre conduite; le danger d'avoir négligé les premiers ſoins; ou le malheur d'avoir été formé ſur des maximes vicieuſes; combien il ſe trouve de travers dans les eſprits, de goûts & d'averſions extravagantes, de principes auſſi bizarres que ſinguliers, de petiteſſes impertinentes, de ſcrupules inſenſés, de délicateſſes pitoïables, de faux jugemens ſur ce qu'on eſt, & ſur ce qu'on croit être, de mé-

Digitized by Google

rites imaginaires, de défauts qu'on prend pour des perfections, d'idées mal entenduës ſur les uſages de la vie. Vous verrez des hommes corrompus & déréglés, dont la premiere application devroit être de travailler à ſe réformer, à redreſſer leurs inclinations, à s'oppoſer aux progrès d'une dépravation qui croît toujours. Vous les verrez ſe rendre certains vices incurables par leur négligence, & d'autres néceſſaires par leur propre choix. Des étrangers qui ſavent qu'ils ne font que paſſer ſur la terre, qui ne doivent uſer de ſes biens, que pour les beſoins preſſans, qui n'ont rien de plus à craindre que de s'y trop attacher, s'y forgent eux-même mille liens qui leur rendront la mort amere. Ils s'y ſurchargent d'inutilités ; ils s'y font des plaiſirs de leurs ſervitudes ; ils s'y nourriſſent dans une moleſſe qui leur devient incommode, & qui les rend incapables de leurs devoirs, injuſtes, fâcheux, inſociables, farouches. Ils augmentent le poids des néceſſités de la nature ; ils ſe font des tourmens du beſoin de manger & de dormir, parce qu'ils veulent s'en faire des voluptés ; ils ſuccombent ſous les ſuperfluités qui les accablent, & dont ils ne peuvent plus ſe paſſer ; ils vi-

Digitized by Google

vent, ils meurent chargés des vices avec lesquels ils n'étoient pas nés. Voïez donc, & prévenez leur malheur, ou corrigez-vous par leur exemple ; ils sont comme faits pour vos usages ; ils sont autour de vous ; ils vous pressent ; ils vous inquiétent ; ils vous fatiguent, pour vous ôter l'envie de leur ressembler.

Je sçais qu'entre les mauvaises habitudes, il y en a qui séduisent par de fausses douceurs. On se laisse prévenir avec plaisir à des erreurs agréables : mais ce plaisir qui ne manque point de devenir onéreux en certains momens, à ceux qui s'obstinent à ne pas y renoncer, ou qui ne le peuvent plus, l'est toujours à ceux qu'ils veulent assujettir à ne point les déranger. On sent alors toute l'injustice de leurs erreurs. La peine n'instruit toujours que trop la raison. Servez-vous donc de tout ce que Dieu vous en a donné, pour vous assurer de vos propres jugemens ; défiez-vous des premieres impressions que vous avez reçûës dans votre enfance, de celles que la premiere vuë des objets a faites sur vos sens, de la négligence avec laquelle vous vous êtes formé vous-même, & des travers où vous avez pû donner. Gémissez de vos nécessités, au lieu de

ſonger à vous en faire de nouvelles. Déplorez la condition de l'homme, qui ſemble accuſer la nature de ne l'avoir pas fait avec aſſez d'imperfections. Tremblez à la vûë de ceux qui paroiſſent n'avoir craint dans la vie, que de ne pas mourir avec aſſez de défauts. Ne vous faites point d'autre habitude, que d'éviter de tomber dans celles qui vous offenſent dans les autres. Aïez une double horreur de ces vices chéris ; haïſſez-les autant qu'on les aime ; applaudiſſez-vous d'en ſouffrir, ſi ce tourment vous apprend à vous en défendre. Ce ſont des penſées que je vous rappellerai ſouvent, pour vous les rendre familieres. Il n'eſt que trop naturel à l'amour-propre, de les écarter. Ce qui nous déplaît ne nous perſuade pas aiſément.

V. LEÇON.

Les impatiences ſur le refus des reſpects qu'on ſe croit dus, dont nous ſommes, ou les témoins, ou les victimes; les fureurs où le faux honneur ſe porte pour ſe vanger, nous apprennent à réfléchir ſur le principe de ces mouvemens. Le déſir de la gloire ne nous eſt donné, que pour aſpirer à celle dont Dieu couronne la juſtice : c'eſt ſur l'abus que le monde fait de ce déſir qu'il nous jugera, ſi nous négligeons d'en bien uſer.

DE toutes les prétenduës injuſtices dont l'homme ſe plaint, il ſemble qu'il n'y en ait point à laquelle il dût être moins ſenſible qu'à celle du mépris. C'eſt une énigme inconcevable de le voir toujours ſi peu digne d'eſtime, & toujours ſi intraitable dans l'envie d'être eſtimé. Dieu l'a fait pour la gloire : mais il oublie que la gloire ne doit être pour lui, que le prix de la ſainteté, qui fait la gloire de Dieu même. Il oublie que le péché le dégrade; & que pour ſe relever de ſa honte, il ne lui reſte point

Digitized by Google

d'autre reſſource, que de travailler à ſe réformer ſur le modele de celui qui l'a créé. Quel travail! Quelle prodigieuſe diſtance de cette ſublime perfection, qui peut ſeule le mettre en honneur! Faut-il, pour ſe repréſenter tout ſon déréglement, d'autre peinture, que celle des maux qu'il cauſe dans le monde, & des troubles dont il l'agite? Vous en ſouffrez en un mot; & votre impatience en dira toujours plus que tous les livres.

S'il y a dans ceux que vous avez ſous les ïeux quelques traces de vertu, par combien de défauts & de vices ſont-elles défigurées? Quel affreux contraſte de bien & de mal? combien d'imperfections qui ne leur paroiſſent légéres, que parce qu'ils les aiment? Combien peut-être qu'ils haïſſent ſans pouvoir s'en défaire? Combien d'années il faut aux plus attentifs, pour combattre une ſeule habitude? Dans combien de fragilités ils ſe ſurprendroient, s'ils n'étoient toujours plus occupés de ce qui flatte leur amour-propre, que de ce qui l'humilie? Vous qui les regardez avec des ïeux moins complaiſans, vous gémiſſez de les voir ſi bleſſés de la connoiſſance que paroiſſez avoir de leur juſte valeur. Vous les trouvez inſupportables; & ils ne le ſont peut-

peut-être par aucun endroit, autant que par la paſſion d'être reſpectés, quelques indignes qu'ils en ſoïent.

Oüi, malgré ces irrégularités de conduite qui vous les rendent auſſi mépriſables qu'incommodes, malgré le ſentiment des miſeres ſecrétes, qui devroient les rabbaiſſer juſqu'au néant à leurs propres ïeux, ils ne conſultent que cet inſtinct confus de grandeur qui les éléve. S'ils ont quelques bonnes qualités, ou s'ils s'imaginent en avoir; s'ils ont pris quelque dehors de piété, dont ils n'ont certainement pas le véritable eſprit toujours humble & toujours modeſte, les voilà qui ſe mettent ſi fort au-deſſus de vous, que votre vénération pour eux, ne doit plus avoir de bornes. Leurs dépits vous inſtruiſent de toute l'eſtime qu'ils ont pour eux-même, & de toute celle à laquelle ils prétendent. Sont-ils en effet vertueux, & vous permettent-ils de le penſer? D'où leur vient cette fierté, dont ils vous font eſſuïer toutes les hauteurs? Si vous avez quelque idée de vertu, vous ne la reconnoiſſez point dans ce caractere; elle doit être épurée de tous les vices, pleine, entiere. La vanité ſeule la dégrade plus, que tous les autres défauts;

il ne lui ſied point d'exiger des reſpects. Un des premiers dégrés de ſa perfection dans cette vie, c'eſt de s'en croire indigne, ſoit parce qu'elle s'ignore elle-même, ſoit parce qu'elle eſt en effet toujours mêlée d'imperfections infinies.

Celle qui ſe méconnoit juſqu'à ſe rendre incommode par ſes impatiences, vous donne donc une double inſtruction. Parce qu'elle eſt vaine & glorieuſe ; elle vous apprend à rechercher la gloire qu'elle ne mérite pas : &, parce qu'elle eſt imparfaite, elle vous montre ce qui lui manque pour la mériter. Ne ſongez donc qu'à mettre à profit ce double ſecours; rentrez d'abord juſqu'au fond de votre cœur, pour y découvrir ce que c'eſt, que ce déſir impatient de l'eſtime avec lequel nous naiſſons tous. Vous verrez que c'eſt une impreſſion de la nature, que rien ne peut effacer ; un ſentiment de notre propre excellence qui tient contre les plus juſtes mépris, dont nous nous ſommes rendus dignes. En vain le pourſuit-on juſques dans ſes derniers retranchemens ; il s'échappe toujours par quelque endroit ; il eſt fécond en juſtifications, & ſe contente des moins apparentes. Si nous ſommes contraints d'é-

Digitized by Google

touffer nos reſſentimens ſur de mauvais diſcours, combien de retours d'amour-propre, ſur notre innocence prétenduë, ſur l'injuſtice de ceux qui nous décrient ; nous nous flattons qu'on exaggere, & qu'on nous condamne avec trop de ſévérité; nous n'en croïons pas à notre propre conſcience ; & l'aveu que nous ſommes obligés de nous faire des plus grands défauts, ne nous laiſſe pas ſans reſſource contre l'humiliation qu'ils nous cauſent ; nous penſons encore être quelque choſe, au moment-même que nous nous diſons que nous ne ſommes rien. Telle eſt la force de ce penchant d'où naiſſent tant de vanités intolérables.

Concluez de là, que Dieu ne nous l'a donné que pour quelque deſſein digne de lui. Ce deſſein, c'eſt de nous faire aſpirer uniquement à la gloire, dont il a réſolu de couronner éternellement la juſtice : & le déſir n'en eſt en nous ſi violent, que pour nous animer plus ſurement à la mériter. Déplorez après cela, l'abus que les hommes font d'un inſtinct ſi ſage. Voïez dans ceux dont la fauſſe vertu vous cauſe tant de peines, combien d'un côté le déſir d'être eſtimés, les rend faciles à ſe croire eſtimables ; & voïez de l'autre, dans leurs im-

perfections, combien il eſt difficile de l'être.

Comprenez ſur tout, combien la vanité met d'oſtacles à la ſeule reſſource qui nous reſte pour arriver à cette gloire, que Dieu nous deſtine. Vous éprouvez peut-être vous-même ces funeſtes impatiences; vous n'êtes pas hors d'atteinte aux tentations de vous croire meilleur que vous n'êtes, & de vouloir joüir de la récompenſe de la vertu, malgré ce qui manque à la vôtre. Ce fut comme le premier des vices de l'homme, & c'eſt celui dont il ſe guérit le dernier. Ce vice s'éleve ſur les ruines des autres, & rentre dans le cœur par les efforts même qu'on fait pour l'en bannir. On ne s'en défie jamais aſſez; on n'en ſent jamais bien toute l'injuſtice, tandis qu'il demeure caché dans les diſpoſitions ſecretes de l'ame. Il faut qu'il ſe produiſe dans la conduite pour devenir odieux: mais il ne vous le ſeroit pas aſſez dans la vôtre. On n'eſt ſi vain, que parce qu'on ne croit pas qu'on l'eſt. On penſe ne faire que ſe rendre juſtice, en ſe préférant aux autres; & ce n'eſt ſouvent en effet, que par ce paraléle qu'on ſe laiſſe ébloüir. On prend droit des défauts qu'on leur trouve, pour ſe perſuader qu'on a des

perfections, & qu'on vaut mieux qu'eux.

Mais que cette vanité ſe déſabuſe d'elle-même, quand elle ſe voit ailleurs. Sa propre impatience l'inſtruit de ſes mépriſes; elle réfléchit ſur le fond de ſon injuſtice, à l'occaſion de celle qu'on lui fait par une diſpoſition pareille à la ſienne. Elle en vient juſqu'à comprendre quel tort on ſe fait de ſe croire aſſez parfait, tandis qu'on n'a pas encore commencé de l'être. On perd alors le fruit de cette ſage incertitude où Dieu nous laiſſe de la meſure de notre juſtice, de peur que notre lâcheté ne la laiſſe imparfaite, ou que notre complaiſance n'en anéantiſſe le mérite à ſes ïeux. On devient incapable de ce ſalutaire oubli, qui nous fait compter pour rien, ce que nous avons déja fait dans l'ouvrage de notre ſanctification, pour ne ſonger qu'à ce qui nous reſte à faire. On tombe dans *Apoc. 3. 17.* l'illuſion de l'Ange de Laodicée, qui ſe croit riche & comblé de biens, qui penſe que rien ne lui manque, & qui ne ſait pas qu'il eſt miſérable, pauvre, aveugle, nud. On n'écoute plus enfin, le précepte qui dit au juſte, de devenir plus *22. 11.* juſte encore, & au ſaint, de devenir plus ſaint.

Subſtituez ces réfléxions utiles à cel-

les que l'indignation vous ſuggere contre ceux qui, ſans être ſincerement vertueux, ont toutes les délicateſſes qui ne conviendroient pas même à la vertu la plus pure & la plus dégagée des foibleſſes de la nature. Soïez choqué de leur ridicule ; mépriſez leur ſotiſe : mais que ce ne ſoit que pour vous la reprocher, ſi vous éprouvez quelques vains mouvemens, ou pour les étouffer dès leur naiſſance. Ne plaignez leur aveuglement, que pour apprendre à faire un plus ſaint uſage du penchant qui les ſéduit. Que ce penchant vous inſpire par tout la même envie ; mais jamais plus vivement, que quand vous le voïez plus dominant dans ceux-même, qui mépriſent la vertu, dont il doit être le principe & le motif le plus preſſant.

A quelle école vous êtes admis ? Quelles leçons vous recevez des emportemens que la chimere du faux honneur produit dans les plus mépriſables des hommes? Vous vous ſouvenez des portraits, que vous ai faits ailleurs ; imprimez-les bien dans votre eſprit ; & pour fortifier vos idées, joignez-y tous les traits que la face du monde ou votre expérience vous a fait découvrir de cette furieuſe impatience de l'eſtime qui ty-

ranniſe tous les cœurs. Il n'eſt point d'homme ſi mépriſable, qui ſouffre qu'on le mépriſe; point de condition ſi vile à nos ïeux, & ſi baſſe en elle-même, qui ne veüille de l'honneur, & qui ne croïe en avoir; point de mérite ſi borné, qui ne prétende qu'on lui païe ce tribut; point d'affronts imaginaires, dont on ne pourſuive les réparations. Il a fallu que les loix y pourvûſſent, pour conſerver l'ordre & la paix dans la ſociété civile. Il a fallu décerner des diſtinctions à ceux qui occupent certains places, leur aſſigner des reſpects de cérémonie. Tous les hommes en exigent les uns des autres. La colere croit ne pouvoir ſe mieux vanger, que par les mépris & par les injures qui dèshonorent. On s'eſt fait enfin par tout des fantômes d'honneur, pour remplacer le véritable, qui n'eſt réſervé qu'à la vertu.

Que voïez-vous tous les jours? Des furieux, dont l'aveuglement va juſqu'à ſacrifier leur vie même, à la crainte d'un dèshonneur, dont leur propre cœur dément les idées; de vils eſclaves des jugemens humains, qui craignent de faire le bien, parce qu'un monde inſenſé le déſapprouve; ce monde lui-même, tout ennemi qu'il eſt de la vertu, ſe renfermer dans

les bornes d'une eſpece de probité, dont il n'eſt pas permis de s'écarter ſans tomber dans ſon mépris ; des hypocrites affecter toutes les rigueurs de la piété, ſe contraindre pour s'aſſujettir à des devoirs qu'ils haïſſent, afin de joüir pour un tems de la gloire qui les ſuit.

Réüniſſez toutes ces images ; conſiderez ſous toutes ſortes de formes, la force de ce ſentiment impérieux, qu'on a vû quelquefois contenir lui ſeul tous les vices. Conſidérez-le dans tout ce qu'il a fait entreprendre de difficile, dans tout ce qu'il a fait ſouffrir de terrible, à ceux-même qui ne connoiſſoient, ni les vraïes ſources de la vertu, ni ſes vraïes récompenſes ; dans ces faux ſages & dans ces faux héros que le paganiſme a mis aux rang de ſes Dieux, & qui ne devoient peut-être qu'à la vanité, ce qu'il admiroit en eux. Mais revenez ſur tout à vos propres peines, dont je fais ici le premier fond de votre inſtruction ; comptez de nouveau combien de ſortes de déſagrémens vous avez à ſouffrir de ceux qui ſe ſont entêtés de leur mérite, & qui veulent vous rendre comptable de toutes les impatiences que cet entêtement leur cauſe. A quoi vous voïez-vous réduit par cette deſtinée ?

Je

Je vous l'ai dit ; retirez-vous dans vous-même, & raisonnez dans votre cœur avec tous ces hommes, dont la fosse vanité vous inquiéte. Vengez-vous de leurs dedains, de leur fierté, de leurs plaintes, de leurs reproches, & de leurs airs de mépris, par les profits que vous pouvez en recüeillir. Vous voulez que je vous respecte, vous en qui je ne vois point de vertus solides : & moi je vais travailler à perfectionner en moi celles qui vous manquent. Vous exigez de moi des égards dont je vous trouve indignes, & je ne songerai qu'à les mieux mériter que vous. Vous me faites souffrir par des défauts dont votre réforme apparente est le prétexte ; & par-là, vous m'avertissez de les éviter dans la mienne. Vous vous laissez ébloüir par les dehors d'une piété superficielle, & je me défierai des illusions ausquelles la piété même solide est sujette. Vous avez des imperfections qui me rendent votre société dégoûtante, & je ne m'impatienterai, que contre moi-même, si je vous ressemble par quelque endroit. Je veux, comme vous, de l'estime & des loüanges : je ne m'y tromperai pas comme vous, & vous me faites comprendre à quoi ce désir m'engage. Trop heureux,

ſi votre vanité me guérit de la mienne! Trop heureux, ſi les inquiétudes que j'en reçois, m'aident à chercher uniquement cette gloire, que Dieu me réſerve pour le jour où chacun recevra de lui la loüange qu'il mérite.

C'eſt ainſi que nous ſommes inſtruits, non ſeulement par les leçons que la vérité nous fait au-dedans, mais encore par les reproches que la vanité nous fait au-dehors. C'eſt ainſi que la néceſſité de répondre à cette inquiéte vanité qui nous fatigue par ſes plaintes, nous rend attentifs aux leçons de cette vérité pure qui nous parle dans le ſilence. Tous les vices auront pour vous leurs utilités, quand vous voudrez y réfléchir: mais il n'en eſt point que vous puiſſiez mettre à plus d'uſages ſalutaires, que celui-ci de quelque côté que vous les conſideriez, de quelque intérêt que vous ſoïez animé. Le langage de la vanité ne vous ſera point infructueux, & vous ne ſauriez ſur ce ſujet pouſſer trop loin les réfléxions,

Quand vous ne ſeriez jaloux que du repos de votre vie, vous y trouveriez le motif le plus preſſant de renoncer à la gloire du monde. Tandis que ce ſentiment tyranniſe votre cœur, il n'eſt point

de tortures qu'il ne vous y prépare, & point de mortifications qu'il ne vous attire du dehors, quand il oſe s'y produire par vos œuvres, ou par vos diſcours. Vous redoutez alors dans les manieres qu'on a pour vous juſqu'à l'ombre du mépris. Un ſoupçon vous allarme, une parole échappée ſans deſſein vous inquiéte, un reproche ſans fondement, un doute feint, un ton mocqueur, un geſte innocent vous trouble; une raillerie vous déconcerte, une accuſation vous déſeſpere. Une calomnie, dans quelles agitations vous jette-t'elle? Une inſulte de caprice ou de malignité, c'eſt pour vous le comble du déſeſpoir: mais ſi vous laiſſez échapper par quelque endroit cette impatience de l'eſtime, ſi vous laiſſez trop voir combien vous vous eſtimez vous-même, quelle révolte n'excitez-vous pas contre vous dans les eſprits les plus déſinterreſſés? La vanité bleſſe tous les hommes, lors même qu'elle ne les attaque pas. Il ſe fait chez eux une conſpiration comme naturelle pour rabaiſſer ceux qui s'élevent; ſi nous ne les rabbaiſſons pas en effet, ce n'eſt que par crainte ou par impuiſſance. On ne leur épargne aucune des marques de mépris qu'on peut leur

donner. Les paroles désobligeantes, les médisances, les railleries, la satire, tout est emploïé pour les troubler dans leur complaisance, ou pour les contraindre à rabbatre du prix auquel ils se sont mis. C'est ce déchaînement qui force la fierté même à paroître modeste, qui réduit l'ambition la plus impatiente à ce rafinement qui fait fuir les honneurs pour y parvenir plus surement. C'est à ce prix que le monde les met ; quelque frivole que soit la gloire, dont il s'est formé la chimere, un sentiment confus de la véritable lui fait trouver mauvais qu'on se l'attribuë soi-même. Il comprend qu'elle n'est que la récompense du mérite, & qu'il ne convient à personne de se rendre juge du sien. La modestie feinte ou sincere, est une condition qu'il exige de ceux qui veulent avoir quelque part à son estime ; encore ne sont-ils pas assurés de l'obtenir, tant ses jugemens sont aveugles, injustes, bizarres.

Or, à quels conseils prétens-je vous disposer par ces considérations ? Voudrois-je vous inspirer de borner vos espérances à cette gloire qui vient des hommes, ou vous enseigner les voïes les plus sures pour y parvenir ? A Dieu

ne plaiſe. Quelque favorable que le monde pût vous être, il ne vous accorderoit jamais autant de gloire que vous en déſireriez. Seriez-vous bien content de vous voir déférer le premier rang dans une aſſemblée; d'avoir un ſiege plus élevé que les autres; d'être aſſis, pendant qu'ils ſeroient de bout; de paſſer avant eux par une porte; de marcher le premier dans une cérémonie; d'être apellé d'un nom, qui n'exprimeroit point ce que vous êtes; de porter un habit ou des ornemens, qui ne ſeroient rien moins que vous-même, & qui ne feroient que vous embarraſſer? Jeux d'enfans, amuſemens indignes: je ne dis pas d'un eſprit éclairé de la foi; mais d'un eſprit raiſonnable. Petiteſſes, qui ne ſont propres qu'à montrer tout l'aveuglement des hommes. Il faut qu'ils ſe ſentent bien mépriſables, pour ſe croire honorés par des diſtinctions ſi vaines.

Mais ne vous aprennent-ils rien par la furieuſe paſſion qu'ils ont pour elles; par les baſſeſſes qu'ils font; par les humiliations qu'ils dévorent; par les rigoureuſes épreuves auſquelles ils ſe ſoumettent avec joie dans une attente ſi frivole; par la contrainte qu'ils font à toutes leurs autres paſſions; par la dure loi

qu'ils s'imposent de contrefaire des vertus, dont tous leurs penchans sont ennemis; par le long sacrifice enfin qu'ils font quelquefois de leur vanité même pour la satisfaire? C'est à ces pensées que je vous ramene. Elles sont fécondes en instructions, sur ce que le desir de la vraie gloire demande de vous. Dieu la met au même prix que le monde. Il en est le seul arbitre. Les conditions qu'il vous propose ne sont pas plus dures; mais elles sont plus justes, & la récompense plus assurée. Combien ne devez-vous pas vous sentir animé à la mériter par les efforts, que vous voïez faire à la vanité, pour une gloire toujours incertaine, & toujours peu durable. Il vous en coûtera pour résister aux impatiences de votre penchant; il faudra vous condamner à l'oubli des hommes, souffrir peut-être leurs humiliations; vous humilier vous-même devant votre souverain Juge. Mais ce sentiment est aussi nécessaire, qu'il est juste: mais plus vous vous serez tenu bas devant lui, plus vous serez élevé dans la gloire, parce que cette humilité fait tout votre mérite. Nous ne sommes rien, nous n'avons rien de nous-même. Tout nous vient de celui qui nous a faits par sa

puiſſance, & qui nous aide par ſes ſecours. La vertu pour nous conſiſte à n'être point ingrats ; mais celui qui nous impoſe ces loix eſt fidéle. Il ne ſe trompera pas ſur le degré de nos mérites ; & nous ſommes aſſurés de ne pas nous humilier en vain devant lui.

Finiſſons par un trait propre à réveiller toute notre attention, ſur les inſtructions que la vanité nous donne. Quelqu'indigne que ſoit des hommes, la gloire qui leur vient d'eux-même ; il eſt inconcevable juſqu'où va leur inſenſibilité ſur la crainte de la perdre. Ils mourroient de douleur d'avoir été ſurpris dans une action, qui peut les déshonorer. De quels troubles les voïez-vous agités, quand ils appréhendent qu'un confident ne les trahiſſe, qu'un complice ne les accuſe, que quelque témoin caché ne les découvre ? Le parjure ne leur coûte rien pour ſe juſtifier de leurs fautes. A l'épreuve du ſacrilege, il n'eſt quelquefois point de crimes qu'ils ne fuſſent prêts de commettre, pour ne pas laiſſer croire qu'ils l'ont commis. Ils operent l'iniquité comme un myſtere. Ils font ſervir le péché de voile au péché. Leur vanité les rend crédules. Ils ſe flattent encore de l'eſtime du monde,

malgré les plus juſtes ſoupçons de ſon mépris. Oſe-t'on les détromper; on les offenſe. Ils ne veulent point être déſabuſés : mais ils le ſeront. Ils craignent le mépris ; ils ont raiſon : c'eſt par-là que Dieu les punira. L'infamie ſera leur plus rude peine ; & cette peine pourtant ſera d'autant plus juſte, qu'elle leur paroîtra plus inſupportable. Ils portoient en eux-même un continuel avertiſſement de l'éviter. Recevez-le donc encore d'eux ; ils vous trompent ; ils ſe dérobent à votre vigilance, pour pécher ſans être vûs ; ils ſurprennent vos éloges ; ils abuſent de votre crédulité par leurs hypocriſies. Joignez ce qu'ils vous font ſouffrir à ce qu'ils ſouffrent ; & que leurs cruelles fraïeurs, à la penſée d'une confuſion d'un moment, redoublent les vôtres ſur l'éternelle confuſion, dont ils ſe verront couverts au dernier jour. Que la vanité vous inſtruiſe enfin de la juſtice.

Digitized by Google

VI. LEÇON.

Les mauvais jugemens ne nous rendent malheureux, que pour nous rendre plus équitables, par les triſtes ſituations où leur injuſtice nous jette. Dieu nous rappelle à ce qu'il nous interdit, par ce que nous en ſouffrons. Ceux qui penſent mal de nous doivent nous inſpirer la crainte utile d'en trop bien penſer nous-mêmes.

LEs leçons que nous venons de tirer des impatiences de la vanité, nous conduiſent à parler encore des mauvais jugemens, qui ſont un de ſes tourmens les plus cruels. Ils ont pour nous leur inſtruction propre, & nous aident à remplir un des devoirs les plus preſſans de la juſtice. On ne ſauroit entrer dans le détail de ce que les hommes ſe font ſouffrir mutuellement, ſans être obligés de revenir ſouvent à ce ſujet. C'eſt par des jugemens faux ou précipités qu'on ſe croit offenſé ſans l'être ; & que des imaginations ſans fondement font toute l'impreſſion des mauvais traitemens les plus réels. C'eſt par de pareilles ſuppoſitions

Digitized by Google

qu'on offenſe à ſon tour très-réellement, & qu'on s'expoſe à de funeſtes retours. Ces deux conſidérations vous ont été propoſées chacune en ſon lieu, pour vous épargner les chagrins qu'elles peuvent prévenir.

Mais nous ſommes obligés d'être juſtes indépendamment de notre repos; & notre intérêt, que Dieu veut bien mêler à l'accompliſſement de nos devoirs, n'en doit pas être le motif dominant. La tranquilité de la vie que la juſtice peut nous procurer, n'en eſt point la derniere eſpérance. Ce n'eſt pas proprement pour cette vie que nous ſommes vertueux. Sans la vûë de l'éternité toute vertu languit, toute raiſon de combattre nos cupidités ceſſe. La modération ne peut avoir pour objet qu'une vie meilleure. Les avantages de celle-ci ne valent pas les peines que la vertu nous coûte, & ne ſont pas dignes d'elle. Dieu ſeul eſt aſſez puiſſant pour la couronner. Nous ne paſſons donc par le tems, que comme par une épreuve à laquelle il nous met. Epreuve difficile, mais toujours ſupportable à la confiance, qui ſe repoſe ſur cette équité ſouveraine, dont chacun recevra ſelon ſes œuvres. Dans cette attente notre fidé-

Digitized by Google

lité ne doit point être balancée par la vûë du peu de compte que le monde nous en tient. Ce qui nous paroît même de plus injuſte dans les mauvais traitemens que nous en recevons, eſt toujours juſte dans les diſpoſitions de celui, ſous qui perſonne n'eſt véritablement malheureux, s'il n'eſt coupable; & quelques innocens que nous ſoïons, les maximes de l'Evangile nous conduiſent à nous réjoüir de ne pas recevoir ici-bas toute notre récompenſe. Celle qui nous eſt réſervée dans le Ciel n'en ſera que plus abondante; & toutes ces raiſons concourent à ne nous déterminer ſur nos obligations, que par celle d'obéïr à celui qui nous les impoſe.

C'eſt de ce côté-là que je vais conſidérer maintenant le précepte, de ne point juger afin de n'être point jugé. De quelque utilité que la pratique en puiſſe être, notre penchant n'eſt point ici contenu par la défenſe. L'incertitude de nos lumieres ou de nos ténebres, les mépriſes où nous nous ſurprenons; les injuſtices continuelles que nous avons à nous reprocher, ne nous guériſſent point de la démangeaiſon de prononcer au hazard ſur les actions & ſur les perſonnes. Il faut encore que ce ſoient les jugemens

déſavantageux qu'on fait de nous, qui nous inſpirent de la retenuë. De tous les mauvais traitemens, dont nous croïons avoir à nous plaindre, il n'en eſt point qui nous bleſſent plus. Un amour invincible de la juſtice que Dieu grava dans notre cœur, ne nous permet pas quelquefois de nous reconnoître coupables, lors même que nous le ſommes. Le deſir violent de la gloire, dont il anima cet amour, nous irrite, quand les autres reconnoiſſent nos défauts, & nous les reprochent. Notre impatience eſt extrême, quand ils nous en attribuent que nous n'avons pas, quand ils nous prêtent de mauvaiſes volontés, au lieu des bonnes intentions qui nous font agir. L'injuſtice nous paroît exceſſive en ce qu'elle trouble notre repos; & nous la ſentons ſi vivement, que nous n'avons à craindre que de la condamner trop ſévérement par cet intérêt.

Que vous êtes ſourd à la voix de Dieu, ſi vous n'entendez pas ce qu'il vous dit par ce reſſentiment! Avez-vous beſoin de beaucoup de réfléxions pour comprendre, qu'après tout, ce n'eſt que lui qu'on outrage en vous. C'eſt à lui que vous êtes, dit l'Apôtre; ſoit que vous tombiez, ou que vous demeuriez

ferme, il eſt votre maître & votre juge. Perſonne ne peut vous juger ſans entreprendre ſur ſes droits. Il s'eſt réſervé ſur-tout le jugement de votre cœur, que lui ſeul connoît. Tel eſt le fond de l'injuſtice des mauvais ſoupçons. Ne recevez donc les inquiétudes qu'ils vous cauſent, que comme des inſtructions, qui vous avertiſſent de vous les interdire. Vous n'en ſerez que trop dédommagé, ſi vous en devenez plus équitable & plus réſervé. Dans cette vûë, revenez ſur toutes les mépriſes qui ſe commettent à votre égard. On ne ſauroit trop ſe repréſenter les vices, quand on n'a point d'autres vûës, que celle d'en concevoir de la haine.

Quelles triſtes ſituations, que celles où les jugemens injuſtes jettent ceux, qui en ſont les malheureux objets! Et qui eſt-ce qui a vécu ſans l'être? Avec quelles ſortes de caracteres faudroit-il ſe trouver uni, pour échaper à ce danger? Il y a des préventions générales, dont vous ne ſouffrez quelquefois que par un intérêt de compaſſion. Vous connoiſſez à fond certaines perſonnes avec qui l'amitié vous lie. Leur ſincérité, leur droiture & leur piété, ne vous ſont point ſuſpectes. Elles ne vous le ſeront

jamais. Vous ne les avez vûës ſe démentir par aucun endroit ; & vous les voïez devenir les victimes de quelque mauvais bruit, qui s'eſt répandu contre elles ; de quelque trait de malignité, qui les fait paſſer dans le monde pour des fourbes & pour des hypocrites ; qui leur ſuppoſe, ſans ſujet & ſans examen, des défauts qu'elles n'ont jamais eus. Vous déplorez leur ſort & les rebuts du monde, qui les prive de tous les avantages qu'on ne pourroit refuſer à leur mérite bien reconnu. Quelle raiſon plus preſſante pour vous, de ne point vous laiſſer emporter au vent des opinions incertaines ; de ne blâmer qui que ce ſoit, ſans l'avoir bien connu par vous-même ?

Vous en voïez d'autres, dont le malheur ne vient que de vivre avec quelque eſprit ombrageux, qui leur prête inceſſamment des deſſeins, dont ils ſont incapables. Le mal eſt ſans remede, ſi ce n'eſt pour vous, qui devez y en trouver un, contre un caractere ſi dangereux, & ſi contraire aux loix du Seigneur. Il ne faut quelquefois qu'un rien pour s'y laiſſer engager. C'eſt quelque choſe de louche ou de détourné qu'on aura cru voir dans une conduite droite

& ſans artifice. Le ſoupçon ſe forme, & ſe nourrit de ſes propres défiances. On croit voir ce qu'on ne craint, que parce qu'on a déja cru le voir. L'ombrage s'augmente par ces nouvelles mépriſes. Le nuage s'épaiſſit; & plus on cherche à ſe déſabuſer, moins on ſe déſabuſe. Le plus ſûr eſt de recourir d'abord à l'injuſtice de cette diſpoſition, telle que vous la reconnoiſſez dans les autres. De quelque ſource que leur vienne une opinion fauſſe, ne la conſiderez que pour en prévenir en vous juſqu'aux plus légeres atteintes. Et quelles occaſions n'avez-vous pas, de vous renouveller inceſſamment dans cette prévoïance, ſi c'eſt vous-même qui vous trouvez dans les ſituations, dont je viens de vous parler?

Il eſt triſte ſans doute dans les maximes même de la charité, qui ne penſe point le mal, & qui voudroit que perſonne ne ſe laiſſât aller à le penſer; il eſt triſte de voir toute la deſtinée de ſa vie dépendre d'une prévention, qui n'aura point eu d'autre origine, que le travers d'un eſprit capricieux ou jaloux, qui ne s'eſt introduite qu'à la faveur de l'idée trop avantageuſe, qu'on aura conçuë de la fauſſe probité d'une ame hypocri-

te ; il eſt triſte de voir cette prévention devenir la regle à laquelle on nous meſure, ſur laquelle on nous condamne avant de nous avoir vûs ; qui nous empêche de nous faire connoître tels que nous ſommes ; & qui donne enfin ſes couleurs à tout ce que nous faiſons.

Ce ſera peut-être un ſupérieur, qui jugera mal d'un caractere au-deſſus de ſa propre petiteſſe, dont le faux zèle aura cru devoir tranſmettre ſes idées à ceux qui le ſuivront. Vous voilà donc apprécié pour toujours. On vous prendra pour tout autre que ce que vous êtes. Vous êtes ſimple, droit, ſincere, incapable de vous contrefaire ; & vous ſerez regardé comme un cœur profond & diſſimulé, qui ne marche que par des ſouterrains. On interprétera votre ſilence même, & vous penſerez toujours beaucoup où vous ne penſerez rien. Si vous avez de la diſcrétion, des égards, & de ces ménagemens que la charité ſeule inſpire ; ſi votre patience ſe contente de ſouffrir les mauvais traitemens par compaſſion pour ceux, dont vous les recevez, par la conſidération de leurs fondemens, & par le ſentiment de votre ſupériorité ; ſi vous craignez de les abattre par vos juſtifications, & par vos repliques,

pliques, on croira que vous ne consultez en cela que votre conscience, & les reproches qu'elle vous fait de quelque hypocrisie, qui craint de se trahir. Votre simplicité sera toujours soupçonnée d'artifice. Jamais on ne reviendra sur votre compte ; jamais on ne cessera de vous traiter comme suspect de déguisement ; & l'égalité d'une conduite uniforme, ne sera chez vous que l'effet de la contrainte & de l'intérêt que vous avez de vous cacher. On ira plus loin peut-être ; on vous donnera de ces passions, que leur propre honte oblige en effet de rougir d'elles-même, & qui ne trouvent leur sûreté que dans un continuel déguisement.

Mais à le considérer devant Dieu, qui devez-vous penser qui soit plus à plaindre de vous, ou de ceux, qui vous font toute cette injustice. Vous la prenez pour une persécution qu'ils vous font : & moi je vous dis, que ce n'est qu'une instruction qu'ils vous donnent. Ils vous nuisent moins, qu'ils ne peuvent vous être utiles. Au milieu de ces ténebres humaines où nous vivons, de l'incertitude où nous sommes des pensées d'autrui, il nous est impossible, dit saint Augustin, de prévenir les soup-

çons, parce que nous ſommes hommes. Mais en venir juſqu'à des jugemens formés, juſqu'à des opinions fixes & déterminées; prononcer ſur le ſecret des cœurs, avant que le Seigneur vienne nous le manifeſter : voilà ce qu'il nous interdit ſéverement. Et qui peut mieux vous contenir dans les bornes de cette défenſe, que ces préventions auſſi conſtantes qu'injuſtes, dont il permet que vous ſoïez le joüet infortuné ? Ce ſont pour vous des leçons pratiques, des avis perſonnels, qu'un intérêt toujours préſent ne doit point vous laiſſer oublier.

Avec le témoignage que votre conſcience vous rend, vous embarraſſeriez vos téméraires juges, ſi vous leur diſiez comme Jeſus-Chriſt aux Docteurs de la loi : Pourquoi penſez-vous mal au fond de vos cœurs ? On ne peut ſe rendre que de mauvaiſes raiſons d'un mauvais jugement, qui n'en a jamais de bonnes. Que trouveroient-ils dans leur fond, s'ils étoient capables de le découvrir ; ou de s'avoüer leurs injuſtes diſpoſitions ? Qui peut leur faire donner un mauvais tour à vos actions les plus ſimples ? L'antipatie peut-être, la jalouſie, l'averſion, des raiſons ſecretes d'inimi-

tié qu'ils ſe diſſimulent. C'eſt peut-être qu'ils ſe croïent plus dignes que vous de l'eſtime, dont vous joüiſſez. C'eſt que vous les offuſquez par un mérite, qu'ils trouvent trop brillant. C'eſt que leurs inclinations ſont contraires aux vôtres, ou que votre régularité les gêne. C'eſt que la lâcheté leur fait croire que votre conſtante fidélité ne peut avoir la vertu pour principe. C'eſt qu'un fond de malignité ne leur permet pas de bien penſer. C'eſt au moins défaut de lumiere, ou défaut d'équité : car voilà ce qu'on peut imaginer de plus innocent dans des ſoupçons, qui n'ont point de fondement ſolide. S'ils ignorent la cauſe de leurs penſées, quel malheur, ou quelle négligence ! S'ils la ſentent, & ne veulent pas la reconnoître, quelle dépravation !

Vous qui connoiſſez au moins le fond de l'injuſtice ; vous qui ſavez que vous n'êtes rien moins que ce qu'ils vous croïent ; vous avez en eux un exemple qui vous condamnera, ſi vous l'imitez. Dieu vous l'a rendu plus intéreſſant, afin qu'il eût plus de force ſur votre eſprit. C'eſt vous-même qui êtes convaincu que les hommes vous jugent injuſtement, & que vous ne le voudriez pas.

A qui en apellerez-vous ? Quel autre témoin le Seigneur aura-t'il beſoin de produire contre vous, que vous-même, ſi le déplaiſir que vous reſſentez de voir violer contre vous ſon précepte, ne vous empêche pas de le violer contre vos freres ?

De tous côtés, & par toutes ſortes de bouches, Dieu vous redit : Ne jugez point. Dans le train commun de la vie, dans la néceſſité du commerce & des rélations, que la révolution des événemens vous donne, vous rencontrerez à tout moment de ces eſprits injuſtes, défians, ou précipités dans leurs jugemens. La conduite la plus unie, la plus droite, la plus ſimple, leur préſentera toujours une double face ; & vous êtes aſſuré que c'eſt par le mauvais ſens qu'ils vont la prendre. Ils trouvent du ſcandale juſques dans la charité, qui ne doit que les édifier. A leur air, à leurs manieres, à leurs diſcours, vous entrevoïez qu'ils ne vous croïent jamais ſincere, & que l'intention qui vous anime, n'eſt rien moins que celle qu'ils vous prêtent. Ils ne vous laiſſeront pas même toujours le plaiſir de croire charitablement qu'ils penſent bien de vous, ou la peine de deviner leurs penſées. Ecoutez-les ; ils

vous accuſent de duplicité, de rafinement, d'artifice, d'oſtentation dans le bien que vous faites. Avez-vous à traiter de quelques intérêts avec eux ; les précautions les plus raiſonnables ne leur ſuffiſent pas pour s'aſſurer de vous. L'excès de leur défiance vous répondra de celui de l'injuſtice, qu'ils vous font dans leurs cœurs. Accordez-leur tout ce qu'ils vous demandent ; vendez-leur au prix qu'ils vous ont offert ; ils s'imagineront encore que vous les avez trompé, ou que vous avez profité de leur ignorance.

C'eſt le malheur des hommes de ne ſe pas connoître, & d'être obligés de s'en tenir aux apparences. Mais c'eſt leur crime, & l'effet de leur dépravation, de vouloir juger contre les apparences même, & de ſe livrer à tant de doutes & de préventions injuſtes, dont ils ne peuvent ſe rendre compte. Si vous ne l'aviez vû que dans des peintures étrangeres, vous euſſiez douté pour eux & pour vous-même, que ce mauvais penchant pût nous emporter ſi loin. Mais le mal qu'ils vous attribuent ſi fauſſement & ſi légerement, vous retrace mieux que toute autre leçon, l'obligation de ne croire que celui qui vous eſt révélé par l'é-

vidence ; de peſer mûrement les jugemens que vous portez d'eux ; de ſonder avec ſoin les principes ſur leſquels vous les portez ; de craindre enfin que votre conſcience ne vous trompe ſur les diſpoſitions que vous vous ſentez, & ſur celles qu'ils vous attribuent.

C'eſt encore un bon fruit qu'on vous offre à cueillir ſur un mauvais arbre. De tous nos mécomtes, il n'en eſt point de plus funeſtes que ceux, que nous faiſons avec nous-mêmes ; & peut-être n'en eſt-il point de plus fréquens. Il n'y a proprement que nos actions, dont nous aïons une aſſurance indubitable. Nous ſavons ce que nous avons fait, & ce que nous n'avons pas fait ; & les ſoupçons des autres ne peuvent nous inſpirer à ce ſujet aucun doute. Mais quoique notre cœur ne nous reproche rien ſur nos intentions, nous ne devons jamais être ſans cette défiance, qui faiſoit craindre Job pour toutes ſes œuvres ; qui faiſoit dire à ſaint Paul, qu'il ne ſe croïoit pas irrépréhenſible, parce que le Seigneur étoit ſon juge, parce que ce n'eſt pas à un homme comme nous, que nous avons à répondre.

Or c'eſt cette juſte défiance qui doit redoubler aux reproches qu'on nous fait,

quelques injuſtes qu'ils nous paroiſſent. Nous ſommes trop faciles à croire qu'on nous fait injuſtice. Il ne nous ſied pas d'avoir tant d'aſſurance dans l'incertitude, ſi nous ſommes dignes d'amour ou de haine. Quel eſt le cœur aſſez intrépide dans ſa préſomption, aſſez raſſuré par ſon innocence, pour n'être pas effraïé de certains jugemens qui ſe font de nous en différens tems, en divers lieux, & par des perſonnes, qui ne ſont point animées des mêmes intérêts! Ces jugemens peuvent être faux, quoique uniformes. Les mêmes apparences y peuvent donner occaſion, quoique par d'autres motifs. Mais cette uniformité doit au moins vous cauſer des allarmes. Comme rien ne vous eſt plus à craindre que de vous en impoſer ſur vos diſpoſitions, tout ce qui peut vous en inſpirer le ſoupçon, mérite de vous des attentions ſérieuſes.

Par-là vous trouvez de quoi vous conſoler dans des procédés, qui ne vous paroiſſent qu'affligeans. Toutes vos diſgraces apparentes peuvent ſe changer en utilités réelles. Si perſonne ne penſoit mal de vous, vous en ſeriez moins réſervé à mal penſer des autres. Si perſonne ne penſoit autrement de vous que

vous-même, vous tomberiez dans l'illuſion du Phariſien, qui ſe juſtifie, tandis que ſon juge le condamne ; vous perdriez ce ſentiment de fraïeur & d'abaiſſement, qui doit nous tenir ſans ceſſe humiliés ſous la puiſſante main de ce Dieu, qui réſiſte aux ſuperbes, & qui n'accorde ſes graces qu'aux humbles. A ces penſées, quelles plaintes vous reſte-t'il à faire d'une bonté, qui ne permet que les hommes vous nuiſent, que de maniere à pouvoir être utiles ?

VII. LEÇON.

Les torts qu'on nous fait du côté de l'intérêt, ne doivent ſervir qu'à modérer nos attachemens. Les biens qu'on nous enleve, nous avertiſſent de tourner nos affections vers ceux, qui ne peuvent nous être enlevés. La cupidité qui nous dépouille au mépris de la juſtice, nous fait voir combien il eſt pernicieux de ſe livrer à l'impatience de ſes deſirs.

NOUS ne ſentons jamais moins le déréglement de nos affections, que quand leur injuſtice eſt couverte du prétexte de quelque néceſſité. L'illuſion devient

vient comme naturelle. On ne s'apperçoit point des excès où le penchant conduit; & nos desirs ne se bornent que par l'impuissance de se porter plus loin. Tel est le caractere de notre attachement aux biens de ce monde. Comme ils sont nécessaires aux usages de la vie, la cupidité croit ne se proposer que des besoins; & nous ne nous défions point des soins qu'elle nous inspire, parce qu'ils sont légitimes tant qu'ils sont modérés. La nature auroit de quoi se contenter; mais l'envie d'avoir ne se satisfait point. Celui qui se sent bien veut être mieux. L'amour des superfluités croît avec l'abondance. La sensualité ne dit jamais: c'est assez. On cherche de la délicatesse dans les délices même; & on se croit tout permis pour se procurer des plaisirs, qui ne le sont pas.

C'est toujours un mal de désirer quelque chose en ce monde au-delà de ce qui suffit. Mais de combien de desirs pernicieux ce desir injuste en lui-même, ne devient-il pas l'origine, quand il est une fois écouté? Il y a dans les richesses je ne sais quelle tromperie, qui les fait aimer pour elles-même, indépendamment de leurs usages, & qui rend le riche insatiable. Il se croit malheureux avec ce

qu'il avoit regardé comme ſuffiſant. De-là naît cette impatience aveugle, qui ne connoît plus ni regles, ni meſures. Rien n'eſt ſacré pour l'avarice, ni la religion, ni la conſcience, ni l'honneur, ni la probité, ni la proximité du ſang, ni les liens de l'amitié, ni les loix de la ſociété, ni les ſentimens de l'humanité. L'intérêt l'emporte ſur toutes les conſidérations. De toutes les paſſions des hommes, vous n'en connoiſſez point de plus furieuſe ; & cette paſſion pourtant regne juſqu'à quelque dégré dans tous les cœurs.

Qui vous aprendra quel eſt ce dégré dans le vôtre ? Il eſt moins rare de renoncer à tout ce qu'on poſſede, que de n'y point tenir. La doctrine de Jeſus-Chriſt eſt pleine de préceptes & de motifs, qui nous invitent à ne point aimer le monde, ni rien de ce qui eſt dans le monde. Il n'eſt point d'attachement contre lequel la Philoſophie même nous ait fait plus de leçons. Une raiſon ſaine, un ſentiment de félicité parfaite, qui nous dit que nous ſommes faits pour quelque choſe de meilleur que ce que nous voïons, devroit nous guérir d'une paſſion ſi folle, nous réduire à ne faire qu'uſer avec modération de ce qui ne nous

Digitized by Google

eſt en effet donné, que pour un tems de paſſage. A conſidérer le peu de beſoins que nous avons en ce genre, rien n'eſt plus inſenſé que cette avidité démeſurée, qui ne peut jamais atteindre à tout ce qu'elle voudroit embraſſer. Rien de plus ſage, que de s'épargner la peine d'accumuler inutilement biens ſur biens; de n'augmenter ſes revenus, que pour augmenter ſes inquiétudes; de ſe tourmenter pour acquérir des tréſors, dont la perte doit être un jour un nouveau tourment; la joüiſſance, une ſource de tentations; & l'abus, un ſujet de condamnation.

Mais toute cette ſageſſe eſt démentie pas le goût du plaiſir préſent. Nous aimons ce que nous mépriſons, & ce qui nous nuit. La vanité ſe joint à la ſenſualité, pour achever de nous ſéduire. La pauvreté donne aux ïeux du monde un ridicule qu'on craint. Elle expoſe les hommes à la défiance des autres hommes, à leur indifférence, à leur inſenſibilité. Plus on ſouffre dans l'indigence, plus on eſt traité froidement; moins on s'attire de ces reſpects qui flattent l'amour-propre, plus on eſt éloigné des grandeurs, qui ſont l'ambition des orgueilleux. Ce qu'il y a de plus dange-

reux & de plus commun, c'eſt de ſe perſuader qu'on joüit avec indifférence de tous les avantages que les richeſſes apportent. Le plaiſir ne peſe point ; & la conſcience ne ſe reproche gueres ce qui plaît. Qui vous fera donc connoître la force & l'injuſtice de votre attachement ? Ce ſera l'injuſtice même, qui viendra vous enlever ces biens, où vous trouvez le repos de votre ame.

Dieu permettra qu'il s'attache à vous quelqu'une de ces ſangſuës, qui ſe nourriſſent du ſang des peuples ; quelqu'un de ces hommes inſatiables, qui joignent les maiſons aux maiſons, & les héritages aux héritages ; de ces hommes, à qui le Prophête demande, ſi ce monde eſt donc trop étroit pour eux, & s'ils prétendent habiter ſeuls ſur la terre ; quelqu'une de ces ames poſſédées du démon des richeſſes, qui ſemblent ne les poſſéder, qu'afin que d'autres ne les poſſédent pas ; qui ſe font un plaiſir des néceſſités publiques, de fruſtrer leurs créanciers, d'accabler leurs débiteurs, de tromper les ſimples, d'opprimer les foibles, d'uſurper la portion de l'héritier légitime, de dépoüiller la veuve & l'orphelin, de s'enrichir aux dépens des pauvres même, de faire enfin des malheu-

Digitized by Google

reux, & d'être insensibles à leur misere.

Voilà les maîtres qu'une sage œconomie vous ménage ; ces maîtres, qui vous aprendront sûrement ce que vous pouvez ignorer de vous-même, & ce qu'il y a de plus caché dans votre cœur. Leurs leçons seront dures ; mais plus utiles à proportion, qu'elles vous seront plus désagréables. Ils vous instruiront d'une infinité de manieres. C'est un abîme inépuisable que celui des injustices, que l'avidité fait commettre. Heureux qui les souffre, s'il a besoin de les souffrir pour se bien connoître. Ecoutons sur cela vos plaintes ; mais uniquement pour les rapporter toutes au véritable usage que vous devez faire de ce qui les excite.

Vous possédiez en paix l'héritage de vos peres. Vous joüissiez tranquilement des biens le plus légitimement acquis. Un usurpateur vous les enleve ; & vous implorez inutilement la protection des loix contre ses violences. Son crédit & sa puissance rendent tout sourd à vos cris. Un autre produit contre vous de faux titres ; il vous retient les vôtres, ou vous les a fait soustraire. Il revient contre les actes les plus solemnels, & contre les clauses les plus précises ; il

vous apelle aux tribunaux ; & là l'ignorance, l'iniquité, les chicanes, le caprice ou la faveur l'emporte ſur le bon droit. Vous vous voïez chaſſé de vos poſſeſſions. Vous êtes obligé d'abandonner le fond, de rapporter les revenus, & de païer les frais des injuſtices qu'on vous a faites.

Vous veniez pour recueillir la ſucceſſion d'un homme, dont vous êtes le ſeul héritier ; & vous vous en retournez les mains vuides. Un étranger s'eſt emparé de ce qu'il y avoit de plus clair & de plus ſolide. Un fourbe vous a mis mal dans l'eſprit du teſtateur ; & s'eſt aſſuré, par ſes flatteries, ce que la naiſſance & l'équité vous aſſuroit. Ce ſont des donations frauduleuſes, des ventes ſimulées, des confidences détournées, des noms empruntés, des legs ſurpris ſous un prétexte de piété.

Ailleurs c'eſt un cohéritier qui prend ce qu'il y a de meilleur, qui vous conteſte votre part dans ce qui reſte, ou qui vous la fait conſumer en procédures. C'eſt un tuteur de mauvaiſe foi, qui s'approprie des biens, dont il n'a que l'adminiſtration ; qui vous compte ce que vous n'avez pas reçu ; qui vous réduit par ſes diſſipations ou par ſa négli-

Digitized by Google

gence, à ne pouvoir lui rien redemander. Ce ſont des peres & des meres, qui, par des prédilections aveugles, diſpoſent de ce qu'ils ont, en faveur de quelqu'un de vos freres; qui démentent pour vous tous les ſentimens de la nature; qui vous retiennent vos biens acquis, & qui vous font voir que vous n'avez rien, où vous comptiez beaucoup avoir. C'eſt une marâtre, qui fait paſſer aux enfans du ſecond lit, les eſpérances de ceux du premier; qui ſéduit ſon époux, ou qui le vole pour ne vous rien laiſſer. C'eſt une veuve, qui dépoüille la maiſon d'un mari mourant, qui ſe ſaiſit de ſes tréſors, & qui vous remet à peine de quoi lui païer les droits qu'elle éxigera de vous.

Où ne retrouvez-vous pas cette ſoif d'avoir, qui fait oublier tous les devoirs, & qui ne connoît rien de légitime, que de s'enrichir à quelque prix que ce ſoit. Si vous achetez, l'un vous vend ce qu'il n'a pas droit de vendre, ou ce qui n'eſt pas à lui; vous perdrez le prix que vous lui donnez, ou vous païerez deux fois. L'autre fera gliſſer dans un acte des termes équivoques, omettre une formalité néceſſaire. Il vous propoſera comme exemt de charges, ce qui ne l'eſt pas.

Un troiſiéme vous trompera ſur le poids, ſur la meſure, ſur la qualité de ce que vous lui demandez. Il profite de votre ignorance ou de votre beſoin, pour vous faire prendre ce qu'il y a de plus mauvais. Il vous fait païer cherement ce qu'il ne pourroit vendre à tout autre qu'à vous. Il vous exagere le prix, à proportion du délai qu'il ſemble vous accorder gratuitement.

Vous avez des créanciers durs, impitoïables, barbares, qui changent leurs droits en violence. On vous prend à la gorge; on vous étouffe. On ſaiſit le moment du mauvais état de votre commerce ou de vos affaires, pour achever de ruiner votre fortune, pour vous dépoüiller, ou pour mettre la déſolation dans votre famille. On ſe prévaut de la ſévérité des loix humaines, pour violer à votre égard celle de l'humanité, & de la charité. On vous refuſe le tems & les moïens de vous rétablir ou de païer. On vous demande ce qui ne fut jamais dû, ou ce qui fut acquitté dans ſon tems. On ſe met contre vous aux droits d'un uſurier, d'un concuſſionaire, d'un exacteur injuſte. Celui-ci vous entreprend ſur de fauſſes délations, ſur des contraventions ſuppoſées, ou manœuvrées par lui-

Digitized by Google

même. Celui-là exige de vous plus qu'il n'a droit d'exiger. Il exerce ſur vous des vexations ; & par la protection qui l'appuïe, il vous ferme toutes les reſſources.

En cherchez-vous vous-même dans vos néceſſités preſſantes ? On ne vous donne du ſecours que pour rendre ces néceſſités même extrêmes. On n'a de vous qu'une pitié cruelle. On ne vous aide à vous relever, que pour achever de vous abattre ; que pour mettre à profit vos malheurs & vos diſgraces. On ne vous tire d'une mauvaiſe affaire ; on ne païe vos dettes, que pour avoir un titre de s'emparer de vos terres & de vos maiſons. Vous avez répondu pour un malhonnête homme qui ſe ſauve, & qui vous laiſſe dans l'embarras. Vous avez des débiteurs, qui ſe ſont prévalus de votre facilité, pour vous ſurprendre ; qui vous ont fait voir des effets, qui ne leur apartenoient pas ; des fonds déja chargés de plus d'obligations, qu'ils ne valent. Ils ſont prêts de déſavoüer ce qu'ils vous doivent, & de joindre les faux ſermens à la fraude. Ils peuvent vous païer, & cherchent à vous faire perdre. Ils feignent du dérangement dans leurs affaires, pour vous arracher des remiſes. Ils

joüiſſent de votre fond, & vous mettent à l'étroit. Ils vous refuſent le prix de votre travail ou de vos ouvrages. Vous avez obligé des malheureux, & vous avez fait des ingrats, qui vous accablent d'invectives & d'injures; qui vous fuient; qui vous traitent d'importuns; qui vous refuſent l'entrée de leurs maiſons; qui vous font faire des défenſes de les pourſuivre; qui vivent à vos dépens; & qui vous croïent trop heureux de vous être ruiné pour les ſervir.

Ne m'en dites pas davantage. Ce n'en eſt déja que trop, pour vous convaincre par votre propre expérience, que le principe de tant d'injuſtices ne peut être qu'injuſte dans ceux de qui vous les recevez. Mais ce n'eſt point encore là l'objet auquel je vous applique. Tous ces procédés vous irritent. Vous les déteſtez; & ce ſentiment n'auroit rien que de loüable, s'il ne venoit que de l'averſion de l'injuſtice même. Examinez-vous de près. N'avez-vous point quelque ſujet de vous défier de l'amertume de vos plaintes? N'eſt-ce point chez vous le ſeul intérêt qui ſe révolte, contre l'intérêt qui le bleſſe? Craignez que l'excès de votre ſenſibilité, ne vienne de celui de votre attache-

Digitized by Google

ment à ce qui vous échape. Ce ſont nos affections qui cauſent nos tourmens. On quitteroit ſans regret ce qu'on auroit poſſédé ſans attache. On ſent peu la privation de ce qu'on n'aime point. Si ce n'eſt pas la ſeule injuſtice qui vous déplaît dans les uſurpations qu'on fait ſur vous ; ſi vos pertes vous touchent ; ſi vous les ſouffrez impatiemment, reconnoiſſez combien vous êtes encore éloigné de ce détachement parfait, qui, dans un uſage modéré des créatures, ne ſe laiſſe point aller juſqu'au plaiſir d'en joüir ; combien foible eſt chez vous cette foi des biens à venir, qui croit ne rien perdre en perdant ce qui n'eſt pas éternel. Ce n'eſt donc pas ſeulement juſtice en Dieu ; c'eſt bonté de vous donner occaſion de vous faire à vous-même ces reproches, & d'aprendre à modérer des deſirs qui lui déplaiſent, & qui vous rendent indignes de lui.

Vous dites : On me fruſtre de mes droits ; on m'enleve mes biens ; on me refuſe ce qu'on me doit. Mais par-là le Seigneur parle à votre cœur, & vous dit : Ne vous laiſſez point aller aux mauvais deſirs ; ne vous laiſſez point prendre à l'illuſion des richeſſes ; ne vous attachez point à des tréſors, qui peuvent

vous être enlevés par le vol, par la fraude, par les uſures, par les exactions, par les violences; à des biens que vous voïez poſſédés par les méchans, & qui ne peuvent être la récompenſe des bons. Tournez tous vos empreſſemens vers ceux, qui ne périſſent point; & travaillez à les mériter du moins avec la même ardeur, dont vous voïez les avares animés.

Conſiderez ce qu'ils entreprennent pour vous dépoüiller de ce que vous avez, pour conſerver ce qu'ils ont, ou pour acquérir ce qu'ils n'ont pas. Quelle image plus propre à réveiller votre indolence, ou votre lâcheté pour les ſoins du ſalut! Que de mouvemens ils ſe donnent pour des biens, qui ne ſont la félicité que de ceux, qui n'en connoiſſent point de meilleure & de plus aſſurée! Félicité toujours vaine, & toujours trompeuſe pour ceux qui s'y bornent! Ils veulent ſe rendre heureux ſans doute: mais que font-ils pour leur bonheur, quand ils ont tout fait pour leur fortune? L'abondance ne les raſſaſie point. Ils ſont comblés de richeſſes; & leur ſoif augmente. Ils auroient moins de beſoins, s'ils avoient moins de biens. Ils manquent de tout ce qu'ils n'ont pas;

puiſqu'ils le déſirent. Ils manquent auſſi de tout ce qu'ils ont, quand ils craignent de le dépenſer ; quand ils n'oſent, ou quand ils ne peuvent s'en ſervir. Et ce n'eſt pas encore là toute leur folie. Où les conduit cette rage d'avoir, dont il ne leur reſte ſouvent que des crimes & des ſoins ? Combien de cœurs avides, qui, comme le riche de l'Evangile, n'ont que le tems de voir leurs richeſſes amaſſées, & qui meurent ſans avoir eu le loiſir d'en joüir? Tôt ou tard ils s'endormiront, & ſe trouveront les mains vuides à leur réveil. C'eſt ce malheur qu'ils vous aprennent à prévenir par les torts qu'ils vous font. Souvenez-vous, en voïant ce qui vous étoit le plus légitimement acquis, paſſer dans des mains étrangeres ; ſouvenez-vous de ce moment fatal, où tout périra pour nous en ce monde, exepté les ſaints uſages que nous aurons faits des biens que nous y poſſédions. Ne vous amuſez point aux plaintes. Inſtruiſez-vous. Devenez ſage à vos dépens. Concevez qu'il n'eſt rien digne de vos ſoins, que ce qui ne peut vous être ôté par la malice humaine. Après tout, que reviendroit-il d'avoir gagné le monde entier, & de perdre ſon ame !

Digitized by Google

A cette terrible penſée, craignez toujours plus les tentations de ceux, qui veulent devenir riches, que les torts qu'ils peuvent vous faire. Quand vous n'auriez rien à ſouffrir de leur injuſtice, leur exemple ſeul ne ſuffiroit-il pas pour vous inſtruire, & pour vous effraïer? La leçon n'en ſeroit gueres moins utile. Vous n'êtes pas exemt de ce funeſte penchant, qui précipite les hommes dans tant de deſirs pernicieux, qui les conduiſent à leur perte. Qui eſt-ce en effet qui fait regner l'iniquité dans les villes? Qui eſt-ce qui conduit l'uſure & la fraude ſur les places? Qui eſt-ce qui bannit la fidélité du commerce, & l'équité des jugemens, ſi ce n'eſt cette ſoif de l'or, pour qui rien n'eſt ſacré? Sans le démon des richeſſes, verroit-on parmi nous la probité ſi démentie, l'honneur proſtitué, la juſtice venduë, l'innocence ſacrifiée, les amitiés trahies, la voix du ſang étouffée?

Que la vûë de tant de déſordres que Dieu vous remet ſans ceſſe devant les ïeux ſur la face du monde, ſerve donc à vous affermir dans les maximes de l'Evangile. N'aïez point d'inquiétudes ſur les néceſſités de la vie; la foi de la Providence vous les interdit. N'aïez point

Digitized by Google

d'avidité pour les douceurs de la vie ; la modération vous les défend. On riſque tout, quand on en vient à perdre de vûë ces deux principes. Dès qu'on ne met plus ſa confiance que dans ſa propre induſtrie ; l'induſtrie craint bien-tôt de ſe trouver en défaut, & ſe ſert de toutes ſortes de moïens, quelques injuſtes qu'ils ſoïent. Les richeſſes qu'on n'attend pas de la main de Dieu, ne ſont gueres que des richeſſes d'iniquité. Dès qu'on ſe livre à l'amour des aiſes & des ſuperfluités, ce n'eſt plus aſſez que Dieu pourvoïe à ce que la nature éxige ; on voudroit le rendre reſponſable de ce qui manque à l'intempérance, à la délicateſſe, au luxe, aux recherches d'un goût ſenſuel & déréglé, au faſte que la vanité fait aimer. C'eſt ainſi que la cupidité devient la racine de tous les maux.

Vous voilà témoin de toutes ſes injuſtices. Vous ne doutez point du moins de celles, dont vous ſouffrez. Joignez les occaſions qu'elles vous offrent de vous inſtruire, aux ſujets qu'elles vous donnent de vous plaindre ; & ſongez que Dieu ne permet l'un & l'autre, que pour vous inſpirer l'envie de la déraciner de votre cœur, ou pour vous y fai-

Digitized by Google

re découvrir les racines que vous y laiſſez vivre. Reprochez-vous dans les impatiences, qu'un reſte d'intérêt vous cauſe, d'être trop ſenſible à la perte de ce qu'il ne vous eſt pas permis d'aimer. Reconnoiſſez dans cette perte même la folie de vous attacher à ce qui vous eſt ôté malgré vous. Aprenez à ne plus déſirer que ce qui ne périt point. Que ceux qui ſacrifient la juſtice aux moindres intérêts, vous encouragent à ſacrifier tous les intérêts aux moindres devoirs de la juſtice. Défendez-vous avec ſoin des atteintes de cette furieuſe paſſion, que vous voïez ravager le monde. Renoncez plutôt à toutes les richeſſes, que d'être tentés de les acquérir, ou de les conſerver au prix de l'iniquité. Soïez content du néceſſaire. Que vos mœurs ſoïent ſans avarice. Redites-vous ſouvent qu'il vaut mieux être juſte avec peu, que de poſſéder les richeſſes immenſes des pécheurs; & regardez comme le plus grand des malheurs, de ſe perdre par le deſir d'un bien, dont on peut ſe paſſer.

VIII.

Digitized by Google

VIII. LEÇON.

L'injuſtice du monde, dans la diſtribution de ſes récompenſes, nous rapelle au mépris que nous en devons faire. Le vrai mérite peut ſe dédommager de ſon oubli par mille réfléxions utiles. Les poſtes éminens ſont à craindre pour ceux-même qui ne les ont pas déſirés. Il eſt toujours plus heureux de s'en voir exclu, que d'être forcé de les remplir.

COMME la paſſion des richeſſes n'eſt pas la ſeule qui nous attache au monde, ce n'eſt pas la ſeule occaſion des injuſtices qu'on nous y fait. Nous voulons y être comptés pour quelque choſe, y remplir des poſtes, y exercer des emplois. La vanité nous y fait envier des diſtinctions & des honneurs. Nous les regardons comme des avantages attachés à notre naiſſance; comme des préférences duës à notre mérite; comme des récompenſes de nos premiers ſervices, & des ſoins que nous avons pris de nous rendre utiles à la ſociété. Sur tous ces objets, la vraïe ſageſſe, & les lumieres de la religion, devroient nous tenir

dans une parfaite indifférence. Il n'eſt rien de plus propre à nous guérir de l'ambition, que l'ambition même. Il n'eſt rien dans ce qu'elle ſe propoſe, qui ſoit en ſoi-même un bien ſolide; rien de capable de remplir notre cœur; rien qui mérite ſes deſirs & ſes ſoins. Rien ne peut nous rendre heureux, que ce qui peut nous rendre meilleurs, ou qui ne ſoit un bien meilleur que nous-même. Quand on ſait conſidérer ceux, que le monde donne pour ce qu'ils ſont, on a beſoin d'efforts pour ne les pas refuſer lorſqu'ils ſont offerts. Le ſeul avantage qui pourroit nous tenter, ce ſeroit la gloire qui revient d'une vertu pure. Et nous l'avons déja vû; cette gloire n'eſt point de ce monde. Les hommes ne ſont ni aſſez éclairés, ni aſſez équitables, pour l'accorder: & leur eſtime ne vaut jamais le prix qu'elle coûte.

Cependant toute cette ſageſſe eſt comme perduë dans les idées confuſes que le penchant nous donne; & dans les préjugés, qui ſe forment ſur les uſages du ſiécle. Nous imaginons de la réalité dans la chimere de gloire qu'il attache à ſes diſtinctions; nous nous figurons du ſolide dans les avantages les plus frivoles, & de la félicité dans les emplois, qui

n'ont rien que d'onéreux. Il eſt donc bon que ce ſoit encore le monde, qui nous déſabuſe ici de lui-même. Il eſt digne des vûës de la ſageſſe de Dieu, que l'injuſtice nous force à faire des réfléxions, que la raiſon ni la foi ne nous ſuggerent pas aſſez. Ne demandons pas où ces vûës ſe manifeſtent. Les ſujets de plainte ne manquent à perſonne; & nous n'avons à craindre, que de croire en avoir plus que nous n'en avons.

Comment les places & les récompenſes ſont-elles diſtribuées? Les honneurs ſe vendent au prix de l'or. L'argent force toutes les barrieres, pour arriver aux poſtes que l'ambition recherche. L'impudence les demande & les obtient. Tout s'accorde à la faveur, aux ſollicitations, aux brigues, aux recommendations: & ſi les paſſions ne décident pas, c'eſt le hazard ou le caprice. Il n'y a ni choix ni diſcernement dans les mieux intentionnés. On ne voit ni raiſons ni égards dans leurs préférences. La pareſſe & la négligence ſe joignent au défaut de lumieres. Les ſupérieurs ont des emplois à remplir, & les donnent à ceux qui les importunent & les embarraſſent, ſans égards à leurs talens, à leurs mœurs, aux fonctions qu'ils ſeront obligés d'exercer.

Cherchez dans toutes ces diſpoſitions ce qui s'accorde à la juſtice. Cherchez quelqu'un, qui n'occupe une place, que parce qu'il en eſt digne. C'eſt l'oiſeau rare ſur la terre; c'eſt le cygne noir. La modeſtie, qui fait le premier caractere du vrai mérite, lui nuit. On laiſſe dans l'obſcurité la vertu qui la cherche. La lampe, qui devroit être miſe ſur le chandelier, demeure cachée ſous le boiſſeau. C'eſt là le grand déſordre, ou le grand malheur du monde. Il poſſéde des tréſors, dont il ignore le prix; des hommes qu'il ne méconnoît que par l'endroit même qui devroit lui en donner une plus haute idée; c'eſt-à-dire, par leur humilité. Les travaux & les ſervices les plus importans, ne ſont communément païés que de ſon oubli, que de ſon ingratitude, que de ſes refus.

C'eſt ainſi que les indignes occupent les premiers rangs; que les hypocrites regnent; que les ſots brillent; que les méchans poſperent. Ceux qui s'élevent d'eux-même, ſont rarement rabaiſſés. Les intriguans ſupplantent les ſimples. Les diſgraces renverſent ceux, qui ne penſent qu'à remplir avec probité leurs devoirs. Les bons ſouffrent, & ſont privés de leurs eſpérances les plus légiti-

Digitized by Google

mes. On en gémit. On ſe plaint. Mais revenons toujours à l'objet de nos leçons. Qui ſont les plus à plaindre, de ceux qui font l'injuſtice, ou de ceux qui la ſouffrent ? Rentrez inceſſamment dans le myſtere de la Providence ; & vous comprendrez qu'il y a toujours plus à gagner, qu'à perdre, dans les ſujets de vos murmures.

Quels ſont vos deſirs, & quelles ſont vos privations ? Confeſſez-moi les uns, & ne m'épargnez pas la peinture des autres. Plus les portraits ſeront chargés, plus nous y découvrirons de traits propres à vous inſtruire, & capables de vous conſoler. Vous êtes né peut-être avec des talens, que la modeſtie ne peut vous laiſſer ignorer. Vous avez pris ſoin de les cultiver ; & vous vous propoſiez de trouver l'occaſion de les exercer, & l'avantage de recueillir le fruit de vos études ou de vos travaux. Il ſe préſente une place, qui ſemble ne convenir qu'à vous, pour laquelle du moins on devroit vous préférer à tout autre. Cependant on ne penſe pas même à vous l'offrir. Si vous prenez ſur vous de la demander, on vous la refuſe.

Ailleurs vous ſollicitez. On vous écoute, & on vous amuſe. Ce qu'on

vous promet eſt déja donné. Vous aprenez que le caprice ou la faveur s'eſt déclaré pour un homme, qui n'a rien de tout ce qu'il faudroit pour remplir l'emploi, dont on l'honore. Souvent ce n'eſt qu'à ſon nom qu'on l'accorde. Il n'eſt que le fantôme qui repréſente; & quelque autre ſera ſubſtitué pour l'exercice. Vous perdez votre tems & vos eſpérances. Vous reſtez inutile & rebuté.

Vous avez ſervi long-tems dans un corps; vous avez travaillé dans une compagnie; vous avez paſſé par tous les dégrés pour arriver au premier: & c'eſt un nouveau venu, qui vous précede, au mépris de votre droit. Vous êtes au rang de ceux, qui prétendent à certaines charges; & jamais le choix ne tombe ſur vous. Les brigues vous éloignent à proportion que les années vous avancent. Vous avez ſur des concurrens des avantages, qui ne peuvent ſe conteſter; & à peine obtenez-vous quelques ſuffrages, qui ne ſervent qu'à vous convaincre combien peu le mérite a de pouvoir ſur ceux, qui doivent en décider.

Pourſuivez. Vous êtes entré dans une Communauté. Vous vous êtes engagé dans une ſociété religieuſe. Si vous vous réduiſez à ne compter que ſur les regles;

ſi vous êtes d'un eſprit éloigné de la flatterie ; ſi vous négligez les manœuvres & les intrigues ; on vous néglige vous-même, & vous reſterez toujours au-deſſous de ceux qui ne vous valent pas. On ne vous emploïe que pour la néceſſité. On ne vous offre que les emplois que tous les autres refuſent. Tous les déſagrémens ſont pour vous ; & on vous croit trop heureux de n'être pas tout à fait oublié.

Le miniſtere ſacré, qui, plus que tout autre, eſt celui dont les fonctions ne doivent être confiées qu'aux plus dignes, eſt celui peut-être où cette conſidération determine le plus rarement le choix. Les prééminences ſont quelquefois pour ceux qui ne ſeroient pas trouvés capables des offices les plus bas ; pour des hommes ſans ſcience & ſans mœurs ; qui n'ont d'autre mérite pour y prétendre, que celui de les avoir ardemment déſirées, indécemment pourſuivies, & honteuſement obtenuës.

De quelque côté que vous vous tourniez ; à quelque état que vous vous ſoïez deſtiné ; quelques prétentions que vous aïez ; vous trouverez par tout les hommes injuſtes. Aujourd'hui vous êtes en place, & demain déplacé. C'eſt un

ambitieux qui vous ſupplante ; c'eſt un homme riche qui païe ce qui n'a point de prix, pour vous faire ôter ce qui ne peut être accordé qu'à des qualités qu'il n'eût jamais. On vous vend, on vous trahit, on vous décrie ſourdement ; de fauſſes délations obtiennent contre vous une excluſion contraire à toutes les loix ; & vous êtes chaſſé d'un poſte que vous rempliſſiez avec trop de probité, pour plaire à ceux qui veulent ſe ſouſtraire aux regles. Vous mécontentez des gens qui haïſſent les devoirs que vous êtes chargé de leur faire obſerver. On prend contre vous des réſolutions tumultueuſes ; on ne vous laiſſe ni le loiſir, ni la liberté de vous défendre & de vous juſtifier ; on vous condamne ſans vous entendre ; un faux amour de la paix vous ſacrifie à des plaintes qui ne devroient être écoutées, que pour être réprimées ſévérement ; ceux qui devroient vous protéger, vous manquent. La lâcheté, la crainte de ſe perdre avec vous, les promeſſes qu'on leur fait de païer leur ſilence ou leurs diſſimulations, prévalent ſur la juſtice qu'ils vous doivent ; on vous ſuſcite des ennemis ſécrets ; on vous prend par tous vos foibles ; on interprete malignement votre

zèle ;

zèle ; on tourne mal vos démarches les plus ſimples ; on abuſe de vos diſcours les plus innocens ; on vous attaque par les ſentimens & par les mœurs ; on vous noircit dans l'eſprit des ſupérieurs ; on vous rend ſuſpect aux puiſſances.

Eſt-ce là tout ce que le monde peut vous fournir de ſujets de crier contre ſon injuſtice ? Comptez là-deſſus avec vous-même : mais comptez de tout devant Dieu ; voïez ſi ce ne ſont point des faveurs, dont vous aïez à le benir, plutôt que des maux dont vous aïez à gémir en ſa préſence. Ne faut-il que vous conſoler des oublis du monde, de ſes refus, des *paſſedroits* qu'il vous fait ? Une foule de réfléxions ſe préſente d'elle-même. Rien de tout cela ne peut affliger, que ceux qui n'ont point de vrai mérite. Celui-ci doit être toujours content de lui-même, & ne ſe croire digne des places, que quand il eſt au-deſſus, par le mépris qu'il en fait. Ces places ne ſont point en effet de vrais avantages pour nous. L'amour du bien public & le bon ordre de la ſociété, ſont les ſeuls intérêts que nous y devions prendre. La vraïe ſageſſe conſiſte à mettre ſon bonheur dans des eſpérances qui ne dépendent point des jugemens humains, &

ſon mérite, dans des qualités à qui la couronne ne puiſſe manquer de la part du juſte Juge. Elle veut qu'on ne regarde qu'avec indifférence des talens qui périront eux-même, avec les plus précieuſes récompenſes que le monde puiſſe leur accorder; qu'on ſe déſabuſe de ſes vaines promeſſes; qu'on le conſidere comme un maître indigne d'être ſervi, pour ſon impuiſſance autant que pour ſon injuſtice, & pour ſa conduite capricieuſe; qu'on s'attache uniquement au maître ſouverain, ſeul incapable de tromper & d'être trompé, ſeul aſſez puiſſant pour proportionner ſes récompenſes à la fidélité de ceux qui le ſervent: & c'eſt à toutes ces conſidérations que vos diſgraces vous forcent à revenir.

C'eſt-à-dire, que c'eſt toujours l'injuſtice du monde, qui vient d'elle-même à l'appui des maximes de l'Evangile: c'eſt ce monde qui vous exhorte, contre ſes vûës, à ne le point aimer, à ne point vous y attacher ſervilement, à n'en uſer que comme ſi vous n'en uſiez pas, à déſirer ſes biens ſans ardeur, à les eſpérer ſans inquiétude, à les poſſeder ſans tranſport, à les perdre ſans douleur. Aïez-lui donc une eſpece d'obligation de vous avoir apris à ne point en-

Digitized by Google

vier ſes proſpérités, à ne point vous affliger de ſes diſgraces, à vous y préparer pour n'en être point ſurpris, à les mettre ſagement à profit, pour achever de vous en détacher : ou, pour vous parler plus religieuſement, remerciez Dieu de vous armer contre ce monde par lui-même, & de ne point vous y laiſſer faire de perte où vous ne trouviez à gagner pour votre ſanctification.

Je ne répete point ici les réfléxions, par où j'ai fini la neuviéme leçon de la premiere partie. Vous pouvez y voir que la vertu qui ſe plaint des injuſtices qu'on lui fait, eſt injuſte elle-même; qu'elle ſe dégrade; qu'elle ſe convainc de ſon imperfection; que les diſtinctions qu'elle ſouhaite lui deviennent dangereuſes, par le déſir ſeul qui les lui fait envier. Les humbles gagnent toujours à l'oubli dans lequel on les laiſſe; l'humilité ſe nourrit des humiliations : on leur épargne, avec la diſſipation des grandes charges, les tentations de la vanité qui les ſuivent. L'élevation ne nous tire point de notre néant; elle ne nous ôte point nos foibleſſes : mais elle nous expoſe à les perdre de vûë. On ſe laiſſe entêter d'une fumée de gloire qui va

s'évanoüir. L'humilité qui tient contre les plus vains honneurs, eſt une vertu rare; & l'oubli des hommes eſt toujours moins un ſujet d'impatience, que de joie, pour ceux qui connoiſſent bien toute l'étenduë de leurs beſoins, & tous les ſaints uſages qu'ils peuvent faire de leur loiſir.

S'il s'agit de ces places où les hommes décident de la fortune & de la vie des autres hommes, de ce miniſtere où ils répondent ame pour ame de ceux qui ſont confiés à leurs ſoins, quel avantage pour eux de s'en voir exclus par d'injuſtes préférences, ou par un oubli toujours funeſte au monde, & toujours favorable pour eux! Il n'eſt que trop ordinaire d'en méconnoître les dangers, & de n'en conſidérer que les honneurs & les profits. On ſe répreſente les dignités les plus terribles & les plus ſacrées, comme des dignités toutes ſéculieres que l'ambition recherche avec ardeur, que la vanité poſſede avec fierté, que la cupidité fait ſervir à tous ſes injuſtes déſirs; comme des poſtes éminens où il n'eſt jamais honteux d'aſpirer, parce qu'il paroît toujours glorieux de les remplir; comme des diſtinctions profanes, qui ſont devenuës, dans la dépra-

Digitized by Google

vation des siécles, le partage d'une naissance illustre, le prix d'une gloire mondaine, le digne fruit d'une brigue importune, ou la juste récompense d'une bassesse; comme des ministeres oisifs, dont on laisse à d'autres les fonctions & le travail, pour ne s'en réserver que le repos & les douceurs; qui servent de matiere au luxe, ou de ressource à la pauvreté.

Mais quelles idées la foi au contraire doit-elle nous en donner? Les regarder comme des emplois aussi redoutables que saints; qu'on ne peut désirer sans présomption, parce qu'on ne peut les remplir qu'avec un grand mérite & des graces rares; comme un poids accablant, dont on ne doit se charger, que par la nécessité de la charité; comme une servitude pénible, qui ne nous éleve au-dessus de nos freres, que pour nous consacrer à leurs usages. De-là, ces maximes si vraïes, si sages, si communes dans les premiers tems, & si fort oubliées dans les nôtres; que ce rang de supériorité nécessaire à la conduite des peuples, peut être rempli avec dignité; mais qu'il est toujours indécent de s'en croire digne: que nous devons être à cet égard si éloignés de toute ambition, qu'il faille nous venir chercher pour

nous forcer à devenir les guides & les docteurs de nos freres ; que nous nous détournions quand on nous prie ; que nous fuïons lorſqu'on nous invite ; que notre refus ne cede qu'à la violence.

Tout eſt plein de ces ſortes d'expreſſions dans les écrits de ceux, dont les ſentimens devroient être nos regles, & la conduite notre modéle. Heureux ceux que des pourſuites inutiles, que le mauvais ſuccès d'une intrigue, que l'indignité d'un choix qui ne tombe pas ſur eux, que l'excluſion qu'on donne au vrai mérite force à revenir à ces vuës ſaines, dont l'impatience ou la vanité les avoit détournés ! Qu'ils ſe conſiderent comme des aveugles qu'on repouſſe rudement, pour les empêcher de ſe jetter dans un précipice ; comme des hommes qui marchent dans le ſommeil, & qu'un obſtacle réveille, pour leur épargner une funeſte chûte ; comme des enfans imprudens, à qui la violence arrache des armes qu'ils ne ſavent pas manier : Ces enfans pleurent, ils s'irritent, ils s'opiniâtrent à demander ce qui leur eſt funeſte : mais on ne les écoute pas ; & c'eſt bonté de ne les pas écouter.

C'eſt ainſi que Dieu vous traite. Vous vous plaignez à lui qu'il n'eſt point d'or-

Digitized by Google

dre dans le monde; que tout s'y fait ſans regle; qu'il ne donne rien à la juſtice; qu'il éleve les uns ſans mérite, qu'il dégrade les autres ſans ſujet; que vous ne vous y voïez jamais placé, comme vous auriez droit de le prétendre. Vous en accuſez ſa providence; & ſa bonté vous répond; Vous ne ſavez ce que vous demandez: pouvez-vous boire le calice de ceux qui rempliſſent les premieres places? avez-vous aſſez de fermeté pour rendre la juſtice, ſans rien donner à la faveur, ſans être corrompu par l'intérêt? avez-vous un zèle aſſez déſintéreſſé, pour ne chercher que le ſalut des ames dans un miniſtere qui vous interdiroit toutes les vuës humaines? Connoiſſez-vous bien tous les dangers où plus de juſtice de la part du monde vous expoſeroit? Oubliez que c'eſt lui qui met des obſtacles à cette élevation qui cauſeroit votre chûte. Ne conſiderez ſes injuſtices, que comme des occaſions qu'il offre à mes bontés de s'exercer ſur vous. Reconnoiſſez ma main, qui tourne ainſi ce qui paroît vous nuire à votre plus grand avantage: & ceſſez de murmurer d'un bien que votre ſeule impatience vous fait regarder comme un mal.

IX. LEÇON.

Nos attachemens les plus légitimes ceſſent de l'être par l'excès. Les déplaiſirs que nous recevons des perſonnes qui nous ſont cheres, nous avertiſſent de corriger le déréglement de nos affections, ou de le prévenir. Un parfait retour de leur part, nous ſeroit plus dangereux que leur plus odieuſe ingratitude. Nous les aimerions trop, ſi nous en étions plus aimés.

IL eſt rare, & preſque inoüi, que nous ne conſidérions nos maux qu'en eux-même, & ſelon leur juſte valeur. Nos préjugés ou nos ſentimens les agravent: & par ces circonſtances, il n'eſt guéres de peines qui nous ſemblent plus rudes, que celles que nous recevons des perſonnes qui nous ſont cheres; mais il n'en eſt point quelquefois qui puiſſent nous devenir plus utiles, ou qui nous ſoïent peut-être plus néceſſaires, du côté des miſéricordes de Dieu ſur nous. Nous veillons peu ſur nos affections. Elles deviennent ſouvent plus injuſtes, à proportion que nous les croïons plus légiti-

Digitized by Google

mes. Nous ne ſavons pas les contenir dans leurs bornes ; & nous donnons ſans ſcrupule dans le piége d'aimer avec excès, ce qu'il nous eſt permis d'aimer avec modération. Les époux ſont faits l'un pour l'autre ; & l'amour qui forme leur union, en devient un des premiers devoirs. Les peres & les meres doivent de la tendreſſe à leurs enfans ; & c'eſt la nature même qui la leur inſpire. Les liaiſons de l'amitié n'ont rien de mauvais en elles-même ; les beſoins réciproques en juſtifient les ſentimens, & la reconnoiſſance les autoriſe.

Mais, par notre dépravation, les penchans les plus innocens ſe changent en paſſions dangereuſes ou criminelles. Un mari regarde ſa nouvelle épouſe, comme ſon idole : il a quelquefois pour elle des attentions & des complaiſances plus qu'idolâtres : c'eſt à cet objet que toutes ſes penſées le ramenent. Je viens d'épouſer une femme, dit un des conviés de la parabole, & je ne puis aller au feſtin où vous m'invitez. Il eſt marié, cela ſuffit ; il n'a plus de loiſir pour aller à Dieu qui l'appelle. La femme n'aime peut-être pas ſon mari moins follement. Toute occupée du ſoin de lui plaire, & du plaiſir d'en être aimée, le

ſoin de plaire au Seigneur, ne trouve plus de place dans ſon eſprit. Il eſt des peres & des meres qui ne vivent que pour leurs enfans, ou qui ſemblent ne vivre qu'en eux. Ils négligent leurs mœurs, pour établir leur fortune; & cette occupation leur fait méconnoître ou violer tous leurs autres devoirs. Ils ſe laiſſent ſéduire à des prédilections aveugles, qui les rendent auſſi cruels pour les uns, qu'ils ſont exceſſivement tendres pour les autres. Il ſe gliſſe dans les amitiés des déréglemens infinis. Il n'en eſt preſque point de pures, ni dans les motifs, ni dans les attachemens; point qui ne ſoïent auſſi nuiſibles qu'elles devroient paroître onéreuſes. C'eſt ainſi que des liens qui ne devroient être formés que pour nous porter plus fortement à Dieu, nous en détournent en mille manieres. Les épous nuiſent réciproquement au ſalut l'un de l'autre; les enfans, au ſalut des parens; & les amis, au ſalut des amis.

Le ſort change. Les amours déréglés ne ſont guéres conſtans. Les jalouſies & les ſoupçons s'y mêlent, les humeurs s'aigriſſent, les dépits ſuccedent, les averſions ſe forment; & ceux qui ſe ſont le plus aimés, deviennent les fléaux les

uns des autres. Les femmes & les maris ſemblent n'être liés plus étroitement, que pour rendre leurs tourmens plus déſeſpérés. Les enfans ſe ſoulevent contre ceux qui leur ont marqué trop de tendreſſe; de mauvaiſes inclinations font repentir de la préférence qu'on leur a donnée. Les amis ſe broüillent & ſe haïſſent; ils ſe haïſſent d'autant plus dangereuſement, qu'ils ſe ſont plus intimement aimés. La confiance mutuelle fournit des armes à leurs inimitiés, & des prétextes à leur ingratitude. Quel remede à de ſi grands maux? Celui même que ces déſagrémens leur préparent, pour corriger leurs affections, & pour les épurer.

Remede ſage, quoique violent dont ils devroient s'applaudir, ſi la ſenſibilité leur permettoit de réfléchir ſur eux-même, au lieu de perdre le tems à ſe déchaîner contre les autres. Pourquoi faut-il que nous ſoïons toujours ſi ſourds à cette ſorte de voix de Dieu, qui ne nous frappe que pour nous inſtruire, qui nous rend attentifs à nos déſordres, par les troubles même qu'il nous attirent? Nous ſommes malheureux; & ſans ſonger qu'il nous eſt avantageux de l'être, nous nous abandonnons à des déſeſpoirs en-

Digitized by Google

core plus déraiſonnables, que le déréglement qui nous les cauſe. Eſt-ce en nous? eſt-ce en Dieu qu'eſt l'injuſtice? Répondez.

Que nous dites-vous, par ces plaintes ſi vives, ſi éloquentes, dont vous nous fatiguez? A qui vous en prenez-vous? Tout ſe préſente à votre eſprit dans vos chagrins, excepté ce qui pourroit les adoucir. Vous meſurez vos maux ſur les ſentimens de votre cœur. Vous ne conſidérez que ce que vous êtes pour ceux qui vous offenſent, & ce qu'ils devroient être pour vous. L'injure vous eſt d'autant plus ſenſible, que vous l'attendiez moins, & que vous croïez mériter un tout autre retour. Votre amour-propre ſe ſent humilié, trop peu ménagé, trop peu reſpecté. Vous recueillez toutes les circonſtances les plus propres à redoubler l'impreſſion des mauvaiſes manieres.

Ce mari qui en uſe ſi mal avec vous, eſt un homme que vous avez prévenu par les avances les plus généreuſes & les plus tendres; que vous avez voulu malgré la diſproportion de ſa naiſſance & de la vôtre, malgré la réſiſtance de votre famille; un homme dont vous avez fait la fortune, à qui vous avez

Digitized by Google

sacrifié tous vos biens ; un homme enfin que vous aimez encore éperduëment, malgré sa dureté pour vous, malgré ses infidélités ou ses dissipations : & c'est de toute cette passion qu'il se prévaut, pour vous rendre la plus malheureuse des créatures, sans craindre que vous l'en aimiez moins. Et que prétendez-vous par ces exagérations ? Vous justifiez-vous ? Vous accusez-vous ? C'est à votre conscience que j'en appelle : c'est là que Dieu lui-même vous renvoïe, pour justifier sa providence.

Cette femmme, dont les caprices vous désespérent, dont la mauvaise humeur n'a pour vous que des rebuts, dont la paresse & la négligence ruine vos affaires, dont la coquéterie vous dèshonore, qui montre pour les enfans qu'elle vous a donnés des entrailles aussi cruelles que celles de l'autruche, vous hait encore plus que vous ne l'aimez. Ce fils, l'unique objet de votre bienveillance, dont vous avez pris tant de soins, sur qui vous aviez fondé de si flateuses espérances, qui devoit être la gloire de votre famille, & la consolation de votre vieillesse, ne se signale que par le mépris qu'il fait de vos conseils & de votre personne, que par l'abus des bon-

tés que vous avez eües pour lui. Cette fille en qui vous vous voïez renaître, que vous conſideriez comme un autre vous-même, pour qui vous vous dépoüillez de tout, ne vous païe que par ſon indifférence, ou par la fierté qu'elle affecte pour vous, que par le plaiſir de vous effacer, que par l'hypocriſie de ſes déguiſemens, que par une conduite qui dément la bonne éducation que vous vous êtes efforcée de lui donner. Tous vos enfans répondent encore plus mal à vos vûës, que votre affection pour eux n'étoit aveugle, tendre, empreſſée. Cet ingrat qui vous trahit, qui vous décrie, qui vous ſupplante, qui ſe joüe de vos bienfaits, eſt un ami que vous aviez recherché le premier, pour qui vous avez été prêt de donner votre vie.

C'eſt là juſtement le mal que vous avez fait, & ce que Dieu vous invite à comprendre. Si vous êtes abandonné de vos plus proches; ſi vous trouvez des ennemis juſques dans votre maiſon, des indifférens juſques dans les liaiſons les plus touchantes; ſi vous êtes malheureux dans vos prédilections & dans vos amitiés, dites-vous alors à vous-même, que tous ces procédés imprévus pour

vous, ſont ménagés exprès dans l'ordre de la providence, afin que vous vous déſabuſiez, que vous ouvriez les ïeux ſur les excès où vos paſſions ſe ſont portées. Si vous êtes puni par où vous avez péché, c'eſt afin que vous ne péchiez plus, & que l'expérience vous ramene à la juſtice.

On ne vous dit pas de ne point aimer votre fille, votre fils, votre femme, vos amis. Mais qui les aime plus que Dieu, n'eſt pas digne de lui ; c'eſt la maxime de l'Evangile, que vous avez oubliée : maxime juſte, dont la vérité ſe fait ſentir aux cœurs bien reglés. Il n'eſt rien hors de Dieu, dont nous puiſſions faire l'objet de notre bonheur. Tout ce que nous aimons, nous ne devons l'aimer que pour lui, c'eſt-à-dire, ſelon ſes vûës & ſes loix. Vous tombez dans le piége ; vous vous expoſez à vous faire rejetter de lui, quand vous ne veillez pas à contenir vos affections dans les juſtes limites qu'il leur a marquées ; quand vous vous livrez à d'autres objets, juſqu'à partager un cœur qu'il vous demande tout entier, juſqu'à les aimer plus qu'il ne veut, ou plus qu'ils ne ſont aimables.

Comprenez-le bien : ce n'eſt point

votre penchant, ou votre plaiſir; c'eſt ſa volonté ſeule que vous devez conſulter ſur la meſure de l'amour, que vous avez pour les perſonnes qui vous ſont liées par votre choix, ou par votre état: Et rien ne décide mieux, ſi c'eſt votre devoir ou votre goût, qui vous attache, que la ſenſibilité ſur ce que vous ſouffrez de la part de ceux dont vous croïez que votre attachement vous mettoit en droit de ne point ſouffrir. La charité toujours patiente, ne ſe livre point à cet excès: elle ſupporte tout de ceux qu'elle aime, parce que rien de leur part ne peut affoiblir les raiſons qu'elle a de les ſupporter. Vous l'avez vû plus d'une fois; ſes motifs ne dépendent, ni du caractere, ni des procédés de qui que ce ſoit.

A quoi vous rappelle donc une ſenſibilité, dont elle n'eſt point capable? Quel autre effet doit-elle produire en vous, qu'une juſte défiance ſur un attachement que vous avez crû juſte? L'étoit-il du moins dans ſon objet? Les qualités à qui vous le donniez, en étoient-elles dignes? Qu'eſt-ce en effet qui vous avoit charmé dans ces perſonnes qui vous étoient devenuës ſi cheres, & qui vous le ſont encore, malgré ce qu'elles

qu'elles ont fait pour vous désabuser? des talens qui ne les rendent pas meilleures, & qui les rendent peut-être plus coupables par l'abus qu'elles en font ; les agrémens, la beauté, la jeunesse, une conformité d'inclinations qui contentoit votre amour-propre, & qui n'eût fait que vous entretenir dans de plus grands vices, si elle eût été plus réelle, ou moins inconstante. Vous aimiez ce qu'il vous étoit défendu d'aimer pour lui-même, & qui vous exposoit à former des désirs déréglés. Vous aimiez des penchans qui paroissoient favorables à vos cupidités ; vous aimiez sans mérite, & peut-être malgré les défauts les plus haïssables ; c'étoit caprice, c'étoit aveuglement de tendresse : & pour être coupable, ne suffit-il pas enfin d'aimer plus qu'on ne doit, ce qu'il est permis, ou ce qu'il est commandé d'aimer ?

Qui pouvoit mieux vous rappeller là-dessus à votre propre cœur ? Qui pouvoit plus surement vous inspirer l'envie de vous observer de plus près, que ces mauvais cœurs par qui vous avez été trompé ? A quoi sert de vous compter à vous-même toutes les raisons qu'ils auroient de vous aimer, ou de vous ménager, du moins par retour ?

comme si toutes ces considérations humaines étoient de quelque poids pour justifier vos impatiences; comme si les caprices de votre amour-propre donnoient quelque prix à ce qu'il vous fait faire d'extravagant; comme si ce que vous aimez le plus, n'étoit pas peut-être ce que vous devez aimer le moins; comme si les personnes que vous chérissez jusqu'à la passion, ne vous étoient pas ordinairement les plus dangereuses; comme si Dieu ne pouvoit pas avoir, en vous affligeant, des desseins plus favorables à votre salut & à votre repos, que les satisfactions que vous cherchez dans des objets qui vous donnent pour lui de l'indifférence!

C'est par-là, vous dis-je, qu'il vous avertit d'épurer vos affections. Il permet que ceux que vous aimez contre ses ordres, travaillent à vous détacher d'eux-même, à vous guérir de l'envie de les aimer trop humainement. Ce sont vos proches, ce sont vos amis; vous vous affligez de ne trouver que des amertumes dans un commerce qui devroit faire la douceur de votre vie: & cette douceur seroit une douceur criminelle & funeste, qui vous feroit oublier vos premiers devoirs. Que ne vous

affligez-vous plutôt, d'avoir déja trop de paſſion pour eux ? Que ne béniſſez-vous la main qui veut vous en guérir par leur ingratitude ? Moins fâcheux pour vous, ils vous deviendroient toujours plus dangereux ; vous n'euſſiez jamais ſoupçonné que vous faiſiez dégénérer en crime, une affection d'elle-même innocente ; ils vous euſſent perdu par leurs bonnes manieres ; & ils vous ſauveront par leur mauvaiſe humeur, ſi elle vous réduit à ne plus les aimer qu'avec la modération qui convient, ſi elle vous tient en garde contre le penchant que vous avez à vous laiſſer aller ſans réſerve à l'attrait de ce qui vous plaît.

Voulez-vous joindre ici les exemples aux réfléxions ? N'eſt-ce pas ainſi que les plus grands ſaints ſe ſont ſauvés ? Si vous leur euſſiez enlevé ſouvent leurs plus proches, vous leur euſſiez peut-être enlevé toutes leurs vertus. Donnez à Job, à Jacob, à Joſeph, à David, à Tobie, des amis, des freres, des femmes, des enfans plus aimables : & vous leur donnerez des eſpeces d'obſtacles à la fidélité qu'ils ont eu de ne s'attacher qu'à Dieu ſeul. Après cela, laiſſez-là les plaintes, & connoiſſez mieux vos avan-

tages. Qu'un époux qui vous chagrine, qu'un enfant qui vous dédaigne ou qui vous irrite, qu'un ami qui se refroidit ou qui répond mal à vos empressemens, vous découvre un fond d'injustice que vous vous dissimulez; qu'il vous serve de maître contre lui-même, ou plutôt contre vous, qui ne savez pas vous connoître ou vous craindre.

Dieu ne frappe pas toujours l'homme dans sa personne, pour le ramener à lui. C'est par le mauvais succès de ses attachemens, qu'il lui en fait sentir le désordre. Il y a des personnes à qui peut-être il seroit nécessaire de fuir tout engagement, pour se conserver la liberté d'être à lui sans partage. Mais enfin le mal n'est pas de s'engager: Tout consiste à n'avoir que des vûës bien épurées, à se souvenir que la tendresse conjugale n'est pas une passion sans mesure, que ce n'est pas le plaisir d'aimer qui doit en être le motif. C'est le nœud seul qui lie les époux, qui les détermine à s'aimer par devoir & pour la fin que Dieu s'est proposée dans la différence des sexes. Il faut en un mot aimer sa femme, comme sa femme; son époux, comme son époux; ses enfans, comme ses enfans; ses amis, comme ses amis.

Digitized by Google

Toutes les affections en un mot ont leur regle. Elles doivent toutes se réduire au désintéressement de cette charité qui ne cherche point ses propres utilités. Elles n'en sont en effet, que des portions déterminées par les objets, & mesurées sur le dégré qui convient à chacun d'eux. La charité n'aime point les hommes, pour la satisfaction de les aimer ; ce n'est point au penchant de la nature qu'elle se laisse conduire : elle aime ceux qu'il est juste qu'elle aime, & elle ne les aime que pour leur être utile ; elle ne considere les nœuds qui l'unissent, que comme des commencemens de cette union toujours durable qui doit se consommer en Dieu. Ses soins pour ceux qui lui sont liés, ne tendent qu'à les aider à remplir toute justice ; & les peines qu'elle y trouve, ne la rebutent point.

Or, dans l'obligation de remplir des devoirs si purs, n'est on pas trop heureux de n'être point tenté d'aller jusqu'à aimer les défauts dont on souffre, & d'y trouver des instructions vives contre cet aveuglement, qui n'est que trop ordinaire à l'amour-propre ? Si ceux que vous aimez vous font donc des injustices, gémissez-en pour eux ; gémissez-en

Digitized by Google

par le désir que vous devez avoir de les voir meilleurs, & d'y contribuer : mais n'en gémissez point pour vous. Rendez graces au contraire à celui dont la main vous frappe dans ces autres vous-même, pour vous avertir de ne les aimer que pour lui seul, & de réformer ce qu'il y a de déréglé dans vos sentimens pour eux. Apprenez à les aimer dans la vérité, c'est-à-dire, par les endroits qui les rendent réellement aimables, par la religion, par la piété, par la sincérité & par toutes les vertus. Dans cet amour, il n'y peut rien avoir de trop. Vous pourrez vous y livrer sans reserve ; & vous y trouverez l'adoucissement des peines qu'un amour déréglé vous causera toujours ; & qu'il ne pourra qu'aigrir.

X. LEÇON.

La charité toujours réſervée, toujours humble, toujours diſcrete; la difficulté de corriger utilement; la fauſſe tendreſſe, la fauſſe amitié, l'indifférence, le reſpect, la crainte, la lâcheté, l'interêt, la politeſſe, & notre propre négligence, nous laiſſent ignorer des vérités, que la haine, la colere & les autres paſſions nous revelent. Les méchans nous ſervent, tandis que les bons nous nuiſent.

PLUS nous avançons dans la diſcuſſion des ſujets que nous croïons avoir de nous plaindre des diſpoſitions de la Providence, plus nous y découvrons de raiſons qui nous condamnent & qui la juſtifient. Quand on a commencé d'appercevoir les premieres lueurs du jour, la lumière s'accroît à meſure qu'on la conſidere, & les objets qu'on a découverts ſemblent ſe multiplier ſous les ïeux. C'eſt ainſi que les vérités ſe développent par les réfléxions; & que d'une premiere ouverture, on paſſe à mille autres découvertes. La vûë générale

des imperfections de la nature, a ſes utilités, pour nous apprendre à nous connoître, à nous humilier, à craindre nos propres fragilités, à veiller ſur tous nos mouvemens, & ſur toutes nos œuvres. Les mauvais exemples ont quelquefois plus de force que les bons, pour nous contenir dans le devoir. Les injuſtices, les mauvais traitemens & les mauvaiſes manieres, ſont des occaſions de retours toujours ſalutaires à ceux que trop de ſenſibilité ne rend pas incapables de réfléchir.

Mais il y a dans les reproches & dans les diſcours impolis, des inſtructions directes, qui nous ſont quelquefois auſſi néceſſaires, qu'elles nous paroiſſent déſagréables. Nous avons des défauts, dont nous ne devons la connoiſſance qu'à ces ſecours. Toujours trop ébloüis des apparences de la vertu, nous nous croïons parfaits, dès que nous n'avons plus de vices groſſiers. Nous ceſſons d'appercevoir mille imperfections, dont nos meilleures qualités ſont mêlées. Nous conſervons des habitudes qui retardent plus nos progrés, qu'elles ne nuiſent au repos des autres. Qui nous ôtera le bandeau que nous avons ſur les ïeux? Qui pourra nous démaſquer pour nous-

nous-même, & nous désabuser de nos propres impostures?

La charité qui souffre tout, ne s'apperçoit presque pas des fardeaux que nous lui faisons porter. Nos fautes paroissent légéres aux gens de bien, qui n'osent juger du fond qui les produit. Ils négligent de nous en avertir, & c'est souvent la discrétion qui retient leur zèle. Les uns, plus attentifs à veiller sur leurs propres imperfections que sur celles de leurs freres, sont toujours disposés à juger d'eux favorablement; ils excusent leurs écarts; ils justifient leurs intentions, quand la conduite n'est pas réguliere; ils sont retenus par une humble timidité, qui leur fait craindre de reprendre sans sujet ce qui ne leur paroît pas si répréhensible, qu'il peut l'être en effet; les autres, quelques irréprochables qu'ils soient, ne se croient pas assez de lumieres & de prudence, pour rendre leurs corrections utiles. On sait qu'il n'est point de devoirs qui demande plus de précautions & plus de ménagemens pour le remplir comme il faut.

On sait d'ailleurs, qu'il est certains caracteres, dont on n'obtient rien, quand on en veut tout obtenir à la fois; certains

eſprits qu'on aigrit au lieu de les corriger, quand on s'obſtine à ne pas leur paſſer pour un tems, des irrégularités qui n'attaquent point la piété par ſes principes, qu'on étouffe quelquefois de bons déſirs, pour ne pas vouloir en ſouffrir de moins parfaits. Le zèle peut avoir ſes excès, & la charité le tempere par la tolérance; on ſaura par exemple de vous, combien vous êtes délicat ſur ce qui vous bleſſe; on aimera mieux ne pas toucher à vos plaies, que d'augmenter le mal; on craindroit de vous décourager par des avis qui pourroient vous offenſer, & qui ne vous changeroient point. Il faudra ſe réduire à ménager votre ſenſibilité ſur certains endroits; on vous ſoutiendra même dans le peu de bien que vous ferez, par des loüanges charitables, & on attendra que le tems & l'expérience vous déſabuſe de la trop bonne opinion que vous avez de vous-même, ou que la réfléxion vous rende enfin moins ſuſceptible à ce qui vous déplaît; ménagemens ſages, mais quelquefois funeſtes pour vous. Malheur aux malades, dont la délicateſſe oblige à différer les remedes! Vous riſqueriez de vieillir dans vos défauts, de mourir avec toutes vos foibleſſes, s'il ne ſe trouvoit

Digitized by Google

quelque esprit moins complaisant, qui se fît un plaisir de vous les reprocher.

Mille autre motifs étrangers à la charité vous laisseroient ignorer ce qu'elle dissimule, ou ce qu'elle se fait un devoir de ne pas vous découvrir à contretems ; une cruelle indifférence, qui ne s'interesseroit point à vous voir meilleur, tandis qu'elle n'auroit rien à souffrir de vous ; un intérêt avide qui ne chercheroit qu'à vous flatter pour gagner vos bonnes graces ; une indigne lâcheté qui forceroit à feindre ceux-même qui auroient toutes sortes de raisons de vous donner des avis ; une molle complaisance qui n'aimeroit pas à vous chagriner ; une tendresse aveugle qui donneroit pour vos défauts les plus marqués une excessive indulgence ; un respect outré qui se croiroit dispensé de remplir à votre égard les fonctions du ministere le plus libre. Il est inconcevable par combien de sortes de mauvaises hontes, les hommes nous déguisent ce qu'ils pensent de nous, à combien de réserves la politesse même nous condamne. Il y a des caracteres & des vices, qui ne se reprochent jamais en face, parce qu'ils sont trop humilians, & qu'ils semblent dégrader l'homme de toute sa

raiſon. Tout le monde ſe dit d'un fat, que c'eſt un fat; d'un impertinent, que c'eſt un impertinent; d'un orgueilleux, que c'eſt un orgueilleux; & perſonne ne le lui dit à lui-même.

A quelle Ecole ira-t'il pour l'aprendre? De quelle bouche lui viendra la vérité dans cette eſpece de conſpiration de ne la lui point dire? Il n'eſt ce qu'il eſt, que parce qu'il ne le ſait pas. Il eſt vrai que toute ame attentive ſur elle-même, pourroit à la fin ſe découvrir toute entiere. Mais le défaut de cette attention de combien de ſources peut-il venir en nous? L'amour-propre, qui dirige nos regards, les détourne de tout ce qui lui déplaît. Il eſt bon que la vérité lui ſoit offerte au-dehors, & qu'il ſoit comme forcé de ſe conſidérer tel qu'il eſt. Encore eſt-ce aſſez que cette vérité nous ſoit ainſi préſentée pour être reconnuë? De quelle utilité nous ſont les diſcours familiers, & les inſtructions publiques? Nos oreilles y ſont fermées par les préjugés. Les paſſions ſont ſourdes à tout ce qui les condamne. Elles ſont aveugles ſur leur propre injuſtice, & ne ſe voïent point dans ce qu'on dit de plus marqué pour les caractériſer.

Voit-on quelqu'un qui ſe reconnoiſ-

Digitized by Google

ſe avec ingénuité dans ces peintures des vices ſi vives & ſi détaillées qu'on lit dans les livres, ou qu'on entend de la bouche des miniſtres de la parole ? En général il ſuffit que des invectives puiſſent tomber ſur d'autres que ſur nous, pour nous les rendre infructueuſes. Nous ne jugeons même avec équité des mauvaiſes actions, que quand il ne s'agit point des nôtres. Nous ne nous condamnons que quand nous ne croïons pas être les coupables qu'on déſigne. Dans ſes loix, il faudroit que Dieu fit des préceptes exprès pour nous ; qu'il nous parlât ſans ceſſe ; & qu'il ne parlât qu'à nous. Encore ne l'entendrions-nous peut-être pas, parce que nous ne voudrions pas l'entendre. Il faudroit enfin, qu'à chaque inſtant, quelque Prophête vint nous dire, comme Nathan fit à David : Vous êtes vous-même celui que vous condamnez ſi ſéverement. Or ce prophête qui nous manque, nous le trouvons dans quelque inſolent, qui nous inſulte ſans égards ; dans un emporté, qui nous reproche impudemment ce qu'aucun autre que lui n'auroit oſé nous dire à demi mot ; dans quelque cenſeur malin, qui ne ſauroit pas épargner ſes amis même.

Obſervez les paſſions ; elles ſont toujours injuſtes, & leur injuſtice ſe tourne à la fin contre elle-même. La jalouſie, l'envie, la colere, l'intérêt, ſe laiſſent aller à des emportemens, dont on rougit quand les émotions paſſent. Tandis qu'elles durent, on ne ſe poſſéde plus ; on perd en un inſtant toutes les vûës du devoir ; on étouffe tous les ſentimens de la nature, toutes les tendreſſes du ſang & de l'amitié, tous les mouvemens du reſpect ; on ne connoît plus ni l'équité, ni les égards, ni les ménagemens ; on ne penſe qu'à ſe ſatisfaire ; on s'abandonne aux plus aveugles fureurs ; on ſe permet tout ce qu'un reſte d'humanité devroit interdire ; on traite ſans pitié ceux, qui mériteroient le plus de condeſcendance ; on ne fait aucune différence entre les grandes & les petites fautes ; entre les défauts qui ne ſe reprochent point, & ceux qui peuvent être reprochés ; tout paſſe par l'épée d'une langue aiguë comme celle du ſerpent. Un homme en colere eſt un aſpic ſourd à toutes les conſidérations ; un chien qui commence par abboïer au premier bruit, ſans diſtinguer ſi ce ſont des amis ou des ennemis.

Un tel homme eſt à plaindre ſans doute, & plus à plaindre qu'on ne peut dire

Digitized by Google

dans de ſi funeſtes diſpoſitions. Mais ne croïez-vous point l'être encore plus que lui, vous qu'il attaque de front, & quelquefois ſans ſujet? Vous le dites; & vous vous trompez. Jugez-en moins ſur le mal qu'il veut vous faire, que ſur le bien que vous pouvez en recueillir. Sa paſſion vous rend le ſervice le plus important, que vous puiſſiez attendre de la charité la plus héroïque. Cette rage qui le poſſéde, ignore comme la charité même ce langage de complaiſance & d'impoſture par lequel les hommes ſe ſéduiſent. C'eſt alors qu'il apelle le mal un mal; que le vice ne trouve en lui ni la lâcheté qui l'aprouve, ni l'artifice qui le colore. C'eſt un cenſeur intrépide des défauts, qui ne connoît plus les perſonnes. Votre naiſſance, votre rang, votre qualité, ces emplois, qui ſemblent vous autoriſer dans le déſordre; ces bienfaits, qui devroient l'obliger à vous épargner; ces liaiſons, ces nœuds tendres, qui devroient l'adoucir, ne lui fermeront point la bouche. Ecoutez-le; il vous aprendra de vous-même, ce qu'une foule d'adorateurs vous diſſimule; il vous révelera ce que le monde penſe & dit de votre caractere & de votre conduite. Tandis

que tous ceux qui vous environnent vous flattent & vous déguiſent leurs penſées, il vous dévoilera le myſtere de leurs diſſimulations; il vous apellera de tous les noms qui vous conviennent; il vous dira malgré vous ce que vous êtes. Fuſſiez-vous ce qu'il a de plus cher; eût-il toutes ſortes de raiſons de vous cacher le jugement qu'il fait de vous, ſa groſſiereté, ſon humeur aigre ou brutale l'emportera ſur tous les autres motifs.

Après cela plaignez-vous encore. Ne ceſſez point de déplorer les malheurs de votre vie. Gémiſſez ſur la deſtinée des hommes; accuſez cette fatalité, qui les rend ennemis les uns des autres. Eſt-ce avec juſtice? Eſt-ce avec ingratitude? Dieu vous hait-il? Vous aime-t'il? Pouvez-vous méconnoître ſon bienfait, ſi c'eſt ſa Providence qui vous procure malgré vous un avantage, que vous ne ſauriez aſſez eſtimer. Ce ſont ces critiques impitoïables, qui ne vous pardonnent rien; ces eſprits malins, qui vous obſervent pour vous ſurprendre dans quelques fautes humiliantes; ces railleurs, qui vous déchirent par où vous croïez leur donner moins de priſe; ces indiſcrets, qui vous annoncent que vous

Digitized by Google

êtes le seul à ne pas vous apercevoir de certains défauts, qui vous sont comme naturels, ou que vous aimez trop pour vous les reprocher; ces impatiens surtout, dont les vivacités vous avertissent quelquefois sans réflexion, de ce que le sang-froid n'auroit osé vous dire. Ne les avez-vous pas ces défauts? Vous en impose-t'on? N'étoit-ce pas vous qui vous en imposiez vous-même?

Il est donc vrai que vous perdriez plus que vous ne gagneriez, à passer vos jours avec des personnes plus indulgentes, plus discretes, plus modérées. N'est-il pas heureux que l'impolitesse & la colere vous instruisent enfin de ces vérités désagréables, mais importantes à votre salut? N'est-ce pas un service précieux, que l'emportement, ou la malignité vous révele un secret, que la vanité vous cache; qu'un trait de raillerie pénétre chez vous jusqu'à l'endroit sensible? Le traitement est douloureux, mais salutaire. L'amour-propre en souffre: mais que la raison sache en bien user. De quel retour ne païeriez-vous pas ce service que les fâcheux vous rendent, si votre sanctification vous étoit chere?

N'avons-nous pas vû des saints se choisir eux-même des censeurs; mettre

à ce prix leur faveur ou leur disgrace, selon qu'ils les auroient trouvés plus ou moins sinceres ; s'estimer heureux d'en rencontrer d'assez généreux pour l'être toujours? N'est-ce pas là même un effort des amitiés humaines? Le seul desir de plaire au monde; la seule envie d'y faire fortune ne fait-elle pas rechercher quelque confident discret, qui puisse avertir des obstacles qu'on y mettroit par certains défauts rebutans, ou capables d'inspirer des défiances aux protecteurs qu'on veut se faire? Pourquoi l'utilité de se bien connoître ne feroit-elle pas goûter à ceux, qui sont touchés de leur perfection pour leur perfection, un secours dont ils peuvent faire tant d'usages? Ne se trouve-t'il pas des caracteres timorés, à qui les reproches les plus injustes persuadent presque qu'ils les méritent; qui en prennent du moins occasion de s'observer de plus près ; & qui reconnoissent dans un sérieux examen, que s'ils n'ont point ces défauts grossiers qu'on voudroit leur attribuer, ils en ont de plus secrets, & d'aussi capables de leur nuire?

La société n'est que trop pleine de ces faux amis, qui ne daignent pas nous ouvrir les ïeux sur ce qu'il y a de plus

Digitized by Google

irrégulier dans notre conduite ; qui nous aiment peut-être malgré tous nos défauts, ou pour nos défauts même. Et combien s'en trouve-t'il peu, dont le zèle aime mieux nous déplaire, que de nous diſſimuler ce qui leur déplaît en nous ? Examinez-vous d'ailleurs. N'eſt-ce point vous-même qui vous êtes rendu coupable de ces diſſimulations funeſtes, qui vous accoutument à vous croire irréprochable ? On s'eſt apperçu que vous aimez les loüanges ; que pour vous plaire il faut vous flatter. Vous n'avez pas voulu qu'on vous parlât confidemment d'un défaut qui vous humilie. Vous vous êtes offenſé qu'on vous avertît du mépris, où vous vous êtes expoſé par votre vanité. Combien de fois peut-être a-t'on perdu votre amitié, pour avoir oſé cenſurer vos manieres ? Malheureuſe ſenſibilité, qui vous ôte l'eſpérance d'en connoître les irrégularités. On vous a ſervi ſelon vos deſirs. On vous a nourri dans la prévention d'un mérite ſans défaut. Malheur, dis-je, à vous, ſi votre impatience, ſi le mauvais ſuccès des premiers reproches qu'on vous a faits, déterminent à ne plus vous en faire. Mais heureux au contraire, ſi dans cette prévention vous rencontrez quelque témé-

raire qui fende la glace, qui vous oſe jetter la premiere pierre. Un tel ennemi voudroit mieux pour vous, que tous vos amis enſemble.

Vous prenez le change. Ceux qui vous épargnent le moins, ne ſont pas ceux qui vous ſont le plus redoutables. Ne montrez que de l'averſion pour les fauſſes careſſes. Eloignez les flatteurs : ce ſont là vos vrais ennemis. Oüi, les diſcours d'un adulateur qui vous trompe, ſont plus à craindre, que ceux d'un inſolent qui vous inſulte. Achevez de vous le bien perſuader. N'eſt-il pas vrai que quiconque ſe croiroit ſans défaut, ſeroit dans l'illuſion la plus dangereuſe au ſalut ? D'autant plus répréhenſible, que vous ajouteriez alors l'orgueil aux vices, dont la vûë devroit le détruire ; vous mourriez en effet plein de ſecretes imperfections. Nous péchons tous en beaucoup de choſes. L'oracle en eſt infaillible.

Que doivent donc penſer d'eux-mêmes ceux qu'on loüe toujours, & qu'on ne blâme jamais ? Ce ſont des enfans qu'on gâte, & qui ſe trouveront un jour plus vicieux à proportion, qu'on les aura nourris dans une opinion plus flatteuſe de leurs bonnes qualités. Vous n'êtes pas irrépréhenſible ; & dans cette pen-

Digitized by Google

ſée, quelle inſtruction vous donne un homme qui vous blâme, tandis que tous les autres vous loüent ; qui vous avertit que vous ne devez pas toutes les loüanges que vous recevez à votre ſeul mérite. Il faudroit que ce mérite fût ſans défaut, puiſqu'on ne vous en reproche point. Il vous aprend qu'on vous ſupporte en beaucoup de choſes que vous ignorez. Il vous rapelle à l'examen de tous les intérêts, qui peuvent animer ceux qui ſont autour de vous, à ce que vous pouvez leur inſpirer de reſpect, de craintes, d'eſpérances. Il vous aprend à vous défier des éloges que vous vous croïez les plus légitimement dus ; à penſer qu'on vous trompe ; à croire que vous avez beaucoup d'indifférens, & peu de vrais amis. Eſt-ce donc là pour vous un fléau ſi terrible ? Eſt-ce là cette peſte que Dieu fit naître pour le malheur de votre vie ? Que pouvoit-il en un ſens créer pour vous de plus utile, & de plus propre à s'aſſurer votre juſte reconnoiſſance ?

Si ceux qui ſe taiſent ſur les défauts que vous devez être convaincu d'avoir, tandis que quelqu'un vous dit que vous les avez, ſont des gens, dont vous ne puiſſiez ſoupçonner la ſincérité, de vrais

honnêtes-gens, des caracteres doux & pacifiques, des ames animées d'une charité pure ; le myſtere de leur ſilence vous eſt révelé par l'indiſcrete envie qu'il a de parler, ou par la paſſion qui ne lui permet pas de ſe taire. Vous ne devez plus l'attribuer, ce ſilence qui vous ſéduit, qu'à trop de bonté, qu'à trop de complaiſance, qu'à la crainte de vous trouver trop ſenſible aux avis qu'on pourroit vous donner ; qu'aux ménagemens d'une charité, qui ſait que vous êtes encore trop foible pour ſoutenir la ſévérité des corrections que vous méritez, ou qui vous croit peut-être encore trop entêté de vos défauts, pour être capable de vous en laiſſer déſabuſer.

C'eſt ainſi que tandis que la bonté des juſtes nous nuit quelquefois, la malice des pécheurs nous devient utile. Une bruſquerie vous irrite ; une injure groſſiere vous bleſſe ; un reproche impudent vous ſouleve : mais que l'émotion paſſe, & que la réfléxion ſuccéde, vous avoüerez que celui que vous auriez cru digne de tout votre reſſentiment, auroit quelque droit à votre reconnoiſſance, s'il étoit pouſſé par un autre motif. Aïez du moins du reſpect pour Dieu, qui, ſelon l'expreſſion de David, ordonne en quelque

ſorte à ce méchant de vous dire du mal; c'eſt-à-dire, qui l'abandonne à ſa paſſion, pour vous aprendre, comme malgré lui, que vous méritez encore plus de reproches qu'il ne vous en fait. Concevez enfin qu'un mal, dont vous pouvez tirer un ſi grand bien, n'eſt point pour vous un objet de patience. Accoutumez-vous à vous élever plus haut, pour aprendre à calmer vos murmures; & faites-vous pour toujours une maxime de vous croire trop heureux au milieu des plus cruels ennemis, ſi c'eſt d'eux que votre ſalut vous vient. L'amour-propre croira peut-être encore avoir des prétextes de s'en plaindre: mais nous ne manquerons pas de nouvelles leçons pour les détruire.

Digitized by Google

XI. LEÇON.

Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui nous reprennent, fuſſent irrépréhenſibles. Mais le vice ſeroit rarement reproché, s'il ne l'étoit que par ceux, qui n'en ont point. Nous ne ſommes pas innocens pour être accuſés par des coupables. L'eſſentiel pour nous, c'eſt de ne pas ignorer la vérité. Qu'importe de quelle bouche Dieu ſe ſerve pour nous la réveler? C'eſt la ſeule utilité qu'il faut conſidérer dans un remede néceſſaire.

C'EST un avis de l'Ecriture, dit S. Auguſtin, que de quelque part qu'un bon conſeil nous vienne, nous ne devons pas le négliger. Nous l'avons vû plus d'une fois. Nous ſommes en effet ſi négligens ſur le ſoin de nous connoître; il nous eſt ſi naturel de nous diſſimuler nos imperfections; ſi funeſte, & pourtant ſi commun de les ignorer; nous avons au-dehors ſi peu de moïens ſûrs de les découvrir, que nous devrions nous eſtimer heureux d'en acheter la connoiſſance au prix des plus ſenſibles humiliations.

Digitized by Google

humiliations. Mais c'eſt notre malheur, ou notre folie d'aimer nos défauts. Cet attachement nous révolte contre ceux, qui nous les révelent. L'amour-propre irrité cherche des prétextes, pour rejetter les corrections les plus douces & les plus charitables, & croit en trouver un légitime, contre celles qui viennent de quelque paſſion. Aveuglement déplorable, qui nous fait perdre l'utilité des ſecours que la Providence nous ménage. Qu'importe par quel organe la vérité ſe fait voir à vous? Ne ſauriez-vous ſéparer ce qui vient de la paſſion, d'avec ce qui vient des lúmieres. C'eſt l'envie, ſi vous voulez : c'eſt la jalouſie : c'eſt le reſſentiment, & le dépit qui fait parler celui, qui vous accuſe. En êtes-vous moins coupable ? En avez-vous moins les foibles qu'il vous reproche? Pourquoi vous amuſer à chicaner ſur les ſiens ? Profitez ſeulement de l'avis qu'il vous donne ; & ne vous informez point de quel eſprit il eſt animé. Quand on a beſoin de lumiere, on ſuit celui qui la porte, ſans ſe mettre en peine de ce qu'il eſt. On marche à la lueur des feux, que les ennemis allument.

Cette leçon méritoit de vous être propoſée dans une juſte étenduë, pour

vous en découvrir toute l'importance. Il eſt rare que nous uſions bien des vérités qui nous viennent des bouches odieuſes; & nous avons beſoin de réfléchir, pour nous défendre de la ſéduction des prétextes, qui nous en font abuſer. Ce ſont ſouvent là nos ſeules reſſources. Il y auroit tout à perdre à les laiſſer échaper. Ne ſoïez pas ici plus ſage que la ſageſſe même; & laiſſez-lui le ſoin de juger de ce qui vous convient le mieux, ou de ce qui vous eſt le plus néceſſaire.

On ne ſauroit d'abord le déſavoüer. Il ſeroit à ſouhaiter pour bien des raiſons, que ceux qui nous reprennent, fuſſent eux-même irrépréhenſibles, & que leur innocence juſtifiât le droit qu'ils peuvent en avoir. La vertu pure donneroit aux corrections une force, dont le vice auroit peine à ſe défendre. Elles perdent une partie de leur valeur, quand la vie dément les paroles. Ceux qui ne ſont pas exemts de défauts, ſe condamnent eux-même par les reproches qu'ils font. Il ſeroit à ſouhaiter du moins qu'ils pûſſent perſuader que c'eſt la charité qui les inſpire. Toujours tendre, compatiſſante, on ſait qu'elle n'a point d'autre intérêt, que celui des perſonnes

qu'elle reprend. Elle eſt attentive en effet à diſtinguer le tems de parler, & celui de ſe contenter de gémir. Elle commence par faire aimer le remede, avant de le préſenter. Il n'y a ni aigreur, ni témérité dans ſes répréhenſions. On eſt touché de la ſageſſe de ſes ménagemens, de la douceur de ſa condeſcendance. Sa diſcrétion, ſon indulgence, ſe font ſentir. Ses manieres donnent de la force à ſes paroles; elle ſe fait écouter, parce qu'elle ſe rend elle-même aimable.

Mais réfléchiſſez-y. Je ne vous dis pas encore que cette façon ſi parfaite de corriger eſt rare. Le peu de ſuccès de preſque toutes les corrections, pourroit ſeul en être la preuve. Songez ſeulement que le pain de la vérité eſt toujours amer au pécheur. La tendreſſe des corrections ne leur ôte jamais toute cette amertume. Il faut oublier ce qu'elles ont de dur, quand on veut profiter de ce qu'elles ont d'utile. Et n'arrive-t'il pas qu'elles ſont rejettées quelques douces qu'elles ſoïent? Les paroles d'un cenſeur zèlé des vices, ne ceſſent point d'être trop dures pour ceux, qui ſont trop durs eux-même. C'eſt donc toujours du fond, qui produit notre indocilité, que tout le mal vient. La vérité

demeure toujours vérité, par quelque bouche qu'elle paſſe. On ne hait ceux qui la diſent, quelques haïſſables qu'ils ſoïent, que parce qu'on la hait encore plus qu'eux.

Revenons. Où la trouverez-vous cette charité, telle que je viens de vous la peindre? Elle eſt incompatible avec les reſtes des vices qui la détruiſent. Elle eſt foible encore dans les moins imparfaits; & qui ſeroit en droit de vous reprendre, s'il n'y avoit point d'autre titre qui pût le donner, que des mœurs pures? De qui vous trouvez-vous environné dans le monde, où les plus juſtes ne ſe mettent encore eux-même hors du rang des pécheurs? Reſte-t'il même du zèle, où l'amour des devoirs eſt affoibli par les paſſions? Qui eſt-ce qui s'intéreſſe à votre ſalut par un mouvement de pitié, qui n'ait pour objet que vous-même? On vous laiſſe égarer, ſans vous avertir de vos erreurs. On vous voit courrir au précipice, ſans vous en détourner. Vous tombez, & perſonne ne daigne vous tendre la main, pour vous aider à vous relever. On ſe contente d'entretenir avec vous un commerce d'affaires, de confiance, de plaiſirs. On vous laiſſe vos foibleſſes, quand elles ne nuiſent qu'à vous: &, comme

je vous l'ai dit ſouvent, on vous aime avec vos défauts, ou pour vos défauts même. Dans les converſations polies, on ſe fait une loi de ne point parler des vices qu'on vous connoît. On ſe jette ſur les abſens; & vous aprenez des médiſances & des ſatyres qu'on en fait, que rien ne s'y rencontre moins que cette charité, dont vous croiriez avoir beſoin, pour écouter utilement les reproches que vous méritez.

Mais par quelques diſpoſitions que ce ſecours manque, celles de la Providence ſont juſtifiées à votre égard, par l'endroit même que vous les accuſez. C'eſt la lumiere qui vous manque. Recevez-la, quand on vous la préſente. Conſentez à vous voir repris par ceux, qui ne vous aiment point, ou qui ne haïſſent vos fautes, que parce qu'ils vous haïſſent vous-même. Mettez-vous dans une ſituation de cœur, qui vous faſſe tirer un avantage égal des inſtructions qu'ils vous donnent, de quelque principe qu'elles partent. Ce n'eſt que de vous qu'il s'agit; & c'eſt à vous qu'ils parlent. Que ce ſoit par antipatie, par averſion, par caprice, par prévention, par partialité, par reſſentiment, par haine, par animoſité, par impatience, par

impoliteſſe, par brutalité. Songez à vous ſeul. Voïez s'ils ne vous prennent pas en effet par où vous donnez des priſes, & n'en accuſez que vous. N'examinez point, ſi ce qu'ils vous diſent en face, eſt humiliant. S'il eſt fondé ſur des défauts réels, quel mal vous ont-ils fait? Sont-ce eux, ſont-ce leurs diſcours qui vous offenſent?

Vous auriez raiſon, ſi ces diſcours vous étoient nuiſibles; mais ce ſont ceux, qui le ſont réellement, que vous écoutez ſans émotion. Vous ne vous ennuïez point d'entendre parler de projets d'ambition, de parties de plaiſirs, de libertinage dans les débauches. On eſt aſſuré de ne point vous déplaire, quand on vous entretient des vanités du monde, de ſes biens imaginaires, de ſes chimériques honneurs, de ſes profanes maximes. Que ſi vous ne vous effarouchez point d'un entretien dangereux, qui peut vous inſpirer de pernicieux deſirs, pourquoi vous irriter d'une parole utile, qui peut vous rapeller à de ſages attentions ſur vos mauvais penchans, ou qui vous montre en vous des fragilités, que vous ne ſauriez déſavoüer?

C'eſt là ce qui vous fâche: & vous prenez malheureuſement le change. Qu'y

a-t'il, qui dût plus vous déplaire, que les flatteries, & les loüanges intéreſſées qu'on vous donne ? On vous accoutume à vous croire ce que vous n'êtes pas. Le plaiſir vous ſéduit, & vous perſuade preſque, que vous vous trompez ſur ce que vous trouvez en vous d'imparfait. Il n'eſt point de vices qu'on ne vous traveſtiſſe en vertus. On aide votre amour-propre à ſe déguiſer à ſes propres ïeux. On vous ébloüit par les couleurs qu'on donne à ce qu'il y a de plus difforme dans vos mœurs. On peint l'idole d'argile, pour lui donner un éclat trompeur. On blanchit le ſépulcre, plein de pourriture au-dedans. On couvre enfin vos plaïes, au lieu de les guérir. Quelle ſeroit votre indignation contre un médecin, qui vous laiſſeroit mourir, en vous répétant inceſſamment que vous n'êtes point malade ! & vous ſouffrez ce mauvais office de la part de ceux, qui vous loüent pour vous plaire, ou qui vous épargnent, de peur de vous cauſer quelque déplaiſir.

Comparez l'excès à l'excès. Ne vaut-il pas mieux qu'il y en ait dans les reproches, que dans les éloges. La paſſion, qui loüe, n'eſt-elle pas plus haïſſable que celle, qui blâme même fauſſe-

Digitized by Google

ment ? Les discours d'un adulateur qui vous trompe, ne sont-ils pas plus à craindre pour vous, que ceux d'un emporté qui vous insulte ? Non, l'éxageration n'est dangereuse, que dans la bouche de ceux, qui vous attribuent plus de bonnes qualités, que vous n'en avez. L'amour-propre est toujours prêt à se laisser prendre aux loüanges les plus dépourvuës d'apparences, & toujours prêt à rabattre des accusations les mieux fondées. C'est en nous une peste naturelle, que d'être sensibles à la flatterie. Nous en rougissons quelquefois au-dehors, tandis que la joïe s'épanoüit au-dedans. Mais ne craignez pas de vous croire jamais plus mauvais, que vous n'êtes. C'est une tentation rare, où l'humilité, toujours éclairée par la vérité, ne tombe point. Je dirai même que cette espece de tentation n'est pas possible; & que le découragement, qui pourroit en naître, ne vient jamais que d'une fausse humilité.

Ce qu'il y a du moins de certain dans tout ceci, c'est que, sous quelque prétexte que ce soit, la vérité ne doit point vous devenir odieuse, par la mauvaise disposition de ceux, qui vous la découvrent. Réduisez-vous toujours à penser

que

que l'eſſentiel pour vous eſt de la connoître, & de vous en réjoüir, lors même qu'elle vous condamne. C'eſt là ſon grand uſage dans les ténebres, dont les paſſions tâchent de s'enveloper. Il faut, pour s'en offenſer, avoir des raiſons ſecretes de la haïr; & malgré l'envie d'en accuſer les autres, c'eſt toujours de votre propre fond ſeul, que cette haine naît. Avec cette oppoſition, ſon évidence vous bleſſe, & vous ferme les ïeux pour ne la pas voir, de quelque côté qu'elle ſe montre.

Pourſuivez chez vous cette haine ennemie de votre ſalut. Reprochez-vous-en toute l'injuſtice. Craignez tout le mal qu'elle peut vous faire. Diſpoſez-vous à recevoir les inſtructions même, qui vous découvrent vos foibles. Soïez prêt à ſacrifier vos paſſions, dès qu'on vous les aura montrées; & vous ne penſerez qu'à vous condamner vous-même, qui que ce ſoit qui vous condamne. Il n'y aura plus que le menſonge, qui ſera capable de vous déplaire, quelque flatteur qu'il vous paroiſſe. Vous ſaiſirez avidement les occaſions de vous réformer. L'amateur de la vérité trouve doux tout ce qui lui paroît vrai. Vous le goûterez, & vous le diſcernerez ſans peine

des éxagérations & de la fauſſeté. Vous vous réjoüirez à ſa lumiere, ſans vous irriter de ſes répréhenſions.

Quelle honte au contraire, ou quel déſeſpoir! Quelle envie de vous perdre, ou quelle peur de ne pas vous perdre aſſez ſûrement; d'être plus piqué de l'aigreur & de la malignité d'un reproche, que touché de l'avantage qui vous en revient! Il n'eſt point d'eſpece de cenſeurs que vous deviez haïr, ſi vous n'êtes pas à couvert de la cenſure. Si c'eſt un ami, vous devez l'en aimer mieux. S'il ſe trompe, déſabuſez-le charitablement. Sachez-lui gré de ſon zèle, ſans lui faire un crime de ſon erreur. S'il vous donne à propos un avis néceſſaire, écoutez-le avec reconnoiſſance. Si c'eſt un ennemi, qui vous donne ce même avis, ſupportez-le patiemment; & joignez au motif de la charité, qui vous oblige à le ſupporter, lors même qu'il vous fait un vrai mal, celui du bien qu'il vous procure, quoique ſans le vouloir. Il fait une faute, en vous reprochant la vôtre avec un cœur indiſpoſé contre vous: mais cette faute ne retombe que ſur lui ſeul. Et s'il vous aprend à devenir bon, tout mauvais qu'il eſt, qui perd le plus de vous ou de lui? Quel ſujet

vous laiſſe-t'il de le haïr, ſi ce n'eſt ce bien même qu'il vous a fait?

Savez-vous bien ce que je ferois, ſi quelque impertinent ne penſoit qu'à m'inſulter en me diſant mes vérités; s'il me reprochoit que mon amour-propre m'abuſe & me cache des vrais défauts, dont je ne m'apperçois pas; s'il m'avertiſſoit que je ne ſuis ni ſi aimable, ni ſi eſtimé que je le crois être; qu'on eſt offenſé de ma vanité, de mes impoliteſſes, de l'indolence où je vis ſur de mauvaiſes habitudes, qui me rendent peut-être odieux, ſans me rendre incommode, & que tout cela fut vrai? je le regarderois comme un de ces Chirurgiens impatiens ou brutaux, qui maltraitent ceux qu'ils penſent; comme un de ces maîtres de mauvaiſe humeur, dont les leçons n'en ſont ni moins ſolides, ni moins utiles, quand on ſépare le fond des manieres; comme un de ces Prédicateurs déréglés, dont l'Evangile nous ordonne de faire ce qu'ils diſent, & de ne pas faire ce qu'ils font.

Après tout, eſt-ce à nous d'impoſer des loix à Dieu, ſur la nature des graces qu'il veut nous faire? N'eſt-il pas le maître de ſe ſervir des canaux qu'il lui plaît, pour faire arriver la vérité juſ-

qu'à nous ? N'eſt-ce pas de lui ſeul que vient le ſuccès de ſa parole ? N'eſt-ce pas lui qui lui donne de la force dans la bouche de ceux qui l'annoncent ? Ne la met-il pas quelquefois dans celle des faux prophêtes ? Ne ſe trouva-t'il pas un ſcélérat parmi les vrais Apôtres ? Ne s'en trouvoit-il pas durant la priſon de S. Paul, qui prêchoient l'Evangile par un eſprit de pique & d'envie, pour lui cauſer de l'affliction dans ſes liens ? Qu'importe, diſoit-il, en quelle maniere ce ſoit, pourvû que Jeſus-Chriſt ſoit annoncé. Soit intérêt de paſſion, ſoit vrai zèle, je m'en réjoüis, & je m'en réjoüirai toujours, parce que je ſais que l'événement en ſera ſalutaire. Qu'importoit en effet à ceux, qui recevoient l'inſtruction de la foi par ces miniſtres paſſionés, pourvû qu'ils fûſſent inſtruits? Les mauvaiſes intentions peuvent avoir un bon ſuccès ; & la joïe de connoître ainſi la vérité, n'en doit être que plus ſenſible. Nous aprenons que nous ſommes coupables de ceux, qui ne ſont pas innocens. Ils nous cedent le mérite qu'ils pourroient s'en faire. Nous profitons doublement de l'envie qu'ils ont de nous nuire. Ils ſe rendent haïſſables en nous montrant nos devoirs ; & ils épurent les

motifs, qui nous déterminent par eux à nous y rendre.

A ne considérer que nos besoins, il n'y a pour nous aucune différence à faire des personnes, qui nous instruisent; l'esprit, dont elles sont animées, ne change rien dans l'objet de leur ministere. Elles nous éclairent; & c'est le seul intérêt que nous devons prendre à ce qu'elles nous disent. Mais selon notre caractere, il peut nous être plus avantageux d'être repris par des méchans, que par des gens de bien; par des hommes d'une humeur rebutante, que par des esprits prévenans. L'aigreur ou les désagrémens des uns, peuvent nous nuire moins, que la douceur & les insinuations des autres. Il ne nous est que trop ordinaire de nous laisser conduire par attrait & par sentiment. Nous croïons prendre du goût pour les leçons; & nous n'en prenons que pour les manieres, dont elles sont données. Nous nous attachons aux vases d'argile, qui portent la lumiere; & trop occupés du maître qui nous parle au-dehors, nous négligeons de préparer les oreilles du cœur à la voix de celui qui s'y fait entendre. Nous écoutons beaucoup, & dans le fond nous n'aprenons rien. Les instructions les plus

lumineuſes ne vont pas alors chez nous au-delà de la ſuperficie de l'ame ; ou ſi quelque ſenſibilité ſuit l'impreſſion de la lumiere, ce n'eſt qu'une ſenſibilité de chair, qu'un goût d'amour-propre. Les empreſſemens du zèle, & la douceur de la charité, ne gagnent quelquefois que les ſens. On ne ſe rend à la vérité, que par l'amour qu'on prend pour les perſonnes. On ſe laiſſe conduire à ce qu'on aime. L'homme prend ſur l'eſprit un pouvoir, que Dieu ſeul a droit d'y prendre. On fait par complaiſance, ce qu'on ne devroit faire que par devoir. On ſe corrige par l'envie de ſe faire aimer. Le bien eſt fait ; mais il eſt gâté par de mauvais motifs.

De tous côtés ce ſont des pieges pour l'homme. Pour lui les ſecours du ſalut ſe changent quelquefois en obſtacles. N'eſt-il pas heureux qu'il ne trouve rien dans ces ſecours, qui puiſſe l'attacher à ceux, dont il les reçoit ? & que leurs paſſions lui valent une tentation de moins ? Si ce ſont ceux-même qui ſont chargés de la réforme de nos mœurs, qui nous rendent leurs manieres odieuſes ; s'ils font par caprice & par emportement, ce qu'ils devroient faire par l'intérêt de notre ſanctification, plaignons-

les de trouver leur écueil dans leur devoir. Leurs travers ne nous autoriſent point à la haine de leurs perſonnes. Ils ſont plus malheureux que nous ; & nous verrons plus bas combien nous devons être affligés des fautes qu'ils commettent, pour nous reprendre des nôtres ; comment elles doivent nous faire craindre, que ce ne ſoit notre indocilité qui les aigriſſe ; qu'ils ne ſe laſſent de nous corriger avec modération, que parce que nous avons trop d'imperfections, ou que nous retombons trop ſouvent dans les mêmes infidélités.

Mais quand vous pourriez vous rendre un témoignage plus avantageux ; quand vous n'auriez rien à vous reprocher, qui puiſſe indiſpoſer contre vous ceux, qui vous font connoître ce qu'il y a d'ailleurs de répréhenſible dans vos penchans & dans vos actions, revenez toujours au principe, que cette indiſpoſition ne change point la vérité qu'ils vous découvrent. Ne prenez jamais occaſion de l'amertume des remontrances, pour en rejetter le fruit. Ne ſongez qu'à l'utilité du remede que Dieu vous y prépare. Au milieu des invectives les plus violentes ; au milieu des railleries les plus piquantes ; au milieu des répré-

henſions les plus humiliantes, & les moins ménagées, redites-vous qu'il vaut mieux être éclairé par qui que ce ſoit, que d'être trompé par un aveugle, ou ſéduit par un adulateur. Nourriſſez-vous de la vérité, quelque amere que ſoit la maniere, dont elle eſt aſſaiſonnée. C'eſt le pain de votre ame. Recevez avec avidité cette nourriture, de peur, dit ſaint Auguſtin, qu'elle ne vous manque, tandis que vous vous dégoûtez du vaſe qui la contient. Vous n'auriez pas alors l'excuſe d'avoir ignoré la volonté de votre maître; & les défauts de ceux qui vous l'auroient annoncée, ne juſtifieroient point les vôtres.

XII. LEÇON.

Toutes les réſolutions que l'impatience fait prendre, contre des reproches bien fondés, ſont injuſtes, & font voir qu'on les mérite. On combat en quelque ſorte contre Dieu, quand on combat contre la vérité que les paſſions découvrent. Toute vérité vient de lui. On ne fait point de tort aux coupables, de les avertir qu'ils le ſont. Il ne leur ſuffit pas d'affecter de ſe taire. Le ſeul parti qui reſte à celui qui ſe voit convaincu d'un défaut, c'eſt de s'en corriger.

ACHEVONS de confondre les prétextes que l'amour-propre croit avoir de ſe roidir contre la vérité que les paſſions lui révelent, & montrons-lui l'injuſtice des réſolutions que ſon dépit lui fait prendre. N'eſt-ce pas contre nous que toute notre indignation doit ſe tourner, quand on nous a montré que nous ſommes coupables? Combattre contre la vérité connuë, c'eſt combattre en un ſens contre Dieu même, de qui toute vérité nous vient. Continuez de comprendre qu'il n'y a que vous ſeul d'injuſte, quand

vous murmurez de vous voir environné de cenſeurs, qui ne vous épargnent point. Où eſt le mal que leurs cenſures vous cauſent ? Et par où juſtifierez-vous l'abus que vous faites des ſecours qu'elles vous offrent, pour vous réformer ?

C'eſt votre vanité ſans doute qui s'en trouve humiliée. On ne la ménage pas aſſez. Il faudroit vous laiſſer joüir d'une eſtime, dont vous n'êtes pas digne, pour vous encourager à la mériter. Vous n'aimez pas qu'on ait découvert certains endroits, qui ne vous font pas honneur. Vous êtes fâché d'être obſervé de ſi près. C'eſt un envieux, qui recueille avec ſoin tout ce qui ſe publie de vous, ou tout ce qu'il en aprend de ceux qui vous voïent, pour venir vous inſulter de ſes découvertes. C'eſt un railleur malicieux, qui fait remarquer ce que d'autres n'apercevoient pas en vous de ridicule ou d'irrégulier. Et quelle injure vous fait-il ? Il n'eſt qu'un homme au monde, qui ne mérite point de reproches : c'eſt celui qui n'a rien lui-même à ſe reprocher. Vous offenſe-t'on, quand on vous avertit que vous avez une tache au viſage ? Pourquoi voudriez-vous qu'on fut plus aveugle & plus muet ſur les difformités de votre ame, ou de vo-

Digitized by Google

tre conduite ? Examinez vos titres, ou la folie d'une vanité qui vous tourmente, ſans vous rendre meilleur. Vous avez la fureur d'être eſtimé : mais avez-vous quelque droit de l'être, ſans être eſtimable ? Avez-vous quelque privilege de paſſer pour ce que vous n'êtes pas ? Si vous voulez paroître juſte, que ne travaillez-vous à le devenir ? Vous vous irritez d'une injure, qui vous ôte la réputation d'être irréprochable ; ſoïez-le, ſi vous voulez qu'on le croïe. Si quelqu'un vous accuſe des défauts que vous avez ; eſt-ce à lui, eſt-ce à vous que vous devez vous en prendre ? Si ce qu'il dit de vous étoit bon, ce ſeroit une loüange qu'il vous donneroit : mais s'il eſt mauvais, ce ſont vos œuvres, & non ſes diſcours qui vous dèshonorent.

Vous n'en revenez point pourtant. Vous prétendez qu'il vous fait un affront ; & vous voulez vous en laver. Je vous attens aux moïens. Voïons. N'eſt-ce point en imitant les méchans que vous allez me perſuader que vous êtes bon ? Je m'en doutois. C'eſt ſur les récriminations que vous vous jettez d'abord. Vous accuſez ceux qui vous accuſent. Il ne leur ſied pas, dites-vous, de vous reprendre, tandis qu'ils vous donnent

eux-même tant de prises. Vous leur trouvez plus de défauts, & de plus odieux, que ceux, qu'ils vous reprochent. Vous auriez raison peut-être, quand ils n'en auroient point d'autres que la passion, qui leur fait manquer aux ménagemens de la charité qu'ils vous doivent. Mais vous ajoutez à celui-là tout le mal que vous connoissez d'eux, & tout celui que vous en avez appris d'ailleurs. Ne sentez-vous pas, que si la vérité justifie vos répréfailles, le contre-tems les condamne? Vous faites précisément ce que vous trouvez si mauvais qu'on vous fasse. C'est le ressentiment, qui prend chez vous la place du zèle. En toute autre occasion peut-être, avec de tout autres dispositions, vous auriez raison de ne pas dissimuler ce qui vous déplaît dans ceux que vous attaquez. Ce seroit un devoir de charité que vous rempliriez. Mais ici, ce n'est que votre vengeance que vous satisfaites. Vous ajoutez à vos autres défauts, celui de rendre injure pour injure.

Que d'égaremens & de mépriſes dans des conseils où la vanité préside! Qu'elle entend toujours peu ses intérêts! Quand vous seriez innocent, cette sorte

de défenſe vous ſeroit interdite, ou feroit penſer que vous ne l'êtes pas. On a ſujet de préſumer que la mauvaiſe cauſe eſt du côté de celui qui la défend avec des ſentimens injuſtes, ou par de mauvais moïens. Un homme qui ſe plaint d'un autre avec emportement, qui cherche à ſe vanger, qui éclate en injures, ſe met dans ſon tort, & juſtifie celui qu'il accuſe. L'innocence ſe conſole d'elle-même. On ſe plaint avec tranquilité. L'émotion de l'ame eſt, en certains cas, une preuve de la mauvaiſe conſcience. Si vous trouvez à dire qu'on vous plaiſante, qu'on vous raille, n'eſt-ce point que vous avez fait quelque ſotiſe qui le mérite? Vous ſeriez moins ſenſible à la paſſion de celui qui montre votre ridicule, ſi vous ne le ſentiez pas vous-même. Votre vanité ſe trahit, & ſe ſert mal. Un air tranquile, un ſilence modéré, un aveu ſincere vous feroit beaucoup plus d'honneur, que les plaintes & les mécontentemens que vous laiſſez éclater. Vous vous tourmentez à pure perte.

Juſqu'où ne vous conduit pas cette obſtination de ne pas vous reconnoître coupable? Elle vous nuit plus que vos fautes même; & vous vous condam-

Digitized by Google

nez ſouvent par l'envie de vous excuſer. L'impatience vous aveugle. Vous tombez dans la faute, dont on vous reprend, au moment même que vous en êtes repris ; & vous ne vous en appercevez pas. Vous repouſſez le reproche d'une vivacité, par une vivacité. Vous ſoutenez opiniâtrément que vous n'êtes pas opiniâtre. Vous proteſtez avec emportement que vous n'êtes pas emporté. Vous jurez, pour perſuader que vous ne jurez point.

Mais à quoi ſert enfin de vous épuiſer en excuſes pour vous juſtifier? Pourquoi tant de vains efforts, pour détruire l'impreſſion que vos défauts ont fait ſur les eſprits, ou pour arrêter le cours d'une médiſance, dont un indiſcret vous avertit? Pourquoi ces menaces que vous faites à ceux qui vous en accuſent, de les en faire repentir? A quoi bon tant de bruit? Ce n'eſt point par vos injures, mais par votre changement, que vous pouvez fermer la bouche à vos cenſeurs. Corrigez-vous ; ils n'auront plus rien à dire.

Platon. C'eſt la réſolution qu'un Sage prenoit, contre ceux qui parloient mal de lui. Je vivrai ſi bien, diſoit-il, que je ſaurai les forcer à changer de langage. C'eſt ainſi que les réputations ruinées ſe rétabliſ-

Digitized by Google

ſent. Un bruit qui ceſſe d'être fondé, tombe; & la vie qu'on mene alors, eſt la juſtification de celle qu'on a menée.

Vous le voïez. Votre vanité même trouveroit ſon intérêt dans votre devoir. Mais quand elle auroit d'autres reſſources; quand vous pourriez réuſſir à faire douter des défauts qu'on vous attribuë; quand vous pourriez, à force de fauſſes juſtifications, faire diſparoître les fautes les plus marquées; eſt-ce enfin votre vanité que vous devez ſervir, contre la vérité qui doit la détruire? Dieu ne permet-il qu'on vous découvre vos déſordres, que pour vous faire donner dans d'autres? La raiſon ne vous eſt-elle donnée, que pour chercher des excuſes à votre péché? Le but de ces grands efforts eſt-il de vous empêcher de vous croire coupable, quand vous l'êtes, ou de perſuader aux autres que vous ne l'êtes pas? Ne voïez-vous pas que cet étourdiſſement eſt comme le déſeſpoir de tout avancement pour vous? En uſez-vous ainſi, quand il s'agit des fauſſes meſures que vous prenez pour votre fortune? Vous obſtinez-vous à tout riſquer plutôt que d'en convenir? Quelque déſagréables que ſoïent les avis qu'on vous donne ſur vos intérêts, en

faites-vous des crimes à ceux, qui vous informent d'un accident ou d'un dérangement que vous ignorez? Vous offenſez-vous, quand on vous dit qu'il y a de mauvaiſes herbes dans votre champ? Ne ſongez-vous pas plutôt à les en faire arracher? Quand on vous avertit qu'il pleut dans vos greniers, que vos marchandiſes ſe gâtent, vous ne penſez qu'à prévenir ces inconvéniens. Vous ne vous irritez point contre un médecin, qui vous aſſure que vous avez la fiévre; & vous ne ſouhaitez que de ſavoir quel peut en être le remede, Si vous étiez tombé dans un accès de létargie, voudriez-vous y retomber, en aprenant quelle main vous auroit frapé, pour vous réveiller? Vous opiniâtrez-vous à conteſter contre ceux, qui vous crient que vos habits ſont tachés, ou que votre maiſon brûle?

Je ne vous demande pas après cela, ſi les intérêts de votre ame vous ſont moins chers, que tous ceux, dont je viens de vous parler; ſi vous devez avoir moins d'empreſſement d'en déraciner les vices, d'en couvrir les foibles, d'en guérir les maux, d'en laver les taches, d'éteindre le feu des paſſions qui la conſume. Il n'eſt que trop aſſuré que vous

vous n'en avez qu'une très-légere envie, quand vous disputez contre ceux, qui vous en donnent la connoissance ; quand vous ne vous taisez, que par l'impuissance de vous défendre, ou peut-être par l'envie de vous venger d'eux.

A quel excès d'aveuglement la vanité conduit ! Quelles oppositions elle nous donne aux remedes les plus propres à nous en guérir ! Elle ne veut pas rendre gloire à la vérité qui la condamne. On se taît plutôt que de confesser qu'on est dans l'erreur, qu'on a tort, qu'on vit mal. C'est un silence de rage de se voir confondu, de ne pouvoir se justifier. La raison manque pour repliquer ; mais l'amour-propre ne consent point à faire un aveu, dont il ne veut pas concevoir le mérite. On dévore avec chagrin l'humiliation, sans songer au fruit qu'elle devroit produire : mais au fond c'est ce fruit qu'on hait. L'homme n'auroit point de passions, s'il étoit capable de céder à la raison qui les condamne toutes. Mais parce qu'il les aime, il ne peut souffrir ceux qui les condamnent, & cherche à mettre la raison du côté de ses passions même. Il ne s'en sert que pour se défendre de la force de la vérité qu'il reconnoît, mais qu'il ne

veut pas avoüer. Il eſt vaincu ; mais il ne ſe rend point. Il ſe tait ; & ce n'eſt point un ſilence d'acquieſcement. C'eſt la malignité : c'eſt le dépit : c'eſt l'envie de contenter ſon reſſentiment qui l'inſpire. C'eſt parce que l'on n'eſt plus maître de ſes lévres : c'eſt parce qu'on n'a plus de réponſes dans ſa bouche, qu'on cherche à ſe venger de quelque autre maniere. Entêtement déplorable, mais commun, dont on ne revient point, malgré ſa conviction ſecrete ! On ſent qu'un ennemi fait un reproche bien fondé ; mais on le hait, comme s'il étoit coupable de la plus noire impoſture. On ne ſe corrige point enfin, parce qu'on ne veut pas ſe corriger.

Flattez-vous donc tant qu'il vous plaira dans vos vaines excuſes. Tourmentez-vous pour repouſſer des accuſations légitimes. Accuſez la Providence, qui permet qu'elles ſoïent mêlées de tant d'amertumes. Roidiſſez-vous contre la malice des hommes, qui vous fait connoître les volontés de Dieu. Il ſera toujours vrai qu'elles vous auront été connuës, & que l'ignorance ne les rendra point excuſables. Il ſera toujours vrai que vous n'aurez pas voulu comprendre le bien pour le faire ; qu'on vous

Digitized by Google

aura montré le mal; & que vous aurez refusé de vous en détourner. Vous êtes coupable en un mot, & vous ne cessez pas de l'être, parce que ceux qui vous le disent, ne le sont peut-être pas moins que vous. Leurs défauts ne vous ôtent pas les vôtres; & si vous aviez à vous plaindre, ce seroit de ce qu'ils ne les connoissent pas tous, ou qu'ils ont encore trop de retenuë pour vous les révéler. Vous regreterez un jour qu'ils aïent été si peu clairvoïans, ou si réservés.

Il viendra ce jour, où les justifications, les désaveus, & les récriminations ne vous seront plus permises, & vous paroîtront insensées. Représentez-vous ce moment, où vous ne pourrez plus rien cacher de ce que vous êtes; où le pécheur convaincu de ses crimes aux ïeux de l'univers, se trouvera sans ressource. Pénetré des regards de tous les hommes, il les regardera, dit l'Ecriture, & leur confessera qu'il a péché. Heureux, si vous teniez dès-à-présent ce langage! Un aveu vous coûte; il vous rabaisse à vos propres ïeux; il vous réduit à ne pouvoir vivre tranquile dans des vices, que vous aimez. Mais si vous vous aimez vous-même *Job.* 33. 27.

comme il faut, vous devez reconnoître que c'eſt un ſervice qu'on vous rend de vous y contraindre. Aujourd'hui vous y trouvez de la cruauté ; vous ne vous appliquez qu'à la malignité de ceux, qui ne vous épargnent pas. Vous les haïſſez, & vous ne goûtez que ceux, qui vous flattent. Mais au dernier jour vous ne trouverez de ſervices cruels, que ceux de vous avoir laiſſé tranquile dans vos déréglemens. Vous comprendrez enfin, mais peut-être trop tard, que vous devez plus à ceux que vous regardez comme vos ennemis, qu'à vos amis même : que ceux-ci peuvent vous perdre par leurs ménagemens & par leurs éloges ; & que ceux-là peuvent vous corriger par leurs invectives.

Que de reconnoiſſance vous devez à celui, qui permet que leur bouche s'ouvre pour vous inſtruire ! Ne faites plus de dangereuſes attentions aux manieres. Reconnoiſſez, qu'à quelque prix que ce ſoit, il eſt plus utile & plus glorieux de ſe laiſſer vaincre par la vérité, que d'affecter de ne pas reconnoître ſa victoire ; que c'eſt ſe rendre doublement malheureux d'être convaincu de ſes fautes, & de refuſer d'en convenir ; qu'il ne ſert de rien de ſe taire, quand on eſt dans la

nécessité de parler, ou de passer pour n'avoir rien à dire. Condamnez vos répugnances; & demandez du moins à Dieu, qu'il vous donne d'entendre sa voix dans celle des méchans, qu'il semble emprunter quelquefois pour vous parler. Demandez-lui qu'il parle à votre cœur; que ce soit devant lui que vos passions se taisent; que leur tumulte ne vous rende point sourd à ce qu'on vous dit, pour vous les faire reconnoître; qu'elles ne se défendent point du reproche de vos fautes par d'autres fautes; que vous soïez toujours prêt à rendre gloire à la vérité, même à celle qui justifie vos ennemis, & qui vous condamne; que vous soïez bien aise que les autres ne se trompent pas sur votre compte, afin qu'ils vous détrompent.

Quelle obligation n'auriez-vous pas à ceux qui vous avertiroient de quelques infirmités corporelles, si, pour ne les plus avoir, il ne falloit que le vouloir. Tel est le sort des infirmités de l'ame. Une volonté sincere d'en guérir en est le souverain remede. Et qui peut contribuer plus efficacement à vous inspirer cette volonté, qu'un reproche auquel vous ne vous étiez pas attendu; qu'un emportement subit, qui fait écla-

ter contre vous un brutal par des invectives impudentes. C'eſt comme un coup de tonnerre, qui réveille l'ame de ſon aſſoupiſſement. On en uſe ainſi pour déterminer certaines ames indolentes à ſe laiſſer traiter dans leurs maladies. On les ſurprend par des airs étonnés ſur la grandeur du péril, & ſur des accidens ordinaires, afin que la ſurpriſe leur faſſe ſouffrir ce que la raiſon ne leur feroit pas faire. A ce prix-là vous devriez penſer que les bontés de Dieu pour vous, ne ſont pas ſeulement prévoïantes, mais qu'elles ſont en quelque ſorte ingénieuſes. Vous devriez penſer que c'eſt parce que vous avez trop peu d'envie de vous corriger de vos défauts, qu'il permet qu'on vous les reproche d'une maniere capable d'exciter vivement toute votre indolence. Avec ces vûës, jugez qui de vous ou de lui doit ſe plaindre, ſi vous vous rendez incorrigible.

Digitized by Google

XIII. LEÇON.

L'excès eſt moins à craindre pour nous dans les reproches qu'on nous fait, que dans les éloges qu'on nous donne. On nous offenſe plus, quand on nous attribuë le bien, que quand on nous impute le mal que nous n'avons pas fait. L'homme péche contre ſon ame, quand il s'impatiente d'un jugement injuſte. C'eſt dans ſon propre cœur qu'il doit chercher ſa gloire & ſon repos.

TOUT prétexte de murmure nous ſeroit ôté, ſi les paſſions des hommes ſe bornoient à nous attaquer par des défauts réels. On ſe plaint toujours injuſtement de l'injuſtice même, quand on n'eſt pas ſans reproche; & nous devenons plus coupables, que ceux qui nous accuſent par de mauvais principes, quand nous nous obſtinons à défendre les mauvais endroits qu'ils nous découvrent. Nous ajoutons à nos autres péchés celui de l'orgueïl, qui voudroit joüir des avantages de la vertu, ſans en remplir les devoirs. Mais être accuſé ſans être coupable; être calomnié dans

le bien même, c'eſt un nouveau trait d'injuſtice qui cauſe à l'amour-propre de nouvelles révoltes.

Après les réfléxions des leçons précédentes, on ſe conſoleroit d'apprendre avec déſagrément des vérités qu'il eſt funeſte d'ignorer ; on trouveroit du moins dans le fruit des invectives, de quoi calmer l'impatience qu'elles peuvent exciter. Le déſeſpoir, c'eſt de voir qu'un eſprit irrité ne ſe modere point dans l'envie de chagriner & de nuire, & que le dépit de ne rien trouver de répréhenſible dans ce qu'on hait, ne faſſe ſouvent que rendre cette envie plus furieuſe & plus aveugle.

On n'avance point en effet dans la conſidération des excès des hommes, ſans y trouver de nouveaux ſujets de s'effraïer, de s'affliger, de déplorer cette dépravation qui nous rend ennemis les uns des autres. Les paſſions déchaînées ne font plus aucune différence du vrai ou du faux, pourvû qu'elles puiſſent offenſer. On écoute tout ce que la malignité ſuggére ; on néglige juſqu'aux vraiſemblances ; on accuſe, pour accuſer. Toutes les vertus ſont traveſties en vices. On impute aux plus innocens tout ce qui peut les déshonnorer dans les idées du monde,

monde, & dans les vûës de la religion. La naiſſance, l'honneur, la probité, la ſincérité, la droiture, la régularité, la piété; tout eſt attaqué par des invectives que les apparences démentent. On eſt ſurpris d'entendre tout ce qu'une bouche impudente vômit d'impoſtures & d'outrages: & c'eſt alors que l'impatience va quelquefois juſqu'à s'en prendre à Dieu même de l'injuſtice de ſes créatures. L'innocence calomniée ſe croit malheureuſe ſous un juſte Juge: mais elle s'abuſe ſur le ſecret de ſa conduite, & ſe méconnoît elle-même.

N'en croïez point un ſentiment confus; que la raiſon chez vous, en ſoit le juge. Quel eſpece de mal vous fait-on, quand on vous dit que vous êtes ce que vous êtes bien aſſuré de n'être pas; que vous avez fait, ce que vous ne fites jamais? On ne vous donne pas des vices, à force de vous dire que vous en avez; on ne fait pas que vous aïez commis des fautes, parce qu'on vous en accuſe. Comme un faux éloge ne juſtifie point un cœur qui ſe fait lui-même des reproches; un mauvais diſcours ne rend pas coupable une conſcience qui ſe ſent innocente. Des injures controuvées, ſont des traits lancés contre un rocher, qu'ils

n'effleurent point ; des goutes d'eau claire, qui coulent ſur votre corps, & qui n'y laiſſent point de tache. C'eſt vous traiter d'aveugle, quand vous avez de bons ïeux ; & de boiteux, quand vous marchez droit. Penſées ſimples, mais juſtes ; penſées naturelles, dont les exemples devroient faire rougir votre foi, quand vous les rencontrez dans des eſprits qu'elle n'éclairoit point. Un Socrate averti qu'on diſoit du mal de lui, ſe contente de répondre : Non, ce n'eſt pas de moi qu'on parle ; il n'y a rien en moi de ce qu'ils diſent. Un Archelaüs, Roi de Macédoine, excité par les ſiens à ſe venger de ce qu'on avoit verſé de l'eau ſur lui, comme il paſſoit dans la ruë, rejette froidement ce conſeil : Pourquoi m'offenſerois-je, dit-il ? ce n'eſt pas ſur moi qu'on a verſé cette eau, mais ſur celui qu'on croïoit que j'étois. Ce n'eſt pas vous qu'on attaque, quand on vous repréſente tout autre que vous êtes. Le menſonge enfin ne vous change point ; & doit moins vous déplaire, quand il vous impute des défauts, que quand il vous attribuë des vertus que vous n'avez pas. Ceux qui ſe méconnoiſſent, peuvent ſe repaître des fauſſes loüanges, ou s'irriter des fauſſes imputations ;

mais quand on ne ceſſe point de ſe voir à la lumiere de la vérité, les unes & les autres doivent être également indifférentes.

Tout le mal que vous croïez voir ici dans les diſpoſitions de la Providence, diſparoît donc à des ïeux ſains. S'affliger ou ſe réjoüir du menſonge, c'eſt pure foibleſſe. Mais de quel côté la foibleſſe eſt-elle plus grande & plus injuſte dans ſes plaintes ? Du côté ſans doute où le menſonge eſt moins à craindre : & ſur cela vous prenez toujours le change. Une vanité qui ne connoît point la juſtice, vous fait aimer à joüir d'une gloire qui ne vous eſt pas duë. Vous vous laiſſez prendre à tout ce qui peut relever à vos ïeux, l'idée que l'amour-propre vous donne de vous-même. Ce fol entêtement va peut-être chez vous juſqu'à vous rendre moins ſenſible au plaiſir d'être loüé de ce que vous êtes, qu'à la joie de paſſer pour ce que vous n'êtes pas. Ceux qui penſent ou qui parlent trop bien de vous, ne ſont preſque jamais déſabuſés ; leur erreur ou leur impudence vous plaît, & vous n'avez pas le courage de vous en défendre. Vous aimez plus la loüange du bien, que le bien même. L'illuſion ſe forme ; vous

vous croïez en effet plus eſtimable, à proportion que vous vous voïez plus eſtimé. Vous vous accoutumez à penſer, qu'en vous loüant même avec excès, on vous rend une eſpece de juſtice. Il n'eſt point de vaine opinion de vous-même, dont vous ne ſoïez prêt à vous laiſſer perſuader.

Avec cette foibleſſe, quelles fraïeurs & quelle indignation de faux éloges ne devroient-ils pas vous cauſer? Ils ne vous rendent pas meilleur, & peuvent vous faire penſer que vous l'êtes. Et quoi de plûs funeſte pour vous, que d'être tenté d'oublier que vous n'êtes rien, que ce que vous êtes aux ïeux de Dieu? Si vous aviez donc quelque plainte à lui faire ſur le défaut de lumiere & de ſincérité qu'il permêt dans les hommes, ne ſeroit-ce pas de vous expoſer à rencontrer des admirateurs aveugles, qui vous loüent de ce qui ne mérite pas d'être loüé; ou des flateurs intéreſſés, qui vous attribuënt de bonnes qualités que n'avez pas? Il eſt bien difficile, dit ſaint Auguſtin, de ne pas prendre quelque plaiſir aux loüanges qu'on reçoit; & ce pendant notre ame doit être tellement attentive à ce que Dieu juge de nous, que ſi nous nous enten-

Digitized by Google

dons loüer fauſſement, nous nous oppoſions de tout notre pouvoir à ceux qui nous donnent ces ſortes d'éloges, de peur qu'ils ne s'imaginent voir en nous ce qui n'y fut jamais ; qu'ils ne croïent que ce qui vient de Dieu, vient de nous ; ou qu'ils ne nous loüent des qualités que nous avons, quoiqu'elles ne ſoïent nullement loüables. Ce ſont là ceux, dont nous devons nous croire le plus offenſés, parce qu'ils peuvent nous nuire, en nous donnant l'idée d'un mérite, dont ils ne nous donnent point la réalité.

Quel tort vous font au contraire, ceux qui vous chargent des outrages les plus odieux ? Vous ôtent-ils vos vertus, ſi vous en avez ? Soit qu'ils ſe trompent, ou qu'ils parlent contre leurs lumieres, ils vous laiſſent tel que vous êtes : & c'eſt une vraie petiteſſe, de vous en trouver offenſé. Vous craignez peut-être qu'ils ne vous nuiſent du côté du monde, ſi leurs inſultes ſont publiques ; & cette crainte eſt encore une double foibleſſe : foibleſſe d'être allarmé du jugement de ceux qui ne ſont pas vos juges, & dont l'approbation n'eſt point votre récompenſe : foibleſſe de s'imaginer qu'un diſcours impudent puiſſe beaucoup vous nuire. Les reproches que la colere & l'emporte-

ment ſuggérent, ne ſont guéres d'autres impreſſions, que la colere même. Ils irritent ceux qui les entendent, plus qu'ils ne les perſuadent. Une douceur modérée qui ſait les recevoir ſans émotion, leur ôte toute créance. Une conduite non ſuſpecte, une vertu qui ne ſe dément point, les fait prendre pour ce qu'ils ſont, pour des brutalités. Un diſcours ſans fondement, tombe de lui-même; une régularité conſtamment ſoutenuë, une piété toujours uniforme, fait réjaillir les malignes imputations ſur leurs auteurs. Leurs menſonges ne convainquent que de leur imprudence. Les méchans même ne le ſont pas toujours aſſez, pour en croire les méchans ſur leur parole. Ils ne ſaiſiſſent la fauſſeté, que quand ils ont quelque intérêt de s'en prévaloir.

Mais il y aura de ces cœurs ennemis, qui ſe prêteront à la calomnie, par une crédulité maligne. Il y aura des eſprits foibles, qui s'en laiſſeront prévenir par une ſcrupuleuſe défiance. Je le veux; quel malheur enfin peut-il vous en arriver? Vous perdrez l'eſtime de ces hommes ſurpris, ou mal intentionnés: mais vous ne perdrez, ni votre mérite, ni votre couronne. On ne ſauroit trop vous

Digitized by Google

l'inculquer. Le monde n'eſt ni le juge de vos intentions, ni l'arbitre de votre deſtinée. Conſultez votre foi; conſultez même votre raiſon: Que vous reviendroit-il de la faveur des hommes, & de leurs ſuffrages? Quel plaiſir pouvez-vous goûter dans une réputation que le menſonge peut flétrir? Quelle eſt la folie de votre entêtement, pour une eſtime vaine que vous obſtenez rarement, dont vous ne jouiſſez jamais avec ſecurité, qui peut vous être enlevée par une ſeule paſſion maligne, ou jalouſe; qui n'ira pas du moins au-delà des bornes de votre vie, ou de celle de vos admirateurs? Les hommes mourront; & la gloire que vous en recevriez mourroit avec eux. Qu'importe donc, que vous ſoïez effacé de leur eſprit, que vous viviez dans leur mépris & dans les humiliations, pourvû que vous aïez la gloire du témoignage de votre conſcience, & que vous viviez dans le cœur de Dieu? C'eſt pour lui, c'eſt ſous ſes ïeux que vous vivez. Lui ſeul connoît vos diſpoſitions, & le mérite de vos œuvres; lui ſeul eſt capable de les recompenſer d'un prix digne d'elles.

Croïez-moi; croïez-en les conſeils de la ſageſſe; croïez-en les maximes &

la conduite des saints : Préparez votre cœur aux outrages. Que les méchans vous insultent, qu'ils vous déchirent par leurs censures, qu'ils vous noirciſſent par les calomnies les plus odieuſes ; qu'ils vous attribuent des pensées & des actions qui ne furent jamais les vôtres : mépriſez des discours qui ne vous rendent, ni pire, ni meilleur. Souvenez-vous qu'un reproche injuſte, n'eſt un mal, que pour celui qui le fait ; repoſez-vous ſur votre innocence ; ne ſongez qu'à la conſerver, en poſſédant votre ame. Ne vous inquiétez point dans des humiliations, qui ne vous ôtent point vos eſpérances éternelles. Allez, s'il ſe peut, juſqu'à vous en réjoüir ; conſentez que le bien que vous faites, ſoit obſcurci par les impoſtures ; cachez-le vous-même, pour en réſerver toute la récompenſe au jugement de Dieu.

Jugez-vous dès à préſent devant lui ; voïez ſi ce ſont ſes voies ou les vôtres, qui ſont injuſtes. S'il avoit établi les hommes vos juges ; ſi c'étoit ſur leurs arrêts qu'il dût vous récompenſer ou vous punir, vous pourriez vous eſtimer malheureux de trouver en eux ſi peu de juſtice. Mais c'eſt vous-même qui lui donnez ſujet de ſe plaindre, quand vous

faites dépendre votre bonheur ou votre malheur de ces jugemens, qui ſeront jugés à ſon tribunal. Vous renverſez ſon ordre & ſes deſſeins; vous doutez de ſa puiſſance, ou de ſa juſtice; vous vous défiez de ſes promeſſes; vous ſoupçonnez ſa prévoïance; vous vous révoltez contre des diſpoſitions ſages, qui vous mettent dans la néceſſité de n'attendre que de lui, le prix des vertus qu'il vous preſcrit. Ne doit-il pas vous ſuffire, qu'il ne puiſſe ſe tromper ſur ce que vous êtes? qu'il ſoit trop juſte pour ne pas vous couronner, ſi vous lui gardez la foi juſqu'à la fin?

Que fait votre impatience? Elle vous inſpire la folle préférence du plaiſir, que vous cherchez dans un reſpect inutile, au poids immenſe de la gloire qu'il vous reſerve. Vous péchez contre vous-même, & contre votre vertu, quand elle ne ſuffit pas pour vous tranquiliſer au milieu des accuſations les plus outrageantes. Plus vous êtes aſſuré de leur injuſtice, plus vous devez y paroître inſenſible. Vous donnez ſur vous trop d'avantage à la malignité; vous mettez votre bonheur à trop vil prix, ſi vous le faites dépendre d'un mot qui ne peut y nuire, qu'autant que vous avez la foibleſſe de vous en inquiéter.

Digitized by Google

L'asile du juste en cette vie, c'est son propre cœur ; c'est là le fort, où rien ne doit le troubler, parce que rien n'y peut pénétrer. Sûr de sa justice, du côté de la malignité des hommes, qui ne la lui peuvent enlever, il doit s'y regarder comme hors d'atteinte à tous leurs traits les plus envenimés ; c'est là qu'il doit chercher ses plaisirs & ses consolations. Si Dieu est pour nous, dit l'Apôtre, qui sera contre nous ? Que peuvent les méchans qui accusent ses élus, tandis qu'il les justifie ? Ce ne peut-être d'ailleurs, qu'une impatience déraisonnable, qui nous fait trouver sa Providence trop facile à nous laisser attaquer par les insultes, ou par les calomnies, ou trop lente à se déclarer pour nous ; comme si nous savions mieux que lui, le tems & la maniere, dont il convient qu'il nous soutienne. Quelque chose qui nous arrive, nous devons être persuadés que c'est à notre bien qu'il veut le faire servir.

L'humilité qui fait devant lui le fond de tous nos mérites, peut se nourrir des mépris & des humiliations auſquelles il nous abandonne. Cette vertu nous est souvent utile, à l'égard des hommes même, dont elle appaise la colere, &

Digitized by Google

désarme la vengeance. Ainſi, de quelque côté que vous regardiez les reproches injuſtes, vous reconnoîtrez que comme dans toutes les autres peines que les vices de l'humanité nous cauſent, vous avez ici plus de graces à rendre, que de plaintes à faire. Ces reproches, comme vous l'avez vû, ne peuvent vous nuire qu'autant qu'ils altérent ſans ſujet la tranquilité de votre ame: & quand vous n'y trouveriez point d'autre utilité, que celle d'être forcé à n'attendre que de Dieu ſeul une juſtice entiere, ne ſeriez-vous pas aſſez dédommagé de la malice humaine qui vous la refuſe? Conſolez-vous par cette eſpérance; & remerciez celui qui vous l'aſſure par un moïen qui ne vous déplaît, que parce que vous avez de trop foibles idées de ſes récompenſes, ou que vous ne comptez pas aſſez ſur ſa fidélité. Que de douceurs une foi vive ne trouveroit-elle pas dans cette ſeule penſée! L'homme m'outrage, mais Dieu me loüera quelque jour. Et quelle différence de ſes loüanges, à celles que vous pourriez recevoir du monde? Loüanges juſtes; Dieu ne loüera que ceux qui mériteront d'être loüés: loüanges équitables, où la flaterie n'aura point de part; il ne loüera

chacun, qu'autant qu'il ſera loüable : loüanges ſures, par conſéquent, dont le plaiſir ne ſera point troublé par la crainte de l'orgueil ; loüanges lumineuſes, qui ne nous expoſeront point à la mépriſe de nous croire ce que nous ne ſerons pas. Reprimez donc enfin toute impatience ; ſouffrez ſans murmure ces mépris injuſtes, qui ne vous font rien perdre du mérite de ces loüanges éternelles, qui doivent faire l'unique objet de votre ambition ; mépriſez au contraire toute la gloire qui pourroit vous venir des hommes ; craignez un applaudiſſement dangereux, qui peut vous faire oublier le ſoin de mériter l'approbation de votre juge ſouverain ; ne lui demandez que d'être conſtamment fidéle en cette vie, tandis qu'il réſerve à vous couronner éternellement dans l'autre ; & réjoüiſſez-vous au milieu des inſultes des hommes, de ce qu'il ne différe votre récompenſe, que pour la mieux aſſurer, en vous épargnant les tentations de la mépriſe & de la complaiſance.

Digitized by Google

XIV. LEÇON.

Plus on a de ſujets de ſe plaindre des jugemens des hommes, plus on a de raiſons de mépriſer ces jugemens. L'impoſſibilité de les réünir tous, fait voir qu'il n'eſt, ni bon, ni ſage, ni juſte, d'en faire la regle de ſa conduite. Par-là, Dieu nous avertit de nous en faire une indépendante de leurs opinions. S'ils ont à nous mépriſer, que ce ſoit injuſtement: une eſtime univerſelle, ſeroit plus dangereuſe qu'un mépris univerſel.

INDE'PENDAMMENT de l'injuſtice & de la fauſſeté des jugemens des hommes qui ne nous nuiſent point, ces jugemens doivent nous être en eux-même ſi mépriſables, qu'on ne ſauroit trop inſiſter ſur les réfléxions qui peuvent nous affermir dans ce mépris. De toutes les peines qui nous viennent de la part du monde, il n'en eſt point ſur laquelle nous ſachions moins nous modérer. Nous regardons comme une des plus funeſtes ſuites de ſa dépravation, que le mérite & la vertu n'y joüiſſent jamais de toute la gloire qui leur eſt duë; que les vies

les plus pures y puiſſent être noircies, par des calomnies qui les condamnent à l'humiliation ; qu'on y juge ſans diſcernement du bien & du mal ; que les bons & les méchans y ſoïent confondus ; & qu'il y ait toujours trop peu de lumiere & d'équité, pour rendre à chacun la juſtice qu'il mérite. Mais ce ſont ces penſées même qui doivent nous élever au-deſſus de toutes ces opinions, qui nous cauſent tant d'inquiétudes. Leur injuſtice & leur bizarrerie, nous perſuadent de cette importante vérité, que nous goûtons ſi peu : que Dieu n'a pas voulu que les hommes fuſſent nos juges, & qu'il nous eſt indifférent s'ils penſent bien ou mal de nous.

Ils nous trompent ſouvent, ou ſe trompent eux-même dans l'un & dans l'autre. Ils ont trop d'intérêt pour être ſinceres, & trop peu de lumiere, pour juger ſelon la vérité. Mais ſuppoſons-les tous auſſi pénétrans, que ceux qui le ſont le plus ; donnons leur même une connoiſſance parfaite du fond des cœurs : que rien ne leur ſoit caché dans nos diſpoſitions les plus ſecretes ; qu'ils pénétrent nos principes, nos motifs, & nos vûës ; que nos actions enfin n'aïent rien pour eux d'équivoque. Il ſuffit qu'il

Digitized by Google

leur reſte autant de paſſions qu'ils en ont, pour déſeſpérer qu'ils ſoïent équitables : & ce ſeroit toujours une entrepriſe auſſi folle, qu'elle eſt impoſſible, de faire dépendre nos mœurs de leurs opinions, & de prendre leur approbation pour regle de notre conduite. Jamais, quoique nous fiſſions, nous ne réüſſirions à les réünir tous dans un même ſentiment ; & ſur chaque action, le nombre des mécontens l'emporteroit ſur celui des approbateurs. Chacun nous jugeroit ſelon ſes goûts, ſelon ſes averſions, ſelon ſes caprices. Ce qui ſeroit au gré des uns, offenſeroit les autres ; on condamneroit demain, ce qu'on approuveroit aujourd'hui, par un effet de l'inconſtance qui change inceſſamment les hommes, pour ce qui ne change point en ſoi-même. Nos mœurs auroient le ſort des modes ; il faudroit nous laiſſer aller à tous les vents de cette inconſtance ; il nous faudroit, en un mot, autant de maximes que de perſonnes à qui nous aurions à plaire ; & nous nous tourmenterions en vain, pour concilier, ou pour conſerver des ſuffrages toujours auſſi frivoles qu'ils ſeroient différens.

Si ce que j'avance avoit beſoin de preuve, je n'aurois qu'à vous renvoïer à la ſeule expérience de tous les hommes

& de tous les tems. Eſſaïez vous-même à vous faire autant d'approbateurs de votre conduite, qu'il y a de perſonnes, dont vous êtes connu dans le monde. Placez-vous dans quelque ſituation que vous voudrez; prenez le parti qu'il vous plaira; ſoïez eſclave du monde, ou ſerviteur de Jeſus-Chriſt; donnez tout à à vos paſſions, ou faites de votre ſalut votre unique affaire: & voïez ſi vous ſerez univerſellement applaudi, ſi vous ſerez à couvert de toute cenſure. Tout en éprouve dans le monde; la retraite, la diſſipation, la pénitence, les plaiſirs, le faſte, la ſimplicité. Dans tous les partis, vous aurez des apologiſtes & des cenſeurs. Les uns vous condamneront, tandis que les autres s'empreſſeront de vous approuver. Chacun s'érigera, ſelon ſes manieres de penſer, en juge de votre conduite; chacun vous donnera des avis, des maximes, des regles, & des loix de ſa façon. Qui croirez-vous? à qui déférerez-vous? Faudra-t'il que vous corrigiez tour à tour, ce qui plaît ou ce qui déplaît en vous; que vous ſoïez chaque jour, ou chaque heure du jour, différent de vous-même; que vous n'aïez rien de conſtant, que l'attention de changer au gré des caprices des autres;

tres; & que vous preniez inceſſamment autant de formes différentes, que vous aurez de jugemens différens à ſuivre?

Revenez là-deſſus à la raiſon, qui ne vous eſt donnée, que pour préſider à votre conduite; revenez aux lumieres de la foi; revenez au ſentiment de la vertu, dont Dieu mit les principes dans le cœur de l'homme. Quelle idée vous formeriez-vous de ſa ſageſſe, s'il ne vous avoit point donné de regle fixe, à laquelle vous duſſiez vous conformer? Seroit-il digne de lui, de vous livrer à l'incertitude dans les devoirs que vous avez à remplir, pour lui plaire? Seroit-il devenu le Dieu de l'inconſtance, lui, dont le premier caractere eſt de n'être point ſujet à l'ombre même du changement & des viciſſitudes? Comment ſubſiſteroit en lui cette regle immuable de la juſtice, cette ſageſſe ſouveraine qui fait tout avec ordre, & qui nous preſcrit des obligations proportionnées aux ſituations, où ſa Providence nous a placés dans la vie; cette loi qui veut que tout ſe rapporte à la fin, pour laquelle il nous a créés; que rien ne s'en éloigne dans nos affections & dans nos œuvres?

Vous le voïez l'injuſtice & la bizar-

rerie des jugemens, dont nous nous plaignons, eſt comme le ſecret de cette ſageſſe toute-puiſſante, qui ſait faire rentrer dans ſon ordre ce qui s'en écarte : c'eſt comme la leçon muette que Dieu nous fait, de nous élever au-deſſus de cette foibleſſe, qui nous fait craindre de déplaire à ceux, qui nous mettent dans l'impuiſſance de leur plaire univerſellement. C'eſt par-là qu'il nous aprend à nous faire une conduite indépendante des approbations ou des cenſures humaines; à ſonger que notre unique ſoin doit être de nous appliquer à découvrir ce qui lui plaît, à lui, qui veut être notre regle & notre modéle; de conſulter ſes loix & ſes ïeux dans chaque démarche que nous avons à faire; d'exécuter
a. *Cor. 6. 8.* ſes volontés comme l'Apôtre, parmi l'honneur & l'ignominie, parmi la bonne & la mauvaiſe réputation; de compter pour rien d'être jugé par quelque homme que ce ſoit; de ſecoüer le joug de ces injuſtes égards auſquels notre vanité nous aſſervit; à n'agir jamais que par des vûës de devoir.

C'eſt par cette habitude que le juſte doit devenir comme le roi du monde. Il faut qu'il regarde tout ce qui l'environne, avec indifférence; que toujours

ſous les ïeux de Dieu qu'il ſert, il agiſſe comme s'il étoit ſeul avec lui dans le monde. Sans cette diſpoſition, tout tombe, tout périt, tout ſe dément dans les maximes des mœurs. Il faut ſe réſoudre à rougir ſouvent de l'Evangile; il faut abandonner la vérité, conſentir au menſonge, aplaudir au vice, loüer le pécheur dans les deſirs de ſon ame; & pour tout dire en un mot, il faut déplaire à Dieu, pour plaire aux hommes.

Mais quoi? S'entêter de les contenter; on ne ſauroit trop le redire, & trop y réfléchir; c'eſt une réſolution déſeſpérée. Faits comme ils ſont, on ſera déſaprouvé dans les conduites les plus contraires. Chaque diſciple de Jeſus-Chriſt ſera traité comme ſon maître. Les uns diſoient de lui, C'eſt un homme de bien: Les autres, Non; mais il ſéduit le peuple. Changez de conduite; on changera pour vous de cenſures. Quittez Dieu pour le monde; on vous traitera d'impie, d'homme ſans religion. Ceux-même qui n'en ont point, voudront du moins que vous en conſerviez les apparences. Ils vous feront un crime de leur reſſembler. Quittez le monde pour Dieu; vous ſerez regardé comme

un imbécile, comme un petit eſprit ; comme une ame dominée par l'humeur, ou rongée par de vains ſcrupules ; comme un cœur ambitieux, qui couvre ſes orgueilleuſes vûës ſous le maſque de l'humilité chrétienne. On vous pardonne auſſi peu de ſacrifier la fortune à la religion, que la religion à la fortune. Ce n'eſt pas tout. Bien loin de réünir tous les ſuffrages en faveur du parti que vous aurez pris, vous trouverez des cenſeurs capricieux, qui vous cenſureront par le plaiſir de vous cenſurer, & qui condamneront également en vous le bien & le mal.

Rien, ce me ſemble, ne peut mieux vous guérir de l'envie de plaire au monde, que cette derniere réfléxion. Mais elle doit ſur-tout vous faire rougir de la fauſſe honte, qui vous empêche ſi ſouvent de vous déclarer pour la piété, contre les maximes du ſiécle. Que gagnez-vous à retenir la vérité dans l'injuſtice ? Que vous revient-il de céder à ces indignes fraïeurs, qui balancent en vous les plus ſaints deſirs ; qui vous rendent ſourd à la voix de Dieu, qui vous apelle ; qui vous font étouffer les plus vives inſpirations de la grace ; qui réduiſent cette converſion que vous

méditez depuis ſi long-tems, à des projets inutiles, à de ſtériles velléïtés, à des irréſolutions éternelles ? Demandez-vous une fois dans la vie, ſous les ïeux de Dieu, qui vous avertit de ne point vous rendre eſclave des hommes ; demandez-vous, dans cette impoſſibilité de les contenter tous, quelle eſt la prétenduë ſageſſe de ces craintes, qui vous font réprimer vos meilleurs ſentimens ; de ces diſſimulations mal entenduës, pour ne pas avoüer que vous vous ſentez touché ; de ces embarras d'une piété équivoque ; de cette confuſion ſi peu raiſonnable, qui vous fait preſque plus rougir de votre repentir, que vous n'auriez dû rougir de votre péché ; de ces indignes déſaveux d'un renoncement aux vanités du monde, dont vous ne ſauriez ſoutenir le glorieux reproche. Vous craignez en tout cela les cenſures ; & vous ne les évitez pas. Tout eſt blâmé par les hommes : & vous perdez doublement à vous aſſervir à leurs capricieuſes cenſures.

Tout eſt plein de mépriſes dans ces ménagemens inſenſés, dont l'incertitude & les viciſſitudes des jugemens du monde ne vous guérit pas. Vous vous en faites mépriſer, par ce que vous

faites pour échapper à ſon mépris. Vous voudriez conduire en ſecret votre retour à la piété, dérober au public vos premieres démarches, vous épargner mille diſcours malins que vous prévoïez qu'on en fera, donner à Dieu le dedans du cœur, ſans refuſer encore les dehors aux uſages & aux bienſéances. Par-là vous perdez l'eſtime, dans l'envie de la conſerver. Voilà les hommes. Efforcez-vous de leur plaire; ils vous mépriſent. Trahiſſez pour eux votre conſcience; ils en ſont ſcandaliſés. Telle eſt la récompenſe de la lâcheté, qui vous fait craindre les ïeux de la multitude, & rechercher ſon ſuffrage aux dépens de votre devoir. Et de quelles injuſtices d'ailleurs vous chargez-vous aux ïeux de Dieu, par la folle indignité de cette conduite? Vous péchez contre ſa vérité, qui vous inſpire & qui vous montre ce que vous avez à faire. Vous voïez le bien, & vous faites le mal. Vous perſévérez dans des égaremens, dont il vous rapelle. Vous perdez le fruit des amertumes ſalutaires qu'il répand ſur vos affections déréglées. Vous gardez le ſilence en mille occaſions où vous êtes obligé de parler. Vous refuſez à la ſainteté de ſes loix le témoignage que vous lui devez. Vous

abandonnez peut-être l'innocence aux calomnies. Vous laiſſez dans l'erreur ceux que vous pourriez déſabuſer. Vous leur laiſſez croire que vous aprouvez encore ce que vous avez commencé de condamner. Vous leur donnez un exemple qui les autoriſe, tandis que vous les déſaprouvez au fond de votre cœur. Vous craignez de leur déplaire. Vous leur diſſimulez leurs fautes. Vous leur permettez de débiter impunément leurs imaginations. Vous vous aſſujettiſſez vous-même à leur langage, dont vous connoiſſez les illuſions. Vous aplaudiſſez, ou vous vous abſtenez de condamner ce que vous ſavez être mauvais. Vous n'oſez confeſſer le bien même. Et que ne perdriez-vous pas enfin, quand vous conſerveriez à ce prix une eſtime frivole, qui vous échape par quelque côté que vous la pourſuiviez. Devenez ſage par ces pertes. C'eſt là ce que Dieu veut. Ne vous obſtinez point à courir après une ombre qui fuit devant vous; & renoncez au deſir pernicieux d'une approbation, que vous n'obtiendrez point, à quelque prix que vous la mettiez.

Quand, par impoſſible, il y auroit une honte véritable à vous déclarer con-

Digitized by Google

ſtamment pour la juſtice, ne devriez-vous pas vous réjoüir de votre humiliation même, dans l'attente de la récompenſe, qui vous eſt aſſurée de la part du juſte juge? Mais quelle folie de la riſquer, pour éviter cette fauſſe humiliation, ſans eſpérance d'y réüſſir? Il n'eſt jamais ſage de tenter l'impoſſible: Et puiſque les hommes n'ont pas aſſez de diſcernement ou d'équité, pour eſtimer les choſes ce qu'elles valent, il faut en avoir aſſez pour mépriſer leur eſtime. N'eſt-il pas auſſi honteux, qu'il eſt étrange, qu'on ne ſoit capable de cet effort, que quand ils déſaprouvent ce qu'ils ont raiſon de déſaprouver? On n'apréhende point les diſcours du public, pour ſe livrer à toute la honte d'une paſſion ſcandaleuſe. Une ame audacieuſe affronte alors toutes les cenſures. On la blâme avec juſtice; & elle compte pour rien les jugemens qu'on fait d'elle. On ne ménage point l'eſtime & l'approbation du monde, quand il s'agit des plaiſirs. On ne l'écoute point, quand ſes reproches ſont juſtifiés par ceux de la conſcience. Il faut, dit-on, le laiſſer parler. Pourquoi n'en venons-nous pas à cette indifférence, quand il s'agit d'être fidéle aux loix du Seigneur? Les jugemens

des

des hommes ſont-ils plus terribles au bien qu'au mal ?

S'il faut être déſaprouvé du monde, n'eſt-il pas auſſi conſolant que raiſonnable, de faire, que ceux qui nous déſaprouvent, ſoïent dans leur tort ? Leur injuſte mépris retombe alors ſur eux-même. Nous ne devons plus regarder leurs jugemens, que comme les égaremens d'un eſprit que Dieu livre à ſes propres ténebres ; que comme le fruit de quelque paſſion qui les condamne. La vertu n'en ſouffre point. Elle peut ſe paſſer de partiſans & d'admirateurs. Le défaut d'approbation, qui ne peut lui nuire, la conſerve, l'épure, la rend plus parfaite. Le mépris, comme nous l'avons vu plus d'une fois, lui épargne les tentations de la complaiſance & de la vanité, le danger de ſe méconnoître & de ſe négliger. C'eſt pour elle un nouveau gain de ne pas obtenir ces approbations, que la ſeule impoſſibilité de les réünir doit lui aprendre à mépriſer. Dieu ſe juſtifie dans tous ſes conſeils ſur nous.

Suppoſons qu'il permît que tous les hommes conſpirâſſent à nous donner des loüanges ; à ne nous marquer jamais que de l'eſtime par leurs diſcours, où en ſerions-nous ? La penſée la plus naturelle,

& la ſeule qui dût vous venir alors, c'eſt que tout le monde conſpireroit à vous tromper; qu'il n'y auroit point de ſincérité dans l'opinion qu'on affecteroit d'avoir de votre mérite. Et comment pourriez-vous en juger autrement ſur la connoiſſance que vous avez des différens caracteres des hommes, de la varieté de leurs préventions & de leurs intérêts? Vous devriez être perſuadé que les uns ou les autres aprouveroient en vous, ce qu'au fond ils y condamneroient. Et à qui d'entre eux déféreriez-vous? Vous prendriez le mal pour le bien. Vous confondriez les vertus avec les vices, quand vous les verriez également aplaudis. Vous ſeriez réduit à l'impuiſſance de corriger les uns, & de perfectionner les autres. Votre vanité ſaiſiroit indifféremment tous les éloges; & vous vous croiriez parfait, avec un mélange confus d'imperfections & de foibleſſes.

N'euſſiez-vous que de bonnes qualités, ne fiſſiez-vous que du bien, le péril n'en ſeroit pas moins grand. Vous joüiriez avec plaiſir de l'eſtime publique. Vous pourriez y borner vos deſirs; & vous perdriez la ſeule récompenſe digne de la vertu; c'eſt-à-dire, la

Digitized by Google

gloire qui vient de Dieu : car Dieu ne récompenſe que ce qu'on fait uniquement pour lui plaire. Il veut être ſeul l'objet de toute notre juſtice ; & ne ſouffre point qu'on ſe partage entre ſes créatures & lui. C'eſt donc une eſpece de bien que la vertu même ſoit eſtimée des uns, & mépriſée des autres, & qu'il ne ſuffiſe pas d'être exact à ſes devoirs pour éviter les cenſures. Cette deſtinée vous met dans la néceſſité bienheureuſe de vous élever au-deſſus de ces injuſtes jugemens, & de ne ſonger qu'à plaire à celui, qui ne peut ignorer vos diſpoſitions ſecretes ; ni les condamner, ſi elles ſont conformes à ſes volontés ; ni manquer à les couronner, ſi vous y perſévérez juſqu'à la fin ; mais qui ne les couronneroit point, ſi vous vous étiez hâté de recevoir ici votre récompenſe, dans le vain plaiſir de joüir de l'eſtime humaine.

Reconnoiſſez donc à ce ſujet une nouvelle erreur ; & ſachez être reconnoiſſant de ce qu'il vous laiſſe cette foibleſſe ou cette tentation de moins dans l'injuſtice de ces jugemens, dont vous êtes ſi vainement, & ſi indignement allarmé. Reprochez-vous devant lui tant de bons deſirs étouffés, tant de bonnes œuvres

interrompuës ou négligées, tant de lâchetés commiſes, pour ne pas déplaire à des juges, à qui vous ne pouvez plaire qu'à pure perte. Aprenez à ne plus faire dépendre votre conſcience de ces opinions auſſi dangereuſes qu'incertaines. Souvenez-vous que ſoit que vous tombiez, ou que vous demeuriez ferme, ceux qui vous en blâment ou qui vous en loüent, ne ſont point les arbitres de vos mœurs. Craignez de vous aſſervir à leurs jugemens, juſqu'à manquer à ce que vous devez à celui, dont les volontés ſont vos ſeules regles. Qu'une égale indifférence pour l'eſtime & pour le mépris des créatures, réüniſſe toutes vos attentions dans le ſoin d'être fidéle à vos devoirs, ſans ſonger à ce que les hommes en penſeront. Aïez ces paroles d'un Prophête ſans ceſſe préſentes à
Iſ. 5. l'eſprit : Celui qui s'empreſſe de donner des loüanges à ſon ami, n'eſt pas différent de celui, qui le charge d'injures ou d'imprécations. Et que cette incertitude de jugemens vous détermine à vous faire une conduite de raiſon toujours conſtante au milieu des bonnes ou des mauvaiſes opinions que le monde en aura.

Digitized by Google

XV. LEÇON.

Nous prenons le change ſur tous les maux du monde. Nous ne murmurons que de ceux qui ne ſont pas de vrais maux. Le péché des autres ne nous nuit, qu'autant qu'il nous porte à pécher nous-même. Les vices ſéduiſans ſont plus dangereux, que les vices incommodes. Notre impatience ſur les défauts des hommes, ne naît que de l'oubli de cette maxime ſi ſenſée : Que perſonne ne peut être offenſé que par lui-même.

LA plus grande de nos mépriſes en cette vie, c'eſt toujours de n'y pas connoître nos vrais maux. Nous nous plaignons de ceux, qui n'en ont que l'apparence; & nous ſommes tranquiles ſur ceux, qui devroient nous cauſer les allarmes les plus réelles. Notre eſprit eſt aveuglé par nos ſenſibilités; & toujours impatiens avant de réfléchir, ſi nous avons des ſujets de l'être, nous ne querellons la Providence, que ſur les vices qui nous incommodent, tandis que ce ſont les ſeuls, qui ne peuvent nous nuire

que par notre impatience même. Je vous l'ai montré par le détail ; ils ont tous des uſages utiles pour une ame qui ſe poſſéde, & qui ſe rend attentive à cette ſageſſe toute-puiſſante, qui diſpoſe de tout, de maniere qu'on peut tirer le bien du mal. Il n'en eſt point qui ne puiſſe nous dégoûter de lui-même par la peine qu'il nous cauſe, & qui ne nous permet plus de douter de ſon injuſtice. Il n'en eſt point qui ne nous rapelle à quelque devoir, que le penchant nous feroit méconnoître, ou que le repos nous feroit oublier. Les injures, les inſultes, les uſurpations, les médiſances, les cenſures, les calomnies, les violences, les vexations ; tous les traitemens les plus fâcheux & les plus déſagréables à la nature, ne ſont-ils pas propres à vous découvrir vos défauts, à vous faire ſentir vos foibleſſes, à vous avertir de votre vraïe miſere, à vous perſuader que votre félicité n'eſt point du ſiécle préſent, à vous détacher de ſes biens fragiles, qui ne peuvent vous ſatisfaire, & qui peuvent vous être enlevés? Tout ce qui ne va qu'à troubler le repos de votre vie, qu'à diminuer vos forces, qu'à ruiner votre ſanté, qu'à vous ôter votre liberté, qu'à vous dépoüiller de vos ri-

Digitized by Google

cheſſes, qu'à vous fermer l'accès aux eſpérances du monde, qu'à rendre votre condition plus obſcure ou plus triſte, qu'à vous cauſer quelques douleurs paſſageres, qu'à vous priver d'une gloire vaine, qu'à vous enlever la vie même; tout cela peut vous être plus avantageux que funeſte. Le ſage ne doit regarder comme un mal, que ce qui peut le rendre mauvais lui-même. Dans tout ce que je viens de dire, rien ne peut le rendre mauvais, que ſon impatience à le ſouffrir.

Voïez à préſent quels ſont les vices qui peuvent vous nuire. Eſt-ce l'envie, la jalouſie, la mauvaiſe humeur, la malignité, la fraude, l'artifice, la duplicité, les ſoupçons injuſtes, les faux jugemens? Pas un de tous ces défauts ne touche au fond de ce que vous êtes. Vous reſtez le même au milieu des attaques que toutes ces paſſions vous livrent. Inſtruiſez-vous par elles; déſabuſez-vous; corrigez-vous; élevez-vous à Dieu, qui ſera votre juge; repoſez-vous ſur ſon équité ſouveraine. Aprenez à mettre en lui ſeul toutes vos eſpérances; vous changez les injuſtices même en moïens de ſalut. Souffrez-les ſeulement avec patience. Vous vous fai-

tes des mérites de vos peines; & ce ſont ces injuſtices pourtant qui vous font gémir du peu d'ordre que vous croïez voir dans le monde. C'eſt là ce qui vous fait accuſer les diſpoſitions immuables, qui vous expoſent à tant de déſagrémens.

Ne comprendrez-vous jamais que c'eſt une heureuſe miſere d'être troublé par les vices des autres, & de ne les point avoir; d'en recevoir de la douleur, & de n'en point concevoir d'amour? Ne comprendrez-vous point que la triſteſſe de celui qui ſouffre des injuſtices, vaut mieux que la joïe de ceux, qui les font? Non; vous n'avez de vrais ennemis parmi les pécheurs, que ceux qui peuvent vous inſpirer l'affection du péché. Les grands maux du monde, ce ſont ſes ſcandales. Les vices qui nuiſent, ce ſont ceux qui plaiſent. C'eſt la vanité qui vous ébloüit par l'éclat, dont elle s'empreſſe de briller; le faſte des équipages, le luxe des habits, les profuſions de l'abondance, les délices des repas, une vie de plaiſirs & d'amuſemens. Les ſeules ſituations dangereuſes pour nous, ce ſont celles qui nous expoſent aux tentations. Vous confondez les objets dans vos plaintes, & vous

vous méprenez ſur ce qui fait le vrai malheur de la vie.

Par où vous croïez-vous ſi maltraité de la Providence ? Contez-moi vous-même vos peines, ou ſouffrez que je les imagine. Vous vivez peut-être avec des caracteres, dont l'oppoſition pour vous eſt ſi déclarée, que vous êtes ſans eſpérance d'avoir jamais aucun agrément avec eux. On vous haïſſoit avant de vous connoître. On s'eſt prévenu contre vous à la premiere vûë. Vous n'aviez pas ouvert la bouche, qu'on étoit prêt à vous contredire, à vous cenſurer, à trouver du ridicule ou du travers dans tout ce que vous pouvez dire de plus ſage & de plus meſuré. La mauvaiſe impreſſion qu'on a priſe de votre perſonne, s'étend à tout ce que vous faites. On vous dédaigne ; on vous mépriſe ; on vous rebute. Tout ce qui vient de vous eſt odieux, juſqu'au bien que vous faites, ou que vous voudriez faire. Les ſoupçons ſe mêlent à la prévention. Tout devient ſuſpect dans votre conduite la plus ſimple. On ſe défie de tout. On ne vous confie rien. On vit avec vous dans des réſerves, & dans des diſſimulations continuelles. Vous aimez votre famille. Vous êtes toujours prêt

à vous prêter aux beſoins des autres ; & vous portez ſeul toute la peine des fautes qu'ils font. On vous maltraite dans les momens d'emportement & de vivacité ; & c'eſt en vous qu'on vient chercher les conſolations & les ſecours dans l'affliction. Vous n'êtes cher, que quand on ne peut plus ſe paſſer de vous ; & dans le tems même qu'on reçoit vos ſervices, on eſt tout prêt à les oublier, pour vous faire de nouvelles querelles.

D'un autre côté, c'eſt l'envie qui s'attache à tout ce que vous avez de bon ; qui ne peut ſouffrir que vous aïez le moindre avantage, dont elle ne cherche à vous priver : c'eſt la jalouſie, qui s'irrite d'un peu de juſtice qu'on rend à votre mérite, & qui ne peut contenir ſon chagrin, ſans vous le faire ſentir par quelque endroit. On vous retient dans une contrainte ſans relâche. On vous accable de travail & de ſoins. On vous plaint les choſes les plus néceſſaires. Vous voïez tomber ſur vous tout ce qu'il y a de mauvaiſe humeur & de mauvais traitemens. On ne vous épargne point dans les fautes les plus légeres. On vous fait des crimes de tout. Si vous paroiſſez dans quelque compagnie, ce n'eſt que pour en devenir le joüet, ou pour en

eſſuïer les froideurs. De mauvaiſes langues ont donné de vous des idées fâcheuſes. On vous a fait une réputation, dont vous trouvez tous les eſprits incapables de revenir. Vous êtes par tout ſupplanté, déplacé, décrié. Vous retombez, à chaque démarche que vous faites, dans quelque fâcheuſe affaire. On vous conteſte vos droits; on vous enleve vos héritages; on exerce contre vous les plus injuſtes violences; & vous ne trouvez aucune protection dans les loix. C'eſt la piété même; c'eſt l'envie de vous donner tout entier aux ſoins de votre ſalut, qui vous fait rencontrer des obſtacles & des écueils. J'abrége ces peintures; & je vous permets d'y joindre tout ce que vous avez lû de plus triſte & de plus affligeant dans les différentes ſituations, où la malignité du monde peut réduire les gens de bien. Dites-moi tout ce que je n'ai pû dire, & tout ce que la ſeule expérience peut aprendre: & je vous demande après tout où ſont vos malheurs? où ſont les pertes, dont vous n'aïez pas ſujet de vous conſoler, ſi la foi vous anime? où ſont les maux, dont je ne vous aïe pas encore apris à faire quelque ſalutaire uſage?

Suppoſez maintenant que tout change de face pour vous dans le monde, & préparez-vous aux attentions, que la ſociété que je vais vous donner, mérite. Je ne la compoſe que de perſonnes favorables aux inclinations de l'amour-propre. Au lieu des antipaties, des contradictions, des manieres fâcheuſes, des mécontentemens & des rebuts, vous n'éprouverez de leur part qu'empreſſemens, que careſſes, que complaiſances, que douces inſinuations, que politeſſes flatteuſes. Vous aurez des parens aveuglés par leur fauſſe tendreſſe, qui ne craindront que de vous contraindre un moment dans vos penchans, que de ne pas vous procurer aſſez de moïens de vous ſatisfaire; qui vous nourriront dans la molleſſe; qui ne vous inſpireront que l'amour du monde & de ſes vanités; qui ne formeront ſur vous que des projets de fortune; qui vous donneront des vûës d'ambition; qui ne perdront point d'occaſions de vous inſpirer les principes du faux honneur. Vous les verrez eux-même ſe livrer ſans réſerve & ſans pudeur à toutes les paſſions déréglées, & confirmer par leur exemple les pernicieuſes leçons qu'ils vous auront faites. Dans le domeſtique vous ne ſerez environné que

d'ames mercenaires, & dévoüées à ſervir vos mauvais deſirs ; qui s'étudieront à les faire naître, pour les mettre à profit ; qui vous exhorteront à ſecoüer le joug d'une obéïſſance, qu'ils vous feront regarder comme une ſervitude ; qui vous aideront à tromper la vigilance de ceux, qui pourroient encore s'oppoſer à vos diſſipations, à vos mauvais commerces ; qui vous faciliteront les ſorties, les entrevûës, les parties ſecretes, & les reſſources aux fauſſes dépenſes qu'ils vous auront conſeillées. Au dehors vous n'aurez que des liaiſons propres à vous entretenir dans le déſordre, ou capables de vous y jetter ; que de faux amis, ou de dangereuſes amies, qui vous ſolliciteront d'entrer dans leurs intrigues, de partager leurs voluptés ; qui vous entraîneront aux ſpectacles, ou dans des lieux de débauche. Dans les compagnies où vous ſerez introduit, vous ne verrez que des pompes ébloüiſſantes, que des images de la vanité propres à ſéduire vos deſirs, que des objets préparés pour allumer des feux illégitimes. Vous n'y verrez reſpirer que la licence & les folles joïes : le libertinage & l'irréligion s'y démaſqueront devant vous, & triompheront impudemment de

la vertu, qui n'y recevra que du ridicule. On vous y fera des propoſitions effrontées, mais flatteuſes. On vous y tentera par de ſéduiſantes eſpérances. Si vous avez encore quelques réſerves; ſi vous conſervez quelque goût pour la piété; ſi vous méditez quelque réforme, on n'oubliera rien pour vous en faire rougir. On joindra les reproches aux railleries. On traitera de ſimplicité vos fraïeurs les plus ſages. Vous n'y penſez pas, vous dira-t'on; vous donnez dans les viſions & dans les chimeres. Vous en faites trop, ou vous voulez en trop faire. Les autres ne ſont-ils pas chrétiens comme vous? N'eſt-ce pas une folie de vouloir ainſi ſe ſingulariſer? Ne voiez-vous pas une infinité d'honnêtes-gens, qui ſe mettent au-deſſus de vos ſcrupules? Croïez-vous qu'ils ne ſoïent pas auſſi ſenſibles que vous à la perte de leur ame? Ne faut-il pas s'accommoder aux uſages, ſe faire au tems, ſuivre les mœurs du ſiécle où vous vivez?

Vous voilà donc placé dans un point de vûë, d'où vous n'apercevrez rien autour de vous, qui ne conſpire à vous faire perdre l'idée de l'injuſtice des paſſions, à diminuer en vous l'horreur du vice, à vous dégoûter de vos obliga-

Digitized by Google

tions : rien qui ne vous engage dans les voïes du ſiécle, qui ne vous détourne de celles du ſalut, qui ne vous écarte des vrais principes, qui ne faſſe chanceler votre foi, qui n'affoibliſſe votre eſpérance, qui ne vous réfroidiſſe dans le ſervice de Dieu, qui ne retarde vos progrès, ou qui ne vous faſſe regarder en arriere. Après cela, faut-il vous demander lequel des deux états, dont je viens de vous parler, vous prendriez, s'il étoit à votre choix ; lequel du moins vous donneroit de plus juſtes ſujets de murmurer de l'œconomie du Seigneur ? Que je me reprocherois de vous avoir donné de l'envie pour la derniere de ces ſituations, en vous la peignant ! Que je vous plaindrois, ſi quelque engagement vous y retenoit ! Et que ne vous dirois-je point, pour vous porter à la quitter promptement, ſi c'étoit par choix que vous l'euſſiez recherchée !

Nous ne ſommes de nous-même que trop portés au mal, que trop prêts à nous laiſſer perſuader de ce qui plaît à la nature, que toujours trop faciles à nous juſtifier par l'exemple, à nous relâcher, à nous laiſſer corrompre ; & dans la fatalité qui nous ôte l'eſpérance de trouver des hommes ſans vice, c'eſt un

Digitized by Google

trait de miſéricorde que nous en ſoïons plutôt inquiétés, que ſéduits; que nous ſoïons plutôt les victimes de la peine, que du plaiſir. Tous les maux qu'ils peuvent nous faire, ne ſont point à craindre pour nous, qui ne devons reconnoître en cette vie d'autre mal, que le péché. Concluez-en, que le monde nous eſt plus dangereux par la contagion de ſes mœurs, que par la malignité de ſes cenſures, ou par la violence de ſes perſécutions. Nous ne ſommes point tentés d'imiter les vices, qui nous déplaiſent; & le tourment qu'ils nous cauſent, eſt un préjugé qu'ils nous donnent contre eux-même.

Mais quoiqu'il en ſoit, ce que vous ne devez jamais perdre de vûë; c'eſt que ces vices, quelque fâcheux qu'ils vous paroiſſent, ne vous donnent jamais de juſte ſujet de vous plaindre d'une deſtinée, qui vous expoſe à leurs inſultes: & comme la répugnance naturelle que nous avons à ſouffrir s'oppoſe ſans ceſſe aux impreſſions, que cette conviction devroit faire ſur nos eſprits, rempliſſez le vôtre des maximes propres à la fortifier. Une raiſon ſaine les avoit gravées dans celui du fameux Socrate, que les Oracles des Païens avoient déclaré le

plus

plus ſage des hommes. Un Poëte impudent & malin, qui le déchiroit publiquement par ſes invectives, ne put jamais altérer la tranquilité de ſon ame. Il ne montra point de colere contre les plus acharnés de ceux, qui cherchoient à le perdre. Anite & Mélite, s'écrioit-il, peuvent faire mourir Socrate; mais ils ne peuvent lui nuire. Le méchant ne peut faire au bon de vrai mal.

Tous les écrits des ſaints Docteurs ſont pleins de ſemblables traits; que celui, qui ſait vaincre les vices, ne peut être vaincu par l'homme. Il ne peut être vaincu, que quand ſon ennemi lui ravit ce qu'il aime; & s'il n'aime que ce qui ne peut lui être ravi, ſans doute il eſt invincible; qu'il n'eſt qu'un ſeul trouble à craindre en ce monde, & que c'eſt celui de la conſcience; que quand le cœur eſt tranquile, de quelque côté que les afflictions viennent, l'homme peut s'y réfugier, & qu'il y trouve Dieu qui le conſole; que rien ne peut nous ôter ce que le Tout-puiſſant nous donne, parce que rien ne le peut vaincre, & l'empêcher de conſerver ce qu'il a donné; qu'il eſt un aſile en nous, où le perſécuteur ne peut pénétrer; que c'eſt le cœur où Dieu habite; que les hommes

nous perſécutent tant qu'ils voudront, rien ne peut mourir en nous, que ce qu'il y a de mortel; que la pauvreté, l'humiliation, les infirmités, la mort même, ne ſont pas de vrais maux, parce que les biens, qui leur ſont oppoſés, ne ſont pas de vrais biens; que tout mal nuit plus à celui qui le fait, qu'à celui qui le ſouffre, parce qu'il peut être ſouffert, au lieu qu'il ne peut être fait, ſans rendre l'homme plus mauvais; qu'il retombe ſur la tête de l'injuſte; que la perſécution, qui le rend plus coupable, rend celui qu'il perſécute plus pur; qu'ainſi la triſteſſe de celui qui eſt en butte à l'injuſtice, vaut mieux que la joïe de celui qui la commet; que l'injuſte ne nous ſupplante, que quand il nous embarraſſe dans la voïe de Dieu, que quand il nous y fait chanceler, que quand il nous en fait ſortir, que quand il nous y fait tomber, que quand il nous arrête, que quand il nous fait reculer; qu'ainſi nos vrais ennemis & nos ſeuls ennemis ſont ceux, qui nous ſcandaliſent par leurs vices; mais que comme ils ne peuvent nous les faire aimer malgré nous, il eſt toujours vrai, comme ſaint Chryſoſtome l'a fait voir dans un ouvrage exprès, que perſonne ne

peut être bleſſé que par lui-même ; que par conſéquent, chez les Chrétiens, ce n'eſt pas celui qui ſouffre une injure, mais celui qui la fait, qui doit ſe regarder comme miſérable.

Recueillez avec ſoin ces précieuſes & conſolantes vérités. Accoutumez-vous à ne reconnoître d'autre malheur, que celui d'offenſer votre Dieu, & de ne pas mériter l'effet de ſes promeſſes ; vous ne vous plaindrez plus des maux qu'il permet aux hommes de vous faire.

Digitized by Google

XVI. LEÇON.

Nous avons dans nos propres fragilités mille raiſons de fuir le commerce du ſiécle ; & c'eſt par les vices des autres, que Dieu nous en inſpire le deſir. Il n'eſt pas poſſible de ſe ſéparer abſolument de toute ſociété ; mais on trouve des momens pour ſe rendre à ſoi-même, quand on ne ſe prête aux autres que par néceſſité. Rien ne nous doit paroître plus utile & plus doux, que d'être ſouvent ſeuls. Que le penchant ne nous ſéduiſe point : il n'y a jamais de devoir de s'expoſer à ſa perte.

ON conçoit aiſément par ce que je viens de dire, que s'il nous étoit donné d'opter ſur les paſſions des hommes, nous devrions préférer celles qui nous tourmentent, à celles qui nous flattent. Mais les unes & les autres ont pour nous une utilité commune : c'eſt de nous rapeller à nous-même par le ſentiment des déplaiſirs, ou par la crainte du ſcandale. Nous avons mille preſſantes raiſons de nous ſéparer autant que nous pouvons des créatures. Créés pour Dieu

Digitized by Google

ſeul, obligés de faire notre premiere étude du ſoin de nous rendre agréables à ſes ïeux ; nous devons chercher à n'avoir point d'autre affaire, que celle de notre ſanctification ; ne nous occuper des ſoins de la vie, que pour le ſeul néceſſaire ; ne commercer avec les hommes, que ſelon l'étenduë de nos engagemens, & des loix de la charité. Tant que Dieu ne nous impoſe point d'autres obligations, c'eſt agir contre nos intérêts de nous envier notre loiſir. Nous n'en ſaurions trop avoir, pour réfléchir ſur nos devoirs & ſur nos foibleſſes ; pour travailler à guérir les maux de notre ame, à méditer les vérités les plus propres à nous ſoutenir contre nos mauvais penchans, à revenir des fauſſes maximes du ſiécle, & des illuſions de l'amour-propre. Tant qu'on vit dans le grand monde ; tant qu'on prend part à ſes vanités, qu'on s'aſſujettit à ſes uſages, qu'on vit dans l'agitation de ſes affaires, & dans la diſſipation de ſes plaiſirs ; il eſt comme impoſſible qu'on s'inſtruiſe ou qu'on ſe déſabuſe. Les ſens ſont trop enchantés, l'imagination trop embarraſſée ; l'eſprit n'eſt pas aſſez tranquile, pour diſtinguer ce qu'il y a de vrai & de faux dans les voix qui lui parlent au-dedans. Il

faut absolument, ou renoncer à ces embarras, ou se ménager du moins des momens de retraite & de solitude, pour examiner ses connoissances dans le repos de l'ame. Que faisons-nous sur-tout parmi ceux, à qui nous devons craindre de ressembler, quand aucune raison de devoir ou d'état ne nous y retient?

Cependant la tentation de nous dissiper naît ici du fond même, qui nous invite à nous recueillir. Nous sommes trop imparfaits, pour aimer à nous occuper de nous-même; trop indigens, pour nous suffire. Nous fuïons de notre cœur, pour chercher au-dehors des ressources & des consolations. Nous y trouvons du moins l'avantage de perdre de vûë nos miseres. Ainsi nous craignons le repos; & nous nous faisons une espece de plaisir du tumulte. Nous recherchons avec empressement la société pour laquelle nous sommes faits, sans songer qu'elle peut nous être dangereuse, lors même qu'elle nous est nécessaire, & que nous y sommes retenus par des engagemens ou des devoirs indispensables.

Il est vrai que rien n'eût été plus utile & plus aimable, que celle que l'innocence eût formée. Si les hommes eûs-

ſent vécu ſans ſe corrompre ; une tranquilité toujours inaltérable, en eût rendu les délices plus pures. D'où ſeroit venu le trouble, où l'antipatie des humeurs n'eût point introduit la diſcorde, où la cupidité n'eût jamais inſpiré d'uſurpations, ni l'ambition de violences ? Unis par le lien de l'humanité, les hommes, ſans méſintelligence, auroient vécu ſans autre crainte, que celle de ſe faire du mal. Le beſoin chez eux eût été la meſure des intérêts ; & la modération contente du néceſſaire, n'eût point laiſſé de prétexte à la jalouſie. Dans la ſimplicité de leurs inclinations, l'idée de la domination ne ſeroit point venuë tenter leurs deſirs. Placés où la Providence les eût fait naître, leurs talens ou leurs néceſſités eûſſent décidé de leurs occupations. Ils n'auroient point connu d'autre ſubordination, que celle que les tendreſſes du ſang, & le reſpect de l'âge, auroient fait aimer ; & l'égalité des conditions n'auroit pas moins affermi les amitiés, que la conformité des penchans. Ils auroient pû ſe lier indifféremment avec leurs voiſins & leurs proches ; concourir mutuellement à ſe ſoutenir dans la piété ; ſervir Dieu dans la joïe de leur cœur, & l'honorer par leurs plaiſirs mê-

me, & par les consolations d'une vie commune; passer tranquilement des jours, qui ne leur étoient donnés, que pour se préparer aux joïes de l'éternité.

A cette image, on ne peut s'empêcher d'en regréter la réalité, de souhaiter que Dieu rende son esprit à toute chair : mais dans ces vœux, comme dans tous les autres, nous devons nous remettre à ce qu'il lui plaît d'en ordonner. C'est à nous d'étudier ses volontés dans sa conduite, & d'y conformer la nôtre. Depuis que les passions ont altéré les sentimens de la nature, les hommes sont devenus les uns pour les autres des tourmens & des écueils. Ils ont tout à craindre dans la société pour leur repos & pour leur salut. Tout peut leur y nuire; & tout est capable de le vouloir. De-là naît, dit S. Augustin, ce desir de la solitude, qui s'éleve du cœur de ceux qui veulent marcher dans les voïes étroites. A la vûë des troubles & des scandales du monde, ils désirent d'avoir les aîles de la colombe, pour s'envoler dans quelque desert. Ils regardent les foiblesses & les mauvais exemples des autres, comme une double persécution qu'ils voudroient fuir; & ces mouvemens les disposent à tirer le remede du mal même. Le regne du péché nous oblige

ge à prendre des ſoins plus particuliers de notre ame. Il nous a rendu la retraite néceſſaire : & c'eſt le péché même qui nous la conſeille, & qui nous y force quelquefois.

Quels étoient en effet les motifs qui peuplerent autrefois les déſerts de ſolitaires ? Nous les trouvons exprimés dans le Pſeaume 54. Au milieu du monde, leur eſprit ne ſe répréſentoit que des objets propres à les jetter dans la triſteſſe & dans les fraïeurs ; les cris qui s'élevoient contre eux, la vûë des pécheurs unis pour les perſécuter, les rempliſſoit de trouble. On leur imputoit des crimes, dont ils ſe ſentoient innocens. La haine aveugle qu'on avoit conçuë contre eux, faiſoit tout imaginer pour les tourmenter & pour leur nuire. Ils ne voïoient d'ailleurs dans les villes, que contradictions & que diſcorde ; ils y voïoient dominer le crime, les violences, les impoſtures, les injuſtices, la dépravation des mœurs, & les débauches ſcandaleuſes. A ce ſpectacle, leur foi s'allarmoit. Ils aimoient mieux renoncer à ce que le ſiecle eût pû leur promettre de douceurs, que d'y riſquer ce qu'ils avoient de vertus. Ils obéiſſoient à ces voix, qui nous crient dans les Ecri-

tures : Sauvez votre ame ; fuïez ſur les montagnes ; ſortez, mon peuple, ſortez du milieu de Babylone ; ne prenez point de part à ſes voluptés, pour n'être pas enveloppé dans ſes châtimens.

Interrogez encore aujourd'hui ces perſonnes de tout ſexe & de toutes conditions, que vous voïez aller s'enſévelir dans les cloîtres, & dans les ſociétés religieuſes. Par quelles voïes y ſont-elles conduites ? N'eſt-ce pas quelquefois par les perſécutions qu'elles ſouffrent de la part de leur propre ſang ; par les mauvaiſes manieres & par les mauvais traitemens de leurs plus proches ; par les tyrannies que les peres & meres exercent ſur elles ; par la diſcorde qui s'éleve entre les ſœurs & les freres ; par les déſagrémens qu'elles eſſuïent dans les compagnies ; par les diſcours malins qui ſe font ſur leur caractere & ſur leur conduite ; par les injuſtices qui leur ôtent les reſſources qu'elles avoient dans le monde ; par les écueils qu'elles y découvrent pour leur vertu, ou par les naufrages qu'elles y ont déja faits ; par le penchant qu'elles ſe ſentent aux vanités, & qui leur fait craindre de voir ce qu'il ne leur eſt pas permis de déſirer ? Elles tremblent que l'eſprit du ſiecle ne gagne leur

cœur, & ne vienne altérer leurs bons désirs. Elles ont, en un mot, leur innocence à conserver, & leur foiblesse à craindre. Précautions sages, résolutions souvent nécessaires, pour ceux que rien ne retient dans d'autres engagemens.

Ce qu'il y a de plus terrible, c'est que nous vivons souvent au milieu de nos ennemis, sans les connoître. Il n'est que trop d'hypocrites, dont les vices s'insinuent sans qu'on s'en apperçoive. Il seroit à souhaiter qu'on pût prendre contre les maladies de l'âme, les précautions qu'on prenoit sous la loi, contre les maladies du corps. Les lépreux étoient séparés de la société du reste des Israëlites; ils étoient obligés de camper hors des villes, avec des habits tout déchirés, la tête découverte; & dans cet appareil qui les faisoit déja reconnoître, il leur étoit encore ordonné de crier de loin, qu'ils étoient impurs, afin qu'on ne s'approchât point d'eux. Mais s'il y avoit de pareils réglemens contre la contagion des vices, il faudroit renverser l'ordre, pour séparer ceux qui sont sains, d'avec ceux qui sont infectés. Les lépreux habiteroient les villes; & ceux qui craindroient la lépre, en sortiroient. La corruption du siecle est si répanduë, le

nombre des peſtiferés eſt ſi grand, que vouloir les bannir de la ſociété, ce ſeroit la détruire.

Une entiere ſéparation n'eſt donc pas poſſible. Le monde ne ſubſiſte, que par les nœuds qui lient les perſonnes, indépendamment de leurs caracteres & de leurs mœurs. La religion ne nous oblige point à nous releguer ſur les montagnes & dans les forêts, à nous exiler de la vie commune: & pour réüſſir à n'avoir plus de commerce avec les méchans, il faudroit ſortir du monde même. On en retrouve dans les profeſſions les plus ſaintes. Tous les états ont leurs périls & leurs tourmens. L'inconſtance n'en eſt point la reſſource: & nous avons fait voir ailleurs, les inconvéniens que cette tentation traîne après elle. Mais ſans vous jetter dans des partis extrêmes, vous pouvez vous faire une retraite de reſerves, de ſilence, de recueillement, dont l'uſage ſera de vous apprendre à ſupporter plus patiemment les incommodes, & de vous défendre des ſcandaleux. Vivez en quelque ſorte, avec les Chrétiens d'aujourd'hui, comme les Chrétiens d'autrefois vivoient avec les Infidéles. N'aïez de liaiſons avec eux, que celles que la nature & les beſoins ont

renduës indiſpenſables. Retranchez toutes les relations libres, dès que vous les voïez dangereuſes. Prenez toutes les précautions que la crainte de vous corrompre doit vous ſuggérer. Fuïez les lieux, où l'air du monde ſe reſpire. Interdiſez-vous tout commerce, que la néceſſité n'autoriſe pas, ou que la charité ne peut juſtifier. Aïez, pour reconnoître la lépre des mauvaiſes mœurs, tous les ſoins qu'on prenoit pour reconnoître celle du corps. Les indices en ſont ordinairement moins équivoques Et d'ailleurs, il ne faut pas toujours être aſſuré du mal, pour le fuir. On doit, dans la conduite, en craindre juſqu'aux apparences.

Si c'eſt dans votre propre maiſon que vous trouvez des ennemis ; ſi vous êtes né dans une famille, où la diſcorde regne ; ſi vous tenez par vos engagemens, à des caracteres difficiles, à des eſprits farouches, ombrageux, violens ; ſi vous y êtes en bute à la mauvaiſe humeur, aux averſions injuſtes ; renoncez aux agrémens que vous ſemblez avoir droit de vous y promettre ; bornez-vous au ſoin de n'avoir rien à vous reprocher, ſur l'exactitude à vos devoirs. Ne vous livrez point aux chagrins, aux découra-

gemens, aux ennuis ; changez les rêveries inutiles où la mélancholie vous jette, en réfléxions ſérieuſes ſur vous-même, & ſur de meilleures eſpérances pour l'avenir. Le véritable uſage des privations où vous êtes, eſt de vous apprendre à vous paſſer des créatures, à ne point compter ſur les douceurs d'une ſociété qui ne doit pas être éternelle, à chercher en Dieu ſeul, des conſolations ſolides.

Ce ſeroit à cette réſolution que votre penchant même devroit vous conduire. Eſt-il pour nous rien de plus doux dans la vie, que de pouvoir être à nous, que d'habiter dans notre propre cœur, que d'y faire regner une paix que rien ne puiſſe troubler au dehors, que de nous renfermer ſouvent dans cet aſile, où toute la malice des hommes ne ſauroit pénétrer ? Quel autre intérêt peut-être plus preſſant pour nous, que de nous bien connoître, que de profiter de tous les momens que le monde nous laiſſe, pour nous appliquer à la méditation des vertus, qui peuvent ſervir à nous réformer, à retrancher tout ce qui peut encore contribuer de notre part aux mécontentemens que nous éprouvons de la part des autres, à nous

rendre du moins irréprochables aux ïeux de celui qui peut ſeul nous ſuffire, tandis que tout le reſte nous manque ?

Lors même que tout eſt tranquile autour de nous, ne ſeroit-ce pas une tentation de nous livrer tout entiers à ceux avec qui nous ſommes liés ? Il y a toujours des momens à réſerver pour notre propre utilité. Ce que nous devons aux autres, ne vient qu'après ce que nous nous devons à nous-même : & les ſaints qu'une charité réglée dirige, ont grand ſoin de ſe ménager ces momens précieux, au milieu des miniſteres qui les occupent. Ils ſe retirent de tems en tems dans leur cœur, comme Moïſe dans le tabernacle, pour conſulter le Seigneur, & pour recevoir ſes réponſes, ou pour apprendre ſes volontés ſur ce qu'il demande d'eux. Parmi les occupations d'une famille à gouverner, on ſe rend quelquefois à ſon ame ; on a des inſtans & des lieux marqués pour ſe refugier comme dans le port après les agitations de la mer, & le tumulte des ſoins dont on ſe trouve diſſipé. C'eſt là, qu'on va ſe remplir de nouvelles lumieres & de nouvelles forces ; qu'on s'examine, en la préſence du Seigneur, ſur les fautes qu'on peut faire par foibleſſe ou par ſurpriſe.

Digitized by Google

qui ne peuvent, ou qui ne ſavent pas récompenſer le mérite, ou ſupporter les infirmités de la nature ? N'eſt-ce pas un gain pour vous, d'être forcé de vous amaſſer des tréſors pour le Ciel, de mettre en Dieu ſeul toute votre eſpérance, de travailler à vous le rendre favorable ?

Quelle folie ſur tout, de vous plaindre des dangers du monde, & de vous y expoſer ? Y a-t'il quelque devoir à rechercher les occaſions de vous perdre ? Eſt-il quelque bienſéance, qui ne doive céder à la loi de fuir ce qui peut vous nuire? Quand la contagion regne dans les villes, ceux qui s'y trouvent renfermés, ſe réduiſent à ne point ſortir de leurs maiſons. Ils évitent avec ſoin le commerce des malades & de ceux qui les approchent. Ce n'eſt plus le tems des viſites, des amuſemens, & des parties de plaiſir. On s'interdit la vûë de ſes amis les plus chers ; on ſe ſépare de ſes parens les plus proches. Il n'y a que la charité qui puiſſe, ou qui doive engager à ſe mettre au-deſſus de la loi qu'on s'eſt faite de ne les point voir. Telle eſt la conduite que les perſonnes engagées dans des vices ſéduiſans, nous préſcrivent à leur égard. C'eſt charité quelque-

Digitized by Google

ont déja gagnés, de ſe croire heureux en s'y livrant. Eſtimez-vous heureux au contraire, d'être obligé, par la contagion de leurs vices, à vous conſacrer ſans réſerve à l'acquiſition des vertus qui leur manquent; & d'apprendre du monde même, à profiter de tout le tems qu'il vous laiſſe, pour vous dépouiller de toute ſa corruption.

Il reſte à ce ſujet, une tentation ſéduiſante, dont on ne ſe défie pas aſſez. On ſe laiſſe ébloüir par la maxime que nous ne ſommes pas nés pour nous ſeuls: & cette maxime ne fait ſouvent que ſervir de prétexte aux paſſions. On veut ſe rendre utile au public. Mais que ceux qui le diſent, interrogent leur conſcience: Elle leur dira ſouvent qu'ils cherchent moins à ſervir le monde, qu'à s'en ſervir pour leur propre utilité. C'eſt l'ambition, c'eſt la cupidité, c'eſt la vanité qui parle alors le langage de la charité. Ceux qui ſont engagés par les vûës les plus pures & les plus déſintéreſſées à ſe livrer aux uſages des méchans, ne les voïent pas, ſans danger de s'affoiblir avec eux. Que ſera-ce de ceux qui n'y ſont portés, que par quelque ſecret intérêt? La contagion eſt toujours dangereuſe dans la preſſe: Et le Philo-

ſophe qui répondoit, pour juſtifier le commerce qu'il avoit avec des gens déreglés, que les Médecins vivoient au milieu des malades, donnoit une excuſe qui le condamnoit. Les Médecins altérent ſouvent leur ſanté, tandis qu'ils rempliſſent leur bourſe. Et quelque bien que vous vous imaginiez faire dans le monde, n'eſt-il pas étonnant, diſoit un Poëte célébre chez les Romains, que l'homme puiſſe ſe mettre dans l'eſprit de travailler, pour quelque choſe de plus cher que lui-même ?

Perſuadez-vous donc bien, quelques talens que vous croïez avoir, qu'il n'eſt rien de plus important & de plus grand, que de ſavoir être à ſoi. Vous ne perdrez pas le fruit de vos talens, ſi vous en valez mieux, en vous bornant à n'en uſer que pour vous, quand aucune néceſſité d'ordre ou de charité ne vous force à les emploïer ailleurs. Ce n'eſt pas aſſez de travailler à ſe défaire de ſes propres vices : il faut chercher à n'avoir point à conteſter avec les vices des autres. Le chef d'une ancienne République, puniſſoit comme coupables, ceux qui ſe trouvoient convaincus de vivre avec des méchans.

Qu'ils vous apprennent donc à les

fuir, ſoit qu'ils vous attirent par leurs vices, ou qu'ils vous faſſent ſouffrir : c'eſt la leçon ſecrete que Dieu vous fait par eux. Souvenez-vous que par tout il vous appelle au repos. Ce repos, dit ſaint Auguſtin, conſiſte à s'abſtenir des choſes, dont la vie peut ſe paſſer ; à ne pas aimer celles qui ne peuvent être aimées ſans inquiétude & ſans danger ; à regarder le monde comme étranger pour nous, comme un ſéjour où nous n'avons rien en propre, que la foi & la religion. N'oubliez point que votre grand beſoin, c'eſt de vous voir & de vous déplaire. Laiſſez au monde ſes ſpectacles & ſes divertiſſemens. Ne vous rebutez point de la confuſion que vous avez de vous voir ſi miſérable ; & ſoïez perſuadé que votre triſteſſe alors, vaut mieux que toutes les folles joïes que vous quittez, pour vous y livrer. Fuïez la mer du ſiécle, quand elle eſt agitée par des orages. Tous n'y font pas naufrage : mais tous doivent le craindre. Ne vous y fiez pas même, quand elle vous paroît calme. Il y a, dit ſaint Jérôme, de grandes montagnes cachées ſous cette plaine unie. La tranquilité du monde n'eſt toujours, pour un Chrétien, qu'une vraïe tempête. Il peut y échoüer

contre des écueils qui ne paroiſſent point, s'y laiſſer ſurprendre à des vices déguiſés. Mais que peut-il ſur tout faire de mieux, dans les peines que les défauts déclarés lui cauſent, que de s'éloigner du tumulte & de l'agitation, pour ſe retirer dans le ſecret de ſon ame ; pour invoquer ſon Dieu, ſans que perſonne ſoit témoin des ſoupirs qu'il pouſſe vers lui, ni des ſecours qu'il en peut recevoir ; que d'être pouſſé, par les péchés des autres, à s'humilier devant lui de ſes propres péchés ; & d'être content de tout, ſoit qu'il l'afflige ou qu'il le conſole ?

Vous le voiez : il y a de quoi vous conſoler vous-même de la deſtinée la plus triſte & la plus dangereuſe, ſi elle ſait vous inſpirer cette eſpéce de ſolitude ; & vous devez benir Dieu des motifs que vous trouvez dans ces vices incommodes ou contagieux, que vous croïez qu'il ſouffre ſans ſujet dans la ſociété.

Digitized by Google

XVII. LEÇON.

Les répugnances de nos penchans affoiblissent en nous l'amour de vertus. Il est utile que l'épreuve le réveille, que les difficultés le raniment, que les privations l'épurent. La douceur se forme dans les outrages, le détachement dans les pertes, l'humilité dans les humiliations. Nous devenons souvent plus vertueux par la contradiction des vices qui nous exercent.

L'IMPATIENCE, qui réfléchit peu sur son injustice, avoit besoin de toutes les leçons qui précédent celle-ci, pour se convaincre de l'utilité des peines, que les divers défauts des hommes nous causent. Mais les épreuves dont elle murmure, ne lui sont-elles qu'utiles? ne paroissent-elles pas comme nécessaires en quelque sorte à notre fragilité? C'est jusques-là que nous pouvons pousser dans notre esprit les justifications de la Providence. Sans la société du vice, nous saurions à peine ce que c'est que la vertu. Corrompus comme nous sommes, quelle est chez nous la

Digitized by Google

vertu, qui n'ait point pour objet quelque peine, & qui ne ſoit pas le fruit de quelque violence ?

Une ame pure, qui ne ſe reſſentiroit point de la contagion des mauvais penchans, ſe porteroit comme d'elle-même vers ſon Auteur, & ne connoîtroit point d'autres attachemens. Dans l'uſage des créatures, l'homme innocent ſe renfermeroit, comme par goût, dans les bornes du ſimple néceſſaire. Le déſintéreſſement, l'équité, la modération, la douceur, bienveillance, la modeſtie, lui deviendroient comme naturelles. Content de plaire à ſon Dieu par l'obſervation de toute juſtice, ſes mœurs unies ſeroient ſans orgueil, ſans fierté, ſans autre ambition que d'aſpirer à toute la perfection, dont il eſt capable.

Mais, quand une fois nous avons conçu des déſirs dépravés, nous n'enfantons plus la vertu, que parmi les douleurs. Il ſe forme en nous un prodigieux penchant pour la créature; nous tenons au monde, par mille liens de chair & de ſang. Chaque objet, dont il faut nous détacher pour Dieu, nous coûte un nouvel effort. La cupidité met au rang de ſes pertes, tous les ſacrifices que la piété lui demande. Nous ne trouvons que de

la

la dureté dans les maximes de l'Evangile, qui nous prêchent un entier renoncement. Une ame faite pour l'éternité, croît que tout périt pour elle, quand il faut quitter ce que le tems lui doit enlever tôt ou tard. Elle ne revient comme point, de l'illusion, que les biens les plus faux & les moins dignes d'elle, lui font. L'amour de l'estime, & le désir des loüanges ne meurt point dans un cœur, dont la vanité s'est emparée. La vie cachée si favorable au salut, si recommandée par les saintes Ecritures, si nécessaire à la fragilité des ames communes, si souvent inspirée par les rebuts du monde, est toujours la plus pénible à l'homme le moins occupé de lui-même. Nous ne nous guérissons point des sensibilités les plus puériles, & sur les sujets les moins capables de nous nuire.

Or à ces maux, la Providence de Dieu n'a-t'elle point préparé de remédes ? Voici comment saint Augustin le fait parler à l'homme à ce sujet : Je t'avois donné, lui dit-il, des préceptes faciles & doux, tandis que ta volonté fut saine : & par ton péché, tu te les es rendus difficiles ; tu les a mépriſés ; & ce mépris t'a fait commencer de ressentir de la peine à les observer. Maintenant donc,

tu ne peux être guéri que par le breuvage amer de la tribulation; c'eſt-à-dire, qu'il eſt comme néceſſaire, que les combats du dehors ſe joignent à ceux du dedans, pour nous animer à la victoire; qu'il faut que nous aprenions à réprimer nos paſſions, par la contradiction de celles des autres; que la tentation nous éprouve, & que notre ame veille pour s'y préparer; que l'obligation d'y réſiſter nous acoutume à réfléchir beaucoup ſur l'injuſtice de nos affections, à réprimer nos penchans déréglés, à réformer nos ſentimens ſur les lumieres de la raiſon, ſur les maximes de la foi, ſur les loix de la charité, ſur les regles de la modération.

Les occaſions, au reſte, en renaiſſent ſouvent pour nous. Liés, par nos engagemens ou par nos beſoins, à des cœurs où la cupidité domine, il n'eſt point de leurs paſſions, qui ne nous expoſent à ſoutenir quelques attaques: & par-là, ce ſont leurs foibleſſes qui nous aident à nous guérir des nôtres; ce ſont leurs vices, qui ſervent de matiere à nos vertus.

Conſiderez-les toutes, l'une après l'autre; & vous reconnoîtrez qu'elles ne ſont en effet ce qu'elles ſont, que du moins elles ne le paroiſſent, que par la

néceſſité de s'exercer contre les défauts contraires. Où ſeroient la juſtice, la force, la modération, la patience, la douceur, la bonté, la clémence? & quels ſeroient leurs objets, s'il n'y avoit point dans le monde d'injuſtices, de mépris, d'injures, d'inſultes, d'outrages, d'opprobres, de vexations, de violences, de perſécutions, de calomnies, d'uſurpations? Comment ſauriez-vous ſi votre ame eſt prête à préférer les promeſſes du Seigneur, à toutes les proſpérités de la vie, ſi d'injuſtes entrepriſes ne venoient quelquefois vous troubler dans la joüiſſance de vos biens, ſi le caprice ou la dureté ne vous privoit pas de ce que vous déſirez, ſi l'iniquité ne vous refuſoit pas la récompenſe de vos travaux, ou de vos ſervices?

Une poſſeſſion tranquile nous ſéduit preſque toujours. Ceux qui tiennent le plus aux commodités de la vie, s'imaginent qu'ils ne font qu'en uſer avec indifférence. On ne connoît point la violence de ſes déſirs, tandis qu'on n'a rien à déſirer. La cupidité ne ſe fait bien ſentir, que dans les privations & dans les pertes. Alors on s'aperçoit qu'une bagatelle inutile, tient plus au cœur, qu'on ne l'auroit pû penſer: & tandis qu'on ſe flatoit de ne

Digitized by Google

point regréter les plus grands objets, on ne perd point ſans regret les plus frivoles. La douleur de ſe les voir enlever convainc de la force d'un attachement, dont on ne ſe défioit point. Ainſi ſe décele notre négligence, & les illuſions que nous aimons à nous faire ſur nos diſpoſitions les plus imparfaites. Ainſi la Providence nous met-elle ſouvent dans une heureuſe néceſſité de revenir ſur nos voïes, & de rentrer dans notre cœur, pour y découvrir ces liens ſecrets qui nous attachent au monde ; pour nous convaincre combien les impreſſions que ſes promeſſes y font, ſont toujours foibles; combien nous ſommes éloignés de cette préférence que nous devons lui donner ſur toutes les créaures. Notre impatience murmure des injuſtices que Dieu permet ; & c'eſt par les mauvaiſes volontés des hommes, que nous ſommes avertis de combattre plus contre nous, que contre eux.

Ce qui fait notre propre injuſtice, c'eſt de nous attacher à ce qui naît & ce qui paſſe, de l'aimer pour lui-même, de le déſirer, de travailler à l'acquérir, de nous réjoüir de le poſſéder, de nous affliger de l'avoir perdu ; & ce qu'il y a de déplorable dans nos ténebres, c'eſt

d'ignorer juſqu'à quel dégré nous portons cette injuſtice. Il faut que ce ſoit l'épreuve qui nous interroge, ou qui force notre cœur à nous répondre ſur ſes diſpoſitions ſecretes. Mais au moins nous ne ſaurions plus les ignorer alors, ou nous les diſſimuler. On ne perd avec chagrin, que ce qu'on poſſédoit avec amour. La violence des adverſités n'abat que ceux, qui s'étoient laiſſés prendre aux charmes de la proſpérité. Les plus modérés ne s'en défendent pas toujours : & quoiqu'ils n'aiment pas le monde juſqu'à le préférer à Dieu, la privation leur aprend quelquefois, qu'ils ne l'aimoient pas ſans péché. Leur douleur eſt la meſure de leur attachement. L'inſtruction de l'expérience vient donc ſuppléer en eux à la négligence de celles des avis. Ils voïent alors, ſelon la diverſité des objets, & ſelon l'étenduë de leur ſenſibilité, ſur quels endroits ils doivent frapper ; ſur quelles vérités ils ont beſoin de s'exercer, pour ne donner à chaque choſe que ſa juſte valeur, pour achever de ſe dépoüiller de tout autre intérêt, que celui du bien ſouverain, pour lequel nous ſommes faits.

Repaſſez de même ſur toutes les vertus : & vous vous convaincrez que celui,

Digitized by Google

qui n'a point été tenté, n'eſt ſouvent, ou preſque toujours, rien moins que ce qu'il croit être. La ſimple vûë de la perfection, n'eſt pas pour nous d'un aſſez grand intérêt, pour nous animer à la rechercher dans ſes principes, à former des projets ſérieux de nous réformer. Nous nous conduiſons ſelon nos penchans; & l'habitude nous en devient douce, parce qu'elle ne nous coûte point de contention d'eſprit. Mais l'épreuve des difficultés vient comme fortifier les bonnes réſolutions. Il en eſt en ce point des vertus, à peu près comme des occupations du monde. Un homme emploïé dans une place au-deſſous de ſes talens, y fait tout avec une eſpece de nonchalance, qui l'empêche d'y réüſſir; ſon génie languit, & n'atteint point à la perfection d'un eſprit plus borné, dont le même travail rempliroit toute l'étenduë. Celui-ci ſent le beſoin de s'y donner tout entier; il combat à forces égales; & ſon imagination fait des efforts pour vaincre les difficultés qui l'arrêtent: Ainſi l'ame ſe roidit-elle contre les obſtacles, qui s'opoſent à ſes devoirs. Elle comprend la néceſſité d'une forte réſiſtance; & devient forte, à proportion qu'elle ſe ſent plus foible. Ainſi, dit un

Pere, Adam fut-il vaincu dans le repos & dans les délices ; & Job, victorieux dans les peines : Celui-là ſe rendit au plaiſir ; & celui-ci ne céda point aux tourmens. Attaqué par les maux dans ſa chair, & par les erreurs dans ſon eſprit, il repouſſoit les reproches inſenſés de ſa femme ; il enſeignoit à ſes faux amis la vraïe ſageſſe ; & conſervoit en tout la patience.

Les préceptes de Dieu nous ſont rapellés par les injuſtices des hommes. On devient généreux dans les pertes ; on aprend à donner libéralement aux pauvres, des biens qu'on ſe voit enlevés par la violence. Les injures, qui nous piquent, nous réduiſent à devenir moins ſenſibles. La douceur ſe forme au milieu des mauvais traitemens. On ſe guérit de ſes vivacités, à force d'éprouver celles de autres. Leurs excès contraignent à ſe modérer. C'eſt de-là que viennent ces eſpeces de métamorphoſes, qui ſemblent changer certains hommes en d'autres hommes. Vous les avez vu ſi ſuſceptibles, qu'un mot, un geſte, un défaut de manieres, leur cauſoit les plus violentes émotions ; & vous les voïez porter la tranquilité preſque juſqu'à l'indolence. On manque à leur égard aux

devoirs les plus indiſpenſables. On les traite indignement. On les charge d'invectives. On recherche avec malignité tous les outrages, pour les irriter. On les inſulte impudemment. On les attaque par les endroits les plus délicats. On lance enfin contre eux les traits les plus perçans : & ce ſont les rochers, au pied deſquels les fléches émouſſées retombent. Ce ſont les maux même qu'on leur a faits, qui les ont rendus comme invulnerables.

Dans les premieres inſultes, on s'abandonne peut-être aux mouvemens de la nature. On ajoute aux tourmens qu'on ſouffre, celui du reſſentiment. On rend quelquefois injure pour injure. Mais ceux, en qui les vûës de la foi ſe retracent, comprennent à la fin que tout leur malheur vient de leur impatience. Ils ceſſent de ſe plaindre des autres, pour ſe tourner contre eux-même. Ils conſiderent l'injuſtice, & l'inutilité de leurs tranſports ; & ils en rougiſſent. Les défauts de l'humanité leur perſuadent qu'il eſt contre l'équité de s'en offenſer ; qu'il faut aimer les hommes tels qu'ils ſont ; que les injures ne nuiſent qu'à ceux qui les font ; que la charité ne doit s'en affliger que pour eux-même, & n'en jamais

mais être ni moins douce, ni moins patiente. C'eſt donc alors parce que le devoir coûte des efforts, qu'on s'anime à le remplir plus parfaitement; & l'habitude ſe forme par l'exercice.

Rien ne s'oppoſe plus en nous à la perfection, que l'orgueil. Il naît des progrès que nous y faiſons, & les anéantit. Il s'accroît du débris de tous les autres vices. Ceux-ci ne nous perdent que par les mauvaiſes œuvres qu'ils nous inſpirent; & celui-là nous fait trouver notre ruine dans les bonnes œuvres même. Il ſe releve de ſa propre défaite. Si vous vous rejoüiſſez de l'avoir vaincu, il ſe réjoüit de votre joïe. Vous triomphez, vous dit-il, & je vis encore en vous; & j'y vis, parce que vous triomphez. Si vous croïez être humble, dès-là vous êtes ſuperbe: Et je ne ſais, dit ſaint Auguſtin, par quelle ſecrete fatalité l'ame de l'homme s'enfle quelquefois plus d'une fauſſe humilité, que d'un orgueil déclaré. D'où naîtra donc enfin l'humilité ſincere? Comment ſe formera dans le cœur ce ſentiment ſi juſte & ſi néceſſaire? S'il ne précede, s'il n'accompagne, s'il ne ſuit tout le bien que nous faiſons; la vanité vient en anéantir le mérite par la complaiſance. Quel moïen de devenir

vraiment humble dans toutes ces circonſtances? C'eſt un travail, dont le ſuccès déſeſpere. L'amour, ou le plaiſir de la loüange fait perdre le fruit des actions les plus loüables.

Dans cette eſpece de déſeſpoir, on voit les ſaints ſe condamner eux-même aux humiliations les plus capables de leur ôter tout ſentiment d'eſtime d'eux-même, & toute tentation d'être eſtimés des autres. Ils affectent, dans leur extérieur, tout ce qu'il y a de plus vil & de plus mépriſable. Ils choiſiſſent les miniſteres & les fonctions les plus baſſes. Ils veulent être par-tout à la derniere place. Ils vont quelquefois juſqu'à ſe donner du ridicule, juſqu'à paroître ignorer les bienſéances, juſqu'à prendre des apparences, qui démentent ce qu'ils ſont, juſqu'à ſe faire ſoupçonner des déſordres qui ſcandaliſent, par des démarches plus admirables, que propres à nous ſervir de modéle. Ils ſe donnent comme en ſpectacle par tout ce qui peut leur attirer des mépris & de la confuſion; par tout ce qui peut les faire regarder comme *les ordures & les baleïures du monde*. Encore ne réüſſit-on pas toujours par ce pieux ſtratagême, à ſe perdre de vûë pour ne plus ſe revoir; à fermer

ſon cœur à tous les retours de la vanité, qui rentre par mille endroits.

Dieu qui connoît votre foibleſſe, & qui vous voit dans le danger, vient à votre ſecours. Il permet que l'injuſtice des hommes vous jette comme dans le creuſet de l'humiliation. Vous vous plaiſez en vous-même, & vous êtes ſuperbe : c'eſt-à-dire, ſelon la force de cette expreſſion, que vous vous élevez au-deſſus de ce que vous êtes, & que vous vous regardez comme votre bien ſuprême. La ſouveraine Sageſſe vous rabaiſſe, & vous force de vous remettre à la place qui vous convient, par la main de ceux, qui vous humilient malgré vous. Vous trouvez des gens, qui ne vous tiennent aucun compte de vos talens les plus eſtimables, ou qui les méconnoiſſent. On vous refuſe tous les moïens de les produire; on mépriſe vos ouvrages; on dédaigne votre perſonne; on vous juge indigne des emplois les plus bas; on ne vous accorde que comme par grace ceux, qui vous dégradent. Vous ne vous attirez pas les moindres attentions, par ce qui feroit rechercher d'autres pour les poſtes les plus honorables, & par ce qui leur fait faire les fortunes les plus brillantes. On vous

laiſſe comme pourrir dans votre obſcurité. Vous n'eſſuïez par-tout que des rebuts. On ne vous reçoit qu'avec des airs mépriſans. Vous parlez, & perſonne ne vous écoute. Vous travaillez inutilement pour une réputation, qui prévient par-tout ceux, qui ne vous valent pas. Dans la ſimplicité de votre conduite, dans la ſincérité de votre dévouëment à la piété, vous n'évitez pas les cenſures & les diſcours les plus deſavantageux. Vous êtes regardé comme un fourbe, comme un hypocrite. On vous ſuppoſe des intentions & des deſſeins ambitieux, que vous n'eûtes jamais. On vous noircit par les accuſations les plus atroces. On vous rend ſuſpect à vos ſupérieurs. On vous décrie dans l'eſprit de vos protecteurs. On vous dèshonore dans le public; & tandis qu'on eſt froid ſur vos actions les plus vertueuſes, on prend feu ſur les moindres fragilités qui vous échapent. On vous rabaiſſe juſqu'au centre de la terre, pour des fautes que vous croïez ne pas mériter d'être relevées. Et qu'eſt-ce que toutes ces ſecouſſes que vous trouvez ſi violentes? des vents contraires qui ſoufflent, pour vous empêcher de tomber du côté que le vent de

la vanité vous faiſoit pancher. Ce ſont des remedes proportionnés aux maux que l'orgueil vous cauſe.

Remedes d'autant plus néceſſaires, que ce n'eſt que votre orgueil même qui s'en plaint. Si vous étiez vraiment humble, vous conviendriez qu'on ne vous fait point d'injuſtice, parce que vous ſeriez convaincu qu'on ne vous doit rien. La vanité regne donc encore chez vous en quelque dégré. C'eſt peut-être elle-même qui vous fait faire ces fautes que vous croïez ſi légeres, ou qui vous cache du moins le mauvais fond qui les produit. Cette indifférence du monde pour le mérite le plus réel; ce déchaînement contre la vertu la plus ſolide; cet acharnement à vous rabaiſſer par où vous lui donnez moins de priſe, ce ſont encore comme des coups redoublés, qui doivent abattre toutes les têtes de cet hydre de vaine gloire, qui renaît ſans ceſſe dans un cœur amoureux de ſa propre excellence.

Malheur à vous, ſi vous êtes ſi ſouvent humilié ſans devenir humble. Par où l'auteur des vertus pourroit-il étouffer plus efficacement ce ſentiment monſtrueux, qui vous éleve contre celui qui vous a fait, qui vous rend ingrat

pour ſes dons, qui vous perſuade que vous êtes quelque choſe, tandis que que vous n'êtes rien? Quoi de plus propre que ce mépris ſi conſtant & ſi marqué à vous donner de la défiance de vous-même; à vous faire craindre les ſéductions d'une vanité, qui cherche partout ſes avantages, & qui vous fait valoir des qualités qui n'ont aucun prix, que par le bon uſage qu'il vous eſt donné d'en faire; qui vous fait apercevoir dans les œuvres les plus défectueuſes, un mérite qu'elles n'ont peut-être qu'à vos ïeux? Comment pouvez-vous tenir ſur-tout contre cette folie, qui vous inſpire tant de complaiſance aux moindres retours d'eſtime que vous trouvez dans les hommes? Comment pouvez-vous être touché de leurs jugemens, après l'expérience que vous faites de leur peu de diſcernement ou de leur injuſtice? Plus elle vous eſt ſenſible, plus elle vous eſt néceſſaire.

Si vous êtes agité par les diſgraces; ſi vous trouvez des oppoſitions à l'accompliſſement de vos devoirs, eſt-ce encore ſans ſujet que Dieu le permet? Que de penchant n'auriez-vous pas à vous relâcher, ſi ces oppoſitions ne vous ranimoient? Reconnoiſſez-

là l'eſpece de beſoin que nous avons des pécheurs, & l'épreuve comme néceſſaire des différentes ſortes de perſécutions qu'ils nous font : & vous vous plaindrez d'une peine, qui peut produire en vous la conſtance, & vous établir dans cette fermeté de réſolutions, que rien ne peut plus troubler dans le ſervice de Dieu ! Le repos inſpire la pareſſe ; & la paix fut toujours la ſource du relâchement. La foi, qui ceſſe d'être exercée, s'affoiblit ; la vertu, qui ne craint rien, s'endort. La nature ne tend d'elle-même qu'à l'inconſtance ; & malgré tous nos progrès, il eſt des momens terribles, où le poids de la corruption nous entraîne ; des momens de tiédeur & d'aſſoupiſſement, où notre fidélité s'oublieroit, ſi les contradictions ne venoient la réveiller. Mais ce n'eſt pas aſſez de vous indiquer les dangers d'une vie ſans traverſe ; ils offrent des réfléxions qui méritent d'être propoſées avec plus d'étenduë, dans une leçon particuliere.

XVIII. LEÇON.

Chaque homme éprouve communément dans ſes mœurs, la deſtinée de toute la ſociété des fidéles. De tout tems la paix lui devint funeſte. Les tentations ne nous rendent pas foibles; elles ne font que découvrir ce que nous ſommes. On néglige les diſpoſitions, dont on n'a pas occaſion de faire uſage. Les ſaints ſe trouvent malheureux, quand ils ne ſont point éprouvés. C'eſt par bonté que Dieu permet que leur vie ſoit remplie de troubles; & notre plus grande peine devroit toujours être de n'en avoir point à ſouffrir.

C'EST le ſort de toutes les vérités, de recevoir un nouvel éclat du contraſte de leurs contraires. Et pour achever de confondre les plaintes de l'impatience humaine ſur les troubles qui l'agitent, il ne faut que la placer dans une ſituation plus tranquile. Que de dangers alors pour la vertu! Quelle deſtitution des ſecours extérieurs qui la ſoutiennent, qui la réveillent, qui la raniment par la néceſſité de réſiſter, & par

Digitized by Google

la crainte de ſuccomber aux tentations ! Il arrive à chaque ame, ce que l'expérience de tous les tems a montré qu'il arrive à toute la ſociété des fidéles. Les Ecritures & les Peres en réüniſſent mille témoignages. Liſez l'Hiſtoire du premier Peuple de Dieu ; vous trouverez que ce n'eſt qu'une alternative d'infidélités & de retours à lui, ſelon qu'ils étoient ou libres de la crainte de leurs ennemis, ou réduits à porter leur joug. La proſpérité les corrompoit, & l'adverſité venoit les faire repentir du débordement de leurs vices. Le tems de leurs ſervitudes réparoit les déſordres de celui qui ſuivoit leurs victoires. Dans l'abondance ils ceſſoient d'écouter la voix du Seigneur. Il les voïoit oublier ſon alliance, mépriſer ſes loix, violer tous les droits de la juſtice. Il falloit que des armées formidables vînſſent ravager leur païs, pour les rapeller à l'amour de leurs devoirs, pour bannir de chez eux l'uſure, la fraude, l'injuſtice, les conteſtations, la violence, & l'opreſſion.

Paſſez aux ſiécles du Chriſtianiſme ; & vous y retrouverez les mêmes changemens, ſelon que les Chrétiens étoient tranquiles ou perſécutés dans la profeſ-

ſion de l'Evangile. Une treve de quelque durée les conduiſoit bien-tôt au relâchement de la diſcipline. La corruption ſe répandoit inſenſiblement dans les mœurs. On s'attachoit au monde, qui n'avoit plus rien de terrible; & les cupidités de la vie reprenoient bien-tôt toute leur force. On perdoit enfin de vûë les biens éternels. L'intérêt préſent produiſoit les diviſions. La charité ſe réfroidiſſoit. La foi languiſſoit, & demeuroit comme enſévelie dans un profond aſſoupiſſement, juſqu'à ce que les combats la rapellâſſent à la vigilance: Et que le ſuccès en étoit heureux, dit ſaint Ambroiſe! Les cœurs des fidéles toujours élevés vers Dieu, lui demeuroient inviolablement attachés. Une continuelle méditation des vérités du ſalut, les affermiſſoit contre les dangers du ſiécle. Il leur paroiſſoit alors auſſi mépriſable, que peu terrible. Ils en venoient, par l'habitude de ſouffrir toutes ſortes de tourmens, juſqu'à mépriſer la mort même. L'exemple ſeul les ranimoit, & redoubloit leur courage. Ainſi tandis qu'on les traitoit comme des brebis deſtinées à la boucherie; tandis qu'on leur tranchoit la tête, qu'on les crucifioit, qu'on les expoſoit aux bêtes, qu'on

les jettoit dans les flammes ; tandis que la cruauté s'épuiſoit, pour leur préparer chaque jour de nouvelles tortures, ils demeuroient fermes, & trouvoient dans leur propre épuiſement de nouvelles forces. Leur nombre croiſſoit à meſure qu'on en retranchoit. La vigne du Seigneur portoit plus de fruit à proportion qu'elle étoit mieux taillée. Le bois coupé n'en produiſoit que plus de rejettons. En un mot le ſang des martyrs étoit une ſémence de nouveaux Chrétiens. Voir inceſſamment des hommes inhumainement déchirés ; les voir ſoutenir avec joïe toute cette barbarie, c'étoit un attrait pour la religion, qui ſembloit les élever ſi fort au-deſſus des forces de la nature.

Mais cet exercice revenoit-il à leur manquer, le repos affoibliſſoit de nouveau ceux que les travaux n'avoient point abattus. L'oiſiveté de la paix leur devenoit pernicieuſe ; & cette paix paroiſſoit elle-même une autre eſpece de perſécution plus dangereuſe, que celle qu'ils avoient ſoufferte. Ils ſe livroient aux paſſions que la tranquilité laiſſoit renaître. Ils redonnoient entrée chez eux à l'amour des biens ſenſibles. Ils ſe diviſoient dans le calme, après avoir fait

admirer leur union dans les troubles. Ils flétriſſoient, par l'apoſtaſie des mœurs, les couronnes qu'ils avoient acquiſes par des confeſſions intrépides ; & ceux qui ſe ſont conſervés purs au milieu des ſcandales, ont toujours remarqué que l'Egliſe n'avoit jamais été moins ſainte, que depuis que ſes perſécuteurs étoient devenus ſes enfans. Plus riche & plus puiſſante ſous la protection des Empereurs, elle n'en a paru que plus pauvre en vertus.

Or tel eſt preſque infailliblement, comme je l'ai dit, le ſort de toute ame qui n'a jamais été traverſée dans ſes penchans. Elle ne ſent point à quoi la juſtice l'engage, & ne diſcerne preſque pas le bien du mal. Avez-vous vû, dans le cours ordinaire de la vie, que quelqu'un devienne équitable & déſintéreſſé, pour être riche ; humble, pour être dans l'élevation ; compatiſſant, pour avoir vécu dans l'abondance ; doux & modéré, dans la poſſeſſion de voir tout réüſſir au gré de ſes ſouhaits ? Ces avantages ne ſont-ils pas moins des ſecours pour la vertu, que des attraits du vice ? Eſt-il rien qui nous attache plus à nous-même, qui nous diſpoſe moins à régler nos ſentimens pour le reſte des hommes, à rem-

plir à leur égard les devoirs que l'humanité nous preſcrit, que de n'avoir jamais rien éprouvé de leurs foibleſſes ou de leurs humeurs ? Songeons nous même à ce que nous ſerions obligés d'être pour eux, ſi nous les trouvions injuſtes ou miſérables ? Le ſaurons-nous jamais, ſans avoir été mis à cette épreuve ? Et ne ſuffit-il pas preſque toujours de n'avoir jamais eu beſoin de certaines diſpoſitions, pour ne les point avoir dans les occaſions ? Et ne les point avoir alors, n'eſt-ce pas comme une preuve infaillible qu'on ne les a jamais euës ?

Réfléchiſſez-y. Ce ne ſont pas les occaſions qui nous rendent fragiles. Elles ne font que découvrir ce que nous ſommes. Les vents ne reverſent que les arbres mal enracinés. Les inondations ne font crouler que les édifices, qui ne ſont pas fondés ſolidement. Les tentations nous font agir, ſelon les penchans qu'elles nous trouvent. Il n'eſt pas naturel que la vertu ſe démente aux premieres attaques. Elle conſiſte dans un amour réfléchi du devoir, qui s'offre à remplir, dans une détermination ferme de ne jamais le violer, dans une préparation d'ame à ſoutenir l'aſſaut, ſans ſe

troubler, dans une prévoïance qui la tient en garde contre les dangers. Le cœur du juſte doit être comme une fortereſſe bien munie, toujours en armes, toujours ſur la défenſive. Et d'où viendroient enfin ces précautions à celui qui ne ſait pas s'il a des ennemis, ou qui ne connoît ni leurs forces, pour l'attaquer, ni leurs ruſes, pour le ſurprendre? Comment le ſaura-t'il, s'il n'en a jamais fait l'épreuve? Le voilà donc peut-être tout prêt de ſa ruine au moment qu'il ne s'en défie point, ou qu'il ſe croit le mieux affermi.

C'eſt dans cette penſée que les ſaints ſe ſont toujours crus malheureux de ne l'être pas aux ïeux du monde, & de n'y rien éprouver de la malignité des paſſions. Cette tranquilité leur paroiſſoit le plus terrible préſage des chûtes ou de la réprobation de l'homme. Ils nous ont donné leurs fraïeurs comme une eſpece de regle de nos jugemens. Quand quelqu'un vit tranquile dans l'affluence des biens de la terre; quand il eſt puiſſant, & ne rencontre rien qui le traverſe dans ſes entrepriſes; quand la paix regne dans ſa maiſon; quand il poſſéde une épouſe aimable, des enfans bien nés, des domeſtiques fidéles: c'eſt alors, di-

ſent-ils, que la menace du Prophête s'accomplit ſur lui; que Dieu ne le viſite point; qu'il lui prépare quelque retour funeſte, ou le réſerve à ſes dernieres vengeances. S'il paroît l'épargner, c'eſt dans ſa colere. La proſpérité l'affoiblit inſenſiblement, & l'adverſité vient qui l'abat. C'eſt un ſoldat qui n'a jamais vû l'ennemi, qui ſuccombe à la premiere attaque.

Voïez ceux qui n'ont jamais été malades. Les premieres atteintes de la douleur, les plus petits maux les trouvent ſans conſtance. Voïez encore ceux, qui n'ont point travaillé dans leur jeuneſſe; ils ſont toujours tendres au travail. Les forces du corps s'énervent, & deviennent languiſſantes, quand elles ne ſont pas éxercées: & c'eſt à peu près l'image des actions de l'ame. Le calme l'accoutume à l'indolence. L'habitude du repos y forme la nature. La raiſon n'agit, que lorſqu'elle eſt excitée par les beſoins, & comme forcée par les obſtacles. L'uniformité d'une vie toujours tranquile, la laiſſe dans une inaction, qui la ſéduit par trop de ſécurité. Elle méconnoît ſa foibleſſe, & ne s'en aperçoit que par ſa défaillance, dans les tentations qui la ſurprennent.

Triſte conviction, qui nous fait voir en effet que perſonne n'eſt plus impatient, que celui qui n'a rien ſouffert; plus inconſolable, que celui qui ſe voit malheureux pour la premiere fois. L'affliction paroît extrême. On ne conçoit rien de plus capable de jetter dans le déſeſpoir: & c'eſt preſque l'unique reſſource qu'on trouve en ſoi-même. On ne ſent ni force, ni fermeté. L'eſprit n'offre que des réfléxions accablantes, que des regrets inutiles de la félicité paſſée. L'habitude des douceurs qu'on a goûtées y rapelle ſans ceſſe. C'eſt tout ce qu'on a dans la mémoire. On ne ſe fait point à l'image des peines qu'on n'a jamais connuës: Et ce qu'on démêle de plus aſſuré dans le trouble de l'ame, c'eſt qu'on n'a ſouvent rien moins que les vertus qu'on ſe flattoit d'avoir.

Vous vous croïiez peut-être plein de tendreſſe pour vos parens, de conſtance pour vos amis; incapable des mouvemens de la colere, des ſenſibilités de la vanité, des attachemens de l'avarice, de l'impatience dans les petits maux; prêt à ſoutenir les plus grands, plutôt que de violer les devoirs de la juſtice. Vous voïiez de loin la pauvreté ſans allarmes, & les injures ſans émotion, parce que vous n'en aviez

jamais

Digitized by Google

jamais été la victime. Mais toutes ces vertus, qui n'étoient que dans l'imagination, s'évanoüiſſent avec la tranquilité de la vie qui les faiſoit préſumer. Le cœur ſe découvre. On en reconnoît le vuide & les illuſions. Ceux qui ne ſe ſoutenoient dans le bien que par les loüanges, tombent quand cet appui vient à leur manquer. Une piété, qui ſe trouve en butte au mépris, n'a plus d'attrait pour eux. Ils s'aperçoivent qu'ils n'en avoient que les apparences ; & que les vrais progrès dans la vertu ne ſe font communément que par les tentations. C'eſt par elles que les bons deſirs croiſſent. La force des juſtes naît du ſentiment de leur foibleſſe. C'eſt une leçon domeſtique & perſonnelle, qui les inſtruit de ce qui leur manque, & qui les anime à s'affermir de plus en plus dans leurs réſolutions. Les mépris du monde, les reproches injurieux, les emportemens de caprice, les éclats de mauvaiſe humeur, les haines déclarées, les traitemens injuſtes, nous rapellent à nous-même, nous forcent à nous obſerver de plus près pour ne point pécher. Ils nous font ſentir, comme je l'ai dit, la néceſſité de la douceur, de la modération, d'une patience que rien ne puiſſe altérer,

Ne vous étonnez plus si Dieu permet quelquefois que tout soit rempli de trouble pour ses élûs. Il sait ce qu'il fait ; & nous le savons nous-même dans la suite, quand nous sommes attentifs à sa conduite. Le fruit de l'épreuve se reconnoît au changement de la vie. Tandis que rien ne s'oppose aux mauvais penchans, tandis qu'on fait tout ce qu'on veut ; on continuë de vouloir ce qu'on ne doit pas. La facilité qu'on trouve à faire le mal, y fait persévérer : mais l'impuissance de contenter les desirs déréglés, en devient le remede. Les oppositions sont comme des épines semées dans la voïe des pécheurs. Ils s'arrêtent par la difficulté d'y courir ; & la disgrace corrige ceux, que trop de bonheur corrompoit.

Ceux qui conservent leur innocence, ne doivent souvent cet avantage qu'à l'heureuse impossibilité de satisfaire des inclinations, qui les sollicitent au relâchement. Ils confessent que les humiliations sont un grand bien ; que les persécutions sont le moïen de leur salut le plus efficace ; que la contrainte & le défaut de liberté sont des barrieres sagement opposées par la Providence, au torrent de la corruption, qui ne demande qu'à se répandre ; que les violences

les plus tyranniques, que la haine obſtinée des méchans a des utilités ineſtimables. Auſſi ne voit-on pas ceux que l'eſprit de la foi fait prier, ſouhaiter impatiemment d'en être délivrés. Ils ne demandent pas tant à Dieu de leur ôter l'occaſion du combat, que de leur donner du ſecours pour la victoire. Ils aiment mieux voir leurs ennemis ſe multiplier, que de n'en point avoir; & préferent les allarmes de la guerre la plus cruelle, à la dangereuſe ſécurité d'une foi, qui n'a rien à craindre.

Que cette penſée prenne donc enfin le deſſus dans votre eſprit. N'écoutez point les réclamations de la nature; & perſuadez-vous que ce peut être une grande peine, dont Dieu punit l'homme, de le laiſſer vivre ſans peine. Peu de gens le comprennent, parce qu'il y a peu de gens qui réfléchiſſent ſur leurs diſpoſitions ſecretes, & ſur les vrais beſoins de leur ame. On hait la violence & la contrainte; & cette averſion fait perdre de vûë leurs uſages. La vie préſente eſt pour nous le tems des remedes. On coupe, on brûle; le malade crie: mais celui qui travaille à nous guérir, conſulte moins notre volonté, que notre intérêt. Il y a des maux profonds, qui ſe cachent

au-dedans des parties qu'ils affligent ; comme pour ſe dérober à la main de ceux, qui voudroient les panſer. L'habileté conſiſte à les tirer au-dehors par des remedes violens ; & c'eſt en cette maniere que le ſouverain Médecin veut opérer ſur nous par les afflictions. Les plaïes de l'ame ſont comme concentrées dans ſes parties les plus ſecretes. Nous ne les connoiſſons pas nous-même, tandis que rien ne les force à ſe produire. Il nous faut donc des humiliations, pour nous convaincre combien nous ſommes vains ; des contradictions ou des inſultes, pour découvrir le penchant que nous avons à la colere, aux reſſentimens, à l'impatience ; des injuſtices & des pertes, pour nous aprendre combien nous tenons au monde. Toute ame, qui n'eſt point exercée, devient comme incurable, & doit preſque ſe regarder comme abandonnée de celui, dont les mains ne frapent que pour guérir. Comprenez ſur cela toute votre mépriſe. Ce que vous conſiderez comme un grand bien pour vous, eſt un grand mal ; & ce vous prenez pour un mal, eſt un grand bien. La tranquilité de la vie que vous ſouhaitez, n'eſt preſque toujours qu'une ſource de tentations, qu'une oc-

Digitized by Google

caſion de relâchement, qu'une ſuite de facilités pour les mauvais penchans.

De toutes ces conſidérations, recueillez pour maxime, qu'il n'eſt point d'homme ici-bas, à qui l'épreuve ne ſoit utile, & quelquefois comme néceſſaire, pour éxercer, pour fortifier, & pour perfectionner ſa vertu. Tenez-vous-y toujours prêt; & n'oubliez point qu'il eſt bien plus aiſé de ſupporter la mauvaiſe fortune, que de ſe ſoutenir dans la bonne.

XIX. LEÇON.

Les difficultés ſont les occaſions & les ſujets du mérite de la vertu. La raiſon conſpire avec la foi dans cette maxime, qu'un ſentiment de grandeur juſtifie d'ailleurs dans tous les cœurs. La gloire du juſte, c'eſt d'être bon parmi les méchans, & d'être fidéle à Dieu dans le bien, malgré la réſiſtance du mal.

QUELLE idée faut-il que la lâcheté des hommes ſe ſoit formée du mérite des bonnes œuvres, pour ſe récrier à chaque inſtant ſur les peines que ſes devoirs lui coûtent? Par où prétend-

elle ſe rendre digne des récompenſes qui l'attendent ? Les Philoſophes, qu'une raiſon ſaine éclairoit, ont dit de la vertu, ce que Moïſe a dit de la nourriture : que les Dieux l'ont miſe au prix de nos ſueurs ; qu'ils en ont rendu les routes eſcarpées ; & qu'ils vendent tous leurs biens à nos travaux. Ce langage ne revient-il pas à celui de l'Evangile même? Voïez par où Jeſus-Chriſt commence ſes inſtructions : Heureux ceux qui ne trouvent dans la vie que des ſujets d'afflictions & de larmes ! Heureux ceux, dont la douceur n'eſt point altérée par les mauvais traitemens ; qui conſervent la paix avec ceux-même, qui ne l'aiment point ; qui ſavent pardonner & ſouffrir ; qui ne ſont altérés que de la ſoif de la juſtice ; & que rien ne peut rendre infidéles à ſes loix ! Heureux ceux, qui ſont perſécutés pour elle, & que la piété met en butte aux injures, aux outrages, à toutes ſortes de calomnies ! Telles ſont les voïes que ce ſouverain Maître ouvre à ſes diſciples, pour arriver à la béatitude éternelle. Des violences à ſe faire, des violences à ſouffrir de la part des autres. Il n'eſt rien dans ce plan qui n'offre quelque image de rigueur : Et qu'y a-t'il pourtant que la raiſon n'a-

Digitized by Google

prouve, & qu'elle ne doive faire goûter malgré les répugnances de la nature? S'il falloit, dit Tertullien, que la foi eût une grande espérance pour exciter ses desirs, & pour soutenir son attente, n'étoit-il pas juste que l'acquisition de ce bien lui coûtât beaucoup de travaux, beaucoup de tourmens, & la mort même?

C'est un sentiment d'équité né dans tous les cœurs, que le mérite doit être égal à la récompense. Il y a plus; il semble que l'idée de la justice en elle-même ait quelque chose de trop tranquile, pour satisfaire notre ambition. Certaine élévation, que nous apellons grandeur d'ame, nous fait trouver du plaisir à entreprendre des choses difficiles, à en souffrir de fâcheuses, à nous rendre maîtres des événemens les plus contraires & les plus étranges, à nous accommoder de ce qui n'accommode pas; & cette espece de vertu, dit Lactance, est si précieuse aux ieux de Dieu, qu'il n'a pas voulu la laisser manquer au juste. Il permet qu'il ait beaucoup à souffrir du monde; qu'il soit insulté, mépriſé, persécuté; qu'il ait mille occasions de vaincre le mal par le bien; de supporter des injustices, sans en com-

mettre, de ne point rendre tromperie pour tromperie, de s'élever par ſon mépris au-deſſus de toutes les choſes humaines, de conſerver ſa tranquilité parmi les troubles, de ne pouvoir être détourné par aucun obſtacle de l'obéïſſance qu'il doit à la ſuprême loi, de montrer enfin ſon courage & ſa conſtance dans la pratique de ſes devoirs.

C'eſt ainſi, diſoit avant lui Minutius-Felix; c'eſt ainſi que Dieu prend plaiſir à voir que le monde ſoit vaincu par notre patience; que les afflictions, les tortures & les privations ne lui donnent ſur nous aucun empire. Le ſpectacle le plus digne de lui, c'eſt un fidéle aux priſes avec la douleur; qui combat contre les menaces, contre les tourmens, contre les ſupplices; qui ſe rit de la fureur des bourreaux, & des approches de la mort; qui défend enfin la liberté de la foi, contre les Princes, contre les Rois, contre toutes les Puiſſances; & qui ne cede qu'au maître ſouverain qu'il adore, & qui peut ſeul récompenſer la vertu, parce qu'il n'eſt que l'immortalité qui ſoit digne d'elle.

Réüniſſez toutes ces penſées; joignez les maximes de Jeſus-Chriſt, avec celles des Philoſophes & des Peres; réduiſez-

les

les aux principes du cœur; & quelques maux que vous aïez à ſouffrir des défauts des hommes, vous juſtifierez la ſageſſe de Dieu qui les permet. C'étoit la voïe la plus digne de lui, de vous conduire à ſes récompenſes, & d'y proportionner vos mérites. Il eût paru trop facile d'être bon parmi les bons. Les difficultés & les obſtacles donnent du prix aux devoirs, & ſoutiennent l'émulation de les remplir avec perſévérance. En un mot, il convenoit que la vertu coutât des violences, qu'elle eût des ſacrifices à faire, des tentations à ſoutenir. Il convenoit que pour être ce qu'elle doit être, elle eût à ſurmonter les penchans de la nature; qu'elle fût obligée d'aimer les perſonnes ſans aimer les vices, d'entrer dans leurs intérêts ſans favoriſer leurs paſſions, de voir la vanité ſans la déſirer, de marcher au travers des piéges, de demeurer ferme au milieu des ſcandales; qu'elle eût à vivre enfin dans la ſociété du vice, ſans ſe corrompre par ſa contagion, & ſans ſuccomber à ſes injuſtices. La véritable gloire du juſte, c'eſt de ſe diſtinguer des pécheurs par la différence des mœurs, ſans en être ſéparé par la diſtance des lieux; d'avoir à ſe défendre de la ſéduction des mauvais diſcours, &

de l'impreſſion des mauvais exemples ; d'être témoin des déſordres, ſans en être complice ; de ſouffrir le mal, ſans le rendre ; de tolérer les méchans ſans le devenir ; de partager avec eux les mêmes beſoins, les mêmes ſoins, les mêmes travaux ; de leur être allié, ſoumis, dévoüé par des obligations indiſpenſables ; de converſer inceſſamment avec eux, ſans leur reſſembler.

Avec la clef que ces vûës nous donnent, nous entrons ſans peine dans le ſecret des diſpoſitions des ſaints au milieu de leurs ſouffrances. On nous dit qu'ils en faiſoient en effet leur gloire, & le ſujet de leur joïe la plus ſenſible. Ces expreſſions ont été mal priſes par les païens & par les faux ſpirituels. Les uns & les autres ſe ſont imaginé que le Chrétien devoit trouver dans ſes peines, un plaiſir réel ; comme ſi les perſécutions, les miſeres & les afflictions les plus preſſantes, étoient aimables pour elles-même. Les faux ſpirituels ont regardé ce prétendu ſentiment, comme le ſuprême dégré de la perfection ; & les païens plus raiſonnables en ce point, l'ont regardé comme le ſuprême dégré de la folie : mais les uns & les autres ſe trompoient dans la ſuppoſition. Les ſaints aiment les

ſouffrances, comme les ſoldats aiment la guerre. Perſonne ne ſouffre avec plaiſir; ou plutôt, perſonne n'aime ce qu'il ſouffre. On ſent ſes maux; on hait la néceſſité des combats : mais on aime la gloire du ſuccès, & les fruits de la victoire. La haine & les injuſtices des hommes, font la joïe du juſte; mais par la vûë de la récompenſe; mais parce qu'il ſouffre pour la juſtice, dont il attend la couronne. L'affliction nous offre un ſujet de patience; la patience nous éprouve; & l'épreuve affermit notre eſpérance : c'eſt la ſuite du raiſonnement de ſaint Paul.

La triſteſſe, les murmures, le découragement, le déſeſpoir que les maux produiſent, ſont donc des diſpoſitions auſſi funeſtes à l'homme, qu'injurieuſes à Dieu. Si la nature ſe ſouléve, il faut que la foi nous accoutume à ſupporter avec joïe, des épreuves qui honorent en nous, celui pour qui nous les ſoutenons, & qui nous rend dignes de lui, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture. Un Athlete victorieux qui ſortoit du combat tout ſanglant, ne ſe plaignoit point, & ne vouloit pas qu'on le plaignît. Sa couronne couvroit ſes bleſſures : il avoit plus de ſatisfaction d'avoir vaincu ſon adverſai-

re, que de douleur des coups qu'il en avoit reçûs. Formez-vous ſur ce modele : redites-vous, dans les traverſes que le monde vous ſuſcite, dans une ſituation qui ne vous offre de tous côtés que des caracteres difficiles ou dangereux, que ce n'eſt que par la vertu qu'on arrive à la gloire ; & que la vertu doit s'exercer à vaincre des difficultés. Plus elles ſont grandes, plus elles ont de quoi vous animer, parce que plus il y a d'efforts à faire, plus il y a de mérite & d'avantage à recueillir.

C'eſt un mérite d'aimer les hommes, quand ils nous aiment. La nature & la loi nous en font un devoir. Mais ce mérite toujours équivoque par l'interêt qui peut s'y méler, ſemble coûter trop peu d'ailleurs pour être d'un grand prix aux ïeux du juſte juge. Et ſi vous n'aimez que vos amis, dit Jeſus-Chriſt, quelle ſera votre récompenſe ? les Publicains n'en font-ils pas autant ? c'eſt-à-dire, que c'eſt une vertu qui vous eſt commune, avec les plus imparfaits des hommes, avec les plus ennemis de la juſtice. Mais aimer ſes ennemis, c'eſt une vertu plus particuliere aux Chrétiens, qui doivent la porter plus loin, parce qu'ils ſont animés par des motifs

plus élevés ; parce qu'ils doivent aſpirer à la perfection de Dieu même, qui veut être leur récompenſe, & leur très-grande récompenſe.

Dans cet eſprit, ils doivent trouver des avantages, où l'ame charnelle ne trouve que des chagrins. De quel côté les vices des hommes ne dovient-ils pas vous paroître utiles ? Retracez-vous tout ce qui ſemble ne vous offrir de leur part, que des ſujets de plaintes ? Eſt-ce leur ingratitude qui vous touche ? N'y gagnez vous pas, plus que vous n'y perdez ? Une reconnoiſſance empreſſée, vous païeroit à votre gré des plus grands bienfaits ; votre amour-propre ſeroit content de ce qu'il auroit fait ; vous auriez déja reçu toute vôtre récompenſe. Mais vous voir dans une ſituation, qui vous expoſe à n'obliger que des ingrats ; être contraint de prodiguer vos ſoins & vos ſervices, à des cœurs ſans gratitude, qui ne ſavent pas les reconnoître, qui vous croïent trop heureux de leur faire plaiſir : c'eſt être trop heureux en effet ; c'eſt être dans une heureuſe néceſſité de ne rien perdre de tout le bien que vous faites, de n'en rien accorder à la complaiſance, de n'en rien donner à l'eſpérance du retour, de ne conſiderer que Dieu

dans les bons offices que vous rendez à ſes créatures, de n'agir que par devoir, & de conſerver tout le prix de l'obéiſſance. La maxime de certains Philoſophes change; & dans l'eſprit de l'Evangile, les bienfaits les plus mal placés, ſont au fond les moins perdus.

C'eſt un mérite de poſſéder ſes biens ſans attachement, d'en uſer avec modération, de ſoulager la miſere de l'indigent, de ſe contenter d'une médiocrité, qui ſuffit au néceſſaire. Mais ſi l'injuſtice vient vous les diſputer, ſi la violence ou l'oppreſſion vous les enléve, ſans vous cauſer de regrets déſeſpérés, ſans vous inſpirer l'envie de repouſſer la force par la force, ſans vous faire ſuccomber à la tentation des voïes détournées, pour rétablir votre fortune; ſi vous en ſoutenez la perte avec joie, plutôt que de violer la foi que vous devez à Dieu; c'eſt alors que vous l'honorez par une ſoumiſſion généreuſe à ſes ordres; c'eſt alors que votre patience eſt un vrai triomphe; que vous vous élevez au-deſſus de l'ennemi qui vous opprime, par la préférence que vous donnez aux promeſſes du Seigneur, ſur toutes les douceurs de la vie.

Il y a des combats à ſoutenir contre la

gloire qui vient des hommes. Les faveurs du monde ſont ſéduiſantes ; ſes honneurs ébloüiſſent ; il faut être en garde contre les reſpects, pour n'en être point trop flatté. Il faut de l'élevation d'ame, pour ſe mettre au-deſſus des dignités, pour s'en voir revêtu ſans ſe croire meilleur, pour mépriſer un rang qui nous diſtingue, pour être puiſſant ſans en devenir plus fier, pour ne point abuſer d'une autorité, qui ne trouve point de réſiſtance aux mauvais déſirs ; il faut enfin de la vertu, pour maîtriſer la proſpérité, pour penſer modeſtement de ſoi parmi les loüanges. Mais l'héroïſme de la vertu, c'eſt de ne point ſuccomber ſous le poids des diſgraces. Un revers de fortune qui nous raméne à la condition la plus obſcure, une chûte qui nous précipite dans l'humiliation, qui fait fuir les flateurs & les amis même ; un coup imprévû que l'inconſtance des choſes humaines, ou l'envie nous prépare ; une calomnie, dont la malice & la fourberie conduiſent la trame, & qui n'épargne pas la plus belle vie : ce ſont là les travaux, où les grandes ames s'éxercent toutes entieres ; c'eſt dans ces évenemens, qu'on reconnoît la force d'un eſprit qui ſoutient les plus violens

assauts, sans en être abbatu; qui sait régarder d'un même œil l'une & l'autre fortune. Il fait voir au monde, qui croit l'humilier, la vanité de ses efforts. Soumis à Dieu, qui dispose de tout, il croit ne rien perdre en ne le perdant pas; il montre qu'il lui tient lieu de tout, & qu'il compte pour rien le reste.

Que dire de l'homme, en ces situations? N'est-il pas en effet comme au-dessus de l'homme? Il se distingue de tous les autres, en méprisant ce qu'ils estiment, en se montrant indifférent à ce qui fait l'objet de leurs plus ardentes recherches, en demeurant ferme au milieu des secousses qui les renversent, & qui ne leur laissent dans leur abbatement, que des amertumes & des afflictions, sans consolation. Sont-ce donc des démonstrations de pitié; sont-ce des félicitations dont nous avons besoin, quand Dieu permet que toute la malice des hommes se déchaîne contre nous? La chose est facile à décider, si nous sommes fidéles à pénétrer la sagesse de ses vûës, si nous aimons la perfection, si nous savons juger du mérite des œuvres.

On vit inutilement dans le tems, quand on n'y trouve point d'occasions de tra-

vailler pour l'éternité. Par ce principe, la tranquilité de la vie devient comme une perte continuelle. On peut dire de ceux qui joüiſſent de trop de repos, qu'ils ſont malheureuſement heureux ; & de ceux qui ſont agités par des tribulations, qu'ils ſont heureuſement malheureux : tel étoit le ſort des ſaints Martyrs. La cruauté des tyrans faiſoit leur gloire ; ils ne travailloient qu'à changer leur chaîne en couronne. Quiconque de même bleſſe ma réputation, contribuë malgré lui à ma récompenſe, ſi je ſais le ſouffrir. Pourquoi le méchant s'applaudit-il du ſuccès de ſa malice ? Pourquoi ſe glorifie-t'il d'être puiſſant dans ſon iniquité ? Toute cette puiſſance ſe termine à procurer des ſujets de triomphe, au juſte qu'il exerce ; triomphe de la douceur, au milieu des mauvais traitemens ; triomphe de la pitié, qui plaint les foibles, au lieu de s'irriter de leurs capricieuſes foibleſſes ; triomphe de la bienveillance, qui ne ſe laiſſe point affoiblir par les torts qu'on veut lui faire ; triomphe de la généroſité, qui rend le bien pour le mal ; triomphe de la charité, qui prie pour ceux qui la perſécutent ; triomphe enfin de la patience, qui laſſe la malignité la plus ingénieuſe à nuire.

Digitized by Google

Il n'en coûte ſouvent que du ſilence pour vaincre. Souffrez en paix les contradictions, les humeurs difficiles, les mécontemens affectés, les dépits de la jalouſie, les invectives du reſſentiment ; laiſſez agir le mauvais cœur ; cédez à l'opiniâtre ; taiſez-vous devant l'impudent ; ne vous altérez point des reproches injurieux ; réprimez l'envie de répliquer, & de confondre l'impoſteur : Vous paroîtrez vaincu ; mais au fond vous ſerez victorieux : c'eſt pour vous alors que le pécheur triomphe, quand il s'applaudit vainement de triompher de vous.

Mais il y a d'autres eſpéces de victoires à remporter ſur le péché, qui ne ſont pas d'une moindre gloire, parce qu'elles ne demandent pas moins de force dans l'amour du devoir, moins de fermeté dans les réſolutions, & moins de courage dans les réſiſtances. Combien n'en faut-il pas, pour ſe conſerver pur au milieu de la contagion du ſiécle ? Ce n'eſt pas une grande loüange de ne point faire du mal, tandis qu'on ne voit faire que du bien. Mais comme il ſeroit honteux de n'être pas bon parmi les bons, c'eſt un véritable héroïſme d'être bon parmi les méchans ; de voir leurs mauvaiſes œuvres ; d'entendre inceſſamment

leurs maximes pernicieuſes, & de ne point s'écarter des préceptes du Seigneur. Nous réſiſtons alors à notre propre penchant, qui nous donne une pente furieuſe au relâchement ; nous réſiſtons à mille tentations qui naiſſent du fond de la nature, & des engagemens de la ſociété. C'en eſt une d'autant plus ſéduiſante de nous conformer dans nos mœurs, à ceux qui nous environnent, que, par une ſuite de la premiere inſtitution du créateur, ils devroient être nos modéle. Nous leur ſommes attachés par des liens qui nous feroient trouver du plaiſir à céder quelquefois à la complaiſance de les imiter. Leurs ſollicitations deviennent plus impoſantes, à proportion qu'ils ont plus de pouvoir ſur notre eſprit, & plus de droit à nos déférences. Ce ſont des parens, des maîtres, des amis, des ſupérieurs, que nous ſommes obligés de reſpecter ; qu'il nous ſeroit naturel de prendre pour guides ; que nous ſommes contraints de ménager, & que nous irritons ſi nous vivons autrement qu'eux ; des perſonnes dont nous attendons du bien, qui peuvent nous laiſſer manquer du néceſſaire même ; des gens, dont le reſpect nous défend de condamner ouvertement la conduite, & que

la conſcience pourtant ne nous défend pas moins ſévérement de ſuivre dans leurs égaremens.

Ce n'eſt pas tout : il faut tenir contre des vices à qui l'erreur du ſiécle attache de l'honneur ; contre des exemples autoriſés par la multitude, ſuivis par des perſonnes de tout ſexe, de tout âge, de toutes conditions ; par des perſonnes qui paſſent encore pour ſages, & que l'excès de la dépravation des mœurs, fait paroître régulieres par comparaiſon. Et de quel courage n'a-t'on pas beſoin, pour ne pas ſe laiſſer entraîner à ce torrent des mœurs humaines, qui roule dans ſes flots tous les enfans d'Eve, pour n'écouter que la vérité, tandis qu'elle eſt ſi démentie par la coûtume ? Quelle réſolution, de marcher ſeul dans une voïe pénible, tandis qu'on en voit un autre à côté de ſoi, ſemée de mille douceurs ſenſibles, & que le grand nombre ſuit ? Tel étoit l'effort de la piété de Tobie, qui fuïoit ſeul le commerce des impies, tandis que tout Iſraël couroit adorer les Veaux d'Or de Samarie. La fidélité n'eſt-elle pas plus admirable, à proportion qu'on a plus d'occaſions de la perdre ? Celle de Lot n'éclata-t'elle pas plus au milieu des abominations de So-

dome, que dans la compagnie du fidéle Abraham ? La pureté de Joſeph, ne mérite-t'elle pas plus de loüanges entre les mains d'une maîtreſſe impudique, que ſous les ïeux de Jacob ſon pere ?

Ne vous étonnez donc plus, ſi Dieu prépare à la vertu tant de ſortes d'épreuves. C'eſt là cette voïe étroite, par où le petit nombre arrive à la vie bienheureuſe. Ce ſont là les violences qu'il faut ſe faire, pour emporter le Ciel comme d'aſſaut. On foule le raiſin, pour en faire ſortir le jus précieux. On met le vaſe d'argile dans le fourneau, pour l'endurcir & pour le rendre propre à ſes uſages. Vous vous plaignez que les pécheurs prévalent dans le monde, qu'ils y ſont plus nombreux & plus puiſſans que les juſtes : & vous oubliez que c'eſt dans la foibleſſe de ceux-ci, que leur vertu ſe fortifie. Les tentations ſont deſtinées à nous perfectionner, & non pas à nous perdre. On en tire de l'avantage, quand on eſt fidéle. Ne vaut-il pas mieux être éprouvé, que réprouvé ? La vie du juſte ſur la terre, eſt une guerre continuelle, mais néceſſaire. Perſonne n'eſt couronné, s'il n'a vaincu ; perſonne ne peut vaincre, s'il ne combat ; & perſonne ne combat, s'il n'a des ennemis.

Digitized by Google

XX. LEÇON.

La ſenſibilité même que les épreuves cauſent, en prouve la néceſſité. Il n'eſt que trop facile de ſe ſéduire ſur les progrès qu'on croit avoir faits. Il eſt bon que l'occaſion nous avertiſſe ſouvent, que nous ſommes toujours foibles. Cette expérience humilie; l'humiliation ranime la vertu, ou ſupplée par ſon propre mérite, à ce qui lui manque.

RIEN ne peut plus contribuer à notre perfection, que ce qui nous montre combien nous en ſommes encore éloignés. Voici donc un nouveau genre d'utilité que je vais vous découvrir dans la contradiction des pécheurs : Vous venez de voir que la vertu doit moins s'en affliger, que s'en réjoüir ; & de-là, vous devez conclure que ce n'eſt toujours que de vous-même que vous avez à vous plaindre, quand vous n'êtes pas prêt à cette épreuve. Vous y trouvez un ſujet de mérite, qui peut faire votre gloire ; & votre ſenſibilité ne vous y fait voir qu'un ſujet d'humiliation, d'être ſi peu touché de cette ſorte de mérite. Mais par cette

humiliation même, Dieu ne veut que vous ranimer encore : & c'eſt pour vous le comble de l'infidélité, ſi vous ne répondez pas du moins à cette nouvelle vûë de ſa ſageſſe.

Sondez votre fond, & jugez de vos beſoins. Auriez vous crû que l'amour-propre fût encore auſſi vif qu'il eſt chez vous, s'il n'étoit piqué quelquefois par l'endroit ſenſible ? Auriez-vous crû qu'un refus, qu'un défaut d'attention, qu'un oubli préſumé de la part d'un ami, pût vous cauſer un reſſentiment mêlé de tant d'agitations & d'inquiétudes ? Auriez-vous crû que le mépris d'un homme que vous mépriſez peut-être vous-même, fût un intérêt capable de vous toucher ? Et que vous prouvent ces ſurpriſes ? ſinon, que vous avez infiniment moins de vertu que vous ne vous flattiez d'en avoir ; que votre foibleſſe a beſoin de paſſer encore par beaucoup d'épreuves ; que vous avez bâti ſur le ſable ; & que votre ame n'eſt point encore affermie dans les bons déſirs.

Quoi ! Vous devriez avoir conçu des ſentimens aſſez généreux pour chérir les occaſions de montrer que tout, hors de Dieu, vous eſt indifférent dans le monde ; vous devriez être prêt à lui ſacrifier

toutes les satisfactions d'une vie qui ne peut vous paroître douce, que par le plaisir de l'immoler à l'espérance d'une meilleure ; vous devriez avoir tout prévû, pour n'être surpris de rien de ce qui peut vous troubler : & les moindres incidens fâcheux, sont toujours nouveaux pour vous ! Toute votre fermeté s'ébranle au plus petit vent ! Est-ce là ce que vous pensiez de vous-même ? Après plusieurs années d'exercice, après avoir gagné sur vous quelques victoires, après vous être tranquilisé sur des chagrins de différentes sortes ; vous croïiez devoir à vos réfléxions le calme dont vous joüissiez : & vous vous appercevez que c'est le tems seul qui vous a fait revenir de vos émotions ; que ce ne sont que les épreuves qui vous manquent, pour vous faire retrouver toute votre foiblesse.

Dans un intervalle de repos, on est plein des plus belles maximes. On trouve que la patience a des motifs si solides dans la raison, qu'il faut n'en avoir point, pour être ébranlé par ce qui peut arriver de plus désolant de la part des hommes : & vous vous appercevez que cet homme sans raison, c'est vous-même. Au premier embarras qui se présente,

tout

tout conſeil vous abandonne. Vous allez vous livrer peut-être à des gens qui n'en ont pas plus que vous, ou qui ſont interreſſés à nourrir vos déplaiſirs. Vous voilà ſans reſſource dans vous-même, également incapable de vous conſoler & de choiſir de ſages conſolateurs. Et pourquoi? pour ſi peu de choſe qu'il ne devroit vous reſter que de la confuſion d'y paroître ſi ſenſible.

Que ſai-je? Ce n'eſt quelquefois qu'une petiteſſe d'eſprit, qui vous jette dans des défiances. C'eſt une puſillanimité qui vous perſuade qu'on vous mépriſe, & qu'on trame contre vous quelque entrepriſe ſecréte: & vous tombez dans le découragement. Ce ſont des ombrages ſans ſujet, qui vous forcent à vous renfermer dans vous-même, qui qui vous reſſerrent le cœur, qui vous rendent timide ou farouche. Vous perdez la liberté de continuer vos exercices. Vous vous laiſſez abattre par l'idée d'un ſuccès, qui ne répond pas à votre vanité. Vous abandonnez vos devoirs, par des motifs qui devroient céder à ceux que vous avez de les remplir, quand ceux-là ſeroient auſſi réels qu'ils ſont peut-être imaginaires. Vous ſentez votre foibleſſe; & vous craignez que

les autres ne s'en aperçoivent. En eſt-il en effet une plus marquée, que de ſuccomber à de ſi frivoles tentations?

Elle ne va pas toujours cette foibleſſe juſqu'à ſe montrer au-dehors. Un contre-tems de hazard ou de deſſein vous traverſe dans vos projets; l'opiniâtreté d'un mauvais eſprit vous déſeſpere; des manieres que vous ne deviez pas attendre de certaines perſonnes, vous bruſquent; des mécontentemens que vous aviez cru prévenir par vos attentions redoublées, recommencent; des reproches capricieux vous imputent des penſées, que vous n'avez jamais euës; vos bienfaits ſont reçus avec froideur; vos meilleures actions ne ſont pas ſuivies des éloges qu'elles méritent; la malignité donne un tour ridicule à votre conduite la plus ſage; vous vous voïez préférer des gens du mérite le plus mince. La raiſon peut-être vous retient; l'honneur & la bienſéance vous arrêtent; le reſpect des perſonnes vous force à vous contraindre: Mais quel ſoulevement vous agite au-dedans! Que de mouvemens ſecrets d'impatience & d'indignation! De quelle amertume votre ame ſe remplit! Quel fond de triſteſſe vous rend à charge tout ce qui

vous environne ! Quel dépit de ne pouvoir quitter certaines compagnies! Quelle mélancolie s'empare de vous, quand vous pouvez vous rendre à vous-même ! Que de violence ! Que de combats, pour vous posséder, ou pour vous remettre dans une situation d'esprit plus paisible !

Dites-moi donc dans ces momens, ou demandez-vous à vous-même où sont ces vertus que vous croïïez avoir acquises ? La douceur, la modération, l'indifférence sur tout ce qui ne vous ôte rien, qui soit véritablement à vous, le mépris pour les jugemens des hommes ; tout cela vous manque encore : & vous plaindre de ce qui vous en instruit, c'est vous plaindre de ce que Dieu fait pour achever de guérir vos foiblesses. Le combat que vous éprouvez au-dedans de vous, c'est celui du mal avec le remede. Si le remede cessoit d'agir, le mal resteroit comme incurable. Si Dieu, dis-je, cessoit de vous offrir des sujets d'éxercer votre vertu, ce seroit le Médecin qui cesseroit de vous traiter ; ce seroit le Maître qui cesseroit de vous instruire, tandis que vos besoins subsistent. Vous aprenez en ces occasions, par votre propre sensibilité, qu'il y a toujours

dans l'homme des choſes ſi cachées à l'homme même, qu'il faut que ce ſoit la tentation qui les lui découvre.

Il eſt utile ſans doute, il eſt néceſſaire même de réfléchir ſouvent ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de ſoi, de veiller ſur ſes penſées, d'obſerver ſes mouvemens, de rechercher où tendent ſes deſirs. On ne ſe connoît point, quand on ne s'étudie point; & cette ignorance eſt la ſource de preſque tous les déſordres du monde. Mais nos attentions les plus ſérieuſes & les plus aſſiduës, ne percent point juſqu'au fond impénétrable de notre cœur. Il y reſte toujours quelques plaïes cachées; & plus on en guérit, plus on en découvre. Au moment qu'on ſe croit fort, on éprouve ſa foibleſſe. On eſt allarmé d'un jugement déſavantageux, affligé d'une médiſance, occupé d'un reſſentiment. L'amour-propre ne ſe fait point à ce qui l'incommode. On eſt ſenſible à l'excès ſur une injure légere. La plus petite mortification cauſe des dépits. Les liens, qui nous attachent au monde, ſont infinis, & comme imperceptibles. On tient encore à ce qu'on avoit regardé comme le plus digne de ſon mépris. On a fait profeſſion de renoncer à la gloire; on a pris le parti de s'enſévelir

dans la retraite, pour y mener une vie cachée; Dieu seul devoit y tenir lieu de tout: & la créature y vient réclamer ses droits. On voudroit être suivi de l'estime qu'on fuit. On s'attriste d'avoir trouvé dans la solitude l'oubli des hommes qu'on y cherchoit. Mille petitesses, aussi honteuses que bizarres, se décelent dans l'occasion.

Or quelle impression ces tristes expériences doivent-elles faire sur une ame, qui veut sincérement se réformer, ou qui n'a pas encore perdu tout amour de la perfection? Est-il rien de plus propre à rallumer la ferveur de ses premiers desirs, de plus capable de la ranimer par ses propres reproches? Rien donc aussi n'est plus utile, que d'avoir souvent à se les faire, tandis qu'on en est digne. Rien de plus désirable que d'être averti de ses foiblesses, par les atteintes qu'on reçoit de celles des autres. Si vous n'avez donc pas encore assez de vertu pour vous faire un mérite des peines que ces foiblesses vous causent, trouvez bon du moins qu'on vous le fasse sentir par vos peines même. Dites-vous que c'est un trait de l'amour de Dieu, de ne pas vous les épargner; & que plus vous y êtes sensible, plus il est nécessaire que vous soïez humilié par cette sensibilité.

La nature, qui ne cherche qu'à s'élever, qu'à ſe complaire en ſoi-même, ne ſe fait point à ce langage : mais l'intérêt que vous avez d'en pénétrer la vérité, ne peut être plus preſſant. Recherchez la cauſe de cette foibleſſe, qui ſe laiſſe abattre en vous aux plus petites peines ; & vous trouverez que vous ne ſouffrez en effet, que parce que vous n'êtes pas encore aſſez humble. Oüi ; c'eſt avec raiſon qu'on a dit de l'humilité, qu'elle eſt la premiere & la derniere des vertus. C'eſt par elle qu'elles commencent, & qu'elles ſe conſomment.

Qu'apellons-nous humilité ? un ſentiment qui naît de la connoiſſance du peu que nous ſommes. A la lumiere de la vérité, l'homme ne découvre en ſoi qu'imperfections, qu'indigence, qu'infirmité. Il regarde ſes vices comme des maladies ; il conçoit l'envie d'en guérir. En commençant d'être humble, il commence à devenir vertueux. La tentation fait ſes progrès. L'expérience qu'il fait chaque jour de ſes foibleſſes aux moindres obſtacles qu'il rencontre à ſes devoirs, l'anime à les ſurmonter. Les défauts des autres qui le tourmentent, le font travailler à réformer les ſiens. Il conçoit que ſon mal ne vient que de ſon

Digitized by Google

propre fond. Il ſent la néceſſité d'être doux, patient, détaché de ſes propres opinions, prêt à ſacrifier ſes avantages, & toutes les eſpérances du monde, pour poſſéder ſon ame en repos. Mais, malgré ſa vigilance & ſes efforts, il lui reſte toujours aſſez d'affections déréglées, pour le faire ſouffrir. Les occaſions l'en inſtruiſent tour à tour, & le convainquent qu'il ne doit jamais préſumer de ſes forces. Ainſi toujours humble, quoique moins foible, il ne ceſſe point de ſe défier de lui-même, & de travailler à perfectionner l'ouvrage de ſa vertu. Cependant cette humilité même, qui ne le quitte point, adoucit la peine de ſon travail, ou l'empêche de s'en plaindre. Il ſe dit ſans ceſſe qu'il ne mérite rien; qu'on ne lui fait point de tort de le mépriſer, de le négliger, de l'outrager; qu'il ne ſouffre de ces traitemens, que parce qu'il ne ſait pas ſe mettre au prix qui lui convient: & ce ſentiment, qui produit ſa patience, releve en même-tems ſon courage.

Tels ſont les divers mouvemens d'une ame vraiement fidelle à répondre aux deſſeins de Dieu ſur ſa ſanctification. Suivez-la dans dans ſes progrès; & vous conviendrez, qu'en réfléchiſſant ſur cet-

te conduite, qui ne la laisse jamais manquer d'épreuves, elle ne peut qu'en aimer la sagesse, qu'en goûter même l'amertume. Elle ne fait point en murmurer. Son impatience est désarmée par l'utilité de ses maux; & plus elle est sensible aux troubles que la malice ou les foiblesses des hommes lui causent, plus elle est prête à confesser qu'il est bon que Dieu l'humilie par ce sentiment, dont elle peut tirer un si grand avantage.

N'est-on pas même assez dédommagé de l'humiliation par son propre mérite, quand elle se change en humilité, quand elle abaisse l'orgueil, quand elle réprime la présomption, quand elle étouffe la complaisance, quand elle force le cœur à rentrer dans son néant? Cette disposition supplée en quelque sorte à ce qui nous manque du côté des autres vertus. Nous voïons ce qui nous reste à faire, pour arriver au dégré de sainteté qui nous est prescrit. Nous en gémissons; & ce gémissement n'est pas sans prix. La perfection pour nous en cette vie, consiste principalement à reconnoître combien nous en sommes éloignés. Nous sommes d'autant plus dignes des récompenses de Dieu, qu'elles nous paroissent plus gratuites. C'est ainsi qu'il fait tout

servir

ſervir au bien de ceux, qui ſont fidéles aux deſſeins de ſon amour. Il les humilie tant qu'ils ſont ſuperbes, afin de les rendre humbles, & de les couronner. Ne vous ſoulevez donc point contre un traitement ſi ſalutaire. Songez que ce n'eſt point ſans ſujet que vous êtes éprouvé, tandis que l'épreuve vous afflige. Et craignez ſeulement que la triſteſſe ne vous abatte, au lieu de vous encourager. C'eſt une nouvelle tentation, contre laquelle il faut vous armer par de nouvelles penſées.

XXI. LEÇON.

C'eſt la vanité qui décourage dans les épreuves. L'humble ne s'étonne point d'être foible. Dieu le laiſſe ſentir à ſes ſaints, pour leur ôter toute confiance en leurs propres forces. Il y a des degrés dans la juſtice. Il faut ſavoir ſe ſupporter ſoi-même dans ſes imperfections. On commence d'être vertueux, dès que les vices déplaiſent. Ceux que nous avons vaincus, nous convainquent de pareſſe à combattre les autres. Les fragilités que nous n'aimons point, ne nous ſont point imputées. C'eſt une fauſſe idée de perfection, de ſe la figurer ſans violence.

IL s'en faut bien que ce ſoit toujours aſſez d'être convaincu de l'utilité de l'humiliation, pour la goûter. Nous reſſemblons à ces malades, à qui la violence des remedes fait abandonner le projet de recouvrer leur ſanté. Notre orgueil eſt une plaïe ſi difficile à guérir, que ſouvent, ce que Dieu ne permet que pour nous humilier, nous abat. Le ſentiment de notre foibleſſe à ſoutenir

Digitized by Google

les épreuves, qui devroit nous ranimer, nous décourage; & la difficulté d'arriver à la perfection, nous y fait renoncer. Réſolution funeſte, que rien ne peut juſtifier, & dont nous oſons pourtant accuſer la Providence même. Elle nous a, diſons-nous, expoſés à trop de contradictions de la part des hommes; & nous ſommes incapables de tant de patience. Mais ce ſentiment eſt, de toutes nos diſpoſitions, la plus équivoque; & ſi nous la démêlons bien, nous trouverons que ce qui paroît d'abord un excès d'humilité, ne vient au fond que d'un excès de vanité.

Les vûës, qui nous rendent humbles, ne nous conduiſent point à la puſillanimité. Nous découvrons nos infirmités, ſans perdre l'eſpérance d'en guérir. Nous ſentons que nous ſerions moins foibles, ſi nous le voulions ſincérement: & ce n'eſt que parce que nous aimons nos vices, qu'ils nous paroiſſent incurables. D'où nous vient en effet cette idée? C'eſt que nous retombons toujours dans nos premieres impatiences; c'eſt que nous nous trouvons toujours ſenſibles par quelque endroit, aux mauvaiſes manieres, aux injures, aux pertes, à la privation des moindres bagatelles. Mais nous ne ſen-

tons la violence de ces petites épreuves, que parce que nous nous plaisons dans les passions qu'elles attaquent. Si nous étions disposés à les combattre nous-même, nous souffririons; mais ce seroit du mal, & non du remede: nous nous affligerions, non pas d'être en butte à des injustices, mais de nous y trouver si sensibles: nous gémirions de nous voir toujours si loin de la perfection que Dieu demande de nous, mais avec un desir de nous avancer toujours soutenu de l'espérance.

Nous sommes foibles sans doute, & plus foibles que nous ne saurions le dire: mais devons-nous être assez vains pour nous en étonner? Qui sommes-nous, pour ne point faire de fautes? S'en affliger jusqu'au désespoir, n'est-ce donc pas un dépit de la vanité la plus aveugle? Y a-t'il enfin du merveilleux à tomber, quand on est fragile? Et quel autre sentiment raisonnable cette fragilité doit-elle exciter en nous, que de nous animer à nous fortifier de plus en plus par les épreuves même qui nous la font sentir? Les malades ne sont pas désespérés, tandis qu'ils sentent leurs maux. C'est un reste de vie, qui donne encore quelque présage de leur rétablissement. Vous

prenez donc le change, quand la peine que vous reſſentez de n'être pas aſſez patient, vous fait penſer que vous n'y parviendrez jamais. La durée des maladies, n'eſt pas un préjugé contre la guériſon.

N'avez-vous jamais réfléchi ſur la vie des Saints? N'avez-vous point remarqué combien quelquefois il leur a fallu d'années, de ſoupirs & d'efforts pour ſe défaire d'un ſeul vice, ou d'une ſeule mauvaiſe habitude? N'en avez-vous pas même vû, qui n'ont jamais été délivrés de certains défauts naturels, de leurs antipaties, de leurs caprices, de leurs vivacités, de leurs manieres bruſques, de leur conduite dure? Pénétrez plus avant, & vous verrez que c'eſt aſſez ordinairement ce que Dieu permet dans les ames, qui lui ſont les plus attachées. Il veut, par ces reſtes humilians des fragilités humaines, leur ôter juſqu'au moindre reſſentiment de confiance en elles-même. Il veut leur faire porter la peine du péché, dans les exercices même de la vertu, parce qu'il eſt juſte, qu'après la déſobéïſſance dans la facilité de faire le bien, la fidélité pour réſiſter au mal nous coûte des violences. Malgré le penchant furieux qui nous y porte, nous ſommes

toujours ſi prêts à croire que notre ſalut vient de nous, que la plus petite victoire ſur nos paſſions nous éleve. Dieu nous laiſſe donc long-tems retomber ſous notre propre poids. Il nous laiſſe des défauts, dont la racine vit toujours. Il permet qu'ils ſoïent excités par les tentations du dehors. Il permet que nous y ſuccombions: mais c'eſt moins pour nous ôter l'eſpérance du ſalut, que pour nous réduire à la mettre toute en lui ſeul. Son deſſein n'eſt pas que nous devenions plus coupables, mais plus humbles, plus courageux, & plus fervens: Car au fond, nos fragilités ſont moins terribles pour nous, que notre indolence & notre pareſſe. Et cette pareſſe ne vient, comme je l'ai dit, que de notre préſomption. C'eſt elle qui nous décourage, & qui nous fait abandonner le ſoin de notre ſanctification, par le déſeſpoir d'y réüſſir.

Notre grand malheur, ou notre grande mépriſe, eſt de nous accoutumer à compter trop ſur les efforts de notre raiſon. Une infaillible expérience nous convainc que nous avons toujours bien moins de forces, que nous ne nous flattions d'en avoir; & ſous prétexte de ce que nous ne pouvons pas encore, nous

Digitized by Google

ne faiſons pas même ce que nous pouvons. La crainte de manquer de reſſource nous empêche d'uſer de celles que Dieu nous offre. La puſillanimité ſuccéde à l'excès de confiance ; & nous devenons lâches, parce que nous avons été préſomptueux. Soïez humble, & vous ſerez fort ; du moins vous ne croirez pas pouvoir couvrir votre infidélité du voile de votre foibleſſe. En faiſant ce que vous pouvez, vous attendrez d'en-haut ce que vous ne pouvez pas. Vous travaillerez ſans fauſſe ſécurité, mais dans une paix ſage. La durée du travail ne vous cauſera point de ces fraïeurs orgueilleuſes, qui conduiſent à l'abattement. Vous ne ceſſerez point de ſentir l'infirmité, dont vous êtes environné. La nature ſe ſoulevera contre les difficultés du travail. Vous éprouverez de la contrainte & de la violence à réprimer vos mouvemens impatiens. Vous vous affligerez de n'être pas encore inſenſible à ce qui bleſſe votre amour-propre ; mais vous ne déſeſpererez jamais de le devenir.

Souvenez-vous qu'il eſt des degrés dans l'amour de la juſtice : c'eſt une plante qui reçoit en cette vie divers accroiſſemens. Les fruits défectueux ne prou-

vent pas que l'arbre ſoit tout-à-fait mauvais. Ils nous avertiſſent qu'il n'eſt pas auſſi bon qu'il devroit être, & qu'il a beſoin d'être cultivé par de nouveaux ſoins. Le grain qu'on ſéme ne fructifie pas le premier jour ; il lui faut du tems pour germer, pour croître, pour arriver à ſa maturité. C'eſt par la patience, dit Jeſus-Chriſt, qu'il porte du fruit.

Il faut l'avoüer. Une des plus rudes peines de l'homme, qui commence à vivre de la foi, c'eſt de ſe ſupporter lui-même. Il ne ſe voit point ſans ſe déplaire & ſans ſe haïr. On s'inquiéte d'avoir une guerre continuelle à ſoutenir avec ſon propre cœur. On s'afflige de ſe trouver toujours ſi difforme aux ïeux du Seigneur, à qui l'on cherche à ſe rendre agréable. On voudroit hâter ſes progrès, qui ſont toujours lents. Mais au reſte, il faut prendre garde que cette lenteur ne nous déplaiſe, que parce qu'elle ne nous flatte pas aſſez. La vanité revient ſe gliſſer dans tous les mouvemens de notre cœur, qui devroient en être les moins ſuſpects. C'eſt ſouvent plus par intérêt que par devoir que nous aſpirons à devenir parfaits. Nous voudrions être contens de nous-même ; & nous ne ſongeons pas que nous plaiſons plus à Dieu,

Digitized by Google

dans un ſens, par des foibleſſes qui nous humilient devant lui, qu'avec plus de vertu, qui nous inſpireroit de la complaiſance en nous-même.

Quoiqu'il en ſoit, ne ſoïons pas plus ſages que le Médecin, qui doit nous guérir. C'eſt à nous de concourir aux moïens qu'il emploïe. Les plus ordinaire, ce ſont les épreuves. C'eſt par-là qu'il nous découvre nos foibleſſes, afin qu'elles nous déplaiſent. Ce ſentiment eſt auſſi néceſſaire à notre avancement, qu'il eſt juſte dans ſon objet. Nous ne déſirerions point de devenir ce que nous ne ſommes pas encore, ſi nous nous plaiſions dans ce que nous ſommes. Gémiſſons donc de ces ſenſibilités, qui nous inquiétent en mille petites occaſions, qui n'altéreroient point la tranquilité d'une ame plus parfaite. Ne négligeons point de les étouffer par des retours aſſidus ſur leur injuſtice. Ne nous en conſolons point, tandis que nous les éprouvons : mais ne nous en affligeons point juſqu'à l'excès. Tant que nous pouvons nous répondre que nous haïſſons ces imperfections; tant que nous ſommes diſpoſés à nous faire toutes les violences que la réformation de notre cœur peut nous coûter ; il n'eſt rien que nous ne

devions nous promettre du ſecours de Dieu, toujours bien plus que de nos propres efforts.

La douleur de l'iniquité produit la juſtice, dit ſaint Auguſtin. Le regret de ſe voir imparfait, eſt comme le premier degré de la perfection. Nous ne nous affligeons d'un mal, que par l'amour du bien contraire : Et ce n'eſt pas être tout-à-fait ſans vertu, de déſirer d'être délivré du vice. Il y a déja de l'humilité dans la haine de l'orgueil ; de la bienveillance, dans la déteſtation de l'envie ; de la douceur, dans l'averſion de la colere ; du déſintéreſſement, dans la honte, qui fait rougir de l'avarice. Le devoir ne plaît pas encore aſſez, pour accomplir toute juſtice. Mais ſi cette charité, qui ſouffre tout, commence de naître dans votre cœur, aïez ſoin de la nourrir, de peur qu'elle ne s'étouffe. Que ſon imperfection ne vous décourage point tant qu'elle vous déplaît ; ne déſeſperez point ſi-tôt de vous-même ; & ne demeurez pas où vous êtes, par l'exceſſive crainte de ne pouvoir avancer. Les progrès ſont lents ; mais ajoutez-y chaque jour quelque choſe. Ne vous rebutez point des difficultés ; & ne ceſſez point de faire des efforts, quelques foibles qu'ils vous paroiſſent.

Digitized by Google

Je parle d'après ma propre expérience, disoit le même Pere. Quand on ne succombe pas aujourd'hui, on sera moins disposé à succomber demain. La peine de la résistance diminuë. On est fortifié par les efforts du jour précédent. Une mauvaise habitude réprimée se modere; en se modérant, elle s'affoiblit; en s'affoiblissant, elle meurt; & la bonne habitude lui succéde. On ne travaille jamais inutilement à devenir plus vertueux, quand on y travaille sincérement. Si vous avez ce témoignage à vous rendre; si vous osez vous répondre, que c'est après n'avoir épargné ni réfléxions, ni soins, pour étouffer vos sensibilités, que vous vous plaignez de les trouver encore si vives, ne laissez pas d'entrer en quelque compte avec vous-même. Comparez-vous avec ce que vous étiez au commencement de votre entreprise. Combien de contre-tems vous paroissoient capables de jetter la foiblesse humaine dans un juste désespoir? Combien d'especes de contradictions vous mettoient dans un trouble à ne pas vous reconnoître, que vous regardez maintenant avec un peu plus d'indifférence? A combien de sortes d'esprits & de manieres vous êtes-vous fait, que vous

Digitized by Google

aviez cru les plus incompatibles avec votre caractere, & les plus contraires à la tranquilité, dont elles vous laiſſent joüir, après quelque tems d'attentions & de tolérance ? Combien n'avez-vous pas déja ſû prendre ſur votre vivacité, pour ſupporter des fiertés & des airs de mépris, qui ne vous cauſoient d'abord que des dépits & de l'indignation ?

Par là vous juſtifiez la ſageſſe des épreuves où Dieu vous a mis, & vous convainquez votre découragement d'injuſtice. Vous tombez dans l'ingratitude, pour les bienfaits du Seigneur, qui vous fait tirer avantage de la tentation, quand vous êtes fidéle. Vos mauvaiſes affections meurent, à meſure que vous avez occaſion de leur refuſer des conſentemens. Paſſez, continuë ſaint Auguſtin, ſur ce qu'il y a de mort. Attachez-vous à mortifier ce qui reſte de vivant. Telle doit être notre occupation tant que cette vie dure. C'eſt une guerre, qui ne finira qu'avec elle. Le ſort du combat eſt de fraper, & d'être frapé tour à tour ; d'être quelquefois victorieux, & quelquefois vaincu. Tout dépend des derniers efforts. Si vous ſuccombez de tems en tems, rougiſſez-en ; mais ne déſeſpérez point. Vous êtes

Digitized by Google

tombé, relevez-vous. L'Athlete, qui s'étoit vû pluſieurs fois abattu par ſon adverſaire, ne laiſſoit pas à la fin d'en triompher, & de remporter une couronne. Reprenez courage, après les coups qui vous ont renverſé. Dites-vous à vous-même : C'eſt maintenant que je commence, & que je vais vaincre. Et cette réſolution ſera comme un préſage de la victoire. C'eſt ainſi que par une ſage alternative de la tolérance & des ſecours de celui qui veut nous ſanctifier, il devient quelquefois utile d'avoir péché contre la vertu qu'on croïoit avoir. On eſt confus alors de ſa foibleſſe. La honte ranime ; &, par un heureux retour, la chûte nuit moins, qu'elle ne ſert à l'avancement.

Mais vos pertes dans les combats vont toujours, direz-vous, au-delà de vos avantages. Vous avancez ſi lentement, que vous avez de juſtes raiſons de penſer que vous n'arriverez jamais au terme qui vous eſt marqué. Nouvel écueil où la vanité donne ; nouvelle injure que vous faites à la bonté de Dieu : comme s'il ignoroit de quelle bouë nous fûmes pétris ! comme s'il étoit un maître injuſte, qui voulût prendre où il n'a rien mis, & recueillir où il n'a rien ſe-

mé! Que vous arrivera-t'il? Vous mourrez peut-être avant d'avoir vaincu toutes les oppoſitions que vous trouvez à vos devoirs, avant de vous être fait une patience à l'épreuve de tous les déſagrémens que les défauts des hommes répandent ſur votre vie. C'eſt-à-dire encore, que vous vous figurez le Dieu des miſéricordes comme une Divinité cruelle, qui vous commande plus que vous ne pouvez, & qui vous tend des pieges pour vous perdre, & pour vous condamner ſans ſujet. Eſt-ce là l'idée qu'il vous donne de ſes bontés infinies? Et ne ſauriez-vous en penſer vous-même avec plus de bonté? Ne devez-vous pas ſavoir qu'il vous traite ſelon ce que vous êtes; qu'il compatit à vos foibleſſes; qu'il conſidere plus vos efforts que vos progrès, moins vos forces que vos deſirs? Conſolez-vous: il comptera ce que vous aurez voulu ſincerement, comme ſi vous l'aviez fait. Travaillez à proportion des ſecours qu'il vous donne, & des occaſions qu'il vous préſente de vous exercer. Ne vous relâchez jamais par pareſſe. Ne renoncez point à l'eſpérance de vaincre, afin que ſi le dernier jour ne vous trouve pas pleinement victorieux, il vous trouve du moins

Digitized by Google

combattant, & non pas vaincu ſans combat. C'eſt-là tout ce qu'on exige de vous.

Ne prétendez pas à l'impeccabilité : c'eſt le privilege de la vie future, & la récompenſe d'avoir combattu contre le péché juſqu'à la mort, qui ſera l'objet de notre derniere victoire. Oüi, malgré l'application la plus vive, malgré les ſoins les plus aſſidus de nous réformer, il nous reſtera toujours des imperfections; mais Dieu ne nous les imputera point, ſi nous ne les avons point aimées. Que les efforts que nous faiſons pour nous en défaire, juſtifient l'envie que nous en avons : il eſt content de la meſure de notre juſtice. C'eſt être en quelque ſorte irrépréhenſible à ſes ïeux, de ſouhaiter de l'être, de ſe déplaire à ſoi-même, de haïr ſes injuſtices. Notre piété dans cette vie ne va preſque pas au-delà de ces diſpoſitions. Elle conſiſte plus à combattre des vices, qu'à pratiquer de grandes vertus. Que la lâcheté, que le découragement ne vous faſſe donc pas tomber les armes des mains. Combattez dès le premier moment que vous ſentez vos répugnances à ſupporter les hommes; combattez toute votre vie; combattez juſqu'à la fin : c'eſt là ce que

l'Apôtre appelle bien combattre. C'eſt là cette fidélité, qui reçoit la couronne du juſte Juge, ſelon l'étenduë qu'elle aura dans chacun de nous.

Ces penſées, auſſi vraïes qu'elles ſont conſolantes, ne ſont que trop ſouvent démenties par la vanité, toujours impatiente de ne pas trouver en ſoi-même aſſez de ſujets de complaiſance; ou par la lâcheté, qui voudroit juſtifier ſes infidélités par ſon impuiſſance. Quel tour ces funeſtes diſpoſitions donnent-elles à l'eſprit? On ſe fait de fauſſes idées de perfection, qui jettent dans le déſeſpoir ou dans l'incrédulité. On s'imagine que ceux, qu'on nomme parfaits, doivent être inſenſibles à toutes les traverſes de la vie; qu'ils ne doivent plus rien éprouver de ces peines conſtantes que la vertu coûte; rien de ces conteſtations éternelles, entre les inclinations & le devoir. On veut qu'ils le rempliſſent ſans gêne; qu'ils s'abſtiennent ſans contrainte de ce qui leur eſt interdit; & cet héroïſme prétendu rend les apparences de leur fidélité ſuſpectes. L'expérience des fragilités humaines perſuade qu'au fond perſonne n'en eſt exemt, & que la vertu n'eſt que le vice couvert du maſque de l'hypocriſie. Les foibles croïent qu'il n'y

n'y a point de forts. Qui eſt-ce, diſent-ils, qui peut obſerver les Commandemens du Seigneur ? Et tandis qu'on ſe figure que perſonne ne les obſerve en effet, on ſe met ſoi-même de ce nombre ; on renonce à cette perfection qu'on regarde comme imaginaire ; & on oſe rejetter ſur Dieu le déſeſpoir de n'y pouvoir atteindre.

Evitez ces derniers écueils. Souvenez-vous que l'homme n'eſt parfait que par le deſir de l'être : mais que ce deſir n'eſt point ſans fruit ; & qu'il commence au moins la perfection, s'il ne la conſomme pas. Il eſt vrai que tous ceux qui ſont dans la voïe du ſalut n'y marchent pas d'un pas égal. Les progrès qu'ils y font ſont plus ou moins rapides ; mais chaque pas qu'ils font les avance. L'eſſentiel eſt de ne pas s'arrêter, par la défiance d'arriver où Dieu nous veut. Il n'y a plus d'eſpérance pour celui qui ne fait plus d'efforts. Et ne vaut-il pas mieux, après tout, marcher avec peine dans le bon chemin, que de l'abandonner ? Vous y trouverez des traverſes & des obſtacles. Mais uſez en comme les voïageurs aux mauvais pas qu'ils rencontrent. Un lieu profond, qu'il faut franchir ; un endroit eſcarpé, ſur lequel

il faut grimper, leur fait recueillir leurs forces, au lieu de les décourager. Un traitement imprévu, qui demande de vous un nouvel effort de patience, eſt un nouvel intérêt de le faire. C'eſt un avis que Dieu vous donne d'être toujours prêt à la tentation ; de vous munir contre la tiédeur & contre la négligence ; d'aprendre à craindre les peines qu'il réſerve à ceux, qui renoncent au projet de ſe corriger, puiſqu'il en laiſſe de ſi grandes à ceux-même qui le veulent de la volonté la plus ſincere.

Que cette derniere penſée vous faſſe entrer dans toutes les autres. C'eſt en vain qu'on diſpute contre Dieu. Ses jugemens ſont auſſi immuables, que juſtes, ſur le pécheur, qui renonce à ſe convertir. Il portera la peine de ſes vices, quelque pénible que la pratique des vertus lui paroiſſe. Mais pour vous diſpoſer à goûter les rigueurs de cette conduite, n'en perdez point de vûë la ſageſſe. Songez que ſi Dieu nous laiſſe toujours en cette vie quelques tentations, c'eſt par miſéricorde, autant que par juſtice ; que notre ſûreté dépend de notre défiance ; que rien ne nous ſeroit plus funeſte, que de perdre le ſentiment de nos foibleſſes, & de préſumer de nos

forces : mais qu'il n'eſt pas moins dangereux de déſeſpérer de ſoi, que d'en trop eſpérer. Malheur à la préſomption ! Malheur au découragement ! Ne donnez pas dans un de ces pieges pour vous éloigner de l'autre ; que ce qui ne doit que vous abaiſſer, ne vous abatte point. Soïez vous-même le premier objet de votre tolérance dans la peine que vous ſentez à tolérer les autres. Haïſſez les ſenſibilités, qui vous la font trouver inſuportable. Réprimez-la ſans ceſſe. Encouragez-vous par vos premiers progrès. Ne vous relâchez point par une puſillanimité déraiſonnable : & conſolez-vous d'avoir peu fait, quand vous aurez fait tout ce que vous aurez pû.

XXII. LEÇON.

Il y a tant de bizarrerie dans les penſées de l'homme, que tandis qu'il ſe plaint des rigueurs de Dieu, il voudroit faire plus qu'il ne lui commande. Le prix de nos ſouffrances conſiſte dans notre obéïſſance à ſes ordres. Le genre du martyre peut changer; mais le mérite en eſt le même. Notre mépriſe à ce ſujet vient du défaut de notre foi. Regardons toutes nos peines comme nous venant de Dieu, ſoit qu'il les ordonne, ou ne faſſe que les permettre; & ſouvenons-nous qu'elles lui ſont plus agréables, à proportion qu'elles ſont moins de notre choix.

J'EN ai déja fait la réfléxion plus d'une fois. A meſure qu'on aprofondit l'homme, on eſt ſurpris de le trouver toujours ſi peu d'accord avec lui-même, de voir ſi peu de ſuite dans ſes penſées, & tant de bizarreries dans la contradiction de ſes ſentimens. Il ne s'acoutume point aux peines que la vertu lui coûte. Il en trouve le joug inſuportable, & les devoirs preſque cruels. Il

Digitized by Google

ſe plaint des révoltes de la nature, de l'infléxibilité des regles, de l'excès de contrainte où ſes affections ſont retenuës, du peu de ſuccès des efforts qu'il ſe fait pour ſe vaincre. Le voilà qui ſe décourage, & qui ſe déſeſpere de la rigueur des épreuves, où la dépravation des autres hommes le met. Mais écoutez-le dans d'autres momens. Qu'il ſe conſulte lui-même; qu'il laiſſe parler ſon amour-propre; qu'il ſe livre à ſon tempéramment, ce n'eſt plus que zèle & que ferveur, que projets courageux, que vûës héroïques. Il ſe croira capable de tout entreprendre & de tout ſouffrir pour la juſtice. Il ſera prêt de ſe condamner aux plus affreuſes rigueurs, pour expier ſes péchés; à s'impoſer enfin des loix plus féveres, & des obligations plus pénibles que celles qu'il lui plaît de regarder comme au-deſſus de ſes forces. Illuſion dangereuſe, dont un zèle ſelon la ſcience, doit nous faire aiſément revenir.

Vous ſied-il, à vous, dont l'impatience murmure peut-être ſi ſouvent, de trouver tant d'obſtacles à votre vertu dans les vices des autres? vous ſied-il de ſouhaiter que Dieu vous procure de plus grandes occaſions de l'épurer, de

ſatisfaire à ſa juſtice par les ſacrifices les plus durs, de mériter ſes plus précieuſes couronnes ? Vous vous ſentez enflammé, dites-vous, des deſirs du martyre. A qui le perſuaderez-vous, tandis que vous êtes ſi peu ſoumis dans les plus petites épreuves? C'eſt ſans doute parce qu'elles ne ſont pas de votre goût. Mais à qui convient-il de preſcrire la nature des combats, d'ordonner les peines, & de choiſir les moïens de vous perfectionner ? Sont-ce vos idées & votre attrait que la ſageſſe de Dieu doit conſulter ? N'eſt-ce pas ſa volonté, qui doit être la regle de votre ſanctification ? Tout votre mérite ne conſiſte-t'il pas à vous ſoumettre à ſes ordres ? Réfléchiſſez-y. L'obéïſſance eſt le ſacrifice qu'il exige de vous préférablement à tous les autres. Je dis plus. L'obéïſſance eſt proprement l'unique ſacrifice que vous puiſſiez lui faire. Il n'a beſoin ni de vous, ni de vos biens, ni même de ce que vous pourriez apeller votre juſtice. L'obéïſſance a fait le prix du ſacrifice de Jeſus-Chriſt même. Il a fait la volonté de ſon Pere. Il n'étoit venu, dit-il, dans le monde, que pour la faire. Et c'eſt à cet unique point qu'il a ſouvent réduit tout ce qui peut nous faire prétendre à ſes récompenſes.

Digitized by Google

Laiſſez donc agir celui qui veut que vous ſoïez ſaint, parce qu'il eſt ſaint lui-même; & ne vous croïez pas plus ſage que lui, dans le choix des voïes par où vous devez arriver à la perfection de la juſtice. Qu'importe de quelle maniere il en ordonne, pourvû que ce ſoit ce qu'il veut qui s'accompliſſe en vous. Les martyrs ont été donnés en ſpectacle au monde, expoſés à la haine publique, joüets de la rage des bêtes les plus cruelles, renfermés dans des priſons obſcures, où, privés de la lumiere, on cherchoit à les tourmenter par le repos même. Ils étoient obligés de coucher ſur des pierres aiguës, ou ſur des pointes de fer. On leur interdiſoit la liberté du ſommeil par le poids de leurs chaînes. Enfoncés quelquefois dans les ordures, & parmi des puanteurs inſupportables, on ne les en tiroit que pour les déchirer par les tortures les plus affreuſes, que pour les exercer par des ſupplices toujours nouveaux. La fureur des bourreaux s'épuiſoit ſur eux. La cruauté la plus ingénieuſe ſe trouvoit en défaut, pour laſſer leur conſtance. Les mieux traités étoient dépoüillés de leurs biens, ou relegués dans les mines ou dans des iſles déſertes. La mort paroiſ-

Digitized by Google

ſoit trop douce, pour contenter l'envie de les faire ſouffrir. C'étoit-là le genre des combats que Dieu les obligeoit à ſoutenir pour la foi. Mais que penſoient-ils de ces traitemens rigoureux ? Et pourquoi leur foi n'y ſuccomboit-elle pas ? C'eſt qu'ils trouvoient Dieu plein de bonté dans ſa juſtice même, qui leur offroit tant de ſortes de peines pour expier leurs péchés. Ils étoient tranſportés de joïe de s'acquiter ainſi de toutes leurs dettes, d'effacer les reſtes de leurs ſoüillures paſſées. Ils s'eſtimoient heureux de ce qu'il vouloit bien les châtier en pere, pour n'être pas forcé de les punir en maître irrité ; de ce qu'il daignoit ſe mettre en colere contre des ſerviteurs ingrats, & ne pas les réſerver à des tortures éternelles. Mais enfin ce qui leur faiſoit trouver du mérite dans leurs peines, ce n'étoit que la penſée qu'elles venoient de lui.

Il eſt vrai que le traitement qu'ils éprouvoient, a fait depuis le ſujet de la jalouſie de quelques ſaints, qui regrétoient de n'être pas nés dans le tems des perſécutions. Quand ils ſe ſouvenoient d'avoir autrefois péché ſans que Dieu les punit, ils étoient ſaiſis de terreur, ils s'affligeoient de n'être pas affligés, ils

ils craignoient que la grace ne les eût abandonnés ; & que Dieu ne différât pour eux ſes vengeances, que pour les rendre plus rigoureuſes. Mais remarquez que je vous parle de ces hommes rares, en qui toutes les paſſions étoient mortifiées ; de ces victimes de la pénitence, qui meſuroient la grandeur de leurs péchés ſur l'ardeur qu'ils avoient de les expier, & ſur la douleur ſincere qu'ils en avoient conçuë ; de ces hommes, en qui la charité dominoit, & dont la patience étoit aux plus rudes épreuves. Leur reſſemblez-vous ? Approchez-vous du moins de leurs progrès ? Quoiqu'il en ſoit, ſi vous êtes aſſez touché de votre ſalut pour avoir les mêmes penſées, conſolez-vous ; Dieu ne manquera pas à vos déſirs.

Souvenez-vous donc ſeulement, qu'il y a pluſieurs eſpéces de perſécutions & de martyres. La paix même de l'Egliſe a ſes couronnes. Le mérite de la conſtance dépend moins de la nature des combats, que de la volonté de celui qui les propoſe. Les tems & les objets ſont changés ; mais la patience des ſaints ſubſiſte toujours ; & le mérite n'en n'eſt jamais perdu, quand on eſt fidéle. Comptez toutes les ſortes d'épreuves, où la ſocié-

té des pécheurs peut vous mettre. Il n'en eſt point qui ne puiſſe vous tenir lieu de quelque ſacrifice, & qui n'ait ſon prix aux ïeux de Dieu. Un eſprit foible à ménager, un incommode à ſupporter, de mauvaiſes manieres, un mauvais traitement, une injuſtice, une diſgrace, une perte de biens, ou quelque privation plus douloureuſe; des aſſauts à ſoutenir pour être conſtant dans ſon devoir, pour ne point conſentir à l'iniquité; une occaſion de s'inſtruire déſagréablement d'une vérité néceſſaire, de ſe déſabuſer d'une prévention dangereuſe; un rebut qui nous ouvre une voïe pour ſortir de quelque engagement qui peut devenir funeſte: Voilà maintenant les combats que nous avons à ſoutenir.

Vous plaindrez-vous que c'eſt le martyre qui vous manque? Ou ſera-ce Dieu qui ſe plaindra que vous manquez au martyre? Eſt-il quelqu'un, dans quelque état que la Providence l'ait mis, qui n'ait pas à ſoutenir ces ſortes d'attaques? Le domeſtique même, dit Jeſus-Chriſt, fournit à chacun ſes ennemis & ſes perſécuteurs. Tantôt c'eſt un épous, qui par ſa mauvaiſe humeur, par ſes dégoûts, ou par l'abus de ſon autorité, devient comme le tyran de ſon épouſe:

tantôt c'eſt une épouſe, qui par ſes caprices, par ſa négligence, par ſes diſſipations, ou par ſes dérangemens, exerce un époux raiſonnable. Là, c'eſt un enfant, qui par ſon indocilité, déſeſpere des parens qui voudroient le conduire au bien : ici, ce ſont des parens qui démentent la nature, pour des enfans bien nés. Le maître trouve des ſerviteurs inſolens, ou infidéles : le ſerviteur a des maîtres emportés à ſuporter. Ce ſont par tout des fonds inépuiſables de tribulations & d'épreuves.

Si votre zèle eſt ſincére, il ſera plus que ſatisfait. Vous aurez, s'il eſt permis de parler ainſi, des moïens de dédommager Dieu de ce qui manque à la perfection de vos vertus, de réparer vos négligences, d'expier les ſuites de vos foibleſſes. Vous porterez la peine de mille ſecrétes fragilités qui vous échapent. Faut-il vous exagérer, dans les momens de votre impatience, combien il en coûte à la nature, pour ne point s'aigrir de la mauvaiſe humeur, pour ne point s'indigner contre l'ingratitude, pour ſoutenir toute la malignité de l'envie, pour ſouffrir des injuſtices criantes, pour réprimer les ſoulevemens du cœur qu'elles produiſent, & pour poſſéder ſon ame

en paix. Contentez donc votre envie; livrez-vous à ce martyre que vous trouvez ſi rude. En étoit-ce un plus difficile ou plus aiſé que vous ſouhaitiez? Accordez-vous avec vous-même. Vous voudriez que Dieu vous fit paſſer par les plus violentes épreuves qu'il ait réſervées à ſes élûs; & vous murmurez de celles, dont la vertu la plus imparfaite ne s'appercevroit quelquefois pas. De quoi s'agit-il pour vous? De diſſimuler une impoliteſſe peut-être; d'affecter de ne pas voir ce qu'on fait pour vous déplaire, & qui mérite en effet plus de mépris que d'indignation; de laiſſer tomber d'elle-même une parole déſobligeante; d'écouter ſans trouble, un reproche que votre conſcience dément, ou qui ne nuit point à votre honneur. Que ſai-je? mille petits déplaiſirs ſoufferts ſans murmurer. Voilà ce que vous avez à ſacrifier au Seigneur; & vous vous plaignez, vous qui vous croïez capable de lui ſacrifier votre vie même, & de paſſer par l'épée d'un perſécuteur déclaré de la foi!

Je la cherche en vous cette foi, ſans l'y découvrir. N'eſt-ce pas elle en effet qui vous manque dans vos impatiences ſur ce que vous avez à ſouffrir des dé-

fauts communs des hommes ? A vous entendre exagérer ſans ceſſe votre malheur & vos diſgraces, ne ſemble-t'il pas que Dieu vous ait oublié, qu'il ne ſache pas que vous ſouffrez, qu'il ignore que les méchans vous menacent, ou qu'ils vous maltraitent ? Ne ſemble-t'il pas, dis-je, qu'il ait abandonné la conduite du monde au hazard des événemens, & au caprice des paſſions ? C'eſt peut-être encore qu'il n'a pas droit de nous traiter autrement que nous le ſouhaitons ; que c'eſt à nous de lui preſcrire le tems & la maniere de nous ſecourir : c'eſt peut-être que ce que nous ſouffrons, eſt toujours injuſte de ſa part ; & qu'il n'eſt pas aſſez puiſſant, pour tirer le bien du mal ; qu'il n'eſt pas aſſez bon, pour que nous nous repoſions ſur lui ſeul, malgré les preuves d'une bonté toujours attentive à ce qui nous eſt le plus utile, ou le plus néceſſaire.

Ne l'oubliez jamais : nous ſommes ſon ouvrage ; & cette bonté qui nous a faits, ne nous mepriſe point. Dieu peut tout, il voit tout ; rien ne nous arrive, s'il ne l'ordonne, ou s'il ne le permet : il ne veut rien que de ſage. Toute ſa conduite ſur nous, eſt juſtice ou miſéricorde. Voilà ce que vous aprenez de cet-

te foi, pour laquelle vous voudriez mourir au milieu des tourmens; & c'eſt pourtant ce que vous perdez de vûë dans vos inquiétudes & dans vos impatiences. Elles ſont, comme vous le voïez, injurieuſes à ſa puiſſance, à ſa bonté, & ſurtout à cette Providence qui nous le fait regarder comme l'auteur ou le ſouverain modérateur de tout ce qui ſe fait dans le monde.

Que n'a-t'on ſans ceſſe dans l'eſprit les manieres dont les livres ſaints s'expriment à ce ſujet. C'eſt Dieu, diſent-ils, qui appelle la famine & qui l'envoïe ſur la terre; c'eſt lui qui ſouffle & qui fait enfler les torrens. La neige, la glace, la grêle, les vents, les orages, ſont les exécuteurs de ſes ordres. Le tonnerre eſt ſa voix, qui ſe fait entendre. Les feux du Ciel, ſont ſes Anges & ſes miniſtres. Les ſauterelles, les vers, les chenilles, les mouches, les guêpes, & les mauvaiſes bêtes qui ravagent les campagnes & les vignes, ſont ſes armées. C'eſt lui qui place les Rois ſur le thrône; c'eſt lui qui fait regner les hypocrites, pour les péchés du peuple; c'eſt lui qui fait venir les tyrans, pour vanger le violement de ſes loix; & pour le dire en un mot, c'eſt lui qui fait tous les biens & tous les maux,

en des ſens différens, mais également dignes de ce qu'il eſt. Avec ces idées, vous amuſeriez-vous à vous plaindre des hommes, à vous recrier contre leurs excès ? Qu'importe de ſavoir qui ſont ceux qui trahiſſent leurs freres, qui perdent le ſentiment de l'humanité, qui foulent aux pieds la juſtice, qui perſécutent l'innocence même, puiſque c'eſt toujours Dieu qui permet qu'on perſécute ceux qu'il veut couronner ?

Que ne remontez-vous donc tout d'un coup à la ſource? que ne vous dites-vous, pour prévenir toutes les réflexions affligeantes, qu'il ne peut vous rien arriver que de juſte & d'avantageux, même du côté des créatures ; puiſqu'il ne vous arrive rien que ſelon les diſpoſitions éternelles d'un Dieu plein de juſtice & de bonté pour vous ? Votre foi ne s'y méprendroit pas, ſi vous l'aviez aſſez vive pour devenir, par le martyre, un modéle de patience. Qu'on annonce à Job que tous ſes troupeaux ſont enlevés ou conſumés, que tous ſes ſerviteurs ſont maſſacrés, que tous ſes enfans ſont écraſés ; il n'en accuſe, ni les Sabéens, ni les Chaldéens, ni la foudre, ni le vent. C'eſt le Seigneur, dit-il, qui m'avoit tout donné ; c'eſt lui qui m'a tout ôté.

Que Semeï charge David d'injures & d'imprécations : c'eſt Dieu, dit David, qui lui commande de l'outrager. Ces expreſſions ſont dures ; mais au fond elles n'ont rien qui ne rentre dans l'idée que nous devons avoir de la puiſſance ſouveraine, qui diſpoſe de tout dans l'univers. Quel ſera donc notre partage, & le ſujet de notre mérite ? de nous ſoumettre en tout à ſes ordres, d'adorer ſes deſſeins, de révérer ſa ſageſſe, de reconnoître ſa juſtice, de publier ſes miſéricordes, & de le bénir de tout.

Il ſemble même, quoique l'inquiétude humaine en puiſſe penſer ; il ſemble, à prendre les choſes d'un certain côté, qu'un des plus grands objets que la ſageſſe éternelle ait offert à notre reconnoiſſance, ce ſoit d'avoir permis l'abondance de la malice dans le monde. C'eſt une grande matiere de ſanctification pour les bons. S'il y avoit peu de méchans, il y auroit peut-être encore moins de parfaits. Les vices purifient les vertus par les épreuves. Les douceurs du péché s'expient par les combats contre le péché même. Les affections déréglées ſe corrigent par la réſiſtance qu'elles trouvent à ſe ſatisfaire. A peine nos amis pourroient-ils nous procurer un auſſi grand bien que

nos ennemis, puiſque ceux-ci nous font naître des occaſions de mériter la vie bien heureuſe, par les troubles qu'ils nous cauſent dans la vie préſente. Ainſi, dit ſaint Grégoire, Job appelle ſes amis ceux qui l'accablent d'outrages : & c'étoit dans le même eſprit, que les Martyrs rendoient graces aux Juges injuſtes qui venoient de les condamner. Un échange conſtant dans l'ordre des bontés de Dieu, fait trouver aux bons les plus grands biens dans les plus grands maux. Les méchans les ſervent, ſans le vouloir. Ils leur rendent, par leurs mauvaiſes volontés, de bons offices qu'ils ne peuvent attendre d'eux. Il n'y a que le crime qui puiſſe perſécuter l'innocence ; & ſi ceux qui nous affligent par leur malignité ne ſont pas en effet dignes de notre reconnoiſſance, nous en devons toujours une très-grande à Dieu, quand il veut bien ſe ſervir d'eux pour nous châtier, ou pour nous exercer. C'eſt une néceſſité pour nous d'être punis, quand nous ſommes coupables : & c'eſt le but des afflictions. Notre péché conſiſte à vouloir joüir de la douceur des créatures. L'amertume en eſt le reméde. Une fauſſe joïe s'expie par une triſteſſe ſalutaire : & le mérite de cette triſteſſe, eſt

d'autant plus assuré, qu'elle vient d'une cause moins volontaire. Le Juge ne compte pour un châtiment, que celui qu'il ordonne. Ce n'est pas au criminel à choisir le tems & le genre de la peine qu'il mérite ; & l'idée de la justice éternelle, qui vange sur nous ses offenses, suppose que c'est malgré nous qu'elle nous frappe.

Je conviens que dans les momens où le zèle de Dieu nous anime, nous entrons en quelque sorte dans ses intérêts contre nous. Nous nous condamnerions nous-même aux plus rudes peines, pour le satisfaire. Nous nous immolerions de nos propres mains. Mais nous avons à craindre qu'un sacrifice qui ne viendroit que de notre choix, ne lui fût moins agréable, que celui qu'il nous prescrit. Il pourroit s'y mêler quelque reste d'amour-propre, quelque espéce de goût de la chair. L'homme se retrouve par tout, lors même qu'il paroît se renoncer sans reserve. N'oublions point que c'est le sacrifice de notre volonté que Dieu demande ; c'est le seul qui lui plaît dans tous les autres. Laissons-lui le choix sur la maniere dont il nous afflige : c'est à lui d'en ordonner, selon qu'il convient le plus à ses vûës sur nous. Laissons-le

faire, & ne nous reſervons que d'obéir. Quand il ne fait pas ce que nous voulons, il ne nous reſte que de vouloir ce qu'il veut. Il eſt notre pere, lors même qu'il nous châtie le plus ſévérement : & ce nom nous avertit, que ſa volonté doit toujours être la regle de celle de ſes enfans.

Revenons donc : Vous auriez aimé peut-être à triompher de la cruauté des tyrans, à mourir pour la défenſe de votre foi : mais je vous l'ai dit ; quel auroit été le mérite de ce témoignage, ſinon, de ne pas déſobéir à celui qui vous auroit mis dans des occaſions de tout ſouffrir, plutôt que de lui devenir infidéle ? Souffrez de même ce qu'il veut que vous ſouffriez pour le même intérêt, mais d'une autre maniere. C'eſt un Juge équitable, qui n'a point d'égard à la circonſtance des tems. Il couronne le courage dans les perſécutions, & la patience dans la paix ; ou plutôt, dans l'une & l'autre ſituation, c'eſt la fidélité qu'il couronne. L'adorateur des idoles ne ſubſiſte plus, pour vous ſolliciter à l'apoſtaſie par les tortures. Sa cruauté vous manque pour en triompher. Mais il s'offre à vous mille autres victoires à remporter. Triomphez du déſir de la vengeance,

Digitized by Google

qui voudroit s'emparer de votre cœur ; triomphez de la colere, qui se déchaîne contre vous ; triomphez de l'envie, qui s'attache à vous poursuivre par tout ; triomphez de la jalousie, qui vous dispute vos avantages ; triomphez de l'injustice, qui vous dépoüille. Souffrez les injures ; conservez de la douceur pour vos freres, au milieu des traitemens les plus durs. Aimez ceux qui vous haïssent ; triomphez de la fausse honte, qui vous fait rougir de paroître Chrétien devant des Chrétiens ; triomphez des mépris, dont les faux sages vous accablent. Acceptez les humiliations ; supportez les privations les plus sensibles ; soïez indifférent aux perfidies ; portez patiemment la mépriſe qui vous a trompé dans le choix d'un faux ami. Consolez-vous de vous voir trahi par vos proches. Recevez avec une constance égale, ce qui paroit juste & injuste dans les traverses qu'on vous cause. Que les contradictions, dont Dieu permet que vos péchés soïent punis, ne vous fassent point succomber à la tentation d'en commettre de nouveaux, pour les repousser. Ne vous laissez jamais vaincre par le mal : & que vos infidélités vous déplaisent plus, que toutes les afflictions qu'el-

les peuvent vous attirer. Pardonnez tout aux hommes, & ſoumettez-vous à ce précepte héroïque, malgré toutes vos répugnances.

Je ne conterois pas toutes les couronnes que vous pouvez remporter dans la courſe d'une vie travérſée, par tout ce que les vices du monde peuvent y répandre de déſagrémens. C'eſt comme un martyre continuel, où Dieu veut que vous lui rendiez des témoignages infinis, pour celui que vous auriez voulu lui rendre une ſeule fois, en mourant pour la défenſe des vérités ſaintes qu'il vous à revélées. N'eſt-ce pas une grande conſolation pour vous, de penſer, dans ce qui vous déplaît le plus, qu'il vous vient de celui à qui rien que de juſte ne peut plaire, & qui fait tout réüſſir, non ſelon vos inclinations, mais ſelon vos intérêts éternels. Qu'il diſpoſe donc de tout. Renoncez à vos inquiétudes, étouffez vos plaintes, déſavoüez vos impatiences; & rendez grace de vos maux même, à celui qui ne vous bleſſe, que pour vous guérir.

Digitized by Google

XXIII. LEÇON.

On eſt peu propre à ſouffrir le martyre, quand on n'a pas la charité: ſans elle, le martyre même ſouffert eſt inutile. Elle ſeule fait le prix des bonnes œuvres, & l'expiation des mauvaiſes. On s'en impoſe aiſément ſur le défaut de cette diſpoſition toujours néceſſaire. Il faut aimer, pour obtenir le pardon des péchés; & le mérite de l'amour, eſt plus grand, à proportion qu'il coûte plus. Les fautes commiſes contre la charité, doivent être réparées par la charité même. Rien de plus doux, que cette compenſation; rien de plus injuſte, que les murmures qu'elle excite.

AUx illuſions que nous venons de découvrir dans ceux qui voudroient avoir de plus grandes occaſions de ſouffrir, tandis qu'ils ſuccombent à celles qu'ils ont; il faut ajouter une derniere mépriſe ſi groſſiere, qu'elle ſeroit inconcevable, ſi nous avions moins de preuves des égaremens de l'eſprit de l'homme dans les voïes du ſalut. N'eſt-il pas étrange en effet, qu'il ſe flatte de

pouvoir mourir pour Dieu qu'il n'aime point ? Et comment, dit un Apôtre, aimeroit-il Dieu qu'il ne voit pas, tandis qu'il n'aime point ſon prochain qu'il voit ? Ces deux amours ſont inſéparables ; ou plutôt, ce n'eſt qu'un même amour, dont les affections ſe réüniſſent, quoiqu'elles paroiſſent avoir un double objet. Nous aimons Dieu pour lui-même, & les hommes pour Dieu. Quiconque n'eſt pas prêt à donner ſa vie pour eux dans le beſoin, doit ſe croire peu capable de la donner pour lui. L'Hiſtoire de l'Egliſe nous offre à ce ſujet de terribles exemples. On a vû des Chrétiens prêts de recevoir la couronne du martyre, renoncer lâchement la foi, pour avoir renoncé la charité, par le refus de pardonner à leurs freres.

Mais quand, par la ſeule crainte des feux éternels, quelqu'un ſouffre la mort, plutôt que de renoncer Jeſus-Chriſt ; ſa patience, quoique loüable dans ſon objet, lui devient inutile pour le ſalut. Dans une perſécution générale, on a vû quelquefois des hommes engagés dans le ſchiſme, livrer leurs corps aux flammes : mais parce qu'ils n'avoient pas eu ſoin de conſerver l'eſprit d'unité par le lien de la paix ; parce qu'ils ne ſouffroient pas

Digitized by Google

dans l'eſprit de la charité ; leur tourmens ne leur ont de rien ſervi, ſelon l'oracle de l'Apôtre : Et ſi, continuë ſaint Auguſtin, le martyre ne leur a ſervi de rien, parce qu'il n'avoient pas la charité; de quelle utilité ſeroit-il à ceux, que ce même défaut rend impatiens dans les peines qu'ils ont à ſouffrir des vices des hommes ?

Ne nous trompons donc point ſur le mérite des œuvres. Le commencement de la charité fait en nous le commencement de la juſtice. La charité conſommée, fait la juſtice conſommée. C'eſt la vertu des vertus : elle ſeule accomplit toute la loi, dit ſaint Paul. Or le caractere de la charité, comme on l'a vû pluſieurs fois dans le cours de ces leçons, c'eſt d'aimer les hommes indépendamment de leurs bonnes ou de leurs mauvaiſes qualités : avec cette différence pourtant, que plus ils en ont de mauvaiſes, plus elle a d'occaſions de montrer toute ſa force. Ces occaſions lui doivent donc être cheres. Les plaintes & les reſſentimens, ſont indignes d'elle. Son héroïſme eſt ſa patience, & ſes maux ſont ſa couronne.

Mais il faut ajouter au ſujet que nous traitons, que comme c'eſt la charité qui fait

fait le mérite des bonnes œuvres, elle ſert encore à l'expiation des mauvaiſes; ou plutôt, qu'il n'eſt point de véritable expiation ſans elle. Voïez donc à quelles penſées je vous conduis. Vous voudriez vous laver de ces petites taches, dont votre fragilité ſoüille inceſſamment votre ame; vous voudriez expier ces péchés énormes, qui lui donnerent autrefois la mort. Or quiconque n'aime point, demeure dans cette mort. Mais quand nous aimons nos freres, nous ſavons, dit ſaint Jean, que nous ſommes paſſés de la mort à la vie, c'eſt-à-dire, de l'état du crime, à celui de la juſtice. Et c'eſt dans ce même ſens, que la charité couvre beaucoup de péchés, ſelon l'expreſſion d'un autre Apôtre. Les mauvaiſes œuvres ne ſe compenſent point par les bonnes. Dieu, qui hait toute injuſtice, ne peut approuver ce mêlange de bien & de mal. Mais quand la charité domine dans le cœur, elle efface & fait oublier toutes les œuvres, que des affections contraires avoient produites. Les plus grandes foibleſſes, ſont comme abſorbées par cette grande vertu, qui rétablit en nous le principe de la juſtice. Saiſiſſez avidement les occaſions de l'exercer; & ne vous laiſſez pas ſéduire

à des apparences de ſatisfactions, que le défaut de cette diſpoſition rendroit infructueuſes.

L'illuſion n'eſt que trop ordinaire. On ſe livre ſans peine aux exercices les plus auſteres. La fidélité ne coûte point de violences. Il eſt même des privations qui paroiſſent dures, & qu'on s'impoſe avec une eſpéce de plaiſir. Mais il y a des perſonnes, à la ſociété deſquelles on ne peut ſe faire. Ce ſont des ſoulevemens toujours nouveaux, qu'on éprouve en leur préſence ; ce ſont des averſions comme naturelles, qu'on a pour des gens qui ne méritent peut-être au fond, que de l'eſtime & du reſpect ; ce ſont des mouvemens ſecrets de jalouſie, qui s'excitent à la vuë des préférences qui leur ſont accordées ; ce ſont des dépits qu'on reſſent de les voir honorés & chéris ; ce ſont des reſtes d'une inimité rallentie par les années, mais toujours vivante; des reſſentimens d'une injure légére, dont l'amour-propre ne revient point ; ce ſont des ſouvenirs pleins d'amertume, qui ſe renouvellent dans un cœur, autrefois aigri par la haine ; ce ſont des émotions qui ne ſe calment point, ſur quelques torts qu'on a reçûs, ſur quelque trait de malignité, dont la vanité ſe ſentit piquée; des vivaci-

tés qu'on ne ſauroit modérer ; ce ſont quelquefois encore des éclats de colere, auſquels on ſe laiſſe aller, par une ſenſibilité qui n'eſt point à l'épreuve des impoliteſſes & des mauvaiſes manieres ; ce ſont des promptitudes & des impatiences, qui naiſſent d'une fierté de caractere, toujours prête à penſer qu'on ne la ménage pas aſſez. Cependant on ſe raſſure ſur ce qu'on n'a, dit-on, que ce défaut : & on ne ſonge pas, qu'avec ce défaut, la droiture du cœur n'eſt point rétablie ; qu'avec ce défaut, il n'eſt point de ſincere amour pour la juſtice, & par conſéquent point de pénitence.

Le mécompte en eſt terrible. Vous choiſiſſez, entre les œuvres, celles qui ſont indifférentes ; & vous laiſſez les eſſentielles. Ce que Dieu demande de vous pour vous remettre beaucoup de péchés, c'eſt que vous aimiez beaucoup ; & vous n'aimez point. Vous vous plaignez du remede qu'il vous offre pour vous guérir. Vous continuez de pécher, par où vous deviez commencer de ne pécher plus. De quel côté ſe trouve l'injuſtice ? Il faudroit, pour vous contenter, que Dieu vous ôtât les perſonnes les plus néceſſaires à votre ſanctification. Vous avez beſoin d'une charité généreuſe, qui

vous coûte des répugnances & des efforts, qui se sente des rigueurs que la pénitence exige : & quels en seront les objets, si vous n'ayez rien à souffrir de la part de ceux que vous êtes obligés d'aimer ? Il y a quelquefois, dans ce devoir, des douceurs qui peuvent nous attacher, des sympaties, des rapports d'humeurs & d'inclinations, des retours d'une affection mutuelle. La charité peut dégénérer alors en amitié purement sensible : & il arrive, qu'au lieu que nous devons aimer les hommes pour Dieu, nous ne les aimons plus que pour nous-même. Ecueil d'autant plus dangereux, que nous avons plus de penchant à nous aimer avec excès. Ecueil toujours à craindre, quand nous n'aimons que ce qui nous est favorable, que ce qui nous plaît, que ce qui nous paroît aimable. Mais aimer ce qui nous est comme étranger, ce qui nous est inutile, ce qui ne flate point notre goût, ce qui s'oppose à notre intérêt, ce qui gêne nos penchans, ce qui trouble le repos de notre vie ; être à l'épreuve des oppositions naturelles, des aversions de caprice, des saillies de l'humeur, des emportemens de la colere, du ressentiment des traitemens injustes ; voilà ce qui s'apelle aimer pour aimer, ai-

mer par devoir, aimer par vertu, c'eſt-à-dire, malgré les obſtacles : & les mérites de la charité ſont d'autant plus grands que les ſujets qu'elle a de s'exercer lui coûtent plus de répugnance & d'efforts. Reconnoiſſez donc la faveur de Dieu, qui vous ménage ces grandes occaſions dans les diſpoſitions de ſa providence. Ce ſont là des fruits de pénitence dignes de lui, des réparations propres à lui faire oublier le reſte des imperfections de notre vie. La plus univerſelle, c'eſt un fond d'attachement pour le monde & pour ſes douceurs; un amour déréglé de vous-même, qui produit des délicateſſes outrées; un éloignement marqué pour tous les devoirs dont les objets vous déplaiſent. Par où ce déſordre peut-il être mieux réparé, que par les violences que Dieu prépare à votre charité dans les vices de ceux qu'il vous oblige d'aimer ?

D'ailleurs, combien de fautes directes ne faites-vous pas contre ce que l'étenduë de cet amour vous preſcrit ? Rien n'eſt léger de tout ce qui le bleſſe. Les grands péchés, ſont ceux qui ſe font contre les grands devoirs. Les obligations que celui-ci nous impoſe, ne ſont preſque jamais exactement remplies. On les omet à l'égard des uns; on les viole à

l'égard des autres. Nous refuſons à ceux-ci les ſecours & les ſervices qu'ils ont droit d'exiger de nous : nous avons pour ceux-là des acceptions injuſtes. Nous humilions ſans ſujet ceux qui dépendent de nous : nous contriſtons ceux de qui nous dépendons, par nos indocilités & par nos déſobéiſſances. Nous avons toujours pour quelqu'un de l'indifférence, ou du mépris. Nous faiſons ſur les moindres défauts des attentions, où la malignité ſe mêle ; nous en jugeons avec témérité ; nous en parlons avec indiſcrétion ; nous trouvons du plaiſir à les voir relever par des cenſures, & décrier par des médiſances. Il n'eſt rien qui marque en nous plus de dépravation, que cette conduite & ces ſentimens ; & la multitude des fautes que nous y faiſons ſouvent ſans nous les reprocher, eſt infinie. Or quel moïen plus convenable & plus néceſſaire, pour réparer ces défauts de charité, que les efforts de la charité même ?

Vous en avez manqué pour ceux que vous aviez le plus de raiſons d'aimer, pour ceux à qui vous deviez du bien, pour ceux-même de qui vous en receviez. Vous avez eu pour eux de l'indifférence, de l'inſenſibilité, de l'ingratitude, des oppoſitions déclarées. Vangez

Dieu maintenant de ces injuſtices, en aimant pour lui ceux qui vous font le plus de mal. Ce ſont là les hoſties par où vous pouvez l'apaiſer. Hoſties de paix, avec ceux qui troublent la vôtre : hoſties de douceur, pour des ames emportées contre vous par les plus furieuſes haines : hoſties d'indulgence, pour des offenſes que le mauvais cœur ſemble en rendre tout-à-fait indignes; hoſties de modération, parmi les violences les plus cruelles : hoſties de patience enfin, dans les pertes & dans les maux les plus ſenſibles dont le monde puiſſe vous affliger : Hoſties toujours plus agréables, à proportion que le ſacrifice en coûtera plus à votre cœur; mais hoſties toujours néceſſaires, quelque répugnance que la nature ait à les immoler.

Ecoutez-le. C'eſt à ce prix que Dieu met votre grace. Un jugement ſans miſéricorde attend celui qui n'en aura point fait. On vous traitera comme vous aurez traité les autres ; & la meſure de vos châtimens, ſera celle des reſſentimens que vous aurez conſervés. Au ſouverain tribunal, chacun portera ſon fardeau : & ſi vous avez refuſé de porter celui des défauts de vos freres, vous porterez le fardeau de vos impatiences. La condition

Digitized by Google

qu'on vous fait, pour vous obliger à les réprimer, eſt-elle donc trop onéreuſe? Pardonnez; & on vous pardonnera. Dieu ſe met, en quelque ſorte, à la place de ceux qui vous offenſent. Il confond leurs intérêts avec les ſiens : & comme s'il étoit le coupable, il traite avec vous; & s'engage à vous remettre les fautes que vous commettez contre lui, ſi vous leur remettez celles qu'ils font contre vous. Pouvoit-il, pour ſatisfaire à ſa juſtice, vous impoſer une peine moins ſévere? Pouvoit-il exiger de vous un ſacrifice plus doux? Et n'eſt-ce pas un nouvel excès de ſa bonté, de vous offrir les occaſions de le lui faire? Si vous le lui refuſez, ne vous rendez-vous pas digne d'une double condamnation? Il vous fait juge dans votre propre cauſe. Il vous apprend à le prier de vous pardonner, comme vous pardonnerez. Si vous n'obſervez pas la condition, vous lui faites une loi de vous refuſer le pardon que vous lui demandez, comme vous refuſez celui qu'il vous commande.

Seroit-il raiſonnable après tout; ne ſeroit-il pas bien honteux pour vous, bien injurieux à la juſtice de Dieu, que vous ne fiſſiez pas, pour obtenir la remiſe de vos péchés, ce que vous faites

ſouvent

ſouvent peut-être pour conſerver la liberté de les commettre, pour joüir d'une tranquilité que vous troubleriez par des ſenſibilités impatientes? Car telle eſt notre folie. Nous faiſons ce que nous avions cru ne pouvoir faire pour notre ſalut; & nous le faiſons ſans fruit, parce que nous ne le faiſons pas pour remplir le devoir que la nature ou la loi nous en impoſe. Nous avons toute la peine des bonnes œuvres; & nous en perdons la récompenſe. Vous ſupportez, dis-je, les traitemens les plus déſagréables par des motifs, qui rendent votre patience inutile ou criminelle. Vous ſouffrez les hommes les plus odieux, & les manieres les plus inſupportables, par pure politeſſe, par crainte, par intérêt, par une modération d'hypocriſie, par un dédain de fierté, par un excès de mépris pour les perſonnes. Que la charité ne prend-elle en vous la place de toutes ces diſpoſitions étrangeres? C'eſt à elle que Dieu préſente tous ces objets. C'eſt elle qu'il veut qui s'éxerce ſur eux. Faut-il que le vice vienne toujours uſurper chez vous les droits de la vertu; que les moïens de ſanctification ne ſervent qu'à vous rendre pire; & que vous vous faſſiez toujours vous-même

le mal que ceux, que vous traitez d'ennemis, ne peuvent vous faire ? Reprochez-vous enfin cette infidélité que vous commettez contre vous-même, en la commettant contre Dieu. Aïez la charité qu'il vous demande ; vous réſiſtez à toutes les perſécutions ; vous triomphez, comme je vous l'ai dit, de ceux, qui ſemblent triompher de vous ; & vous leur ôtez tout pouvoir de vous nuire. Voïez par où ils pourroient vous fraper, pour vous cauſer quelque dommage. Qu'ils vous enlevent tous les autres biens ; ce n'eſt rien : mais qu'on vous enleve la charité par la haine de l'injuſte, ou par le reſſentiment de l'injuſtice, vous avez tout perdu. Le ſeul moïen de ne rien perdre, c'eſt d'aimer celui qui vous cauſe des pertes. Il n'y a que du gain pour vous dans ce commerce. La charité ſouffre tout, elle tolere tout, & elle gagne tout.

Je ne puis trop vous l'inculquer. Ne vous laſſez point d'en étudier le prix. Concevez bien celui des occaſions que vous avez de l'exercer ; & recueillez avec ſoin toutes les penſées que je vous propoſe à ce ſujet. Ce ſont des paradoxes que l'amour-propre rejette ſans vouloir les aprofondir. Mais la ſageſſe de

la foi vous en fera pénétrer les vérités, quand vous les examinerez à ſes lumieres. Oüi, plus vous trouvez d'obſtacles dans votre fond à l'exercice de cette vertu, plus il eſt néceſſaire que les occaſions en reviennent ſouvent pour vous. Et vous vous plaignez de l'excès des bontés de votre Dieu, quand vous penſez qu'il vous laiſſe en butte à trop d'ennemis. Ne lui demandez point pourquoi vous voïez ainſi multiplier ceux qui vous haïſſent ou qui vous oppriment. Mais demandez-vous à vous-même comment vous les ſupportez, comment vous les aimez; & meſurez la confiance de votre ſort à venir, ſur l'étenduë de votre patience. Si vous n'avez point la charité, vous commettrez beaucoup & de grands péchés; mais ſi vous l'avez, vous effacez ces péchés même. Vous en effacez beaucoup d'autres, dont la tache demeureroit ſans expiation & vous vous amaſſez un tréſor de miſéricorde pour le jour de la grande colere. Ne comptez après cela ce que vous avez à ſouffrir, que pour compter ce que vous devez avoir de ſujet d'eſpérer. Aïez pour ceux, qui vous ſont le plus à charge, une amitié de frere. Ne rendez point le mal pour le mal-

outrage pour outrage : Faites des ſouhaits pour ceux, qui font contre vous des imprécations. C'eſt par-là, dit ſaint Pierre, que nous ſommes apellés à poſſéder les biens du Seigneur. Entrez avec joïe dans cette pénible carriere qu'il vous ouvre. Et rendez-lui grace des ſujets qu'il vous ménage de vous ſanctifier par une charité patiente, dont il eſt le modéle & le rémunérateur.

XXIV. LEÇON.

De toutes les plaintes de l'impatience, la plus injurieuſe à la Providence, c'eſt de penſer qu'on ne mérite pas ce qu'on ſouffre de la part des hommes. Ceux à l'égard deſquels on ſe croit le moins coupable, ſont ſouvent ceux à l'égard deſquels on l'eſt le plus. Ce qui peut être injuſte en eux, ne l'eſt jamais en Dieu, qui ſe ſert de leur malice pour punir des fautes oubliées ou cachées. C'eſt miſéricorde en lui de les punir ſans les révéler. Ses châtimens ſont toujours moindres que nos péchés.

IL eſt heureux d'avoir des occaſions d'expier ſes péchés, quand on ſe re-

Digitized by Google

connoît coupable : Et nous venons de montrer que l'expiation la plus ſainte, c'eſt le mérite de la charité, qui croît à proportion qu'elle ſemble avoir plus de raiſons de haïr ceux qu'elle eſt obligée d'aimer. Mais l'homme eſt toujours ſi plein de malignes excuſes pour ſe juſtifier, que par une ſuite de ce penchant, rien ne nous eſt plus ordinaire, que de nous ſoulever aux maux que nous ſouffrons, par la penſée de ne les avoir pas mérités. Cette penſée nous ſéduit ſur-tout, quand nous ne ſommes pas punis préciſément par où nous avons péché. C'eſt une loi que Dieu ne ſuit pas toujours : Il eſt maître de ſes châtimens, comme de ſes graces. Il nous frape tantôt par un endroit, & tantôt par un autre, ſelon que ſa juſtice ou ſa bonté le trouve plus convenable. Mais ne nous en impoſons pas aiſément ſur le ſecret de ſa conduite. Souvent lorſque nous croïons n'avoir rien à nous reprocher ſur ce que nous ſouffrons de la part de certaines perſonnes, nous n'en ſommes au fond que plus coupables.

Vous êtes affligé : Par qui ? Par ceux, dites-vous, que vous aimez le plus, que vous traitez avec plus de douceur, pour qui vous avez mille tendres atten-

tions, que vous voudriez rendre heureux aux dépens de votre repos, pour qui vous travaillez inceſſamment, que vous ne voïez jamais aſſez, qui ſont enfin l'objet de vos complaiſances, & à qui vous craignez de cauſer le moindre déplaiſir. Vous vous faites une loi de ne les jamais contraindre ; vous allez au-devant de tous leurs deſirs ; vous les laiſſez vivre au gré de leurs inclinations ; vous fermez les ïeux ſur toutes leurs foibleſſes. Ajoutez que vous leur ſouffrez tout, que vous reſpectez juſqu'à leurs déſordres, que vous les idolâtrez en un mot ; & comprenez que vous faites votre excuſe de votre crime. Oüi ; c'eſt parce que vous les aimez aveuglément ; c'eſt parce que vous péchez à leur égard par un excès de paſſion, que vous méritez qu'ils péchent contre vous par un excès d'inſolence & d'ingratitude. Je n'inſiſte pas ſur cette mépriſe. Vous avez vû dans d'autres leçons les terribles retours des prédilections injuſtes, de la fauſſe indulgence, & des corrections négligées. Vous éprouvez dans le mariage mille chagrins amers. Allez à la ſource du mal : c'eſt le déſordre des affections, qui vous y fait trouver des peines. Vous changez en paſſion l'amour

légitime, que les épous ſe doivent. Vous faites votre divinité d'un épous ou d'une épouſe, qui ne répond à vos empreſſemens, que par des froideurs dédaigneuſes, ou qui ne les païe que par d'humiliantes infidélités. Dieu vous punit par-là d'autant plus juſtement, que vous vous en croïez moins digne : & vous ajoutez à vos fautes celle de les méconnoître.

Le voulez-vous maintenant ? Je vais ſuppoſer que vous ne vous êtes attiré par aucun endroit des traitemens auſſi durs que ceux, que vous recevez de pluſieurs ſortes de gens. Pour moi, je trouverois toujours la ſuppoſition bien préſomptueuſe. Perſonne ne vit ici-bas ſans quelque défaut. Qui ſeroit aſſez préſomptueux, pour défier ſes ennemis de le convaincre de péché ? Qui ſeroit aſſez hardi, pour dire qu'on ne peut le haïr, que ce ne ſoit gratuitement ? A quoi ſongeons nous, quand nous oſons nous attribuer ce privilege ? N'avons-nous rien que d'aimable ? Ne ſommes-nous à charge par aucun endroit ? Ne contriſtons-nous point les hommes ? Leur faiſons-nous tout le bien que nous pouvons, & de la maniere que nous devons le faire ? Nos vertus même, nos

bienfaits, qui devroient nous faire aimer, ne ſont-ils pas gâtés par des défauts, qui les rendent haïſſables? Eſt-il ſi ſûr qu'on nous chagrine ſans ſujet? L'amour-propre n'a pas de peine à ſe le perſuader: & ſi ſon témoignage étoit moins ſuſpect, je conçois que ſouvent on auroit tort de ſe défier de la juſtice de ſes plaintes.

Mais je ſuppoſe enfin que vous ne l'écoutez point trop; vous êtes ſans reproche à l'égard de ceux, de qui vous avez à vous plaindre. Ce n'eſt pas aſſez. Etes-vous de même irréprochable aux ïeux de Dieu? Ce n'eſt plus aux ſéductions de la vanité que je vous renvoïe. Conſultez les lumieres d'une conſcience impartiale: & vous trouverez que ſi les hommes ſont injuſtes, celui qui permet que leurs injuſtices ſe tournent contre vous, ne l'eſt pas. Ne diroit-on pas, à vous entendre quelquefois vous plaindre avec tant d'amertume, que vous auriez toujours vécu dans la plus pure innocence; que vous êtes dans l'impuiſſance de découvrir en vous aucune raiſon ſpécieuſe de vos chagrins; que Dieu renverſe pour vous toutes les loix de la juſtice? A qui vous en prenez-vous? ou plutôt, à qui devez-vous vous en

prendre, ſi vous êtes malheureux, ſi ce n'eſt à vous-même? Non. Ne rejettez point ce mauvais ſuccès, qui vous dérange, & qui vous déſeſpere ſur la jalouſie d'un concurrent; ſur la malignité d'un ennemi qui vous traverſe; ſur l'imprudence d'une épouſe, qui n'a pas ſû ſe taire; ſur l'indiſcrétion d'un confident, qui vous a trahi ſans le vouloir; ſur l'infidélité d'un faux ami, qui vous a deſſervi dans le tems qu'il vous répondoit de tous ſes bons offices. Remontez plus haut; élevez les ïeux au Ciel: & vous y découvrirez la main qui vous frape, & qui punit le déréglement de vos deſirs, & l'ambition de vos vûës. Il vous juge coupable, puiſqu'il ſouffre que vous ſoïez traverſé dans vos voïes.

Je ne juſtifie pas le monde. Il peut vous perſécuter injuſtement. La malice des hommes eſt infinie dans ſes inventions. Elle ſaura vous donner des intentions très-éloignées des vôtres; vous faire un crime d'une démarche innocente. Un ſoupçon mal fondé vous expoſe à mille traits de mauvaiſe humeur. L'inconſtance du caprice vous enleve un cœur, dont vous ne fûtes jamais plus digne. Un ombrage déraiſonnable vous éloigne d'un poſte où de grands talens

vous avoient placé. Une entrepriſe ſourde uſurpe votre bien ; la violence l'enleve ; la mauvaiſe foi le retient ; le crédit l'emporte ſur vos droits les mieux établis ; des juges vendus à la faveur, prononcent contre vous. Mais rendez-vous juſtice à vous-même. Vous n'êtes pas ſans quelque crime, au moins ſecret. Et ce qui paroît le plus criant dans vos diſgraces, c'eſt toujours avec raiſon que vous le ſouffrez, parce que vous n'êtes pas innocent.

Ce châtiment, dont vous n'apercevez pas la cauſe, c'eſt un châtiment que vous aviez mérité depuis long-tems, pour quelque faute que la longue tolérance de Dieu n'avoit pas punie, pour vous laiſſer le tems de la punir vous-même. C'eſt ce péché de la premiere jeuneſſe, que vous avez laiſſé tomber de votre mémoire, ſans l'avoir expié. C'eſt ce déſordre honteux, dont vous avez déshonoré peut-être votre propre maiſon. C'eſt ce trait d'une malice noire, que l'impuiſſance de vous venger ouvertement vous inſpira. C'eſt ce furieux emportement, qui vous fit exercer ſur un innocent les plus barbares excès. C'eſt la dureté que vous avez euë pour un malheureux, qui vous conju-

Digitized by Google

roit avec larmes de le ſecourir. Adonibezec eſt traité, comme il avoit traité ſoixante & dix Rois. Le ſang d'Abner & d'Amaſa que Joab a répandu, retombe ſur ſa tête. Semeï n'ignore pas, en périſſant, tout le mal que ſon cœur lui reproche. La peine de nos péchés eſt quelquefois tardive : mais notre conſcience nous feroit toujours avoüer que nous la méritons, ſi nous voulions n'écouter que ſa voix. Les freres de Joſeph avoient oublié leur crime ; tous leurs remords étoient étouffés. Ils en étoient venu juſqu'à dire froidement : *Ce frere n'eſt plus.* Mais lorſque, ſans le reconnoître, ils ſe voïent livrés à ſa puiſſance, pour une faute qu'ils ſont aſſurés de n'avoir point commiſe ; lorſqu'ils ſe voïent, dis-je, maltraités par un homme, qu'ils croïoient n'avoir point offenſé ; ce n'eſt pourtant qu'eux-même qu'ils commencent d'accuſer. L'image de ce frere injuſtement ſacrifié leur revient ; ſa douleur mépriſée ; ſes prieres rejettées. Voilà, diſent-ils, la vraïe cauſe du traitement que nous recevons aujourd'hui. Le châtiment eſt juſte, & nous l'avons bien mérité.

Les Iſraëlites, captifs à Babylone, raiſonnent de même. Ils n'avoient point

Digitized by Google

péché contre les Babyloniens, qui les avoient enlevés de leur païs, & qui les retenoient dans leurs fers. C'étoient des tyrans à leur égard; & ce n'eſt point pourtant d'eux qu'ils ſe plaignent Toute leur indignation ſe tourne contre eux-même. Nous avons péché, diſent-ils au Seigneur; nous avons vécu dans l'impiété: C'eſt pour nos iniquités que nous ſommes devenus le joüet des nations, & les victimes de votre juſte colere. Les ſept freres, qu'Antiochus fit tourmenter ſi cruellement, reconnoiſſent auſſi, que quoiqu'ils meurent pour la défenſe de leurs ſaintes loix, c'eſt néanmoins pour leurs péchés qu'ils ſouffrent. Que ces exemples vous aprennent à diriger vos penſées dans l'affliction. Ce ne ſont pas toujours ceux que vous avez offenſés, qui vous puniſſent. Il ſe peut faire même que vous n'aïez jamais offenſé perſonne. Mais ceux, qui vous cauſent des déplaiſirs, ne peuvent rien ſur vous que ce que Dieu leur permet; & il ne le leur permet, que pour venger ſes propres offenſes. Ce ſont les miniſtres de ſa juſtice ſur vous. Ne dites donc pas ſeulement, Ce ſont des injuſtes qui me perſécutent; mais, Ce ſont mes infidélités, qui m'attirent leurs perſécu-

tions. Quel ſujet puis-je avoir de murmurer ? Mes maux ſont grands, mes douleurs ſont violentes : mais mes péchés ſont peut-être plus grands encore. Et que ſai-je ſi Dieu ne m'épargne pas, au lieu de me traiter avec trop de ſévérité ? Que ſai-je ſi je n'ai pas mérité d'être écraſé ſous ſes coups ? Sans doute, il ſe ſouvient de ſa miſéricorde au fort de ſa colere. Il ſe modere dans mon châtiment, & ne veut que m'avertir que je ne ſuis pas innocent, puiſqu'il me frape.

Ainſi le penſent les ames timorées, que la vanité n'aveugle point ſur les fragilités humaines, & ſur l'outrage qu'elles font à la ſouveraine juſtice. Ainſi le penſeriez-vous, ſi vous vous accoutumiez à vous reprocher, comme vous le devez, les moindres foibleſſes. Vous croiriez toujours moins ſouffrir que vous ne méritez. N'avez-vous pas même toujours, malgré l'envie de vous flatter, quelque ſujet marqué, qui doit vous inſpirer cette penſée, ſi vous écoutez un peu les répréhenſions de votre cœur ? Ce ſont vos biens qui vous échapent ; c'eſt un injuſte qui vous en dépoüille. Mais que de crimes peut-être punis par un ſeul châtiment ! Vos richeſſes n'étoient-elles point le fruit de

vos propres injuſtices ? On les uſurpe ſur un plus foible ; un plus puiſſant les les ravit. On trompe, & on eſt trompé. Telle eſt la cauſe ordinaire de ces révolutions, qui font paſſer les biens du monde d'une main dans l'autre. Et que peut-on nous ôter au fond, qui ſoit proprement à nous, ſi ce n'eſt notre indigence naturelle & nos péchés ? On vous mépriſe ; on vous hait : mais qu'avez-vous, qui ſoit digne d'eſtime ou d'amour ? On vous dégrade : & qu'y a-t'il au-deſſous du pécheur ? On vous impute des vices : n'en avez-vous pas d'autres que ceux, qu'on vous attribuë fauſſement ? On parle mal de vous : eſt-ce ſans ſujet ? Et que ne pourroit-on pas dire, ſans bleſſer la vérité, ſi vous étiez plus connu ?

Arrêtez-vous à cette derniere réfléxion, qui mérite des attentions infinies, & qui peut ſeule étouffer tous vos murmures par un ſilence de gratitude. N'eſt-ce pas une conſolation très-naturelle à ceux, qui ſont accuſés ou châtiés pour des fautes qu'ils n'ont point faites, de ſonger qu'on ne les a pas attaqués par leur mauvais endroit, & d'être aſſurés que leurs fautes réelles reſteront impunies, ou que du moins ils n'en porteront

Digitized by Google

pas la honte aux ïeux des hommes? N'eſt-ce pas une bonté de Dieu pour vous dans ces occaſions, de ne permettre pas que tant de déſordres ſecrets où vous donnez, ſoïent révélés; & qu'il les puniſſe en vous, ſans les faire connoître? Que faites-vous, quand vous vous plaignez qu'on manque pour vous d'égards, de ménagemens, de déférence, de reſpect? A quel titre avez-vous droit d'éxiger ces devoirs? Etes-vous bien reſpectable en effet? Voulez-vous que Dieu vous puniſſe d'être ſi peu ſenſible aux ménagemens, qu'il a lui-même pour vous, & qu'il manifeſte dès-à-préſent ce que les ténebres couvrent? Quelle horreur! Quelle averſion n'auroit-on pas de vous? A quelle confuſion ne ſeriez-vous pas expoſé, ſi la honte de vos ſecretes infamies venoit à ſe découvrir; ſi vos déguiſemens, & les profondeurs de votre cœur étoient miſes au grand jour? Combien de ces fautes même que les loix humaines puniſſent, dont Dieu vous épargne le châtiment? Si ſa juſtice avoit autant de rigueurs que celle du monde, que de ſupplices & de tortures vous ſeroient préparés? Sont-ce toujours les plus coupables, qui ſervent de victimes à la vengeance publique?

Digitized by Google

Après cela, mourez de honte d'être assez impatient, pour oser vous plaindre de la sage œconomie de cette Providence, qui ne vous fait souffrir que la moindre partie des peines que vous méritez. Vous trouvez mauvais qu'il y ait des hommes peut-être moins mauvais que vous, qui vous châtient sans sujet de leur part, mais toujours justement de la part de celui, qui sait bien user de leur malice. Avez-vous donc oublié qu'il ne se fait rien sans lui dans le monde? Vous l'oubliez sans doute; & c'est cet oubli qui vous rend ingrat. Trop accoutumé à ne juger des événemens que par les apparences; trop attentif à ce qu'ils ont d'humain, vous ne remontez point jusqu'à cette sagesse suprême qui les dirige. Revenez de cette disposition d'esprit; & vous reviendrez de vos impatiences. Jugez selon la vérité; vous avoüerez que cette maniere, dont Dieu vous châtie, mérite plus de reconnoissance, que de murmures. Il vous avertit par de petites peines, d'en éviter de plus grandes; & vous en offre les moïens, si vous lui faites un sacrifice volontaire de ce qu'il permet contre votre volonté. Vous seriez plus à plaindre que vous ne croïez l'être, s'il n'y avoit point d'injustices dans

dans le monde. La juſtice divine conſerveroit ſur vous tous ſes droits ; vous groſſiriez le tréſor de ſa colere à venir par un amas de fragilités, dont les plus juſtes ne ſont pas éxemts dans cette vie ; & vous voïez, ſi vous ne vous ſéduiſez point, que ce que vous ſouffrez eſt bien moindre que ce que vous méritez. Pourquoi n'auriez-vous pas de vous-même ce ſentiment, vous qui ne trouvez jamais les autres aſſez punis, quoique vous les connoiſſiez infiniment moins que vous ne devez vous connoître ? Toujours prompt à voir leurs péchés dans leurs diſgraces, Dieu eſt juſte, dites-vous ; cet homme eſt un méchant. Vous comptez tous les maux qu'il a faits ; & vous trouvez qu'il n'eſt pas encore auſſi malheureux qu'il le devroit être. Aveugle témérité ! Jugez-vous vous-même : confeſſez, avec une ſoumiſſion digne des bontés de celui qui vous châtie, qu'il ne vous traite pas ſelon vos péchés ; & que la rigueur de ſes châtimens n'égale point la grandeur de vos iniquités.

XXV. LEÇON.

La plainte la plus ſpécieuſe des gens de bien, c'eſt de ſe voir inquiétés dans le bien même, par une ſuite infaillible de leur mélange avec les méchans. Mais cette plainte ne vient que de notre mépriſe ſur la nature des maux que le monde peut nous faire. Nous les faiſons plus grands qu'ils ne ſont; & nous les craignons, plus que nous n'avons ſujet de les craindre. La fidélité des premiers Chrétiens condamne en ce point l'infidélité des derniers. C'eſt une préférence qu'ils font de la créature au Créateur. Craignez Dieu ſincerement, & vous ne craindrez que lui.

SI le vice eſt utile à l'exercice de la vertu; s'il ſert à l'expiation des péchés, la patience a de quoi ſe conſoler des violences qu'il lui fait. Mais comment les ſupporter, quand il s'en prend à la vertu même; quand ſa malignité tend à l'anéantir; quand il l'accable de ſa haine & de ſes mépris; quand il la ſollicite au mal; quand il ne lui permet pas de faire le bien qu'elle voudroit; quand

Digitized by Google

il la perſécute enfin pour le bien même ? Toutes ces occaſions qu'il lui prépare de ſouffrir, ſont des ſuites comme infaillibles du mélange des bons & des méchans. La ſeule différence des principes de leur conduite, eſt une ſémence de guerre continuelle. L'eſprit du monde eſt de vivre au gré de ſes paſſions, de mépriſer toutes les loix de la juſtice, & tous les devoirs de la tempérance & de la piété. Les juſtes, qui marchent par d'autres voïes, lui deviennent inutiles. Ce ſont pour lui des hommes qu'il ne trouve bons à rien, qu'il ne peut emploïer à ſes uſages ; des hommes incommodes, qui lui nuiſent par l'oppoſition que le devoir leur fait mettre à ſes deſirs. Il s'offenſe de ce qui devroit les lui rendre plus aimables, s'il lui reſtoit quelque envie de devenir meilleur. Ils ſont pleins de charité pour ceux, qui leur ſont unis par les liens de la nature & de la ſociété. Ils voudroient les ſervir eſſentiellement, ſauver leurs ames, les détourner des dangereuſes routes du vice : mais ce zèle ne peut que déplaire en eux.

Ils deviennent d'ailleurs odieux à ce monde corrompu, par la ſeule vuë de leur vie, qui condamne ſes dérégle-

mens. Les méchans n'aiment pas à ſe croire ce qu'ils ſont. Un ſentiment inaltérable, gravé dans tous les cœurs, leur fait trouver leur tourment à ſe reconnoître coupables. Leur injuſtice a honte d'elle-même. Ils veulent être ſages à leurs propres ïeux, & ne peuvent ſouffrir cette cenſure muette de mœurs réglées, qui les convainc d'extravagance & d'impiété. Le monde a haï Jeſus-Chriſt ; il l'a perſécuté, par cette ſeule raiſon, qu'il faiſoit voir que ſes œuvres étoient mauvaiſes. La vie des vrais Chrétiens, qui lui fait le même reproche, ſera donc toujours l'objet de la même haine. Il y a plus : Cet intérêt que les pécheurs ont à ſe juſtifier dans leur propre eſprit, pour étouffer des remords importuns, leur fait ſouhaiter d'avoir des complices. Ils emploïent tour à tour les careſſes & les menaces, pour réduire ceux qui refuſent de les ſuivre dans leurs égaremens. Ils aiment même à ſe perſuader qu'il n'eſt point de vertus ſinceres : & cette diſpoſition les tient toujours prêts à croire le mal de ceux qui paroiſſent ſuivre d'autres routes. Ils ne leur pardonnent rien, & font retomber ſur la piété les défauts des perſonnes. Ils cherchent à lui donner du ridicule. Ils rient de la

ſimplicité du juſte, & lui reprochent la vanité de ſes eſpérances.

Par toutes ces raiſons, ou par toutes ces dépravations de la raiſon ſaine, la juſtice a ſouffert violence dès ſon origine : dès que Dieu commença d'être ſervi, la religion s'attira la haine & l'envie. Abel, qui lui avoit plû, devint odieux à Caïn ſon frere : celui-ci le tua. Pourquoi, dit ſaint Jean ? parce que ſes œuvres étoient mauvaiſes, & que celles d'Abel étoient juſtes. Par ce cruel aprentiſſage, l'impiété, qui répandit ſon propre ſang, s'enhardit à répandre celui des autres. L'Ecriture ne caractériſe preſque les anciens juſtes, que par le genre de perſécutions qu'ils ont ſouffertes de la part des impies : & Jeſus-Chriſt annonce par-tout à ſes diſciples, qu'ils ne feront que leur ſuccéder dans les ſouffrances. Il les avertit, qu'ils ſeront haïs du monde, à cauſe de la profeſſion de ſa doctrine ; que les enfans ſe ſouleveront contre les peres ; que les Peres ſe déclareront contre les enfans ; que les proches ſeront trahis par les proches, & les amis par les amis ; qu'ils ſeront chargés de toutes ſortes de malédictions & d'outrages. Et la prédiction fut bien-tôt juſtifiée par l'événement. L'Evangile trouva tant d'oppoſi-

tions dans le ſiécle, qu'il ſembloit que toute la rage de l'enfer ſe fût déchaînée pour en arrêter les progrès. La liberté de ceux qui ſuivoient ſes maximes, leurs biens, leur vie même étoit menacée d'un danger toujours préſent. Il falloit qu'ils ſe regardâſſent comme inceſſamment deſtinés à la mort, & qu'ils portâſſent en quelque ſorte la croix à laquelle ils devoient ſe voir attachés.

Ajoutons enfin, que, ſi le genre de la perſécution change, la deſtinée de ſouffrir ne change point. C'eſt à quoi nous ſommes apellés par la néceſſité de l'événement. La ſainteté de la vie n'eſt point ſans contradictions: & le monde, devenu moins cruel, n'en eſt quelquefois que plus dangereux. La ſéduction du ſerpent ſuccede à la fureur du lion, l'artifice à la violence. Mais ſongeons d'abord que, par quelques armes que le vice attaque la vertu, ſon inimitié vaut toujours mieux pour elle, que toute eſpece d'accord qu'elle pourroit faire avec lui. Il n'en eſt point, en un mot, entre la lumiere & les ténébres. Il faut que le vice reſte ce qu'il eſt, & que la vertu ne ceſſe point de s'en défendre. Mais Dieu, qui permet ces combats, n'eſt-il point injuſte? Il n'y a qu'une impatience aveu-

gle qui puiſſe ſe le figurer ; & nos murmures ne viennent jamais que de nos mépriſes.

Nous nous trompons diverſement ſur l'idée des maux que les hommes peuvent nous faire. Nous les craignons, non-ſeulement plus que nous ne devons, mais plus qu'ils ne ſont à craindre. Nous imaginons en eux une puiſſance, que nous ſavons qu'ils n'ont pas. Nous oublions qu'ils n'en ont ſur nous, que ce qui leur en eſt donné d'en-haut. Nous nous allarmons ſur des événemens, dont Dieu tient en ſa main les cauſes ; comme s'ils pouvoient arriver ſans lui. Ce ne ſont pas les maux ſeuls, que nous nous figurons plus grands qu'ils ne peuvent être ; mais nous nous exagérons de même les ſujets que nous avons de les redouter. Nous nous effraïons avant le tems Nous portons la prudence à l'excès. Nous nous troublons aux moindres apparences de quelque inconvénient, ſouvent imaginaire, & toujours moindre infiniment que celui de manquer à ce que Dieu demande de nous. L'amour de notre repos, de notre fortune, de notre liberté, nous remplit l'eſprit de fantômes. Nous prévoïons ce qui n'arrivera pas ; & nous croïons nos craintes raiſonnables, quand même elles

ont été démenties par le succès. Ce qui n'eſt pas arrivé, diſons-nous, n'étoit pas impoſſible. Et il ſemble que nous aïons toujours raiſon, de n'avoir pas fait ce qu'aucune raiſon, quelque réelle qu'elle fût, ne devoit nous empêcher de faire.

Ne trouvons-nous point d'excuſe dans le préſent? nous en cherchons dans l'avenir. Vous n'avez point d'ennemis; mais vous vous en ferez peut-être. La réputation d'exactitude & de ſévérité nuit dans le monde. La vérité bleſſe ceux qui ne l'aiment point. Les avis les plus charitables ſont mal reçus. Il eſt dangereux de reprendre les vices des grands, ou de leur refuſer ce qu'ils exigent, même contre la juſtice & le devoir. Vous vivez parmi des gens attachés au ſiécle. Il faudra vous brouiller avec eux, ſi vous paroiſſez déſaprouver leur conduite par la vôtre, ou ne pas entrer dans leur eſprit. Où ces lâches défiances vont-elles vous mener? Pour éviter des maux imaginaires, vous commencez par faire des maux réels. Combien de bons déſirs étouffés, de bonnes œuvres interrompuës ou négligées; d'occaſions d'agir ou de parler, qu'on laiſſe échapper, pour ne pas déplaire à des gens, qui ne penſent peut-être pas à nous, ou qui n'ont

pas

pas le pouvoir de nous ſervir, ou de nous déſervir. On craint en un mot, quand on a le moins de ſujets de craindre.

Mais donnons aux objets de nos terreurs, toute leur réalité. Suppoſons que nos prévoïances ne ſoïent point trompeuſes; mettons tout au pis. Quels maux enfin les hommes peuvent-ils nous faire, qui ſoïent ſi terribles pour nous, qui ne devons point connoître d'autre mal en cette vie que le péché? La mort même en eſt-elle un, pour ceux qui ſont nés mortels? Quel eſt l'eſpoir de ceux qui la fuïent, que d'en ſubir les loix un peu plus tard? Craignez-la, ſi vous avez acquis le privilége de ne point mourir. Mais ſi la dure néceſſité vous y contraint, n'êtes-vous pas trop heureux de pouvoir païer à la foi, ce tribut que vous ne pouvez refuſer à la nature? Entrez dans ces penſées: vous y découvrirez & les droits du créateur, & la juſtice de la patience. Si Dieu permet quelquefois que les méchans ôtent la vie aux bons, c'eſt pour les faire reſſouvenir, ou que ce n'eſt point un malheur de la perdre, ou qu'il l'a miſe au rang des choſes, dont il exige d'eux le renoncement. C'eſt juſques-là qu'ils doivent porter pour lui l'obéiſſance;

c'eſt lui faire outrage de préférer quelque choſe, à l'obligation de lui demeurer fidéle; c'eſt le dégrader de craindre quelqu'un plus que lui, qui peut diſpoſer ſouverainement de nos deſtinées éternelles, nous perdre ſi nous violons ſes loix, & nous rendre d'ailleurs au centuple ce qu'il nous en aura couté, pour lui reſter inviolablement ſoumis.

Raiſonnez ſur ces maximes. Il y a une autre vie, pour laquelle on doit mépriſer la vie préſente; un autre roïaume, pour lequel il faut ſouffrir les oppreſſions. Il n'y a donc point d'injuſtice en Dieu, de nous mettre à cette épreuve. Il n'y a donc que de la juſtice & de la ſageſſe à l'homme, de la ſoutenir. Il ne s'agit pour lui, que de préférer le meilleur au moindre bien; que de mettre ſon ame au-deſſus de tout; que de ſe perſuader qu'il n'eſt point de pertes, qu'il ne doive faire pour la ſauver; que de concevoir que rien ne lui doit paroître terrible, que d'abandonner la juſtice & d'en perdre les récompenſes; qu'il faut être fidéle aux dépens de tout, à celui de qui tout vient: & qui peut rendre infiniment plus qu'on ne lui ſacrifie.

De quelle conſtance ces ſentimens ne nous rendront-ils pas capables? N'ai-

mez en effet que vos devoirs; & vous ne trouverez rien d'impoſſible, que de les violer. N'eſt-ce pas avec ce ſeul ſecours, qu'on a vû les ſaints ſe ſoutenir tour à tour, contre les careſſes & contre les rigueurs du monde? Contens de voir accomplir en eux les volontés du Seigneur; ils comptoient pour rien, que ce fut au prix de toute la fureur des hommes; ils loüoient ſes bontés de faire ſervir en eux la peine du péché, aux uſages de la juſtice; & de changer le ſupplice du pécheur en mérite pour le juſte. Il avoit dit au premier homme: Si vous péchez, vous mourrez. Et il leur diſoit: Si vous ne mourez, vous pécherez; & la condition leur paroiſſoit douce. Ils ſe réjoüiſſoient de voir que, pour confondre la juſtice humaine, il les juſtifioit, tandis que le monde les condamnoit; & que les tourmens qu'ils ſouffroient pour leur piété, en devenoient la conſommation & le ſceau. Par cet échange, ce qu'on perſécutoit en eux comme un mal, n'en avoit point pour eux le caractere. Ils ne rougiſſoient point de l'Evangile, dont la profeſſion faiſoit leur crime. Il ne ſe repentoient que de n'avoir pas été Chrétiens plutôt. Qu'on les déférât, ils en étoient tout glorieux; qu'on les accuſât,

il ne ſe défendoient point; qu'on les interrogeât, ils confeſſoient avec joïe ce qu'ils étoient; qu'on les condamnât, ils en rendoient graces. On ne voïoit en eux ni crainte, ni honte, ni déſaveux, ni repentir, ni regrets. Ils s'aplaudiſſoient d'être coupables d'un tel crime. Ils brûloient d'envie de s'en voir convaincre. Ils s'eſtimoient heureux d'en être punis. Et ces ſentimens, qui paſſoient de leur cœur ſur leur viſage, faiſoient envier leur ſort aux Infidéles. On étoit impatient de s'inſtruire d'une doctrine ſi merveilleuſe dans ſes effets. On ſe faiſoit Chrétien, par l'envie de ſouffrir, & de trouver dans la mort même la ſource de la vie. Voilà des témoins, que Dieu produira contre nous au dernier jour; une foule de ſerviteurs fidéles, qui ſe ſont offerts à la fureur des tyrans, qu'on n'a pu faire céder à la violence des ſupplices, & qui n'ont rien trouvé de trop difficile pour racheter leur ame.

Souvenez-vous donc qu'en tout tems & dans toutes ſortes de circonſtances, c'eſt un principe invariable, qu'il faut obéir à Dieu, plutôt qu'aux hommes. Souvenez-vous qu'il faut, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, qu'il y ait des ſcandales & des héréſies, pour éprouver &

Digitized by Google

pour faire connoître ceux qui ſont fidéles : qu'il importe peu de quelque maniere & par quelques motifs que ce ſoit, que l'homme ſoit opprimé par les hommes ; mais qu'il eſt néceſſaire que ſa fidélité ſe ſoutienne aux dépens de tout : qu'il n'eſt point d'autorité dans le monde, qui puiſſe nous forcer à violer nos devoirs : que la charité ne perd point ſon prix, lors même qu'elle ſe voit privée de ſes droits les plus ſaints : que, par l'amour de la paix, cette épreuve ne ſert qu'à nous rendre plus dignes des récompenſes de celui qui voit nos diſpoſitions ſécretes : qu'il y a même, dit ſaint Baſile, une double récompenſe pour les Chrétiens, à ſouffrir de la part des Chrétiens, qui ne nous ôtent la gloire du martyre, que pour en augmenter le mérite.

Ce ne peut être que l'oubli de ces vérités, qui nous fait tomber dans le découragement, & conſidérer nos avantages comme des pertes. Mais cet oubli n'eſt toujours que trop commun, parce que l'imbecillité de notre foi nous raméne toujours au penchant que nous avons pour les joïes du ſiécle. Nous craignons ſi fort ſes diſgraces ; nous nous accoutumons ſi peu à penſer que c'eſt par cette voïe que nous devons

arriver au roïaume de Dieu, que tout ce qui peut nous y faire entrer, nous devient, non-seulement terrible, mais suspect. Le moindre sujet de trouble semble nous faire douter de ce que nous avons les plus fortes raisons de croire. Nous sommes prêts à regarder comme faux ce qui peut nous rendre malheureux selon le monde. La vérité combattuë devient pour nous un scandale, que saint Paul craignoit pour les Ephésiens dans la premiere ferveur même de leur Christianisme. C'est pour le prévenir, qu'il les conjure de ne point perdre courage à la vuë des afflictions qu'il souffroit pour eux. C'étoit leur gloire en effet, c'étoit un sujet de confiance pour eux, d'avoir un Apôtre prêt de s'exposer à tout pour les vérités qu'il leur avoit prêchées. Cependant, cette destinée nous ébranle; comme si ce n'étoit pas de tout tems que la vérité produit la haine, & que ceux qu'elle irrite s'élevent contre ceux qui la confessent avec intrépidité. Nous tremblons quelquefois que leur disgrace ne rejailliſſe jusques sur nous. Nous serions prêt de céder au tems, de dissimuler, de plier; comme si ce Dieu, pour qui nous nous serions déclarés, ne pouvoit pas nous donner la force de nous

ſoutenir ! comme s'il n'étoit pas aſſez puiſſant pour nous récompenſer de ce que nous aurions ſouffert en lui demeurant fidéles ! C'eſt-à-dire, que c'eſt toujours un paralléle injurieux que nous faiſons, de l'arbitre de nos deſtinées, avec des vers de terre ; de ſes biens éternels, avec les faveurs du monde ; une préférence indigne, de notre fortune & de notre repos, à l'obligation de lui plaire, & d'accomplir ſes ſaintes loix.

Ne nous le diſſimulons point. Cette préférence n'en eſt pas moins réelle, pour être déſavouée par nos lumieres. Elle eſt dans la conduite ; & la conduite n'eſt que l'expreſſion des ſentimens ſecrets : Sentimens d'autant plus lâches & plus injurieux à Dieu, que les dangers ſont moins terribles. Que craignons-nous ? Ce ne ſont pas des tyrans armés, qui nous perſécutent : ce n'eſt pas toujours la perte de nos biens, de notre liberté, de notre vie, dont nous ſommes menacés : ce n'eſt même ſouvent rien moins que la crainte de ſouffrir quelque opprobre pour la piété, qui nous retient. Il n'eſt point de lâchetés, de diſſimulations, de mauvaiſes complaiſances, qu'on ne ſe croïe comme permiſes, pour s'épargner une diſgrace imaginaire, des jugemens

mépriſables. La ſingularité de la conduite coûte. On n'a pas le courage de condamner le grand nombre par ſon exemple, de s'oppoſer à des paſſions autoriſées par la coutume. La foule effraïe. On ſe laiſſe entraîner au torrent. On ne veut pas ceſſer d'être Chrétien; mais on ne voudroit l'être qu'avec le monde, & que comme le monde. On ſupute en ſoi-même ſes pertes, comme pour dire à Dieu qu'on ne peut pas le ſervir à ce prix : & c'eſt là réellement le langage de tous les cœurs arrêtés par les craintes humaines.

Conſultez le vôtre; & voïez quelles raiſons vous croïez avoir d'être retenu dans le bien que vous voudriez faire. Dès que vous commencerez à vous affranchir des uſages du monde, de renoncer à ſes diſſipations, de vous réformer, de vous renfermer dans les loix d'une régularité ſcrupuleuſe, de ne plus vivre que pour Dieu; vous ſerez en butte aux railleries, aux cenſures, aux fades plaiſanteries, aux inſultes des impies & des libertins, qui font profeſſion de ſe mocquer de toute religion, & qui traitent de ſimplicité de s'aſſervir ſérieuſement à ſes maximes.

Ailleurs, il faudra peut-être eſſuïer la

mauvaise humeur d'une famille ; réſiſter aux volontés tyranniques d'un pere ou d'une mere, qui s'oppoſe à de bons déſirs ; ſe broüiller avec des amis dangereux & puiſſans ; déplaire à des perſonnes, dont on pouvoit eſpérer de grandes faveurs, ou dont la connoiſſance faiſoit honneur ; offenſer des gens qu'on auroit intérêt de ménager, & que la vérité bleſſe ; reprendre avec zèle des déſordres autoriſés, mais intolérables ; parler avec une liberté, qui ne pourra qu'irriter ceux qu'elle fera connoître. Là, ſe réduit l'impuiſſance où nous croïons être, de remplir nos devoirs. Nous la mettons dans des eſpéces d'impoſſibilités, qui diſparoîtroient à l'inſtant, ſi nous ſavions eſtimer chaque choſe dans ſon ordre, & préférer le ſalut à tout le reſte : mais non, la préférence eſt chez nous pour la créature. Le murmure & l'impatience, ſont preſque toujours les premiers fruits des petites mortifications, inévitables à la piété. Les moindres contradictions nous jettent dans le découragement. Nous croïons enfin ne pouvoir exécuter les volontés de Dieu, ſi nous ne le pouvons, ſans déplaire aux hommes.

Et, ſont-ce-là des penſées dignes de

lui ? Nous fait-il quelque injuſtice de nous mettre dans l'occaſion de ne rien mettre au-deſſus de lui dans notre eſtime ? N'eſt-ce pas là cette gloire, qu'il ne peut céder à tout autre ſans ſe démentir ? cette gloire que l'Apôtre veut que nous lui rendions au fond de nos cœurs ? Et ne l'y dèshonorons-nous pas infiniment, avant de le dèshonorer devant le monde, par la lâcheté des réſolutions, qui nous déterminent à trahir par de vaines fraieurs, la fidélité que nous lui devons ? Par quels dégrés en venons-nous juſqu'à cette eſpéce d'apoſtaſie ? Il faut premierement que nous doutions de ſa puiſſance, pour nous défendre contre toutes les entrepriſes des créatures. Il faut que nous doutions de ſa ſageſſe, pour nous mettre à la bouche des paroles propres à repouſſer d'injuſtes reproches, à confondre des railleries inſenſées, & des menaces impuiſſantes. Oüi, nous le dégradons alors dans notre eſprit, nous l'aviliſſons, nous le rendons en quelque ſorte mépriſable, à ceux qui ne le connoiſſent point. Nous leur rendons, dis-je, ſa divinité ſuſpecte. Nous les faiſons douter de la vérité de ſes promeſſes, dont il paroît que nous doutons nous-même, puiſque nous y comptons ſi peu.

Vous exhorterai-je maintenant, à réformer toutes ces idées injurieuſes ? à faire penſer mieux du Dieu que vous ſervez ? Pouvez-vous en méconnoître l'obligation ? Votre intérêt même ne vous fait-il pas ſentir ici toute l'étenduë de votre devoir ? Rappellez donc à votre ſecours toutes les maximes de la foi, toutes les lumieres de la raiſon ; & peut-être, encore toutes les reſſources de la prudence humaine. Repréſentez-vous à qui vous êtes ; & concevez bien que vous lui devez l'hommage de ne lui rien préférer, & de tout attendre de ſon pouvoir. Il eſt le Seigneur, & il n'y en a point d'autre. C'eſt lui qu'il faut adorer ; c'eſt à lui qu'il faut plaire, & compter pour rien tout le reſte. Craignez ce qui eſt au-deſſus des hommes ; & vous ne craindrez point les hommes. Craignez la mort éternelle ; & vous ne ſerez point effraïé de la mort préſente. Demandez-vous ſur tout, pourquoi vous vous effraïez ſi ſouvent avant le tems, & ſans ſujet ? pourquoi vous tremblez à la ſeule penſée, de ce qui ne méritera jamais de troubler un moment votre tranquilité ? Faites-vous du moins une conduite raiſonnable. Quand il s'agit d'opter, on ſacrifie ce qui vaut le moins à ce qui vaut

le plus. Et que peuvent vous ravir les hommes, qui vaille votre ame, que vous perdez pour prévenir les déplaiſirs qu'ils peuvent vous cauſer, & dont toutes vos infidélités ne vous défendront point, ſi Dieu les permet? Songez même qu'il eſt néceſſaire que le monde vous haïſſe, tandis que vous n'aimerez pas ce qu'il aime; & loin de vous étonner de cette haine, réjoüiſſez-vous-en par la vuë des motifs qui l'excitent. Craignez au contraire, qu'il ne vous haïſſe pas aſſez, ou qu'il n'en trouve pas en vous aſſez de ſujets. Ce ſeroit contre vous un mauvais préſage, d'être aimé de ceux qui n'aiment point la vertu.

Je conviendrai, ſi vous le voulez encore, qu'il eſt dur à la nature de ſe voir haï gratuitement, de ſe voir haï de ceux qu'on aime, & dont on auroit droit d'être aimé. Mais que cette haine eſt aimable, quand on eſt aſſuré de n'être haï, que parce qu'on eſt fidéle! Qu'eſt-ce de ſe voir en bute au monde entier, pour un cœur à qui Dieu doit tenir lieu de tout? Qu'eſt-ce de ſe voir inſulté par les moqueries des inſenſés qui n'ont point d'ïeux pour voir ce qu'on aime, & ce qu'on préfére à leur frivole eſtime, à leur impuiſſante amitié, à leurs dangereuſes fa-

Digitized by Google

veurs ? Eſt-ce un malheur de leur déplaire, quand on eſt aſſuré de plaire à la ſageſſe éternelle ? N'aïez point d'autre déſirs ; & vous ſerez au-deſſus de toutes les craintes qui vous font chanceler dans la voïe des divins préceptes. Que tout ſe déclare contre vous, que tout ſe déchaîne, que tout vous déteſte, que tout vous fuie, pourvû que vous ſoïez aimé de celui, dont l'amour doit vous couronner après les combats que le monde vous livre. Tel eſt l'ordre de ſes deſſeins ſur vous. La vie préſente eſt le regne des méchans & de l'iniquité. Les ſaints y ſont jugés, condamnés, opprimés par le monde. Mais le jour vient, qu'ils jugeront le monde à leur tour. Ne le craignez point, quoiqu'il entreprenne contre vous, tandis que Dieu le ſouffre. Honorez-le par votre patience, quand il permet que ſon ſervice même vous expoſe à de mauvais traitemens. N'oubliez point qu'il eſt votre juge, & qu'il n'y a point en lui d'injuſtice.

Digitized by Google

XXVI. LEÇON.

Les fautes commiſes contre nous, doivent nous affliger pour ceux qui les commettent. L'intérêt nous fait ſouvent méconnoître ce devoir, qu'une charité déſintéreſſée ne méconnoît point. Il eſt d'autant plus juſte de compâtir à ceux qui péchent, qu'on doit craindre d'en être l'occaſion. Quelques innocens que nous en ſoïons, plaignons leur malheur, ſans nous irriter des peines qu'ils nous cauſent. Ne ſouhaitons point leur perte ; ne nous en réjoüiſſons point. Il ne ſera permis de haïr les pécheurs, que quand ils ne pourront plus changer. Juſques là, nous devons les aimer, & ſouhaiter qu'ils deviennent meilleurs.

JE ne m'arrête plus à montrer, que les injuſtices des hommes ſont trop utiles à notre ſanctification, pour nous laiſſer quelque ſujet de nous en plaindre. Un eſprit qui n'aura point perdu de vuë mes premieres réfléxions, concevra ſans peine que ce ſeroit comme reprocher à Dieu ſes bontés, condamner ſes voïes, cenſurer les moïens qu'il emploïe

pour nous attacher uniquement à lui ; ce ſeroit en quelque ſorte lui dire, qu'on ne veut point de ſes graces de prédilection ; refuſer d'être traité comme ſes élûs ; blâmer leurs ſentimens ; & regarder comme des malheurs, ce que l'Evangile nous annonce comme des faveurs ſingulieres. Toute impatience à ce ſujet, eſt un mécompte ; une erreur d'amour-propre, qui ne veut point entendre ſes vrais intérêts.

Mais, ſi les fautes que nos freres commettent contre nous, ne doivent point nous affliger pour nous-même, elles doivent nous affliger pour eux. C'eſt un nouvel objet, que Dieu préſente à notre charité. La ſeule humanité nous en fait un devoir. On n'eſt pas homme, quand on eſt indifférent aux malheurs des hommes : & de tous les malheurs le plus grand c'eſt celui de pécher. Ce n'eſt donc pas aſſez de ſupporter les méchans ; il faut être fâché qu'ils le ſoïent, ſouhaiter qu'ils ceſſent de l'être. Là conduit l'obligation de les aimer comme ſoi-même : les aimer ainſi, c'eſt déſirer qu'ils ſoïent juſtes, & contribuer de tout ce qu'on peut pour les aider à le devenir.

Cependant, il n'eſt que trop naturel de s'en impoſer ſur la néceſſité de ce ſen-

Digitized by Google

timent. Nous trouvons dans notre mauvais fond, tant d'oppoſitions aux devoirs de la charité, que nous ne cherchons qu'à les reſſerrer dans les bornes les plus étroites. Nous trouvons que ce n'eſt déja que trop, d'aimer ceux qui nous nuiſent, de ne pas nous en venger, & de les ſouffrir; & vous avez vû dans d'autres leçons, que cette eſpéce d'amour n'eſt, à le bien prendre, qu'une haine diſſimulée. Mais il s'agit maintenant de réfléchir plus profondément ſur cette diſpoſition, dont vous ne ſentez peut-être pas encore aſſez toute l'injuſtice, & de ſonder juſqu'à quel point vous pouvez en être coupable.

Si je ne faiſois que vous propoſer la maxime générale, ſans vous conduire à l'application, vous n'auriez point de doutes à m'oppoſer. Les vérités ont tout leur poids dans notre eſprit, tant que l'intérêt ne vient point les y balancer. Vous conviendriez donc ſans peine, qu'il eſt juſte que vous vous affligiez des péchés du monde, quand ils ne vous nuiſent point. C'eſt une impreſſion née dans tous les cœurs fidéles, répanduë par tout dans les Ecritures, juſtifiée par l'exemple des ſaints, & ſurtout du chef des ſaints, Jeſus-Chriſt eſt touché de compaſſion

paſſion de voir les peuples qui le ſuivent, dans un égarement pareil à celui des brebis ſans paſteurs. Il eſt venu, dit-il, pour appeller les pécheurs à la pénitence, pour chercher & pour ſauver ceux qui s'étoient perdus : c'eſt là le premier objet de ſon zèle, de ſes travaux, de ſes inſtructions. Il ne ſe conſole point de leur inutilité, pour ceux qui refuſent de l'écouter. Jeruſalem étoit coupable : elle étoit digne de tous les malheurs qui venoient fondre ſur elle. Il connoiſſoit l'équité de ſon châtiment : & la pitié pourtant lui fait répandre des larmes ſur ſon triſte ſort.

Les onzes tribus d'Iſrael s'affligent amérement ſur la perte de celle Benjamin, qu'elles avoient été forcées de punir de la protection qu'elle donnoit au plus abominable des crimes. Samuël pleura toute ſa vie, la réprobation de Saül. On ſait les agitations d'eſprit, que ſaint Paul éprouvoit à la vuë de l'attachement des Atheniens au culte des Idoles. On ſait quelle étoit la triſteſſe de ſon cœur, ſur l'incrédulité des Juifs. Il auroit ſouhaité, pour les ſauver, d'être regardé comme un homme digne d'être ſéparé de la ſociété Chrétienne. Moïſe avoit fait un ſouhait dans le même eſ-

prit, pour les Iſraëlites indociles & murmurateurs. Le châtiment du crime eſt un bien, auquel l'amour de la juſtice ne peut s'empêcher d'aplaudir; mais la perte des criminels eſt un mal, dont la charité ne peut s'empêcher de gémir. Il eſt bon que ceux, qui ſont coupables, ſoïent punis. Il n'y a, dit Tertullien, que des coupables même qui puiſſent le nier. Mais il ne convient pas aux innocens de ſe réjoüir de leurs ſupplices. La ſeule humanité doit les toucher, de voir que leurs égaux ſoïent devenus aſſez méchans, pour être rejettés du Seigneur, & livrés par ſa juſtice aux plus terribles ſupplices.

Il y a donc ici deux conſidérations inſéparables, dont chacune nous impoſe un devoir, appuïé ſur des motifs, qui n'ont rien d'incompatible. Plus on a d'amour pour Dieu, plus on a de déplaiſir de voir dèshonorer celui qu'on croit digne d'un ſouverain honneur. C'eſt dans cet eſprit que nous lui demandons tous les jours, que ſon nom ſoit reſpecté comme ſa ſainteté le mérite, & que ſa volonté trouve ſur la terre une obéïſſance égale à celle du Ciel. Tel eſt le premier mouvement de la charité par rapport à ſon premier objet. Mais en ſe

Digitized by Google

tournant vers les hommes que Dieu veut qu'elle aime, elle ne peut les voir violer ſes loix, abandonner ſon culte, ſe rendre dignes de ſes vengeances, ſans ſécher de douleur, ſans tomber dans une eſpece de défaillance; ſans demander, comme Jeremie, des ſources de larmes, pour pleurer les déréglemens d'un peuple criminel; ſans vivre dans une triſteſſe continuelle à la vûë de ſes freres qui ſe perdent; ſans déſirer leur changement, ou de devenir pour eux une victime capable d'apaiſer la colere céleſte.

Oüi, voilà les mouvemens & les deſirs que les ſcandales du monde, & les déſordres, qui ſe paſſent ſous nos ïeux, doivent exciter dans les ames fideles. Elles ſe rempliſſent d'amertume, quand elles penſent que la vérité de l'Evangile eſt ſi peu reſpectée; que ſes maximes ſont ouvertement violées; que la Divinité même eſt méconnuë par les impies, ou dèshonorée par les doutes inſenſés des incrédules; que les promeſſes du ſalut ſont négligées; que les injuſtices ſont commiſes ſans remords, les inimitiés nourries, les vengeances exercées; que le regne enfin de toutes les paſſions déſole la face de la terre.

Vous avoüez ces ſentimens. Vous ſe-

riez prêts de vous reprocher de ne les pas avoir; vous en considereriez le reproche comme une injure. Et me répondriez-vous pourtant qu'ils ne s'affoibliſſent point dans votre cœur, quand vous êtes vous-même l'objet de quelque paſſion qui vous trouble? En ſont-ils moins juſtes alors? Ne le ſont-ils point même, d'autant plus que vous devez craindre de n'être pas auſſi innocent que vous pourriez le penſer, des fautes qui ſe commettent contre vous? Je m'afflige, dit ſaint Ambroiſe, ſur le verſet 74, du Pſeaume 118; Je m'afflige de voir les pécheurs abandonner les voïes du Seigneur. Si je ſuis du nombre des juſtes, j'en ſuis touché par un motif de charité. Je ſens le dommage que l'Egliſe, dont je ſuis membre, en reçoit. Je gémis de la perte de ſes enfans. Si je n'ai point offenſé celui qui m'offenſe, je m'afflige du moins de ce qu'il m'offenſe injuſtement; je m'afflige d'être cauſe qu'il offenſe Dieu, de lui devenir occaſion de péché: mais je crains auſſi que cette occaſion ne vienne de quelque faute de ma part. Crainte toujours raiſonnable, & preſque toujours bien fondée. Nous nous flattons trop aiſément ſur notre innocence. Nous nous aveuglons

trop aiſément ſur des défauts que nous prenons pour des vertus, ou que nous ne connoiſſons pas pour tout ce qu'ils ſont.

Quelle eſt la conſcience aſſez ſûre d'elle-même, pour aller juſqu'à la conviction de n'avoir rien à ſe reprocher? Nous faiſons mal le bien même que nous croïons faire. Nous le faiſons à contretems. Nous le différons, quand il preſſe. Nous y mêlons de l'humeur, ou la charité ne s'y fait pas aſſez ſentir. Souvent il y a trop d'amertume dans le zèle, qui nous anime contre les déréglemens. Nous ne les puniſſons pas avec aſſez de modération, quand nous y ſommes contraints par quelque devoir. C'eſt moins peut-être le motif de la juſtice, que la cruauté, qui nous fait agir dans la correction du vice. Nous donnons à la colere le mérite du zèle; ou nous le portons à des excès qui le rendent coupable. Nous briſons le roſeau caſſé. Nous achevons d'éteindre la méche qui fume encore; & nous anéantiſſons un reſte d'amour pour le devoir, qui pourroit ſe ranimer par des ménagemens. Nous négligeons mille attentions, qui nous feroient ſaiſir le moment favorable de ramener ceux, qui s'écartent. N'en eſt-ce pas plus qu'il ne faut, pour nous attribuer

Digitized by Google

au moins une partie des chagrins qu'ils nous cauſent, & du mal qu'ils commettent contre nous.

Mais enfin quelques irréprochables que ſoïent nos procédés à leur égard, quelques gratuites que ſoient les injuſtices qu'ils nous font, jugeons de tout ſelon la vérité; balançons leurs intérêts avec les nôtres. N'eſt-il pas vrai qu'ils ſe font toujours plus de mal qu'ils ne nous en font? Leur ame vaut toujours mieux que nos biens, que notre honneur, que notre repos, que notre réputation, que tout ce qu'ils peuvent nous ôter. Ils ſe perdent par l'envie de nous nuire; & cette perte doit nous être infiniment plus ſenſible, que toutes celles qu'ils nous cauſent. De quelque nature que leurs fautes ſoïent, quelqu'en puiſſe être le motif & l'occaſion, c'eſt toujours moins pour nous que pour eux qu'elles ont de quoi nous attriſter.

De quel autre ſentiment un bon cœur ſeroit-il touché, quand ceux, qui péchent contre lui, ne ſont coupables que de mal remplir un devoir à ſon égard? ſi c'eſt l'obligation de vous inſtruire, de vous corriger, de vous ſervir, de vous ſecourir dans vos beſoins, de vous ſoulager dans vos infirmités, qui leur

devient une occaſion de colere, de dépits, d'impatience, d'emportement ; pouvez-vous ne les pas plaindre doublement, de trouver, dans les moïens même de leur ſanctification, des obſtacles à leur ſalut ? N'avez-vous pas à craindre que l'indifférence ou le reſſentiment ne vous rende vous-même coupable de leur perte aux ïeux de Dieu ? Non ; rien ne doit vous troubler dans ces momens, que la pitié. Reprochez-vous-en le défaut, ſi vous négligez ce qui dépend de vous, pour leur épargner des chûtes, pour les ramener à la douceur, pour les gagner par une patience à l'épreuve de tous leurs mauvais traitemens.

Que ſi c'eſt au contraire le tempérament ſeul, ou l'antipatie, qui les indiſpoſe contre vous ; ſi c'eſt l'envie, ſi c'eſt la malignité qui les irrite ; ſi c'eſt l'eſprit d'indépendance, l'averſion du devoir, ou l'attachement au plaiſir, qui les ſouleve contre la contrainte & les corrections ; ſongez qu'ils ſont malheureux, ſans réfléchir qu'ils ſont coupables : ou plutôt, ne réfléchiſſez qu'ils ſont coupables, que pour ſonger qu'ils ſont malheureux. Des ïeux chrétiens regardent-ils autrement, que comme une extrême miſere, la diſpoſition d'une ame à

qui les bonnes qualités déplaiſent ; qui hait la vertu ; qui s'offenſe de la vérité qui vient l'éclairer ; qui ne veut point qu'on lui reproche ſes vices ; qui méconnoît ſes vrais intérêts ; qui s'attache avec une ardeur aveugle à ce qui lui nuit ; qui porte ſes regrets juſqu'au déſeſpoir, dans la privation des avantages les plus frivoles ou les plus funeſtes ; qui ſe plaint de n'avoir pas aſſez de liberté, pour commettre le crime ; & qui ne nous pardonne point le zèle que nous avons de la ſauver ?

De quelles injuſtices encore vous plaignez-vous, qui ne retombent ſur la tête de ceux qui les commettent, ſans vous avoir cauſé le moindre dommage ? Vous êtes mortifié de voir vos ſervices & vos bienfaits païés d'ingratitude. Je veux bien le dire avec vous. Elle n'eſt nulle part plus commune, qu'où jamais elle ne devroit ſe trouver. Ce ſont les enfans ; ce ſont les amis les plus chéris ; ce ſont les perſonnes les moins capables de ſe ſuffire à elles-même, qui ſentent le moins ce qu'elles doivent à ceux qui les ſervent. C'eſt la grandeur & l'aſſiduité des bienfaits, qui les fait paroître moins précieux, ou moins gratuits. L'amour-propre s'accoutume à penſer qu'on

qu'on fait pour lui par juſtice, ce qu'on fait par une bonté pure. Mais quel eſt le véritable objet du déplaiſir, que ce défaut de reconnoiſſance vous cauſe? Etes-vous l'eſclave des hommes? Sont-ils la derniere fin que la charité ſe propoſe en les ſervant? Eſt-ce d'eux que vous attendez votre récompenſe? Vos bienfaits ſont-ils de quelque mérite, ſi vous les accordez dans la vûë du retour? ou ſi ce retour manque, le mérite en eſt-il perdu? Peſez bien ces penſées. Il en réſulte que rien n'eſt triſte pour nous dans l'ingratitude, que l'ingratitude même que nous devons déplorer dans ceux, dont le cœur en eſt capable.

Inſtruiſez-vous ſur ce ſujet à l'école du plus parfait des maîtres. Jeſus-Chriſt ne ſe plaint point que les neuf lépreux ne ſoïent point venus le remercier de leur guériſon. Ce qui le touche, c'eſt qu'ils n'en rendent pas graces à Dieu. Nous ne mériterions rien de lui, ſi nous ſervions les hommes pour un autre intérêt, que celui de lui plaire, ou ſi leur ſenſibilité pour nos ſervices nous cauſoit trop de complaiſance. Ainſi leur reconnoiſſance nous ſeroit au fond plus dangereuſe, que leur ingratitude. Mais nous devons être infiniment ſenſibles à celle

qu'ils ont pour Dieu. C'eſt à lui qu'ils doivent rendre la gloire du bien qu'ils reçoivent de nous. Ils l'offenſent même, quand ils manquent à ce qu'ils nous doivent, parce que c'eſt lui qui leur impoſe ce devoir qu'ils violent. C'eſt là ce qui doit nous toucher uniquement, quand nous rapportons nos ſentimens à leur vrai principe. La charité nous oblige à porter tous les hommes à l'amour de Dieu, comme ils ſont obligés de nous y porter. C'eſt à ce deſſein que tout ce que nous faiſons pour eux doit concourir; & nous ne pouvons que gémir de l'inutilité de ce qui devroit lui gagner des cœurs.

Aïez donc ſoin de tourner de ce côté-là tout ce qui vous offenſe. Regardez-y toujours le maître commun que nous ſervons, comme le plus offenſé. Que fait-on contre vous? On vous mépriſe; on vous inſulte; on vous décrie dans le monde; on noircit votre innocence; on blâme votre régularité; vos meilleures œuvres ſont cenſurées. Eh bien! Par où devez-vous être ſenſible à ces traitemens? Voici de quoi ne vous y pas méprendre. Un ſentiment devient la regle réciproque d'un autre. Comme rien ne doit vous plaire dans les loüanges que

vous méritez, que de voir que la vertu trouve des approbateurs, que de penſer que ceux, qui lui rendent juſtice en vous, ont du diſcernement & de l'équité; que rien de même ne vous afflige, quand on vous blâme injuſtement, que de voir qu'on eſt dans l'erreur, ou qu'on eſt aſſez injuſte, pour blâmer ce qu'on ſait être bon. C'eſt la malignité de vos cenſeurs; c'eſt la noirceur de cœur de vos accuſateurs, qui vous devient un ſujet d'en gémir pour eux; qui vous fait un devoir d'en gémir devant le Seigneur, & de le conjurer d'avoir pitié de leur aveuglement.

S'ils ont comblé leur meſure à ſes ïeux; ſi le tems de ſes miſéricordes ſur eux a fait place à celui de ſes vengeances, aplaudiſſez à ſes juſtes & terribles jugemens: mais craignez de vous aplaudir pour vous-même. Ce n'eſt que trop ſouvent un ſentiment trompeur. Prenez garde même qu'il n'y ait de l'amertume dans le zèle qui vous anime contre ceux, que leurs crimes expoſent à la ſévérité des vengeances humaines; & que ce que vous croïez un pur amour de la juſtice, ne ſoit une haine ſecrete des pécheurs. Ce n'eſt pas encore le tems de les haïr. Tant que les méchans vivent, ils peu-

vent ceſſer de l'être, ils peuvent ſe corriger; & la charité ne doit ni leur en envier le loiſir, ni ſe réjoüir que Dieu le leur ôte. Ce ne ſera qu'au dernier jour, que toutes les créatures auront droit de s'armer en quelque ſorte pour la vengeance du Seigneur, & qu'elles entreront en effet dans les intérêts de ſa juſtice, pour aplaudir à ſes châtimens : mais la vie préſente eſt le tems des bontés. Que l'affliction vous ſaiſiſſe, quand vous en voïez finir le cours; & qu'elle redouble, ſi c'eſt pour ceux qui vous ont offenſé. Que jamais un cœur chrétien ne ſe permette, ni de ſolliciter en ſecret leur perte, ni de s'en réjoüir.

Ici les exemples ſe joignent encore en foule aux maximes, pour vous interdire ces ſentimens indignes même de l'humanité. Jeſus-Chriſt ſollicita la grace de de ceux qui le faiſoient mourir : & ce qui le touchoit dans leur cruauté, c'étoit leur aveuglement. Saint Etienne pria le Seigneur de ne point imputer le péché de ſa mort à ceux, qui la lui donnoient. Pluſieurs autres Saints ſe ſont montrés inconſolables, en aprenant la fin funeſte de leurs ennemis les plus cruels. Et telle étoit la pitié de tous les premiers Chrétiens, pour ceux, qui les

Digitized by Google

déféroient ou qui les condamnoient aux tourmens. Nous ne demandons point, disoient-ils, que nos accusateurs soïent punis : ils ne le sont que trop par leur propre malice, & par l'ignorance du bien qu'ils persécutent. Rien ne leur eût été, ce semble, plus facile, que de se défendre, après les prodigieux progrès que l'Evangile avoit fait dans l'Empire. Ceux qui croïoient étoient en si grand nombre, qu'ils composoient la meilleure partie de chaque ville : mais on les connoissoit plus comme des particuliers, que comme formant un Corps; & on ne les connoissoit que par le changement de leur vie passée. Ce n'étoit du reste que silence, que modération, que patience dans leurs maux. A Dieu ne plaise, ajoutoient-ils, que nous souffrions impatiemment ce que nous désirons, & que nous en méditions une vengeance, que nous n'attendons que de lui-même. Mais dans cette soumission parfaite à ses ordres, nous ne pensons point, sans une extrême peine, qu'aucune ville n'évitera le châtiment du sang des Chrétiens qu'elle répand. Et c'étoit par ce sentiment encore qu'ils fuïoient la persécution, tant qu'ils le pouvoient. Ils regardoient comme un grand mal d'atten-

dre que d'autres péchâſſent contre eux. La loi chrétienne veut, dit un Pere, que quand le tems de la perſécution eſt ouvert, nous affrontions courageuſement le péril, pour la défenſe de la vérité; que nous ne trahiſſions pas la piété par une lâche crainte. Mais tant qu'il eſt permis d'éviter le danger, nous devons craindre de l'attirer, ſoit par la défiance de notre propre foibleſſe, ſoit par le ſoin que nous devons avoir du ſalut de ceux, qui nous perſécutent.

Obſervez bien tout ce langage, & recueillez-en deux maximes, qui doivent être la double regle de votre conduite. Souffrez patiemment les pécheurs; mais ne les ſouffrez pas avec indolence. Craignez pour vous-même; craignez pour eux. Les péchés, qui ſe commettent contre vous, ſont des épreuves, qui peuvent enfin laſſer votre conſtance. Déſirez pour votre propre ſalut d'en être délivrés; mais déſirez-le auſſi pour l'amour de ceux, qui vous expoſent à ces épreuves. Epargnez-leur toutes les fautes, que vous pouvez leur épargner par vos ménagemens. Ne les irritez point par votre préſence, quand vous pouvez les éviter. Soïez fâchés des occaſions même néceſſaires, que vous donnez à leurs

paſſions de s'émouvoir. Allez juſqu'à vous affliger des humiliations que leurs fautes contre vous leur attirent, & de la honte, dont ils ſont quelquefois couverts par la conviction d'une calomnie. Mais qu'une ame chrétienne ſoit ſur-tout émuë de compaſſion, dit ſaint Auguſtin, de voir les autres ſe perdre à ſon ſujet; qu'elle ſonge combien les hommes ſont chers à Dieu, qui les a créés pour être heureux, & non pour les punir; qu'elle s'afflige amérement de l'abus qu'ils font de ſes graces, pour s'éloigner de lui; qu'elle déſire ardemment de les lui regagner; qu'elle ſe réjoüiſſe, quand ſes ſoins & ſes ménagemens ont eu ce ſuccès: car, ajoute le même Pere, quand nous aimons ſincérement nos ennemis, nous ſouhaitons qu'ils deviennent nos amis. Nous ne les aimons en effet comme il faut, que quand nous déſirons qu'ils ſoïent bons; & ils ne le deviendront, que quand ils ceſſeront de nous haïr. Affligeons-nous donc, en un mot, de leur haine, plus parce qu'elle les rend mauvais, que parce qu'elle nous rend malheureux.

XXVII. LEÇON.

Il y a de la peine à vivre avec les méchans, quand même ils ne cherchent point à nous en faire : mais cette peine doit moins affliger, que consoler les bons. Elle leur répond du fond de leur cœur. C'est l'amour de la vertu qui les inquiéte dans la société du vice. On ne se tranquilise sur les mauvaises mœurs, que quand on commence à les imiter. Il y a pourtant une haine des pécheurs, dont il faut se défier. C'est celle qui naît de l'envie de leur bonheur. Le caractere des Saints est de les haïr, parce qu'ils sont injustes.

POUR ne vous rien laisser à désirer sur la justification de la Providence, il me reste à dissiper le prétexte spécieux d'une nouvelle plainte : Le voici. Les bons souffrent dans la société des méchans, quoique ceux-ci paroissent les laisser tranquiles, & ne pensent point à leur nuire. C'est une espece de persécution d'autant plus sensible, que le tourment en est tout renfermé dans le cœur. Ce tourment se fait sentir, à proportion

Digitized by Google

que l'amour de la juſtice eſt plus vif. On hait le vice, autant qu'on aime la vertu. Tel étoit le ſujet de l'affliction du juſte Lot, à la vûë des abominations de Sodome. Agar faiſoit plus ſouffrir Sara par ſes fiertés orgueilleuſes, que Sara ne la faiſoit ſouffrir par un châtiment légitime. Un mauvais fils de même perſécute plus un bon pere par ſa vie déréglée, qu'un bon pere ne perſécute ce mauvais fils par ſes corrections. Et pour tout renfermer dans un ſeul exemple, ceux à l'occaſion deſquels il eſt dit, que le zèle de la maiſon de Dieu devoroit Jeſus-Chriſt, lui cauſoient plus de douleur, qu'il ne leur cauſa de déplaiſir, lorſqu'il renverſa leurs tables, & les chaſſa du temple.

Or, ſi ce tourment des juſtes eſt le plus ſenſible, il eſt auſſi le plus inévitable & le plus continuel. Les maux qui le cauſent, abondent toujours dans le monde. La charité s'y refroidit ſans ceſſe; & l'iniquité devient chaque jour plus univerſelle. Le déſordre & la licence régnent de toutes parts. Les impies mépriſent la religion; les libertins la décrient; les hypocrites la dès-honorent. Les maximes de l'Evangile ſont preſque anéanties par ceux-même qui font profeſſion de les prêcher & de les ſuivre. Il y a,

parmi les Chrétiens, moins de juſtice, moins de probité, moins de bonne foi, moins de modération, qu'on n'en a vû quelquefois chez les païens même, & parmi ces nations que nous découvrons dans les païs les plus ſauvages. La piété, ou les apparences de la piété, ſont pleines d'illuſions; & la vie, dans les états les plus ſaints, eſt ſouvent la moins édifiante. Comment ceux qui connoiſſent la piété ſincere, & qui l'aiment, ne gémiroient-ils pas de ces imperfections? Comment, avec le zèle de la foi, verroit-on d'un œil tranquile la vérité de Dieu négligée, ſon vrai culte abandonné, ſes promeſſes & ſes menaces également mépriſées, l'eſprit du monde dominer, ſes coutumes inſenſées & ſes pernicieux uſages ſuivis, la foule marcher dans la voïe large, chacun s'égarer dans ſes mauvaiſes routes & vivre au gré de ſes cupidités, les paſſions honteuſes marcher la tête levée, la ſainteté des mariages ſouillée, le bon droit opprimé dans les tribunaux de la juſtice, les abominations introduites dans le lieu ſaint par ceux qui devroient les en bannir, le prêtre ſouvent plus déréglé que le peuple? Quelle affliction pour les ſaints, d'être obligés de vivre au milieu d'une nation

dépravée ! Quel ſuplice, pour des ïeux & des oreilles chaſtes, de n'être frapés de tous côtés que par des objets & par des diſcours ſcandaleux ! Quel déplaiſir, de voir triompher le vice, & de ne pouvoir le réprimer ; d'être témoin de ce qu'on déſaprouve, & d'être dans l'impoſſibilité de l'empêcher, ni de ſe diſpenſer de le voir !

Mais ici le mal porte avec lui ſon remede ; & la conſolation de ceux qui reſſentent cette inévitable affliction, c'eſt leur affliction même. Leur joïe doit naître de leur triſteſſe, parce que cette triſteſſe peut ſervir à diminuer la plus terrible de leurs inquiétudes. Il n'en eſt point pour nous de pareille à celle de n'être pas certains de notre juſtice ; & cette incertitude eſt comme fixée par la douleur que le péché nous cauſe. L'injuſtice d'autrui ne commence en effet à nous tourmenter, dit ſaint Auguſtin, qu'à meſure que nous nous éloignons de la nôtre. Et quel autre intérêt pourroit produire en nous une haine parfaite du vice, qui ne nous nuit point, qu'un amour parfait pour la vertu ? Il n'y a que les vrais Chrétiens, qui s'apperçoivent qu'il y en a de mauvais. Ceux-ci s'étonnent d'entendre gémir les parfaits, parce qu'ils n'ont point

Digitized by Google

en eux le principe de ce gémiſſement. Ils voïent le mal, & n'en ſont point affligés, parce qu'ils le voïent avec des ïeux mauvais. Le froment qui croît confuſément avec l'ivraïe, ne s'en diſtingue point juſqu'à ce qu'il porte ſon fruit. Tout eſt plein de ſcandales, au-dedans, au-dehors. Toutes les ſociétés ont leurs mauvais ſujets; & ceux-là ſeuls en reſſentent la peine, qui marchent dans les voïes de Dieu.

Tant que vous vous accommoderez des relâchemens introduits dans les mœurs; tant que vous ne ſerez Chrétien, qu'autant qu'il plaît au monde de l'être, vous croirez qu'il l'eſt aſſez, & vous en ſerez content. Ne prenez des maximes de l'Evangile, que ce qui peut s'accomoder avec les penchans de la nature, que ce qui ne bleſſe point les paſſions humaines, que ce qui ne choque point ouvertement les uſages du ſiécle; votre fauſſe piété jouira d'une fauſſe paix. Vous vous plairez avec ceux à qui vous reſſemblerez. Vous vivrez ſans contrainte avec eux. Vous goûterez même du plaiſir à vous trouver dans leurs compagnies, à les entretenir, à voir leurs vanités: & leurs libertés vous paroîtront innocentes, parce que vous ne ſerez pas innocent vous-

Digitized by Google

même. Mais si vous revenez enfin de vos illusions ; si vous vous faites une loi de marcher dans des voïes plus étroites, la mesure de vos progrès sera celle de vos inquiétudes. Vos ïeux ne s'ouvriront de plus en plus à la perfection, que pour découvrir combien les autres s'en éloignent ; & la paix, dont vous jouissiez, s'enfuira. Vous vous instruirez par votre expérience ; & vous commencerez de comprendre ce que c'est que ces peines de l'esprit, dont les vrais disciples de la vertu sont troublés.

Heureuse expérience, qui deviendra la preuve assurée de votre avancement. Tandis que vous ne gémissiez point avec les vrais disciples de Jesus-Christ, vous étiez encore du nombre de ces méchans, au milieu desquels ils gémissent. Un membre qui ne sent point ce que sent le reste du corps, n'y tient point, ou c'est un membre mort. Mais si les mauvaises œuvres vous affligent, si vous ne voïez point l'iniquité sans douleur, consolez-vous, réjoüissez-vous, rempliſſez-vous d'une juste confiance que vous appartenez à ce petit nombre qui n'est point du monde, à qui le monde déplaît, comme il déplaît lui-même au monde dont il n'est point.

Digitized by Google

Ce caractere eſt déciſif. Le grand nombre, qui court à ſa perte, ce ſont ceux, qui vivent au gré des paſſions, & qui n'en ſentent point l'injuſtice. Ce ſont ceux qui ſe croïent heureux dans le honteux aſſerviſſement, qui leur fait trouver leur bonheur à les contenter, au lieu de travailler à les réprimer; ce ſont ceux qui ne mettent point les mauvais déſirs au nombre de leurs ennemis; qui n'éprouvent pas la violence des combats que la chair livre à l'eſprit, parce qu'ils ſe plaiſent dans ſa ſervitude, & qu'ils ne connoiſſent point la liberté des enfans de Dieu. Mais la conſolante préſomption que vous n'êtes point de ce nombre maudit, c'eſt cette triſteſſe profonde qui vous dévore & qui vous conſume à la vûë de leurs prévarications, ſans en être l'objet.

N'avez-vous jamais réfléchi ſur cet ordre que Dieu donne à ſon Prophéte:
Ezech. 9. Paſſez, lui dit-il, par le milieu de Jéruſalem; & marquez tous les hommes qui gémiſſent ſur les abominations qui ſe commettent dans cette ville infidelle. Ce ſont là les ſeuls en qui le Seigneur ſe plaît, qu'il regarde avec des ïeux de bienveillance, qu'il introduira dans ſes tentes éternelles. Tout le reſte n'eſt qu'u-

Digitized by Google

ne foule réprouvée, qu'il effacera de ſon livre, qui court à ſa perte, & qui ſe réſerve comme d'elle-même à la rigueur de ſes terribles Jugemens. Laiſſez-les donc s'abandonner à leurs folles joïes. Pleurez au milieu de cette Babylone: mais que vos larmes vous deviennent douces, par le ſujet qui les fait couler. Félicitez-vous de votre amour pour la céleſte Sion; félicitez-vous, dis-je, de votre attachement à la loi du Seigneur. Si vous l'aimiez moins, vous ne vous affligeriez point de la voir violer.

Contentez-vous donc de penſer, dans cette affliction, que c'eſt ici le tems de la félicité des pécheurs, & de la patience des ſaints. Le monde ſe réjoüira, dit Jeſus-Chriſt; & vous ſerez dans les pleurs & dans les gémiſſemens. Mais dès-à-préſent même votre triſteſſe doit, en quelque ſorte, ſe changer en joïe. Le monde ſe rejoüira; & vous vous affligerez de ſa joïe. Mais heureuſe, encore un coup, cette affliction, qui vous répond que vous n'aprouvez point le mal, dont il ſe réjoüit! Plus heureux, en effet, de voir ſes mauvais exemples avec chagrin, que d'être tenté de les imiter! Votre triſteſſe ne finira point en cette vie, parce que la conſommation du péché ne viendra qu'a-

Digitized by Google

vec la conſommation du ſiécle. Mais ce ſeroit pour vous le plus grand des malheurs, d'être délivré de cette pieuſe triſteſſe, & de cette heureuſe miſere.

Que ceux, qui l'ont autrefois éprouvée, ſont à plaindre, quand ils viennent à la ſentir diminuer! Il n'eſt point pour eux de préſage plus terrible. C'eſt le ſort de ceux, qui ſe relâchent de leur premiere ferveur. Une ame nourrie dans les ſaintes maximes, qui ſe voit forcée d'entrer dans le commerce du ſiécle, en reſſent de vives peines : tout l'allarme, tout l'afflige, dans les objets qui frapent ſes ſens : elle voit le monde dans tout ce qu'il a d'affreux pour une piété naiſſante, & de terrible pour le ſalut. Mais pour peu qu'elle ceſſe de veiller ſur elle-même, pour peu qu'elle perde de vûë les vérités de l'Evangile, elle devient ſenſible aux vanités; elle ſe laiſſe charmer par la douceur du plaiſir, & par la liberté de vivre au gré de ſes penchans. Alors ſes troubles ſe calment inſenſiblement : la conſcience, déja gagnée, ſe raſſure : on ſe familiariſe avec ces objets, qu'on avoit trouvés ſi terribles; & bien-tôt on fait ſans remords ce qu'on ne pouvoit voir faire qu'avec fraïeur. On en vient juſqu'à s'étonner de ſes anciennes allarmes. On

vit

vit tranquile, au milieu des dangers & des précipices. Funeſte ſécurité! preuve infaillible qu'on a dégénéré de ſa premiere vertu! Le monde n'a ceſſé de déplaire, que parce qu'on a commencé de l'aimer & de prendre ſon eſprit.

Malheur donc à ceux, qui ſont en paix où il n'eſt point de paix pour la piété ſincere! Ne comptez plus ſur un reſte d'amour, que vous croïez conſerver pour les grands devoirs. Ne comptez point ſur les réſerves avec leſquelles vous vous livrez encore à la ſociété des méchans. Vous avancez votre condamnation, ſi vous ne reprenez ces premiers ſentimens d'averſion, qui vous affligeoient de leurs mauvaiſes mœurs. Vous conſommerez votre réprobation, ſi vous ne vous trouvez plus malheureux, d'avoir à vivre dans leur commerce. Vous êtes ennemi de Dieu, ſi vous êtes ami du monde. La piété n'y vit point, ſans cette eſpece de perſécution, qui naît de l'opoſition naturelle que le ſentiment du bien donne pour le mal.

Au reſte, cette opoſition même n'eſt pas ſans ſes illuſions, que vous devez craindre. Il arrive quelquefois, qu'on eſt animé d'une haine d'envie, plutôt que de zéle, contre les pécheurs. On ſouffre

au milieu d'eux, moins parce qu'ils ſont injuſtes, que parce qu'ils ſont heureux. On ſe trouble, à la vûë de la paix, dont ils joüiſſent dans leurs proſpérités. On les fuit, par je ne ſai quel dédain, qui vient, ou de l'impuiſſance déſeſpérée de pouvoir joüir comme eux de toutes les aiſes de la vie, ou de la crainte d'être humilié par la fierté, que l'abondance leur inſpire. L'inégalité de leur fortune donne pour eux une eſpece d'indifférence. Ce n'eſt point là cette haine parfaite, qui caractériſe l'ame fidelle. Elle hait les méchans, parce qu'ils ſont ennemis de Dieu; c'eſt-à-dire, qu'il faut déteſter en eux l'injuſtice, parce qu'on la déteſte en ſoi-même, & par cette ſorte d'antipatie que le bien donne pour le mal.

Quand vous auriez toutes ſortes d'occaſions de le faire; quand le monde viendroit vous offrir toutes ſes faveurs; quand vous joüiſſez en effet vous-même de tous les avantages, dont les pécheurs abuſent, ſans avoir envie de les imiter; quand dans cette proſpérité, leurs déſordres ne laiſſent pas de vous être à charge; quand vous ne les voïez point enfin ſans être frappé d'une ſainte horreur pour ce qu'ils ſont: c'eſt alors que vous avez en eux, des témoins aſſurés du progrès

que vous faites dans les voïes du ſalut; ce ſont comme vos garands auprès de Dieu, de la fidélité que vous lui conſervez. Sondez mon cœur, pouvez-vous lui dire; interrogez mes déſirs les plus ſecrets; voïez ce que je veux, ce que je reſſens. N'eſt-il pas vrai que je hais ceux qui vous haïſſent, & qu'ils ſont en effet mes ennemis, quoiqu'ils ne me faſſent point d'autre déplaiſir que celui de vous offenſer? Que la reconnoiſſance prenne donc encore ici la place de l'impatience. Rendez graces à ce Dieu de bonté, du ſujet de confiance qu'il vous donne. Beniſſez-le de ce nouveau bien qui vous revient du mal qu'il permet. S'il faiſoit mourir tous les pécheurs, s'il perdoit tous ces hommes corrompus qui mépriſent ſes voïes, vous auriez comme une aſſurance de moins de votre fidélité pour lui.

XXVIII. LEÇON.

Le désir de la vie future doit être le fruit des peines de la vie présente. Ce désir est nécessaire à notre justice, & ne naîtroit point dans un cœur content du monde. Rien n'est plus propre à nous en détacher, que les défauts des hommes. Les incommodités du vice, supléent à ce que l'amour de la vertu devroit faire. Il n'y a que ceux qui tiennent à la créature, qui se plaignent de ces désagrémens. Ceux qui aiment Dieu le bénissent de tout. Ce qui les réduit à ne désirer que lui, c'est ce qui fait leur mérite & leur espérance.

LA destinée de l'homme ne se borne pas à la joüissance des biens présens. Le Chrétien sur-tout sait qu'il n'est Chrétien, que pour la vie future: c'est là l'objet de ses vœux, & la fin de toutes ses œuvres. Cependant, il faut l'avoüer à la honte de la foi; rien n'est si rare que ce détachement du monde, qui devroit en être le premier fruit. Si c'étoit-elle qui résidât en notre cœur, nous aurions sans cesse de sa part, une réponse de mort;

elle y feroit regner un ſentiment d'indifférence, pour tout ce qui ſe paſſe ſur la ſcêne du ſiécle. Tous nos ſouhaits ne tendroient qu'à la voir finir. Sa durée n'a rien qui ne doive affliger ceux dont elle retarde l'eſpérance. L'innocence s'y voit menacée des plus triſtes naufrages. La piété n'y trouve que des écueils dans les objets qui frappent les ſens, & qui peuvent réveiller mille dangereuſes cupidités. Les commodités de l'abondance nous tentent; l'éclat des honneurs nous ébloüit; nous ſommes enchantés de la douceur des ſociétés agréables. La vie nous attache enfin, quelque pleine qu'elle ſoit de troubles & d'inquiétudes.

Que nous ſeroit-il arrivé, ſi nous euſſions pû joüir ici d'une tranquilité conſtante; ſi malgré ſes agitations & ſes incertitudes, cette vie ſait ſi bien nous en impoſer ſur ſes faux avantages, qu'elle nous empêche de penſer à rien de ſolide & de meilleur? Qui ſeroit aſſez ſage pour porter ſes vuës au-delà de ce qui paſſe; pour ſonger même que tout paſſe ſous le ſoleil; que le préſent s'enfuit, que l'avenir ſeul que nous eſpérons eſt ſtable? Qui ſeroit aſſez ſage pour diſcerner les biens qui ſont réellement des biens, d'avec ceux qui n'en ont que l'ap-

parence; pour rechercher uniquement les premiers, & regarder les autres avec tout le mépris qu'ils méritent? Qui seroit assez sage pour distinguer la réalité de l'image; la cité céleste, de cette maison de terre que nous habitons; le séjour permanent, du pelerinage; la patrie, de l'exil? Qui seroit assez sage enfin, pour acheter les richesses éternelles, au prix de celles du tems; & la vie véritable, au prix de cette ombre de la mort?

Disons la vérité: c'est au contraire cet enchantement du monde, qui nous fait oublier le jour du Seigneur, & désirer celui de l'homme; c'est l'attachement à la créature, qui nous détache du créateur, & qui nous en rend indignes: car ce qui fait notre malheur, est toujours ce qui fait notre injustice. Nous préférons les biens du tems aux biens éternels: & cette préférence qui nous rend malheureux, est ce qui nous rend coupables. Nous péchons contre le Seigneur, en péchant contre nous-même. Il suffit de se plaire dans ce siécle, pour n'être plus digne du siécle à venir: c'est là notre crime. On ne se réjoüira dans le ciel, que quand on aura gémi sur la terre. Et quel moïen d'y gémir, quand on s'y trouve bien? Il faut cesser d'aimer ce qu'on

voit, pour donner ſes déſirs à ce qui ne ſe voit point. Un cœur content de ce qu'il poſſéde, n'a point d'amour de reſte pour ce qu'on lui promet. L'homme ne veut qu'être heureux; & quand il croit l'être, il ne veut plus rien.

Vous voilà donc ſans eſpérance de la fécilité, que la foi vous propoſe, ſi vous avez ſujet d'être ſatisfait de celle du monde. Je vous l'ai dit: On n'a de part aux promeſſes de Dieu, qu'à proportion qu'on les déſire: c'eſt ce déſir qui fait travailler à les mériter. Il eſt lui-même la meilleure partie de ce mérite, dont il eſt le principe. Auſſi fait-il le caractere de tous ceux qui s'avancent dans la vertu, qui n'a pour objet que des récompenſes éternelles. Leur cœur s'afflige de ſe voir éloigné de la patrie qui les attend. Ils s'y tranſportent par l'eſpérance. Ils n'ont plus d'yeux pour ce que le monde viſible leur offre, & ne méditent que les années de l'éternité. Mais qui pourroit mieux leur inſpirer ces ſentimens, ou les y fortifier, que les amertumes que Dieu mêle aux fauſſes douceurs, qui ſéduiſent ceux qu'elles touchent?

Tel eſt donc, en effet, le deſſein de ſa miſéricorde ſur eux. C'eſt le trait de ſa bonté le plus marqué, de ne permettre

pas que tout ce qui n'eſt pas lui-même nous devienne doux. Les périls de cette vie nous rendent plus aimable celui qui doit nous en délivrer : Et de tous ces périls, le plus utile à ce deſſein, c'eſt celui qui nous vient de la part des faux-freres, parce qu'il eſt le plus inévitable & le plus continuel. Les maladies, & les autres calamités, n'ont qu'un tems. Les douleurs de l'infirmité nous font ſentir notre miſere ; mais on l'oublie bien-tôt, quand la ſanté revient : on perd de vûë ces aproches de la mort, qui faiſoient comprendre combien peu il faut compter ſur les plus beaux jours, dont le cours peut être tranché dans la fleur de la plus vigoureuſe jeuneſſe. Les déſaſtres, que les révolutions de la nature traînent après elles, ſont affreux ; mais ils ſont rares : & les fléaux ne tombent que ſur certains endroits du monde. On voit des fortunes ſi bien établies, qu'elles trouvent encore des reſſources, pour ſe mettre à couvert ſous leurs propres débris ; des conditions ſi prodigieuſement opulentes, que les plus grandes pertes ne les réduiſent point aux dernieres rigueurs de l'indigence. Il n'y a que les déſagrémens, qui nous viennent des foibleſſes ou de la malice des hommes, dont perſonne n'eſt exemt, & qui

& qui ne finiront qu'avec le monde. C'eſt là le grand reméde que Dieu nous prépare à tous contre la tentation d'aimer une vie qu'il a comme permiſe au regne du péché. C'eſt comme un antidote univerſel contre la contagion de tous les mauvais amours.

Par où celui de la vie s'inſinue-t'il dans votre cœur? C'eſt par les richeſſes, peut-être, & par la malice des hommes. Dieu permet qu'elles deviennent pour vous des ſources perpétuelles d'inquiétude & de déplaiſir. La fraude & la mauvaiſe foi vous dérangent dans votre commerce. Vous comptez ſur des titres, qu'on vous conteſte. Vous rencontrez des affronteurs, qui vous ſurprennent; des chicanneurs, qui reviennent contre leurs promeſſes; des injuſtes, qui vous refuſent ce qui vous eſt dû le plus légitimement; des uſurpateurs, qui vous dépoüillent par leurs violences; des créanciers inexorables; des débiteurs artificieux. Par toutes ces voix, Dieu vous dit : Ne vous faites point de tréſors dans la terre, d'où les voleurs les enlévent : ne vous attachez point à des biens qui peuvent vous échaper en mille manieres, dont la poſſeſſion vous tourmente, dont la perte vous afflige, & que

tôt ou tard vous ſerez forcé de laiſſer à d'autres.

Vous êtes tenté, par ce que le monde apelle des poſtes, des dignités, des diſtinctions. Rien n'eſt ſi frivole en ſoi-même: rien pourtant ne vous eſt ſi diſputé; rien n'expoſe à plus d'envies, à plus de jalouſies, à plus de ſortes de revers. On vous ſuplante; on vous déplace; on vous réduit à votre premiere condition, par l'ingratitude & par l'ennui de vos ſervices. Vous n'êtes jamais aſſuré, qu'il ne ſe forme contre vous quelque intrigue ſécrette; que quelque concurrent ne vous deſſerve auprès de vos protecteurs. Y a-t'il des vérités plus propres à vous faire reſſouvenir que vous êtes entêté d'une chimere, qui ne peut que diſparoître, & s'évanoüir, quand vous en auriez joüi le plus paiſiblement? Qui peut mieux, que toutes ces expériences, vous rappeller au déſir de cette élévation; qui vous mette quelque jour comme ſur un trône pour juger le monde qui vous juge, & qui vous faſſe regner avec celui dont le regne n'aura jamais de fin?

Vous voudriez au moins joüir d'une eſtime, qui ſoutiendroit votre amour-propre, qui vous conſoleroit de mille autres diſgraces, qui vous dédomma-

geroit des injuſtices qu'on fait à votre mérite; & des langues empoiſonnnés terniſſent vos meilleures œuvres. C'eſt tantôt la médiſance, & tantôt la calomnie, qui vous décrie parmi ceux, dont l'approbation vous flatteroit le plus. Vous ne trouvez dans les uns que de la froideur, pour ce que vous croïez avoir de plus eſtimable: dans les autres, c'eſt un mépris inſultant. On ne vous tient aucun compte du bien que vous faites. On releve avec malignité vos défauts les plus légers. On vous cenſure par défaut de diſcernement, ou par la ſeule envie de vous cenſurer. Voilà par quels reſſorts Dieu rompt l'un après l'autre les liens, qui vous attachent à cette vie, dont la foi ne vous détache pas aſſez.

Entre ces liens, il n'en eſt point de plus ſenſibles & de plus chers, que ceux de la tendreſſe & de l'amitié: ce ſont, ſans contredit, ceux qu'on trouve les plus difficiles à rompre. Ce que la mort a de plus amer, c'eſt de nous ſéparer des perſonnes, qui font la douceur de notre vie. On s'afflige quelquefois de leur perte, comme ceux qui n'ont point d'eſpérance. C'eſt cette penſée, qui s'empare de nos derniers momens; qui nous rend incapables de penſer à nous-même; qui

nous cauſe des regrets de déſeſpoir, & contraires aux ordres de la Providence : & c'eſt elle-même qui vous épargne cette tentation, par les défauts de vos proches, par l'ingratitude d'un enfant, par la perfidie d'un ami, par l'infidélité d'un épous, par les traitemens qui vous rendent indifférent à des nœuds à demi rompus. Vous ne ſurvivez quelquefois, que pour attendre de nouveaux chagrins, & que pour leur donner le tems de venir ; que pour voir votre propre ſang ſe ſoulever contre vous ; que pour vous entendre ſouhaiter tous les jours une mort, que vous ne déſiriez pas vous-même, & qui vous deviendra plus douce par les amertumes que ſes délais auront répanduës ſur le reſte de votre vie.

Si vous avez d'ailleurs quelques ſentimens de piété ; ſi vous aimez la vertu ; ſi la probité vous plaît, eſt-il quelque choſe, qui doive vous rendre le monde plus haïſſable, que de l'y voir ſi rare ; que de n'apercevoir de tous côtés que licence & que déſordre, que diſcorde, qu'inimitiés, que conteſtations, qu'injuſtices ? Eſt-il rien de plus triſte, quand on a le cœur pacifique, que de vivre au milieu de ceux, qui n'aiment point la paix ? N'eſt-ce pas là ce qui fait que le

Digitized by Google

juſte s'écrie : Hélas ! Pourquoi faut-il que mon pélerinage ici-bas ſoit ſi long ? N'eſt-ce pas quand les ſcandales ſe multiplient ; quand les voleurs s'introduiſent dans la bergerie, pour diſſiper & pour perdre ; quand les mercenaires ne ſe ſoucient que d'eux-même, & laiſſent dévorer les brebis aux loups ? n'eſt-ce pas, dis-je, dans ces affligeantes conjonctures, qu'on ſoupire avec plus d'ardeur, pour ce ſéjour de juſtice & de paix, d'où il ne ſort aucun ami, où il n'entre aucun ennemi, point de tentateur, point de ſéditieux ; pour ce ſéjour où Dieu ſera notre joïe, notre repos, notre paix, la fin de toutes nos peines ?

Recherchez en effet par où ceux qui reviennent à Dieu, ſe déſabuſent du monde ; comment ils reconnoiſſent la folie de s'attacher aux hommes, & de courir après les félicités de la terre ; comment ils tournent enfin toutes leurs ardeurs vers les biens de l'éternité. N'eſt-ce pas preſque toujours par le déplaiſir de quelque injuſtice qu'on leur a faite ; par l'inconſtance d'une perſonne, qui faiſoit l'objet de toute leur confiance ; par les traverſes qu'on a miſes à leur avancement ; par les diſgraces qui les réduiſent à la condition la plus obſcure, & quel-

quefois à la derniere miſere? Par où des Grands & des Rois ſont-ils devenus des exemples de pénitence, & des objets de vénération? N'eſt-ce pas preſque toujours par l'uſurpation des tyrans, ou par l'inconſtance des peuples, qui les ont forcés à deſcendre du trône, pour mener une vie honteuſe aux ïeux des hommes, mais précieuſe aux ïeux de la foi? Dieu fait ſentir à ces heureux infortunés, la fragilité des appuis qu'ils ont cherché dans les créatures; & les invite à s'attacher à lui, comme au ſeul bien, qui ne peut leur manquer. Semblables aux Iſraëlites, ils étoient peu touchés des délices de la terre qu'on leur avoit promiſe; & parce qu'ils n'y vouloient pas aller de leur propre mouvement, il a fallu qu'ils y fûſſent pouſſés par la violence; il a fallu que l'Egypte, qui leur faiſoit aimer ſon joug par ſes trompeuſes careſſes, leur inſpirât le deſir de la liberté par ſes rigueurs.

C'étoient des voïageurs arrêtés par les charmes, qui s'offroient ſur leur route. Ils y voioïent des objets, dont la la poſſeſſion tentoit leurs deſirs. Enchantés par la beauté des lieux, ils étoient prêts d'y fixer pour toujours leur demeure, & d'oublier le but de leur courſe.

Digitized by Google

Ils y rencontrent enfin des ennemis, qui les font reſſouvenir qu'ils ſont dans une terre étrangere,& que leur patrie les attend. Eſt-ce diſgrace ? Eſt-ce faveur du côté de Dieu, de n'avoir pas ſouffert qu'ils ſe trouvâſſent toujours bien, où ils ne pouvoiént pas toujours demeurer ?

Qu'importe après tout, qu'une vie, qui doit durer ſi peu, ſoit heureuſe ou malheureuſe ? Si vous étiez tout ce que vous devriez être ; ſi vous ne viviez que de l'eſprit de la foi que vous avez reçuë, vous n'auriez de goût que pour les choſes inviſibles ; vous ne ſentiriez rien, vous ne verriez rien de tout ce qui ſe paſſe autour de vous ; vous ſeriez déja comme mort au monde ; il ſeroit pour vous comme s'il n'étoit pas ; toutes vos affections ſe porteroient vers le Ciel, & ne vous laiſſeroient que de l'indifférence, pour le bonheur ou le malheur de la terre ; au milieu même des agrémens, dont vous pourriez y joüir, vous gémiriez d'être éloigné de Dieu, de ne le pas voir ; & cette affliction vous rendroit inſenſible à toutes celles, qui vous viennent de la ſociété des méchans.

Qui ſont ceux qui s'en plaignent le plus amérement ? Ne ſont-ce pas en effet les méchans même, qui ſe récrient le

plus contre les méchans ? Ne ſont-ce pas du moins ceux, en qui les deſirs de l'éternité ſont les plus foibles, ceux qui conſervent des affections déréglées pour la créature ? Ne ſont-ce pas ceux, qui tiennent aux douceurs du monde, qui ſe laiſſent abattre par ſes diſgraces ? On ne s'afflige des déplaiſirs de la vie, que quand on y met en quelque ſorte ſes dernieres eſpérances, que quand on y trouve des ſujets de joie. Ceux qui ſoupirent ſincérement pour le ſéjour des Saints, ſe ſoucient peu que les hommes ennemis ſe multiplient dans cette vallée de larmes. Leur malignité les ſert plus utilement, que leurs bons traitemens ; leurs deſirs, pour l'éternité, tirent un nouvelle force des incommodités que tant d'ennemis leur cauſent. Leur plus grande infortune ici-bas ſeroit d'y vivre plus tranquiles : ce ne ſeroit plus pour eux un tems d'exil & de pleurs ; & le calme rallentiroit leur empreſſement pour la vie future, qui fait le premier caractere de leur juſtice, la ſource de leur amour pour la vertu, la confiance de leur eſpérance. Comment ne béniroient-ils donc pas la main qui bouleverſe le lit de leur infirmité, comme parle l'Ecriture ? Comment, dis-je, ne béniroient-ils pas

celui, qui, par un jugement ſecret, leur prépare un trouble ſalutaire, où ils pouvoient être tentés de chercher leur repos; & qui les fait réſoudre à ne s'attacher qu'à lui, par l'inquiétude qu'ils trouvent dans d'autres attachemens; qui leur aprend à devenir plus chrétiens, en les rendant moins heureux?

J'inſiſte de nouveau ſur cette derniere penſée, que peu de perſonnes méditent ſérieuſement, parce qu'il y a peu de foi ſur la terre. Remontons juſqu'au principe de la vertu. C'eſt de diſcerner les choſes, dont on ne doit qu'uſer, de celles, dont on doit joüir. Or ce diſcernement tend à bannir du cœur toute attache à la créature, pour y laiſſer un vuide, qu'on ſent que Dieu ſeul peut remplir. On attend donc avec impatience le moment de cette joüiſſance bienheureuſe. Rien ne contente ici-bas. On y traîne ſes jours dans les ennuis & dans la langueur; on y ſent tout le poids des infirmités & des miſeres humaines, tous les déſagrémens de la diſcorde, & des ſujets de déſunion, qui rendent les hommes ennemis les uns des autres. On ſoupire pour la paix du Ciel, & pour le regne de la charité parfaite. Tel eſt l'empreſſement de celui qui vit de la foi. Preſſé d'une im-

patience ſecrete d'arriver où ſon penchant & ſa derniere deſtinée l'apellent, le monde n'eſt pour lui qu'un lieu de paſſage. Tout ce qui pourroit y flatter les ſens, ne lui fait point oublier qu'il n'eſt pas créé pour en joüir. Il en uſe; il y poſſéde des biens; il y remplit des emplois & des devoirs: mais il eſt ſans attachement pour tout; & cette même impatience qu'il a de voir les biens du Seigneur, le diſpoſe à remplir plus parfaitement les devoirs de la tempérance, de la juſtice, & de la piété, qui ſont les caracteres de ce peuple fervent dans les bonnes œuvres, que Jeſus-Chriſt eſt venu former.

N'aimons les biens de ce monde qu'autant que nous devons les aimer. N'en uſons que comme en paſſant, pour nous avancer vers notre patrie céleſte: & nous ſerons ſans envie, ſans dureté, ſans injuſtices pour le reſte des hommes. Nous ne devenons injuſtes que par nos amours pour les choſes créées. Ce n'eſt que par des reſtes de cupidités, que nous violons nos obligations. La charité n'eſt foible encore, que parce que l'intérêt la balance dans nos cœurs: & ſi vous y prenez garde, ceux qui déſirent le moins de ſortir de la vie, ſont toujours les plus éloi-

Digitized by Google

gnés de la perfection de la juſtice. Quand on borne ſes ſouhaits à vivre heureux dans le tems, comment ſe modéreroit-on dans l'uſage des plaiſirs ? On ne veut point être heureux à demi. Plus on a de richeſſes, plus on en veut avoir ; plus on eſt élevé dans le ſiécle, plus on veut l'être. Et par combien d'injuſtices, de violences, de rapines, d'artifices, ſe procure-t'on ce qu'on deſire ? La religon, l'honneur, la probité, l'équité, la bonne foi, la charité fraternelle ; en un mot, toutes les vertus ſuccombent aux deſirs de la chair. Et par combien d'endroits pourtant ces deſirs renaiſſent-ils dans un cœur, que ſon penchant ramene ſans ceſſe aux objets ſenſibles ? Il eſt tenté par toutes les paſſions qu'ils peuvent inſpirer ; il ſent mille envies de ſe livrer à ſon goût, & de préférer un bonheur préſent à l'attente d'une deſtinée plus heureuſe, mais éloignée.

Revenez donc, & comprenez quelle faveur c'eſt, de trouver, dans les injuſtices & dans les contradictions du monde, des obſtacles au penchant funeſte, qui nous fait perdre notre eſpérance éternelle par l'impatience de le contenter aux dépens de nos devoirs. Sachez uſer enfin de cette faveur. Que la dou-

Digitized by Google

leur de vous voir troubler dans vos empreſſemens pour le monde, vous inſpire les ſentimens, que le deſir d'être avec Jeſus-Chriſt produiſoit dans l'Apôtre; que la multitude des mauvais cœurs tire de votre bouche ces exclamations qu'elle faiſoit faire au fameux Orateur des Romains, par une eſpérance que la connoiſſance des promeſſes de Dieu ne ſoutenoit point. O l'heureux jour, diſoit-il, que celui qui me délivrera de cette foule incommode, pour m'introduire dans l'aſſemblée des eſprits affranchis des imperfections humaines! Heureuſes incommodités, favorables infortunes, douces calamités, que celles que nous éprouvons ici, quand nous ſavons les prendre comme il faut, quand nous ſavons entrer dans les profondeurs du Seigneur, qui nous éleve vers cette terre nouvelle & ces nouveaux cieux, où la juſtice habite avec la paix qui la ſuit!

Rediſons-le encore une fois, pour ne point le laiſſer oublier. C'eſt cette penſée qui fait le caractere & la confiance des élûs: Penſée, qui ne quitte point ceux, en qui l'eſpérance vit: Penſée, qui les tient ſans ceſſe comme hors d'eux-même; qui les met au-deſſus de tout ce qu'ils voient, & de tout ce qu'ils en-

tendent dans la vie de bien & de mal, au-dessus de tout ce qu'ils sont maintenant, & des traitemens qu'on leur fait. C'est un mauvais préfage pour notre salut de n'avoir point une sorte d'impatience pour le moment, qui doit nous affranchir des liens du corps. Si nous ne sommes point affligés d'être séparés de l'objet de notre bonheur éternel, d'être éloignés de la patrie des esprits, nous n'y sommes point destinés. Chercher sa félicité sur la terre, c'est renoncer à celle du Ciel. On vit ici sans espérance, quand on y vit content. Nous nous rendons indignes de recouvrer notre liberté, si nous aimons notre esclavage. Celui qui n'a point dans le cœur ce sentiment, qui le rapelle sans cesse à la Cité céleste, ne peut se flatter d'en être le citoïen. Personne ne l'est ou ne le devient, que par le desir de l'être, qui l'oblige à se sanctifier de plus en plus, pour être reçu dans ce séjour, où rien d'impur ne sauroit entrer. On renonce à sa patrie par ses œuvres, quand on est capable de l'oublier. Et quoi de plus commun, que cet oubli funeste? Nous devrions, en nous livrant à l'esprit de la foi, n'éprouver ici que des ennuis, n'être occupé que de l'héritage immortel que Dieu nous pro-

Digitized by Google

met dans la ſociété des Saints; ne tenir à rien dans le monde : Et le moindre calme nous attache à la vie. Ses agitations nous la font haïr en certains momens : mais un peu de tranquilité nous fait oublier que ce n'eſt pas où nous devons nous fixer. Nous aimons les hommes tout injuſtes, tout incommodes qu'ils ſont. Que ſeroit-ce s'ils étoient toujours aimables, complaiſans, ſociables; s'ils n'avoient plus d'imperfections; s'ils ne haïſſoient point la vertu; s'ils ne la perſécutoient point? C'eſt donc ſageſſe, c'eſt bonté dans celui qui ne nous a faits que pour lui ſeul, de nous laiſſer trouver des amertumes dans tout le reſte. Plus elles ſont ſenſibles, plus elles ſont continuelles, plus elles ſont avantageuſes. Les défauts des hommes nous détachent d'eux. Une vie, qu'on doit ſouhaiter de quitter, ne ſauroit être trop miſérable. Ainſi les maux, dont Dieu permet qu'elle ſoit remplie, ne ſervent pas ſeulement à exercer les vertus, à expier les péchés; mais à nous faire déſirer avec plus d'ardeur, à nous faire rechercher avec plus d'inſtances, à nous faire hâter par plus de ferveur cet avenir, où la félicité ſera pure & durable. Le monde ne ſemble enfin haïr les gens de bien, que pour

Digitized by Google

les empêcher de ſouhaiter d'y vivre long-tems. Dieu permet à l'ennemi de mêler de l'ivraïe dans le champ de l'Egliſe, afin que nous ſoupirions pour le tems où le froment ſera porté dans les greniers éternels.

XXIX. LEÇON.

Les utilités, que nous retirons des défauts des autres, ne nous empêchent point d'en reſſentir les peines. On ne peut s'en conſoler, que par la penſée des joïes de l'avenir. Repréſentons-nous-les en la maniere que nous le pouvons; & ne craignons point de nous en faire des images trop touchantes. On ne ſouffrira là de maux d'aucune eſpece. Il n'y aura point de vrais biens qu'on ne poſſede. Tous les ſujets, qui diviſent les hommes, ſeront anéantis. Les Elus ſeront tous réunis en Dieu, qui rendra leur paix inaltérable. Ils s'aimeront, avec d'autant plus de ſenſibilité, qu'ils ſe connoîtront mieux, & ne pourront plus ſe haïr.

CE n'eſt pas un bonheur, de ſouffrir pour ſouffrir. Dieu, qui veut que

nous ſuportions patiemment nos peines, ne nous ordonne pas de les aimer. Leurs utilités peuvent y faire trouver un eſpéce de plaiſir réfléchi: mais ce ſont toujours des peines. Nous en ſentons le poids; & la nature pourroit y ſucomber, ſi ſa foibleſſe n'étoit ſoutenuë par une grande eſpérance. L'innocence & la vertu tranquiliſent l'ame; elles la mettent hors d'atteinte aux troubles, que les reproches de la conſcience cauſent au pécheur. Et ſi c'étoit là pourtant tout notre dédommagement dans les ſouffrances, la vertu ne feroit après tout que des miſérables, ou ne nous empêcheroit pas de l'être. Une ame immortelle ne reconnoît de vraïes vertus, que celles qui ſont éternellement récompenſées. Ce n'eſt que par cette vûë qu'elle ſe ſoutient dans les épreuves; & ce que les épreuves ont de plus rude, c'eſt l'attente de ce qu'on eſpere. Repréſentons-nous donc vivement ce qui nous eſt promis; & cherchons, dans la conſidération de l'avenir, ce qui manque à nos conſolations dans le préſent.

Nos maux ſont grands, & toujours trop grands pour ceux qui ne conſultent que la répugnance que nous avons à ſouffrir. Mais tout ce qu'on peut ſouffrir dans le tems, eſt ſi peu digne d'une récompenſe

penſe éternelle, que l'Apôtre ne veut pas même qu'on en faſſe la comparaiſon. Nous connoiſſons ſi peu cette joïe du Seigneur, qu'il promet de partager avec ſes ſerviteurs fidéles, que nous dirions plus aiſément ce qu'elle n'eſt pas, que ce qu'elle eſt. L'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. Mais, puiſqu'il n'eſt rien dans le monde qui puiſſe nous aider à comprendre leurs joïes ineffables, figurons-nous du moins qu'elles doivent être infiniment plus ſenſibles que celles que tous les contentemens du monde donnent. Ne craignons point de nous en former des idées trop touchantes; & faiſons-nous un plaiſir d'être aſſurés que nous n'en pouvons rien concevoir qui aproche de ce qu'elles ſont.

Le déſir des plaiſirs ſenſibles échauffe notre imagination. Nous nous peignons en beau tout ce qui peut être ici-bas l'objet de nos eſpérances: & cet artifice nous réuſſit. Nous joüiſſons du fruit de nos illuſions. Nous nous repaiſſons des images qu'on nous trace de ces agrémens, qui n'ont au fond rien de ſolide, ni de capable de nous contenter; elles reveillent toutes nos affections. Qu'on nous parle

de la beauté d'un palais, ou des délices qu'on y rencontre, nous envions le sort de ceux qui l'habitent. A la lecture d'une description fabuleuse de lieux enchantés, on sent ses désirs s'enflammer en secret: on voudroit qu'il y eût de la réalité dans des fictions si flateuses. Que notre foi ne soit pas moins ingénieuse à s'entretenir du roïaume de Dieu, de la magnificence de sa maison, de l'abondance de ses biens, du torrent de ses voluptés, de la gloire de ses enfans, des douceurs de l'immortalité bienheureuse. Faisons-nous-en des peintures d'autant plus belles, qu'elles ne le seront jamais assez, pour être ressemblantes. Rassemblons tout ce qu'on nous en dit. Ne cessons point de nous le redire, quelque inconcevable qu'il soit: & que notre joïe ne fasse que s'accroître du défaut de nos lumieres. N'oublions point sur tout que, plus nous aurons souffert, plus nous serons remplis de ces consolations, que nous irons goûter jusques dans leur source. Que la grande ressource de notre patience, soit de penser que nous devrions, en quelque sorte, souffrir plus que nous ne pouvons, puisque Dieu nous promet plus que nous ne saurions comprendre. Ne suffit-il pas en effet, pour soutenir notre courage dans les maux les

plus affreux, de ſonger que, ſi nous ſommes fidéles à nous ſoumettre à ſon ordre, il ſera fidéle aux promeſſes qu'il nous fait ?

Il vient un tems, & ce tems n'eſt jamais éloigné, où ſa providence ſe juſtifie ſur la diſtribution qu'elle a faite en cette vie des biens & des maux. Le ſort change. Ceux qui reçoivent leurs conſolations en ce monde, ſont tourmentés dans l'autre ; & ceux qui ſouffrent dans le tems, ſeront conſolés dans l'éternité. Il n'y aura plus pour eux ni pleurs, ni gémiſſemens, ni douleur, ni plaintes. Concevons la joïe du laboureur, du vigneron, quand le tems des moiſſons & des vendanges arrive ; celle de l'ouvrier, qui reçoit ſon ſalaire. Ils oublient dans ce moment leurs travaux & leurs ſueurs ; ils ſeroient fâchés d'en avoir moins eſſuïés. Foibles idées de l'heureuſe alternative, dont nos peines ſeront ſuivies. La durée n'en eſt jamais longue, puiſque nos jours ſont courts. Nous n'en ſouffrons pas en même-tems de toutes les eſpeces. Elles ſe ſuccedent ; & nous n'en reſſentons qu'une partie dans chaque moment. Dieu ménage nos forces ; & ſi quelque coup nous fait ſuccomber, du moins c'eſt le dernier. On ne meurt pas deux fois.

Mais nous paſſons à des plaiſirs auſſi conſtans, qu'ils ſont infinis. Tous nos déſirs ſeront ſatisfaits au même inſtant, & ne renaîtront que pour être éternellement ſatisfaits. On ſe perd dans la penſée de leurs douceurs & de leur durée. On ne les concevra que par une heureuſe expérience. Notre verrons notre Dieu : & cette vûë ſuffit pour nous dédommager de toutes nos pertes, & pour combler tous nos vœux. Tout ce que l'erreur des ames infidelles leur fait chercher d'aimable dans les créatures, la piété des juſtes le trouvera réüni dans ce ſeul objet. Qui peut plaire plus que celui qui fait tout ce qui plaît? S'il ſait changer les maux même en biens, quels biens nous fera-t'il, quand il nous aura délivrés de tous les maux? Contemplé ſans ceſſe, aimé ſans dégoût, loué ſans laſſitude, il ſera la fin de tous nos déſirs. Et que dire encore d'un état, où il n'y aura ni faim, ni dégoût? Je ne ſais, dit un Pere; mais Dieu trouve de quoi donner à ceux qui ne ſavent pas exprimer ce qu'il leur donne. O biens du Seigneur! biens imcompréhenſibles! biens immuables, immortels! Quand vous verrai-je, ô biens de mon Dieu? Géminſſons, prions dans cette attente. Le gémiſſement eſt la

reſſource des miſérables ; & la priere, celle des indigens : Mais la priere finira, pour faire place à l'action de graces ; & l'affliction, pour faire place aux conſolations.

Ces réflexions générales peuvent adoucir dès-à-préſent nos peines, & ſoulager notre patience. Ceux qui ſouffrent, ne ſouffriront pas toujours : ce qu'ils ſouffrent, paſſera bien-tôt ; & ce qu'ils attendent, ne tardera pas à venir. Qu'ils gémiſſent donc encore, parce qu'ils ſont dans l'attente : mais qu'ils ſe réjoüiſſent, parce qu'ils eſperent. Qu'ils mettent dans la balance ce qu'ils ſouffrent, & ce qu'ils attendent. Ils reſſentent l'un, & ne font que croire l'autre. Mais, s'ils ont une foi vive, ce qu'ils croïent l'emportera ſur ce qu'ils reſſentent. Eſſaïons pourtant de rendre ces réflexions plus ſenſibles, en les rapellant toutes à la ſeule idée du ſujet que nous avons traité dans cet ouvrage.

Ce ſont les défauts des hommes, qui cauſent ici nos plus grands troubles. L'effet ceſſe, quand la cauſe ne ſubſiſte plus. La paix regnera ſans doute, où le vice n'aura plus d'entrée. Mais quelle paix ! & combien doit-elle nous paroître douce, quand elle ne feroit que nous dé-

livrer de ce qui cauſe ici nos agitations! Quand nous avons perdu de vûë l'unique & ſouverain bien pour lequel nous ſommes faits, pour nous tourner du côté des créatures, tout chez elles ſait nous plaire & ſe faire aimer; mais rien ne peut remplir notre cœur, & calmer ſes inquiétudes. Ces faux biens, d'ailleurs, ne ſont pas, ou ne paroiſſent jamais diſtribués ſelon les mérites de ceux qui les poſſedent. Ainſi chacun ſuit ſon attrait; chacun s'attache à ce qui flate le plus ſon goût: mais perſonne n'eſt content de ſon partage, ni de celui des autres. Telles ſont les trois grandes ſources de nos déſunions; l'opoſition de nos déſirs, la vanité des objets de nos paſſions, l'inégalité de nos conditions & de nos fortunes. Nous avons des vûës opoſées, & des intérêts contraires: Et de-là naiſſent les antipaties, les froideurs, les mépris, les diſſenſions, les averſions, les haines. Ce qui devroit mettre le comble à nos ſouhaits, ne les ſatisfait point: Et de-là le dégoût, l'inconſtance, & les ruptures dans les amitiés; de-là la ſoif inſatiable d'acquérir richeſſes ſur richeſſes, & les mauvais moïens d'y réüſſir, les uſures, la fraude, les rapines, les larcins, les concuſſions, les injuſtices, les violences,

les uſurpations, qui nous donnent ſans ceſſe quelque perte à déplorer. Les uns ſont plus favoriſés que les autres, plus élevés, plus honorés; ils paroiſſent plus heureux : Et l'envie ſe permet tout contre ceux qui lui ſont préférés ; les médiſances, les calomnies, les cenſures malignes, les brigues, les conjurations, les révoltes, les meurtres. Il ſuffit d'être heureux en quelque ſorte ſelon le monde, pour en avoir tout à craindre : & la paix ne peut jamais regner où la cupité regne.

Que faudroit-il donc, pour nous la procurer, & pour nous réünir ? Nous offrir un objet capable d'attirer tous nos déſirs, un bien proportionné à tous nos beſoins, un bonheur égal aux différens dégrés de nos mérites. Or, tel eſt le deſtin de la cité céleſte, où nous ſerons un jour introduits. Tout amour de la créature en eſt banni. Dieu ſeul eſt aimé de tous, dans ce bienheureux ſéjour; il eſt tout en tous, & ſe communique à chacun ſelon l'étenduë de leur cœur. Ils le déſirent, ſans méſintelligence; ils le poſſedent, ſans partage; ils en joüiſſent, ſans envie. Voilà le triple lien, que rien ne peut rompre ; ce lien parfait, dont la charité ne fait que commencer ici les nœuds.

Digitized by Google

C'eſt elle, en effet, qui forme dès-à-préſent cette grande famille, qui réünira le ciel & la terre; cette fraternité, dont une partie gémit encore ici, mais qui doit enfin ſe voir réünie dans la maiſon du Pere de tous les eſprits.

Cette union devroit nous cauſer dès à préſent une joïe pareille à celle qu'on éprouve dans une parenté bien liée. Plus elle eſt nombreuſe, plus on y goûte de plaiſir, quand un ſeul intérêt réunit tous les cœurs & tous les vœux. Mais quelque douceur qu'il y ait dans les liaiſons que cette charité commencée produit, elles ne ſont pas comparables aux douceurs que la charité conſommée nous fera goûter. Quelques charmés que nous ſoïions du portrait qu'on nous fait de cette multitude des premiers fidéles, dont on dit qu'ils n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame, ce n'étoit encore qu'une ombre de cette unité de ſentimens que nous devons nous figurer entre les Saints.

L'amour de la créature n'eſt jamais parfaitementdétruit en cette vie. Quelque effort que notre ame faſſe pour s'élever vers Dieu, le poids des inclinations de la chair la fait toujours plus ou moins pancher vers la terre. Nous ne

ſommes

ſommes point ſans quelques paſſions, pour les divers objets qui s'offrent à nos ſens; & quelques foibles que ſoïent les paſſions, quel prodigieux éloignement ne mettent-t'elles pas entre ceux dont elles partagent les déſirs? L'un condamne ce que l'autre approuve; l'un mépriſe ce que l'autre eſtime; l'un hait ce que l'autre aime; l'un fuit ce que l'autre cherche; l'un craint ce que l'autre déſire. Celui-ci ſe réjouit, & celui-là s'afflige d'un même événement, ſelon qu'il paroît contraire ou favorable à ſes penchans. Et dans une ſi grande contrariété de ſentimens, de déſirs, de craintes, de joïes, de triſteſſes, par quels nœuds aſſez forts des caracteres ſi éloignés pourroient-ils ſe rapprocher, pour former une union parfaite? Chacun ne penſe preſque qu'à ſoi; chacun cherche ſes intérêts propres. Il eſt peu de ces vrais amis, qui ne regardent en nous que nous-même. Si nous ſommes inutiles, on nous oublie; ſi nous ſommes incommodes, on nous fuit; ſi nous avons le pouvoir de nuire, on nous hait; & on nous nuit quand l'interêt le demande: tout céde à ſa loi, le ſang même & les alliances. Faut-il s'étonner, ſi avec ſi peu de conformité dans nos mœurs,

nous trouvons si peu de solidité dans les amitiés, si peu de penchant à nous unir, si peu de douceur à nous supporter, si peu de zèle à nous servir, si peu d'ardeur pour l'intérêt commun de notre éternité ?

Mais quand nous y serons entrés, nous serons unis de tout ce que nous sommes à celui qui nous a faits. Il n'y aura plus d'affections terrestres qui détournent la pente de notre cœur vers lui; point d'amour étranger, dont le poids rallentisse son activité; plus d'autre sensibilité qui puisse partager ses vûës. Enflammés d'une ardeur incroiable, & poussés par l'impétuosité du même amour, nous nous porterons sans réserve vers l'objet immortel de notre bonheur. Tout occupés de ses beautés ineffables, pénétrés de ses bontés, charmés de ses douceurs, nous n'aurons plus de pensées, de sentimens, de passion, que pour lui seul : & cette conformité de vûës, cet accord d'empressemens, cet attachement commun deviendra pour nous l'heureux lien d'une union mutelle. Nous ne pourrons aimer Dieu, sans aimer ceux que nous verrons brûler pour lui du même feu. On trouve aimable tout ce qui tient à ce qu'on aime. D'ail-

Digitized by Google

leurs, il n'y aura plus de défauts qui nous rebutent; plus de dégoûts, qui nous refroidiſſent; plus d'intérêts, qui nous changent; plus de nouveaux objets, qui nous inſpirent des paſſions nouvelles. L'amour-propre ſera ſi parfaitement détruit, la charité ſi bien enracinée, tous les eſprits ſi unanimement d'accord dans la vûë de Dieu, tous les cœurs ſi étroitement réunis dans ſon amour, que comme rien ne pourra les ſéparer de lui, rien ne ſera capable de les détacher les uns des autres. Nous l'aimerons, comme je l'ai dit, ſans méſintelligence, parce que nous les poſſéderons ſans partage.

Vous avez déja remarqué plus d'une fois, en diverſes Leçons, de combien de maux la cupidité des biens créés eſt la ſource. L'abondance même de ces faux biens laiſſe les hommes dans une véritable indigence. Leurs déſirs n'en ſont jamais ſatisfaits. Ils reviennent bien-tôt de l'illuſion des richeſſes; ils ſentent le vuide des grandeurs; ils ſe dégoûtent des plaiſirs; ils ſe laſſent des amitiés. L'objet le plus aimable ne leur plaît pas toujours. Il leur reſte encore quelque choſe à déſirer, lorſqu'ils ſe croïent au comble de leurs ſouhaits. Faut-il s'étonner de cette avidité déme-

ſurée, qui leur fait fruſtrer un cohéritier, traverſer un concurrent, tromper les ſimples, opprimer les foibles, dépouiller la veuve & l'orphelin, chercher à ſe nuire, à ſe ruiner les uns les autres? D'où viennent les trafics illégitimes, les profits injuſtes, les monopoles, les exactions, les uſurpations, toutes les entrepriſes criminelles, qu'ils font pour s'enlever mutuellement ce qu'ils ont, ſi ce n'eſt de ce qu'ils n'en ſont jamais contens, de ce qu'ils ne peuvent ni le poſſéder ſans partage, ni le partager avec charité?

Mais il n'en eſt pas ainſi de l'héritage des Saints. C'eſt un bien qui ſuffit à tous, & que chacun d'eux poſſéde tout entier, ſans appauvrir les autres. O Iſraël, dit un Prophéte, que la maiſon du Seigneur eſt grande! que le lieu de ſon héritage eſt ſpatieux! Il y a pluſieurs demeures, & perſonne ne s'y trouve à l'étroit. Heureuſe terre! où l'on ne parle plus de violence & d'oppreſſion! où l'on ne dit plus: C'eſt ici mon bien, c'eſt là le tien; parole pleine de froideur, qui éteint la charité dans tous les cœurs! La poſſeſſion commune de Dieu comble les déſirs de tous ceux qui le poſſédent. Il ſe répand dans leur ame avec

tant de plénitude, qu'il épuiſe toute leur ſenſibilité. Chacun d'eux en jouit comme s'il en jouiſſoit ſeul ; & comme ils ne ſentent plus de beſoins, ils ne ſentent plus d'envie les uns contre les autres. C'eſt un des plus grands biens de la cité céleſte, dit ſaint Auguſtin, que ceux qui ſont les moins élevés, n'ambitionnent point le ſort de ceux qui ſont au-deſſus d'eux. La lune eſt moins brillante que le ſoleil ; une étoile a plus d'éclat qu'une autre étoile. Dieu ſe communique plus ou moins à ſes élûs ; il remplit leur cœur à proportion que la charité l'élargit ou le reſſerre. Mais parce que cette charité, quoiqu'inégale, n'eſt pourtant qu'une dans tous, elle n'excite point entre eux de jalouſie. Chacun eſt content de ſa meſure ; & poſſéde, avec le don qu'il a reçû, celui de n'en point déſirer d'autre. Tous ne ſont pas également élevés ; mais ils ſont également ſatisfaits, & voïent ſans envie l'inégalité que ſa miſéricorde avoit miſe dans leurs graces, celle qu'une coopération plus fidelle a miſe dans leurs mérites, & celle que la juſtice met dans leur récompenſe. La lumiére de la vérité la leur fait connoître, & l'unité de la charité la leur fait aimer.

Quelle paix, où l'amour réunit ainſi ce que l'envie & la jalouſie ſépare ! où chacun devient auſſi ſenſible aux avantages des autres, qu'à ſes propres avantages ! où nous ne craindrons plus rien de ces paſſions furieuſes, qui nous obligent à nous défier des artifices de nos plus proches ! Nous ne verrons plus le frere ſupplanter le frere, & l'ami trahir ſon ami. Perſonne ne ſera plus aſſez injuſte dans ſon aveuglement pour ſe croire haï, ſi d'autres ſont plus aimés ; mépriſé, s'ils reçoivent plus d'honneur ; pauvres, s'ils ſont plus riches ; aſſez ennemi de lui-même, pour ſe faire un ſupplice du bonheur d'autrui, qu'il ne ſera plus tenté de troubler.

Que vos tentes éternelles ſont aimables, ô mon Dieu ! Que les domeſtiques de votre maiſon ſont heureux ! Qu'il eſt agréable, qu'il eſt doux de voir habiter enſemble tant de freres, & dans une union ſi parfaite ! Quoi ! ſi, malgré les défauts inſéparables des amitiés humaines, il n'eſt rien de plus touchant que de vivre avec un petit nombre de perſonnes qu'on aime, & dont on ſait qu'on eſt aimé ; combien la joïe que nous éprouverons dans la poſſeſſion de Dieu ſera-t'elle redoublée par celle de voir

Digitized by Google

tous ſes élûs s'en réjouir avec nous ; de ſavoir qu'ils ſentiront pour nous tout ce que nous ſentirons pour eux ; & d'être aſſurés, qu'une union ſi pleine de charmes durera toujours, parce que nous ſerons tous conſommés dans la charité qui ne finit point ?

Occupez-vous de ces penſées quand vous rencontrez quelque caractere incommode & difficile à ſupporter ; quand vous voïez quelqu'un qui vous hait, ou qui vous perſécute. Dites-vous à vous-même : Ou cet eſprit changera de ſentimens & ſera bien avec moi ; ou s'il ne change pas, il en ſera ſéparé pour jamais. Ce moment vient, en effet, où vous pourrez dire : Ici, rien ne nous manque ; Ici, nous nous aimons tous, & nous ne craignons perſonne. Le tems de l'épreuve paſſe. Il n'y aura plus un jour de méchans qui tourmentent les bons. Tous les ennemis ſeront écartés, & tous les amis réunis. Nous nous aimerons avec d'autant plus de douceur, que nous nous connoîtrons mieux ; avec d'autant plus de conſtance, que tout ſujet de diſcorde ſera banni.

Un des plus grands obſtacles à l'union que le penchant de la nature nous inſpire, & que la loi de la charité devroit

rétablir entre nous ; une des ſources les plus fécondes des injuſtices mutuelles qui nous diviſent & qui fortifient l'éloignement que nous avons les uns pour les autres, c'eſt notre ignorance. Nous ne connoiſſons preſque les hommes que par leurs dehors. Nous ne pénétrons point les principes ſecrets qui les font agir ; & nous ſommes réduits à n'en juger que ſur les apparences. Mille raiſons de foibleſſe ou d'intérêt précipitent les jugemens que nous en faiſons. Leurs déguiſemens, leurs artifices, leurs menſonges & leurs hypocriſies, ajoutent à nos propres ténébres, & redoublent nos incertitudes. De-là naiſſent les préjugés, les opinions fauſſes, les ſoupçons injuſtes, les défiances exceſſives, la crédulité trop facile à ſe laiſſer prévenir, les craintes qui nous reſſerrent le cœur & qui le ferment à ceux qui ſeroient les plus dignes d'y trouver place Les citoïens des deux cités de Jeruſalem & de Babylone, ſont confondus. Les élûs & les réprouvés ne ſont preſque jamais diſtingués que par le fond du cœur, que nous ne voïons point. Les vraïes & les fauſſes vertus ſe reſſemblent. Les juſtes d'ailleurs ne perſévérent pas tous. Les pécheurs déclarés ſe convertiſſent. Nous

comptions ſur de ſincéres amis ; & ce ſont des perfides. Ceux que nous prenions pour des ennemis, ſont devenus nos freres, ſouvent avant que nous le ſachions. Les loups ſe couvrent de la peau de brebis ; les lions ſont changés en agneaux. Il n'eſt point en cette vie de péchés & de graces conſommés. Les bons peuvent juſqu'à la fin devenir méchans, & les méchans devenir bons.

Dans cette confuſion de mérites, dans cette alternative de bien & de mal, dans cette incertitude de deſtinée, quelles doivent être pour eux nos diſpoſitions & notre conduite ? Quelle peine pour ſe partager ſans ceſſe entre des vûës, des affections & des démarches ſi différentes, pour joindre par tout la ſimplicité de la colombe & la prudence du ſerpent ; d'être toujours en doute ſi l'on doit avoir pour ceux avec qui l'on vit de la confiance ou des réſerves ; fuir leur commerce, ou rechercher leur amitié ; d'être contraint dans ce doute embarraſſant de ſe défier de leurs artifices, ſans ſoupçonner leur droiture ; d'entrer dans leurs intérêts, ſans favoriſer leurs paſſions ; de vivre en paix avec eux, ſans conſentir à leurs mauvais déſirs ; de compatir à leurs maux, ſans s'offenſer de

Digitized by Google

leurs mauvais traitemens ; de ménager leurs foibleſſes, ſans approuver leurs fautes ; de déteſter les péchés, ſans fuir les pécheurs ; de les voir courir à leur perte, ſans déſeſpérer de leur ſalut ; d'être expoſé, par un devoir auſſi dangereux que difficile, à les irriter par nos corrections, ou à répondre de leur ame par notre négligence ? Comment ſatisfaire inviolablement à des obligations ſi contraires ? Quel moïen de ménager juſqu'au dernier jour, de craindre, de ſupporter, d'aimer tous les hommes, malgré l'étrange oppoſition de leurs mœurs ; de les traiter comme bons, parce que nous ne connoiſſons pas ceux qui ſeront éternellement mauvais, & qu'il ne nous eſt pas permis de les juger avant le tems ?

Mais enfin Dieu diſſipera pour nous les ténébres qui couvrent l'abîme des conſciences, & révélera les diſpoſitions ſecretes de tous les cœurs. Tirés alors du milieu des enfans du ſiécle, unis aux ſeuls enfans de l'adoption divine, rien ne pourra plus nous les faire méconnoître. Plus d'apparences trompeuſes, plus de réputations incertaines, plus de vertus équivoques. Il n'eſt rien d'obſcur, rien de douteux, rien de faux. Tout eſt

Digitized by Google

vrai dans les citoïens de la cité céleſte: & c'eſt de cette connoiſſance ſi parfaite que nous aurons les uns des autres ſous le régne de la vérité, que naîtra la charité, qui nous réunira tous ſous ſa loi. Nous ſerons aſſurés de n'aimer que ceux qui ſont aimables, & de les aimer toujours, parce qu'ils ne ceſſeront plus de l'être. Ils nous aimeront avec la même conſtance, & ne nous laiſſeront rien des inquiétudes du changement qui troublent toujours en cette vie les amitiés les plus pures, & les amis les plus étroitement liés. Méditez aſſiduement ſur une ſi douce attente, dans le déplaiſir d'avoir un peu de tems à vivre au milieu d'une nation dépravée. Quoi de plus capable d'adoucir la peine que vous ſouffrez de ceux que vous êtes obligé de regarder tous comme vos freres, que l'eſpérance d'être éternellement délivré de ceux qui ne le ſont pas, pour vous voir éternellement aimé de ceux qui le ſont, comme vous les aimerez vous-même.

Digitized by Google

XXX. LEÇON.

Concluſion de tout cet Ouvrage. Maximes à recueillir de ſes differentes parties. Priere, pour demander la grace d'y conformer ſes ſentimens & ſa conduite.

LE ſujet que j'ai traité dans ces Leçons, eſt inépuiſable. Je ſens, en finiſſant l'ouvrage, qu'il n'aproche point encore de la perfection, dont il eſt ſuſceptible. Et je le dirai pourtant, avec quelque ſorte de confiance : Ceux qui voudront ſe donnner la peine d'en lire aſſiduement les réflexions, & de les méditer ſérieuſement, pourront y trouver, ſelon leur état & leur ſituation, des inſtructions proportionnées à leurs divers beſoins. Mais comme, entre les lecteurs, le plus grand nombre eſt preſque toujours de ceux, qui ſont peu capables de réfléchir, ou qui ne s'y ſont pas formés par l'habitude; il eſt bon de leur remettre ſous les ïeux un précis de tout ce qu'on vient de leur dire, afin de les aider à ſe le rapeller, & de fixer dans ce point de vûë des imaginations toujours trop diſſipées

Digitized by Google

pour ſe receüillir d'elles-même. Le détail des défauts des hommes, que je leur ai fait conſidérer ſous tant de différens rapports ; les peintures ſouvent retracées, & toujours variées, des caracteres les plus dangereux & les plus incommodes ; & la diverſité des maux qu'ils ſe font, ſelon les liaiſons qu'ils ont entre eux, feront voir à ceux, qui n'en ont pas encore fait la triſte expérience, à combien de traverſes leur vie peut être expoſée, & de combien de motifs leur patience doit s'armer, pour n'y pas ſuccomber. Qui que vous ſoïez, ne vous flatez pas d'être affranchi de ce joug impoſé ſur tous les enfans d'Adam. Vous êtes pécheur, & vous vivez parmi les pécheurs. Attendez-vous à des peines inévitables ; & craignez de les augmenter vous-même, au lieu de travailler à les diminuer.

Maximes tirées de la premiere Partie.

VOUS l'avez vû : C'eſt le malheur général des hommes, de ſouffrir plus de l'opinion qu'ils ont de leurs maux, que de leurs maux même. Il y en a beaucoup qui ceſſeroient d'être malheureux, s'ils ceſſoient d'imaginer qu'ils le ſont. Ce qui les tourmente, eſt au-dedans d'eux-mê-

me. Que votre premiere attention ſoit donc dé découvrir par combien d'endroits vous pouvez être en effet la ſeule cauſe de ce que vous ſouffrez.

Il y a des perſonnes que vous n'aimez point, ſans pouvoir vous rendre compte à vous-même des ſujets de votre averſion pour elles. Tout ce qu'elles ſont, & tout ce qu'elles font, vous eſt inſuportable. Commencez par vous perſuader que vous devez les aimer. Aimez-les en effet; & vous trouverez que c'étoit ſans ſujet que vous les haïſſiez.

Aimez-vous moins vous-même : défaites-vous de cette vanité ſécrete, qui vous met dans votre eſprit au-deſſus de tout ce qui vous approche : ſachez vous apprécier à votre juſte valeur : ne meſurez ce qu'on vous doit, que ſur ce que vous êtes aux ïeux de Dieu : vous trouverez qu'il y a beaucoup à décompter ſur les prétenduës injuſtices qu'on vous fait. Vous n'êtes ſi mécontent des autres, que parce que vous êtes trop content de vous.

Vous avez un certain mérite, ou vous croïez en avoir : Mais comptez là-deſſus avec vous, avant de compter avec les autres. Combien peut-être votre mérite eſt-il peu réel ! combien peu ſenſible, à

Digitized by Google

ceux que vous accuſez de le méconnoître ! combien peu néceſſaire au monde ! combien peu digne des égards que vous en exigez ! Si ce mérite eſt véritable, s'il eſt ſolide, la modeſtie, qui doit en être le premier caractere, ne croit jamais qu'on manque à ce qu'on lui doit.

Si votre chagrin vient de voir accorder à d'autres ce qu'on vous refuſe ; ſi vous ne les haïſſez, que parce qu'ils vous effacent, & parce qu'ils vous ſont préférés, votre jalouſie ſe tuë par ſes propres armes. Soïez moins injuſte ; & vous ſerez moins malheureux. Aïez de la charité pour vos freres : tous leurs biens vous deviendront communs ; vous vous réjoüirez de leurs avantages, & vous partagerez la gloire de leurs vertus même.

Vous voulez encore qu'on vous reſpecte à d'autres titres ; vous prétendez qu'on vous ménage, qu'on vous prévienne, qu'on vous cede, qu'on ſe devouë à vos uſages : Et quels ſont enfin ces titres prétendus ? C'eſt hors de vous que vous cherchez un mérite qui vous manque : vous le mettez dans des avantages qui ne ſont plus, ou qui vous ſont étrangers ; dans des chimeres, qui n'établiſſent aucune différence réelle entre les hommes que la nature a fait égaux. Réduiſez-vous à cette égalité ; conſidérez-vous

comme un homme parmi les hommes: & vous ſerez confus, de ne vous en voir diſtingué peut-être que par les vices, qui naiſſent des diſtinctions que vous affectez. Vous êtes riche, vous êtes noble; & vous n'en devenez que plus mépriſable.

Ne vous figurez point que vos premieres manieres de penſer ſont les ſeules ſages, & que tout ce qui s'en éloigne péche contre les véritables regles. Perſuadez-vous, au contraire, que l'éducation peut-être vous avoit prévenu de mille faux principes; que c'eſt à vous de vous réformer, pour vous faire aux uſages communs, aux coutumes des lieux, à ce qui pourroit même être moins raiſonnable que vos maximes. Ne vous attendez pas qu'on doive toujours vous conſidérer, & vous traiter ailleurs comme on a fait dans les endroits où vous avez paſſé votre jeuneſſe. Imaginez-vous qu'à d'autres ïeux, que ceux que leur tendreſſe aveugloit, toutes les perfections dont ils vous ont entêté peuvent être des qualités très-bornées, & peut-être de grands défauts: vous ſerez moins ſurpris des déſagrémens que vous eſſuïez dans d'autres ſociétés.

Vous y trouvez une infinité d'incommodes, qui vous le ſeroient moins, ſi vous n'aviez point ajouté de vices

vices à ceux que la nature vous a donnés. Les mauvaiſes habitudes ſont de terribles obſtacles à la tranquilité de la vie. Vous ne vous trouverez bien nulle part, ſi vous vous accoutumez à ne vous croire bien que comme vous êtes chez vous, que quand vous ſerez traité ſelon vos goûts particuliers, que quand il vous ſera permis d'agir ſelon les façons de penſer que vous vous êtes faites. Le ſeul moïen de vous rendre moins malheureux, c'eſt de vous réformer.

La vertu même s'attire ſouvent des peines, par ſes ſingularités : & les imperfections, dont elle néglige de ſe corriger, la privent des déférences qui ſont dûës à la vertu parfaite. Celle-ci ne croit jamais l'être : Et celle qui ſe plaint du défaut d'égards, ſe convainc de ſe plaindre injuſtement. Ce qu'elle doit le plus craindre, c'eſt d'être trop reſpectée dans le monde, de ſe laiſſer ébloüir par de dangereux hommages, de trop préſumer de ſon propre prix, & de recevoir de ſa vanité toute ſa récompenſe.

Conſidérez comme un des plus terribles écueils de la piété, les préventions outrées contre ceux qui ne penſent pas comme vous ſur la religion. N'oubliez point que ſon eſprit ne conduit jamais à haïr les hommes; & que ceux qui s'éga-

rent, ne ſont dignes que de pitié.

Défendez vous de la précipitation, qui prévient les lumieres. Ne vous plaignez jamais, avant de ſavoir ſi vous avez de vrais ſujets de vous plaindre. Arrêtez les vivacités d'un naturel prompt & facile à ſe mettre en colere. Réprimez ces mouvemens confus, qui vous aveuglent ſur les injuſtices que vous croïez qu'on vous fait. Aïez un cœur ſans malignité. Ne ſoupçonnez point le mal, où vous ne le voïez pas. Otez aux offenſes l'envie d'offenſer. Perſuadez-vous qu'on peut vous traiter avec ſévérité, s'opoſer à ce que vous voulez, vous refuſer ce que vous demandez, ſans vous haïr. Je doute qu'après ces précautions, il vous reſte encore beaucoup de raiſons d'accuſer les autres de vos tourmens.

Mais ſupoſons que vos plaintes aïent pour objet des défauts réels. La nature donne à chacun les ſiens : & vous êtes cruel, ſi vous refuſez de ſuporter ceux que vous n'avez pas, & que vous pouviez avoir. Vous n'êtes fort, que pour tolérer les foibles. Aïez pitié d'eux : c'eſt le ſeul ſentiment, que l'humanité vous permet ; & la pitié n'eſt point impatiente.

Vous ſeriez, en effet, ſans impatience, ſi vous étiez ſans imperfections.

Digitized by Google

L'équité veut que vous ſouffriez tout des autres, parce que vous les faites ſouffrir vous-même, & que vous en êtes plus capable que vous ne penſez. Vos propres vices, ſont ceux qui vous déplaiſent le plus en eux. Ils ne les ont ſouvent, que parce que vous les avez. C'eſt votre exemple, ou les incommodités qu'ils reçoivent de vous, qui les forcent à vous devenir incommodes.

Le ſouvenir d'un défaut, dont vous vous êtes corrigé, devient pour vous une nouvelle raiſon de l'endurer dans ceux, qui n'ont encore pû s'en défaire. Traitez ceux, qui vous paroiſſent les plus inſuportables, comme on vous a traité lorſque vous ne l'étiez pas moins qu'eux. Ne déſeſpérez point de les ramener par la douceur. Vous ferez un double gain, ſi vous réüſſiſſez à les rendre moins fâcheux, en les aidant à devenir moins imparfaits.

Ne vous répondez point de ne reſſembler jamais aux plus déſagréables des hommes. Il ſe fait dans les eſprits des révolutions, dont les cauſes ſont imprévuës, & quelquefois inévitables. Perſonne n'eſt hors d'atteinte aux altérations, que les affoibliſſemens de l'âge, ou les accidens de la vie, produiſent. Tolérez, par prévoïance, ceux qui ſont déja ce que vous pouvez devenir.

Il y a quelque chose dans les hommes qu'il ne vous est jamais permis de haïr: c'est la nature. Le vice seul est haïssable en eux ; & ce n'est pas toujours ce qu'on y hait. L'erreur de l'amitié l'y fait aimer; les considérations de l'intérêt l'y font dissimuler. Rien ne doit vous paroitre insuportable, de tout ce qui peut se suporter, par quelque motif que ce soit. Que la piété, que l'équité, que la charité prévale dans votre esprit sur toutes les autres raisons, & donne du mérite à votre patience.

Si vos proches vous deviennent plus intolérables que les étrangers, vous démentez les desseins du Créateur. Il ne vous a lié par des nœuds plus étroits à certains caracteres, que pour vous en adoucir la peine, par les sentimens que ces liaisons vous inspirent. Consultez votre cœur : vous ne souffririez pas que d'autres traitâssent vos parens, comme vous les traitez quelquefois. L'amour, qui forme les alliances, y devient un devoir récip oque. Seroit-il juste de ne pas souffrir, du moins ce qu'on s'est engagé d'aimer?

Avoüez-vous sincérement les sujets de ces plaintes, que la tendresse condamne ; & vous en rougirez. Les freres ne se haïssent souvent, que parce

qu'ils ſont freres ; & les ſœurs, que parce qu'elles ſont ſœurs. Les peres & les meres s'affligent de ce qui devroit les réjoüir dans leurs enfans. Les enfans & les épous ne ſont preſque jamais impatiens, que parce qu'ils ſont ingrats.

Remontez à la cauſe des tourmens que vous ſouffrez dans votre engagement. Ne ſont-ils point la juſte peine des vûës d'intérêt ou de paſſion qui vous ont engagé ? De mauvais motifs vous affranchiſſent-ils des obligations qu'ils vous ont fait contracter ? Vos enfans vous chagrinent. N'eſt-ce point que vous avez négligé de les former aux bonnes mœurs, ou que vous leur avez donné l'exemple des mauvaiſes ? Vos parens vous maltraitent ou vous gênent. N'eſt-ce point que vous haïſſez vos devoirs, ou que vous aimez ce qui vous nuit ? A-t'on droit de ſe plaindre, quand on n'eſt malheureux, que parce qu'on a mérité de l'être ?

De quelque ſource que viennent les déplaiſirs que vous eſſuïez dans le ſein d'une famille, doivent-ils vous faire oublier le plaiſir qu'on vous y fait ? Où trouvez-vous plus de ſureté, plus de confiance, plus de cordialité réelle, plus de reſſources dans les beſoins preſſans ? Compenſez les amertumes par les

douceurs ; il y aura toujours de quoi vous consoler plus que vous ne vous affligez.

Dans les besoins réciproques, qui forment la société, pourquoi ne supporteriez-vous pas les défauts de ceux, dont vous exigez les secours ? Quels titres vous donnent droit d'y prétendre ? Un excès d'amour-propre peut-être ; un faux mérite, qui croit que tout lui est dû : ce sont vos infirmités, vos fausses délicatesses, vos défauts de talens ou de conduite, des disgraces, des extrémités de misere, dont personne n'est coupable que vous. Vous vous plaignez de ceux, qui sont à plaindre d'avoir à vous secourir. Ou si vous êtes vous-même contraint de leur rendre des services, songez aux nécessités qui vous lient ; & supportez ceux, dont vous ne sauriez ni vous passer, ni vous séparer.

La nature & la religion rendent tous les hommes égaux ; & dans l'inégalité que la fortune a mis entre eux, ceux qui se font servir ne sont souvent mécontens, que parce qu'ils ne consultent ni la raison, ni l'humanité, ni la justice, ni les bienséances. Et ceux qui servent ne se trouvent malheureux, que parce qu'ils oublient le devoir de leur engagement, & le mérite qu'ils peu-

Digitized by Google

vent ſe faire de leur ſervitude.

Etes-vous chargé par état, ou par choix, de l'inſtruction des autres? Que l'intérêt ne l'emporte point chez vous ſur le devoir. N'oubliez point combien il vous coûta pour aprendre; combien vous faites de fautes dans la maniere d'enſeigner; combien peut-être vous en êtes peu capable: & vous conviendrez que ceux que vous enſeignez ſont plus à plaindre que vous. Si vous êtes au contraire dans le tems, ou dans la néceſſité de vous inſtruire, ne ſoïez point indocile, ne ſoïez point ingrat; ſachez prévoir ce qui vous eſt utile: & vous ſupporterez plus patiemment ce qui vous eſt pénible.

Riches, vous vous plaignez des pauvres; & c'eſt peut-être par la fauſſe honte, qui vous fait rougir de vos ſemblables, ou parce que l'abondance vous rend inſenſibles à la miſere. Imaginez-vous que vous êtes devenus ce qu'ils ſont; & voïez ſi vous voudriez qu'ils fûſſent pour vous, ce que vous êtes pour eux. Soïez plus compatiſſant; ils ſeront moins mauvais & moins importuns. Reprochez-vous cette fauſſe pitié, qui vous les fait fuir, au lieu de les ſecourir. Ne cherchez point à vous contenter en les ſoulageant; & vous ſerez moins mécon-

Digitized by Google

tens d'eux. Vous, pauvres, ne ſoïez point jaloux de l'opulence des riches; ne conſervez point une fierté, qui ſied moins à l'indigent, qu'à tout autre. Souvenez-vous que votre indigence n'eſt peut-être que le fruit de vos vices. Ne donnez point à ceux que vous importunez, ceux qu'ils n'ont pas. Oubliez ceux qu'ils ont. Ne rougiſſez point d'une humiliation, qui vous eſt devenuë néceſſaire. Songez que tout ce qu'on vous donne eſt gratuit: Et vous aurez toujours un ſujet de reſſentir plus de gratitude, que d'impatience.

Dans un emploi, qui nous livre au public, nous ne ſommes pas pour nous ce que nous ſommes. Un rang, qui ne nous rend pas meilleurs, ne doit point nous rendre plus fiers. N'y conſultez ni votre intérêt, ni votre goût, ni votre plaiſir. Oubliez ce que ſont ceux à qui vous devez des ſervices: & vous en aurez retranché mille déſagrémens. Quand vous avez beſoin de ceux qui ſont en place, oubliez à votre tour leurs défauts, pour ne conſidérer que leurs fonctions. Contentez-vous d'en obtenir juſtice, ſans en exiger des égards; vous reconnoîtrez que ſouvent, en vous plaignant d'eux, vous faites leur éloge.

Ban-

niſſez des conteſtations où l'intérêt vous engage, la haine des perſonnes, les animoſités, l'inhumanité. Ne penſez point que la ſévérité des loix humaines vous diſpenſe de celles de la charité. Sachez prendre vos droits pour ce qu'ils ſont. Aïez de la modération, de la pitié, de la bonne foi, de l'équité. Combien de fois reconnoîtrez-vous que vous êtes plus coupable, & moins malheureux que ceux que vous pourſuivez? Quand ce ſont les autres qui vous pourſuivent, peſez bien leurs titres. Soïez prêt à ne rien retenir de ce qui n'eſt pas à vous; ne méconnoiſſez point vos obligations; deſirez ſincérement de vous acquitter; convainquez-vous qu'aucunes conſidérations humaines ne vous en diſpenſent: Et vous vous direz que c'eſt injuſtement que vous vous plaignez, puiſque ceux qui doivent ſont toujours dans leur tort.

Chargé de la conduite des ames, aimez-les de l'amour de celui qui vous les a confiées. Ne cherchez point les biens où vous ne devez chercher que les hommes; ne regardez point comme perdu pour vous le tems que vous leur donnez; ne refuſez point le travail; n'épargnez point vos peines; n'aïez point de prédilections dans un miniſtere, qui doit

vous faire tout à tous ; remettez à Dieu le ſuccès de vos fonctions : elles vous deviendront moins déſagréables ; & votre fidélité ne perdra point ſa récompenſe.

Soumis à la conduite des Paſteurs, évitez le double écueil de trop penſer qu'ils ſont hommes, & de le trop oublier. Interdiſez-vous tout amour-propre, où la foi ſeule doit agir. Ne cherchez point à vous approprier des ſoins, qui doivent être communs. Ne regardez point la vie de vos guides, comme la regle de vos mœurs. Contentez-vous qu'ils ſoïent fidéles dans la diſpenſation des vérités qu'ils vous annoncent. Avec ces vûës, vous déſavoüerez preſque toutes les plaintes que vous faites du défaut ou de l'excès de leur zèle.

Que les ſupérieurs ſe ſouviennent que la ſupériorité ne leur donne point de nouveau mérite ; qu'ils n'éxigent point pour leur perſonne des reſpects qu'on ne doit qu'à leur rang ; qu'ils n'étendent point leur droits au-delà de ceux que la regle leur donne ; qu'ils cherchent moins à dominer, qu'à ſervir ; qu'ils rempliſſent leurs devoirs par amour ; qu'ils ſoïent attentifs, ſans être défians ; vigilans, ſans être inquiets ; qu'ils joignent la prudence aux inten-

Digitized by Google

tions droites. Que les inférieurs ne s'engagent point légérement; qu'ils ne regrettent point le ſacrifice volontaire de leur liberté; qu'ils portent le joug, dont ils ſe ſont chargés, ſans chercher à l'adoucir; qu'ils ſoïent ſans jalouſie pour leurs freres, ſans envie pour les premieres places, ſans ingratitude pour ceux, qui les rempliſſent. Ils ſe trouveront moins mécontens les uns des autres, & chacun de leur état.

Maximes tirées de la ſeconde Partie.

L'IMPATIENCE, qui veut ſe délivrer de ces maux, n'imagine que de fauſſes reſſources, quand elle ne conſulte qu'elle-même. Le changement d'état n'eſt ſouvent ni juſte, ni bienſéant, ni raiſonnable, ni utile, ni poſſible. Preſque toujours le projet n'en eſt pas ſincere, & n'eſt fondé que ſur des prétextes pleins d'illuſions. Le repentir en ſeroit le premier fruit. On y trouveroit moins d'avantages ſolides, que de pertes réelles. On ne fait que paſſer des peines à d'autres peines. L'inconſtant en éprouve dans la néceſſité du retour, & dans les déſagrémens qui le ſuivent. C'eſt de lui qu'on peut dire, Que ſon dernier état eſt pire que le premier.

N'aurez-vous pas du moins la liberté de vous plaindre de votre deſtinée ? Non ; ſi vous êtes ſage, équitable, prudent ; ſi vous aimez vos vrais intérêts. Vos plaintes ne vous ſoulageront que pour vous en préparer de nouveaux ſujets : C'eſt avoir beaucoup gagné, de ſavoir ſe taire. Mais ce ſilence qui conſerve le repos de l'ame, ou qui le ramene, n'eſt point un ſilence de mauvaiſe humeur & de dépits, qui renonce à l'eſpérance de voir revenir ceux, dont on ſouffre, & qui ne veut plus de conſolations de leur part. Ce n'eſt pas le ſilence de l'orgueil, qui craint de découvrir ſes foibleſſes par ſes murmures ; de la vanité, qui veut trouver en ſoi ſes juſtifications & ſes dédommagemens. Ce n'eſt point celui d'une ame qui ſe livre à la mélancholie, à la miſantropie ; qui hait indifféremment tous les hommes ; & qui s'en prend à Dieu de leurs défauts. Ce n'eſt point le ſilence d'un cœur qui fait toute ſon occupation de ſes chagrins, & qui ſe fait plus de mal que le monde entier déchaîné contre lui, ne lui en auroit pû faire. Se taire ainſi, c'eſt ſe condamner à être malheureux ſans reſſource, à l'être par goût & par déſeſpoir.

De tous les moïens de ſe dédommager de ce qu'on ſouffre de la part des hommes, celui de s'en venger eſt le plus injuſte, le plus inhumain, le plus injurieux à Dieu, le plus contraire à la tranquilité qu'on y cherche. La vengeance ne traîne après elle que des tourmens dans le deſir, dans le projet, dans l'exécution, dans les ſuites. Elle ne répare point les maux paſſés : elle en fait craindre de plus grands pour l'avenir ; elle acheve de flétrir l'honneur, au lieu de le rétablir. Le duel eſt le comble de la folie, du dèshonneur, du déſeſpoir.

Pour joüir de quelque ſorte de paix dans ce monde, commencez par la déſirer ſincérement. Il n'y a plus de moïens de la conſerver, quand on ne le peut qu'aux dépens de la vertu. Mais prenez garde que votre vertu ne ſoit trop dédaigneuſe, trop facile à ſe prévenir, trop difficile ſur les hommes. C'eſt ſe réduire à les haïr tous, & s'en faire haïr gratuitement, de ne vouloir de commerce qu'avec les parfaits.

Ne vous croïez pas né pour vous ſeul. Aimez le bien de la ſociété, dont vous êtes membre. Procurez-le autant que vous le pouvez ou que vous le devez. Aïez de la reconnoiſſance pour ceux qui

le procurent. Ce ſont les premiers devoirs de la juſtice, & les premieres avances vers la paix que vous pourſuivez.

Joignez à ces devoirs ceux de la politeſſe ; ils ſont fondés ſur des affections naturelles que la dépravation du monde en a preſque bannies. Mais ce défaut de ſentimens ne vous diſpenſe pas des démonſtrations extérieures. Reſtituez-leur ce que le cœur y doit mettre : elles vous ſeront plus agréables à recevoir, moins pénibles à faire, & vous n'en excepterez perſonne.

Soïez au reſte plus délicat à remplir ces devoirs, qu'à les éxiger. Une modeſtie née de la connoiſſance de ce que vous êtes, vous engage à penſer qu'on ne vous doit rien, tandis que vous devez tout aux autres, dont la charité vous oblige à préſumer mieux que de vous. Ne parlez point trop de vous & de vos avantages. N'aimez point les loüanges & la flatterie. Ces préférences, que vous vous donnez, offenſent ceux, qui croïent valoir autant que vous, & les offenſent juſtement.

Soïez ſincere & droit, plein de bonne foi dans vos diſcours, & toujours fidéle à vos promeſſes. La parole ne nous eſt donnée, que pour entretenir les liens

Digitized by Google

de la ſociété. Le menſonge les détruit tous : mais tôt au tard le menſonge ſe dément, & nuit plus au menteur, qu'à ceux qu'il a voulu tromper. La paix ne peut ſubſiſter que par la vérité.

Réprimez la démangeaiſon de parler beaucoup. Elle eſt odieuſe par elle-même. Elle jette dans les indiſcrétions, dans les médiſances, dans les railleries, & dans les cenſures : Et ces défauts ſont preſque toujours les victimes d'eux-même. Ceux qui péchent par la langue, ſont punis par la langue.

Que vos penſées & votre conduite à l'égard des hommes ne ſoïent réglées, autant qu'il ſe peut, que ſur des lumieres ſûres. Soïez ſans prévention, ſans intérêt, ſans précipitation dans vos jugemens. Défiez-vous des impreſſions confuſes, des ſoupçons, des conjectures, des rapports incertains. Ne vous laiſſez point emporter au vent des opinions populaires. Vous offenſerez moins de perſonnes ; & vous aurez moins à craindre d'en être offenſé.

Avez-vous beſoin des conſeils de quelqu'un ? Choiſiſſez le plus éclairé que que vous connoiſſiez, & ſur-tout le plus déſintéreſſé ; qu'il connoiſſe lui-même vos vrais intérêts ; & ſoïez aſſuré qu'il

les aime. De votre côté ne donnez point de conseils, quand on ne vous en demande point; & ne donnez qu'avec réserve ceux qu'on vous demande. Vous éviterez par-là beaucoup de fausses démarches & de reproches, qui peuvent nuire à votre repos.

Voulez-vous retrancher d'un seul coup bien des sortes d'inquiétudes? Renfermez-vous dans le soin de vos propres affaires, dans vos devoirs, dans vos talens; & faites-vous une loi de ne pécher contre aucune des bienséances, que votre condition, que votre profession, que votre âge ou votre sexe vous prescrit.

L'obligation de corriger est une des plus difficiles à remplir: mais pour la rendre moins onéreuse, n'y laissez point entrer l'humeur & l'amour-propre. Observez avec soin le caractere des personne, la nature des fautes, la proportion des peines, & le tems de les imposer. Ne haïssez point ce devoir. Ne vous rebutez point de vos premiers soins. C'est un malheur égal, de négliger les corrections, & de les mal faire.

Recevez les avis & les châtimens de ceux, qui sont chargés de votre conduite, comme des secours que votre ignorance ou votre fragilité vous a rendus

néceſſaires. La ſuffiſance & l'indocilité ſont odieuſes. L'impatience & le ſoulevement ne feroient que redoubler vos peines. Et la plus triſte des deſtinées pour vous, c'eſt celle de conſerver vos vices ou votre incapacité.

N'entreprenez point de redreſſer ceux, dont vous n'avez point à répondre. Souffrez en eux des défauts que vous vous pardonnez. Il n'eſt pas moins impraticable qu'injuſte, de vouloir tout ramener à vos manieres de penſer & d'agir. Et vous réüſſirez toujours mieux à vous accommoder aux imparfaits, qu'à les réduire.

Votre intérêt ſe joint à votre devoir, pour vous porter à prévenir ceux que vous avez réellement offenſés. Ne craignez pas toujours de faire les avances vers ceux, qui ſont mécontens de vous, quoique ſans ſujet. Ce n'eſt jamais un petit mal de ſcandaliſer les petits ou les foibles. La juſtice veut que vous mépriſiez le ſcandale des méchans: mais la charité demande que vous le leviez en la maniere que vous le pouvez. N'éxigez point rigoureuſement des réparations de ceux, qui ſemblent vous en devoir. Recevez avec bonté celles qu'ils vous font. Allez au-devant, s'il le faut:

& ne regardez point comme une perte d'avoir regagné votre frere à quelque prix que ce ſoit.

Ne vous occupez point trop des déſagrémens de votre état. Prenez une forte réſolution de les ſouffrir. Vous vous en ferez une habitude, qui vous les rendra plus ſupportables. Ne vous inquiétez point de certains défauts, dont tout le poids retombe ſur ceux qui les ont. Il y a des caracteres déſeſpérés, ſur qui la raiſon ne peut rien. La Sageſſe veut que vous les preniez pour ce qu'ils ſont; & que vous agiſſiez avec eux comme s'ils n'étoient point.

N'aïez rien à vous reprocher ſur aucun devoir : C'eſt renfermer en un mot tout le ſecret de la paix. Souffrez pour le bien, s'il le faut. Votre innocence ſera votre conſolation. Ne la cherchez point dans l'envie de rendre le mal pour le mal. Donnez l'exemple de la patience à ceux, qui vous inquiétent. Déſirez leur changement. Supportez-les, quoiqu'ils ne changent point. Vous ne ſerez jamais vraiment malheureux, tandis que vous ne ſerez point coupable.

Maximes tirées de la troiſiéme Partie.

Rien ne défigure tant la face du mon-

de ; rien ne ſemble tant en troubler l'ordre ; rien n'y paroît ſi triſte aux bons, que de s'y voir confondus avec les méchans : mais la ſageſſe de Dieu leur fait tirer de ſi grands biens de ce mélange, que tous les ſentimens d'impatience & de murmure doivent céder dans leur cœur à celui de la reconnoiſſance.

Votre plus grand malheur eſt d'ignorer combien vous êtes fragile ; & d'aimer à le méconnoître. Dieu vous le fait voir dans les fautes de vos ſemblables ; & la chûte des forts eſt ſur-tout une leçon de vigilance qu'il donne aux foibles.

Les bons exemples ont ſouvent moins de force que les mauvais, pour nous contenir dans le devoir. L'amour du bien ſe fortifie par l'horreur du mal qu'on voit faire. Il y a des défauts qu'il ſuffit de vous montrer, pour vous en guérir.

Ceux qui ſe rendent incommodes par leurs préventions ou par leurs mauvaiſes habitudes, vous avertiſſent de réfléchir ſur vous-même avec d'autant plus d'utilité, qu'il eſt plus aiſé d'appercevoir ces ſortes de défauts, & de s'en corriger, que de ceux, qui viennent du penchant de la nature.

Vous remarquez tous dans les hommes une ſoif inſatiable de l'eſtime & des hon-

Digitized by Google

neurs. Vous êtes quelquefois la victime de l'emportement & des excès furieux où la vanité les précipite. Aprenez à mieux uſer d'un penchant ſage dans ſon principe, de l'abus même qu'ils en font. Le deſir de la gloire ne vous eſt donné que pour vous animer à la mériter par les devoirs de la juſtice, dont elle ſera la récompenſe éternelle. Plus ce deſir eſt violent, plus il eſt invincible, plus il vous rendra comptable, s'il ne vous fait pas éviter l'opprobre, dont le pécheur ſera couvert au dernier jour.

Que ceux, qui jugent mal de vous, vous rendent fidéle à la défenſe d'en juger de même. Comme il n'eſt point dans la vie de ſituations plus triſtes que celles où ces ſortes d'injuſtices nous jettent, il n'eſt point auſſi de plus preſſans motifs de nous les interdire. Mais que des jugemens uniformes & conſtans vous faſſent craindre au moins qu'ils ne ſoïent pas ſi peu juſtes, que vous le penſez.

Les paſſions, qui vous dépoüillent de vos biens, vous convainquent de les trop aimer par les regrets que leur perte vous cauſe. Aprenez de cette perte même à ne vous attacher qu'à ce qui ne peut vous être enlevé par la malice humaine; & que la cupidité ferme votre cœur à

Digitized by Google

les pernicieux desirs, par les brigandages qu'elle exerce contre vous.

Que l'injuste distribution des récompenses du monde ne serve qu'à vous rapeller combien elles sont mépriſables. Il y auroit de la baſſeſſe à s'en plaindre. Vous vous en conſolerez aiſément, ſi vous avez un vrai mérite. Les honneurs & les premieres places ont des dangers pour ceux-même, qui ne les ont pas recherchés : & vous devez vous croire toujours plus heureux de vous les voir refuſer, que de les obtenir.

Le peu de retour que vous trouvez ſouvent dans les perſonnes qui vous ſont les plus cheres, vous aprend à réformer ce qu'il y a de déréglé dans vos affections pour elles, ou vous avertit de prévenir ce déréglement. On donne aiſément dans cet écueil : & tout compenſé, leur reconnoiſſance pourroit vous être plus dangereuſe, que leur ingratitude.

Ne vous plaignez point que ce ſoit l'impoliteſſe ou la brutalité qui vous découvre certains défauts. Tant de ſortes de négligences de votre part, tant de ſortes de ménagemens de la part des autres peuvent vous les laiſſer ignorer ; que vous avez à vous féliciter d'en devoir

la découverte à quelque passion que ce soit ! Vous n'en êtes pas plus irrépréhensible, parce que ceux qui vous accusent ne le sont pas. L'essentiel pour vous est de connoître la vérité, lors même qu'elle vous condamne. Recevez-la de quelque bouche qu'elle vous vienne. Tous les prétextes, pour vous en défendre, sont frivoles ; tous les efforts, pour la repousser, sont injustes. Il ne vous reste de soin légitime, que celui de vous corriger, quand vous ne pouvez désavoüer que vous ne soïez coupable.

Ne consultez que la raison, vous verrez que l'on vous fait plus de tort par un éloge faux, que par un faux reproche. Si vous vous en offensez, vous êtes ennemi de vous-même. Le sage ne doit trouver sa gloire & son repos, que dans le témoignage de sa conscience.

Vous ne réüssirez point à réünir tous les jugemens des hommes en votre faveur. Et cette pensée doit vous convaincre qu'il n'y a ni sagesse, ni justice à prendre leurs opinions pour regle de votre conduite. Il vaut mieux être universellement mépriſé, qu'universellement estimé.

Entre les vices, ceux qui ne font que vous incommoder ne sont point à crain-

dre. Il y en a qui ſcandaliſent & qui corrompent. Ce ſont les ſeuls qui puiſſent vous nuire. Mais ils ne vous nuiront qu'autant que vous le voudrez. Perſonne ne peut être offenſé que par lui-même.

Si vous êtes touché des beſoins de votre ame, rien ne vous eſt plus utile, & ne doit vous paroître plus doux, que d'être ſouvent ſeul avec vous-même. Que tous les vices vous en inſpirent donc de l'envie, ſoit par les peines, ſoit par les dangers auſquels ils vous expoſent. Ne vous livrez au monde que pour le commerce néceſſaire ; & convainquez-vous bien qu'il n'eſt point de devoirs qui vous engagent à riquer votre ſalut.

Tous nos penchans nous portent au mal ; & notre amour pour le bien languiroit, s'il n'étoit excité par les tentations, ranimé par les obſtacles, épuré de tout intérêt par les privations. Vous n'auriez peut-être point de vertus, ſi ſi vous n'aviez point de combats à ſoutenir contre les vices.

La paix, au contraire, fut preſque toujours funeſte à l'innocence. Celui qui n'a point été tenté ne ſait ce qu'il eſt. On néglige de préparer ſon ame à des

tentations qu'on ne connoît par aucune expérience ; & vous ne devez jamais vous croire en quelque ſorte plus malheureux, que quand vous ne l'êtes point ſelon le monde.

Il n'y a point de mérite, où il n'y a point de travail, ſi ce n'eſt dans l'impuiſſance de le ſupporter. Un ſentiment né dans tous les cœurs ne nous fait trouver de gloire dans le ſuccès, que par la difficulté des entrepriſes. La grande louange des bons eſt de perſévérer dans le bien, malgré les oppoſitions du mal. La peine que vous reſſentez à ſoutenir les épreuves, eſt une conviction du beſoin que vous avez encore d'être éprouvé. Vous vous croiriez plus fort que vous n'êtes, ſi les occaſions ne vous faiſoient pas reſſentir votre foibleſſe. Dieu le permet, pour vous animer à de nouveaux efforts, ou pour ſuppléer à ce qui manque au mérite de vos vertus, par celui de l'humilité.

Ne vous découragez point dans vos chûtes : qu'elles vous rendent plus humble & moins préſomptueux. Mais ne vous croïez point perdu, tandis que Dieu vous ſupporte encore. Eſpérez tout de ſa bonté dans des fragilités, qui continuent de vous déplaire ; & ne vous

les

les figurez jamais comme irremédiables.

Il y a des dégrés dans nos progrès. Que les défauts dont vous vous êtes corrigé, vous reprochent de ne pas faire de nouveaux efforts pour vous corriger de ceux qui vous reſtent ; & ne vous imaginez point qu'on devienne parfait ſans violence.

Accordez-vous avec vous-même. Il vous vient des envies de beaucoup ſouffrir, & vous vous en croïez capable, tandis que vous murmurez des ſouffrances que Dieu vous prépare. Souvenez-vous que tout votre mérite conſiſte à dépendre de ſes ordres. Laiſſez-le faire, & recevez comme de ſa main tous les coups dont les hommes vous frappent. Votre patience lui ſera d'autant plus agréable, que vos maux ſeront moins du choix de votre amour-propre.

Sans la charité, tout ce que vous pourriez faire ou ſouffrir vous ſeroit inutile. Elle eſt auſſi néceſſaire à l'expiation des mauvaiſes œuvres qu'au mérite des bonnes. Ce mérite augmente à proportion que ſes objets ſont moins aimables. Les fautes que vous faites contre elle ne peuvent ſe réparer que par elle-même. Eſtimez-vous heureux que Dieu vous offre un moïen ſi facile de ſatisfaire à ſa juſtice.

Quoique vous ne ſoïez pas toujours puni par où vous avez péché, ne croïez pas pour cela que vous ſoïez innocent. Vous ne l'êtes peut-être jamais moins à l'égard des hommes, que quand vous croïez n'avoir rien à vous reprocher ſur les ſentimens que vous avez pour eux. S'ils ſont injuſtes, Dieu ne l'eſt pas, de ſe ſervir d'eux pour vous faire expier certains péchés oubliés ou ſecrets. C'eſt par pitié qu'il vous châtie, ſans les faire connoître au monde.

Quand c'eſt le bien même qu'on perſécute en vous, ne vous en trouvez que plus heureux. Vous n'en doutez, que parce que vous vous faites de fauſſes idées des maux que les hommes peuvent vous faire, ou que vous vous en allarmez ſans ſujet. Vous devez à Dieu de ne lui rien préférer. Vous ne craindrez que lui, quand vous aurez appris à le craindre autant qu'il eſt terrible.

De toutes ces maximes, il réſulte, que vous n'avez à vous affliger des fautes commiſes contre vous, que pour ceux qui les commettent. La charité vous en impoſe le devoir. Soïez-y d'autant plus ſenſible, que vous leur donnez peut-être quelque ſujet de pécher contre vous, ou que vous pouvez du moins être l'occaſion de leur perte. Ne la déſirez point;

ne vous en réjouiſſez point. Il ne vous ſera permis de haïr les pécheurs, que quand ils ne pourront plus ceſſer de l'être.

Reſſentez-vous quelque peine des fautes même qui ne ſe commettent pas contre vous? réjouiſſez-vous-en. C'eſt une preuve que vous haïſſez l'injuſtice. On ne ſe tranquiliſe au milieu des méchans, que quand on commence de leur reſſembler. Mais prenez garde que dans votre averſion pour les gens déréglés, ce ne ſoïent leurs proſpérités, au lieu de leurs vices, qui vous les rendent odieux.

Que les amertumes répanduës ſur le commerce de la vie vous en détachent. C'eſt là leur uſage. Nous ne ſommes faits que pour la vie future; & nous la déſirerions peu, ſi nous étions plus contens en celle-ci. On ne ſe plaint point des déſagrémens du monde, quand on ne l'aime point. N'aimez que Dieu ſeul, dont l'amour fait toute notre juſtice; & vous le bénirez de tout ce qui vous réduit à ne ſoupirer que pour lui.

Que votre plus douce conſolation dans vos maux préſens, ſoit de vous occuper de vos eſpérances à venir. Vivez ſans ceſſe dans cette attente, & dédommagez-vous des troubles que la déſu-

nion des hommes vous cauſe dans le tems, par la penſée de cette paix, qu'une parfaite unanimité vous fera goûter dans l'éternité.

PRIERE.

O DIEU, dont la ſageſſe fit naître tous les hommes, d'un même pere, pour les lier les uns aux autres par une amitié de freres ; retracez dans mon cœur ces premiers ſentimens que vous aviez gravés dans la nature ; & faites-moi trouver dans mon propre fonds le principe des devoirs que vous exigez de moi pour tous ceux avec qui je vis.

Dieu de patience, qui diſſimulez les péchés de ceux qui s'écartent de vos voïes, pour leur laiſſer le tems de revenir à vous ; donnez-moi votre Eſprit, pour les regarder avec bonté dans leur malice même, & malgré les peines que leurs imperfections me cauſent.

Dieu de vérité, défendez-moi des illuſions, qui me font trouver mon tourment dans de fauſſes offenſes. Ne permettez pas que je devienne la victime de mes antipaties, de mon amour propre, de ma préſomption, de mes envies, de mes jalouſies, de ma vanité, des igno-

rances de ma jeuneſſe, du déréglement de mes habitudes, de la fierté de ma fauſſe vertu, de l'entêtement de mes opinions, de la précipitation de mes jugemens, des ſaillies de ma vanité, d'un tempérament emporté, de la malignité d'un mauvais cœur, & de l'oubli de mes vrais intérêts, qui me fait conſidérer comme mes ennemis ceux qui me donnent des preuves de l'amitié la plus ſincére.

Ne me laiſſez point perdre de vûë les motifs que vous m'offrez d'une juſte tolérance dans les foibleſſes de la nature, dans les liens du ſang, & dans ceux de la ſociété. Que je puiſe dans les affections, dans les devoirs, & dans les néceſſités réciproques qui me donnent des relations avec toutes ſortes de caractéres, des raiſons toujours préſentes de les ſuporter, comme j'ai beſoin qu'ils me ſuportent.

Qu'une impatience aveugle ne me faſſe point donner dans les mépriſes du changement, & dans les embarras de l'inconſtance. Qu'elle ne me jette point dans les caprices de l'inquiétude, dans les dépits d'une ſenſibilité déraiſonnable, & dans les déſeſpoirs d'une triſteſſe ennemie des conſolations. Ne me livrez pas ſurtout aux cruautés, aux injuſtices, aux

tourmens, aux excès furieux de la vengeance & du faux honneur.

Dieu de paix, daignez m'en découvrir les voïes assurées. Que je sache discerner avec qui & comment vous voulez que je la conserve. Que je sois prêt à remplir avec eux toute justice; officieux, reconnoissant, affable, prévenant, humble, modeste, droit, sincere, fidéle; ami de la vérité; éloigné de tout mensonge, de toute indiscrétion, de toute médisance, de tout esprit de critique & de raillerie, de toute témérité dans mes jugemens; prudent pour demander des conseils, réservé pour les donner; exact à me renfermer dans ce qui me convient; religieux observateur de toute bienséance légitime; sage, modéré, sans passions dans l'obligation de corriger; docile à recevoir les corrections. Que je ne m'entête point de la folie de tout réduire à mon sens. Que je mette ma sagesse à m'accommoder de ceux, que je ne puis, & que je ne suis point chargé de réduire. Que je craigne de blesser la conscience des foibles. Que je ne mépriſe point, sans pitié, le scandale des pécheurs. Qu'aucun prétexte ne m'empêche de satisfaire à ceux que j'offense. Que je sois indifférent aux réparations de ceux qui m'ont offensé; mais facile à les rece-

voir : & que je croïe tout gagner, en les regagnant. Que j'adouciſſe les déſagrémens de mon état, par l'habitude de les ſouffrir. Que je ne m'inquiete point ſans ſujet des défauts, qui me nuiſent moins qu'à ceux qui les ont. Que je laiſſe les eſprits incapables de revenir à la raiſon, pour ce qu'ils ſont; & que je me dédommage de tout, par une fidélité qui n'ait rien à ſe reprocher.

Faites enfin, Dieu de charité, qu'elle regne dans mon cœur, & qu'elle s'y fortifie ſans ceſſe; qu'elle préſide à tous mes ſentimens; qu'elle regle toute ma conduite, & qu'elle m'apreune à la diverſifier ſelon les perſonnes & les beſoins; que j'imite les bons; que je ſoutienne les imparfaits; que je déſaprouve les méchans, & que je les fuïe, s'il le faut, mais toujours par prudence, & jamais par averſion; que je cherche à les ramener tous, à les recouvrer pour vous, par la douceur, par les ménagemens, par les égards, par les inſtructions, par les corrections, par les avis, par les exhortations, par les prieres, & ſur tout par l'exemple; que je ne ceſſe point de les aimer; que je n'en traite aucun comme mon ennemi, qu'autant qu'il eſt le vôtre; que je m'afflige de leurs déſordres; que je déſire leur ſalut; que je ſollicite pour

eux vos miſéricordes, & que je n'en déſeſpere point.

Mais tandis, Seigneur, que vous les laiſſez perſévérer dans le mal, que j'adore ſur eux la profondeur de vos deſſeins; & que je ne ſonge pour moi qu'à receüillir les grands biens que votre ſageſſe & votre bonté me préparent, dans la diverſité de leurs défauts; que j'y trouve, avec reconnoiſſance, de quoi m'inſtruire, de quoi m'exercer, de quoi me purifier, pour me rendre digne de l'héritage de vos Saints: & qu'au milieu des plus rudes épreuves, je ne reſſente point d'autre impatience, que celle d'entrer dans ce repos éternel, où la juſtice conſommée me fera goûter tous les charmes de la paix. Hâtez, mon Dieu, hâtez pour moi cette attente. Qu'elle ſoit inceſſamment préſente à mon eſprit; qu'elle enflamme de plus en plus mes déſirs, afin qu'une vive impreſſion des délices de ma patrie, devienne au moins la conſolation de mon pélerinage.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

De l'Imprimerie de MORBAU.

Digitized by Google

PANDIMIGLIO
21 DIC. 1970
LEGATORIA - ROMA

Digitized by Google